FREIDA McFADDEN

LA FEMME DE MÉNAGE VOIT TOUT

ELLE HABITE DANS LA MAISON D'À CÔTÉ.
ET, MAINTENANT, ELLE CONNAÎT
TOUS VOS SECRETS...

City

BEST-SELLER

La Femme de ménage voit tout

Freida McFadden

City

Roman

© City Editions 2024, pour la traduction française
© 2024 by Freida McFadden
Publié pour la première fois sous le titre
The Housemaid is watching par Bookouture.
Couverture : © Bookouture
ISBN : 9782824627946
Code Hachette : 30 5293 8
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com
Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce,
par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : Octobre 2024

À ma famille.

Prologue

Il y a du sang partout.

Je n'ai jamais vu autant de sang. Il imbibe le tapis crème, s'infiltre dans le parquet autour, mouchette les pieds en chêne de la table basse. Des gouttes ovales parfaites ont même atteint le cuir pâle de l'assise du canapé, et de larges ruisseaux dégoulinent le long du mur en albâtre.

C'est sans fin. Si je cherche bien, est-ce que je vais aussi trouver des taches de sang sur la voiture au garage ? Sur les brins d'herbe de la pelouse ? Dans le supermarché à l'autre bout de la ville ?

Mais le pire de tout, c'est que j'en ai partout sur les mains.

Quel bazar ! Malgré le peu de temps dont je dispose, ça me démange de tout laver. Quand il y a une tache, surtout sur la moquette, on m'a appris qu'il fallait la nettoyer rapidement, avant qu'elle ne s'incruste. Une fois sèche, la tache devient impossible à enlever. Malheureusement, j'aurai beau frotter, ça ne changera rien pour le cadavre qui gît au beau milieu de cette mare de sang.

J'évalue la situation. D'accord, c'est grave. Mes empreintes digitales dans la maison, ça, on s'y attend, mais le vermillon incrusté sous mes ongles et dans les sillons de mes paumes, ce sera moins facile à expliquer. Quant à la tache qui s'assombrit sur le devant de mon chemisier, ce n'est pas non plus le genre de chose que je peux négliger. Je suis dans un sacré pétrin.

Enfin, si quelqu'un m'attrape.

J'inspecte mes mains, pesant le pour et le contre : laver le sang ou me tirer d'ici vite fait ? Si je me lave les mains, je perdrai de précieuses secondes pendant lesquelles je pourrais me faire prendre. Si je pars immédiatement, je vais sortir avec du sang partout et en barbouiller tout ce que je toucherai.

Et puis la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Le carillon résonne dans toute la maison : je me fige, n'osant même plus respirer.

— Ohé ? lance une voix familière.

S'il te plaît, pars. S'il te plaît.

La maison est silencieuse. Le visiteur à la porte va comprendre qu'il n'y

a personne et décidera de revenir une autre fois. Il le faut. Autrement, je suis finie.

Ça sonne de nouveau.

Va-t'en. S'il te plaît, va-t'en.

Je ne suis pas du genre à prier, mais à ce stade, je suis prête à me mettre à genoux. Enfin, je le ferais si je ne risquais pas de me mettre du sang plein les genoux.

Le visiteur a dû conclure qu'il n'y avait personne à la maison. Personne ne sonne jamais plus de deux fois chez quelqu'un. Pourtant, juste au moment où je commence à penser avoir échappé au danger, la poignée de la porte remue. Puis elle commence à tourner.

Oh, non ! La porte n'est pas fermée à clé. Dans cinq secondes environ, la personne qui frappe sera à l'intérieur. Elle entrera dans le salon. Puis elle verra…

Ça.

Je n'ai plus le choix. Je dois m'enfuir *illico*. Je n'ai pas le temps de me laver les mains. Pas le temps de m'inquiéter des traces de pas sanglantes que je pourrais laisser derrière moi. Je dois me tailler d'ici.

J'espère seulement que personne ne remontera jusqu'à moi.

PREMIÈRE PARTIE

1

Trois mois plus tôt

Millie

J'adore cette maison.

J'aime tout dans cette maison. La cour de devant, immense, et le jardin à l'arrière, encore plus immense (même si les deux sont couverts d'une pelouse qui tend dangereusement vers le marron). J'aime le salon, si grand que des tas de meubles y trouvent leur place au lieu d'un seul petit canapé et d'un téléviseur. J'aime les baies vitrées qui ouvrent sur le quartier, dont j'ai lu récemment dans un magazine qu'il était situé dans l'une des meilleures villes où élever un enfant.

Et surtout, j'aime qu'elle soit à moi. Le 14 Locust Street m'appartient. Oui, bon, d'accord, trente ans de remboursements bancaires et il sera vraiment à moi. En laissant courir mes doigts sur le mur de notre nouveau salon, je ne peux m'empêcher de penser à la chance que j'ai, puis d'approcher mon visage pour admirer le papier peint à fleurs fraîchement posé.

— Maman embrasse encore la maison ! couine une voix derrière moi.

Je m'écarte aussitôt du mur, même si ce n'est pas comme si mon fils de neuf ans m'avait surprise avec un amant secret. Je n'ai pas honte de mon amour pour cette maison. Je voudrais le crier au monde entier. (Nous avons un toit-terrasse extraordinaire. *J'adore cette maison !*)

— Tu ne devrais pas être en train de déballer tes affaires ? je lui lance.

Les cartons et les meubles de Nico ont tous été déposés dans sa chambre, il est donc censé les déballer, au lieu de quoi il lance et relance une balle de baseball contre le mur – mon beau mur tapissé de fleurs – et la rattrape. Nous vivons dans cette maison depuis moins de cinq minutes et il est déjà déterminé à la détruire. Je peux le voir dans ses yeux marron foncé.

Ce n'est pas que je n'aime pas mon fils par-dessus tout. Placée dans l'une de ces situations hypothétiques où je devrais choisir entre la vie de Nico et la maison, bien sûr que je choisirais Nico. Sans l'ombre d'un doute.

Je dis simplement que s'il fait quoi que ce soit qui nuise à cette maison, il

sera privé de sortie jusqu'à ce qu'il soit en âge de se raser.

— Je déballerai mes affaires demain, réplique-t-il.

Sa philosophie de vie revient, de manière générale, à tout remettre au lendemain.

— Ou maintenant ? je suggère.

Nico lance la balle en l'air, où elle effleure le plafond. À peine. Si nous avions quoi que ce soit de précieux dans cette demeure, je serais en train de faire une crise cardiaque.

— Plus tard, insiste-t-il.

Comprenez : jamais.

Je jette un coup d'œil dans la cage d'escalier. Oui, nous avons un escalier ! Un véritable escalier. Alors, certes, il grince à chaque marche, et si on met tout son poids sur la rampe, il y a une chance pour qu'elle se descelle. Mais nous avons un escalier qui mène à un autre étage, le premier étage de la maison.

C'est à ça qu'on voit que j'ai vécu bien trop longtemps à New York. J'ai hésité à revenir à Long Island après ce qui s'est passé la dernière fois que j'y ai vécu, mais ça remonte à près de vingt ans, donc ça date sacrément.

— Ada ? je lance vers le haut de l'escalier. Ada, tu peux venir ?

Quelques instants plus tard, l'épaisse chevelure noire ondulée de ma fille de onze ans apparaît dans la cage d'escalier et ses yeux sombres, très sombres me regardent fixement. Ils sont de la même couleur que ceux de Nico, un leg de leur père. Contrairement à son frère, Ada a bien évidemment déjà déballé ses affaires. Elle est le genre d'enfant à ne rapporter que des A de l'école, le genre qui fait ses devoirs sans qu'on le lui dise, une semaine avant la date prévue.

— Ada, tu as bientôt fini de déballer tes cartons ?

— À peu près.

Et voilà.

— Tu penses que tu pourrais aider Nico avec les siens ?

Ada acquiesce sans hésiter.

— Bien sûr. Viens, Nico.

Mon cadet voit immédiatement dans la proposition l'occasion inespérée de faire faire la majeure partie du travail à sa sœur.

— D'accord ! accepte-t-il joyeusement.

Et comme ça, il cesse enfin de me terroriser avec sa balle de baseball et monte les marches deux à deux pour rejoindre Ada dans sa chambre. Je m'apprête à recommander à ma fille de ne pas faire tout le travail à la place de son frère, mais c'est peine perdue. À l'heure qu'il est, j'ai moi-même une soixantaine de cartons qui m'attendent. Du moment que le travail est fait, ça me va.

Nous avons eu beaucoup de chance d'obtenir cette maison. Nous avons perdu une demi-douzaine d'enchères dans des quartiers qui n'étaient même pas aussi charmants que celui-ci. Je ne pensais pas que nous avions la moindre chance de l'emporter sur cet ancien corps de ferme si pittoresque dans une ville où les écoles publiques sont aussi cotées. J'ai presque pleuré de joie lorsque notre agent immobilier m'a appelée pour m'annoncer que la maison était à nous. À dix pour cent moins cher que le prix demandé !

L'univers a dû décider que nous méritions un peu de chance.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, au camion de déménagement garé dans la rue devant la maison. Nous vivons dans un petit cul-de-sac avec deux autres maisons, et en face, je distingue la silhouette d'une personne à sa fenêtre. Nos nouveaux voisins, je suppose. J'espère qu'ils sont sympathiques.

Un claquement sourd retentit à l'intérieur du camion et je vais aussitôt ouvrir la porte d'entrée pour voir ce qui se passe. Je sors juste au moment où mon mari s'extirpe du camion avec l'un de ses amis qui a accepté de nous aider pour le déménagement. Je voulais engager une entreprise, mais il a insisté : il réussirait à se débrouiller avec l'aide de ses amis. Et je dois admettre que nous devons surveiller nos dépenses au centime près, si nous voulons rembourser notre emprunt. Même à dix pour cent de moins que le prix demandé, la maison de nos rêves n'était pas bon marché.

T-shirt collé à son torse par la sueur, mon mari transporte une moitié du canapé de notre salon. Je grimace, parce que la quarantaine venue, la dernière chose dont il a besoin, c'est de se bloquer le dos. Je lui ai fait part de cette inquiétude lorsque nous organisions le déménagement, et il a réagi comme si c'était la remarque la plus ridicule qu'il ait jamais entendue. Pourtant, moi, je me bloque le dos toutes les deux semaines. Et pas en soulevant un canapé. Plutôt en éternuant.

— Enzo, fais attention, s'il te plaît.

Il lève les yeux vers moi et, quand il sourit, je fonds. Est-ce que c'est normal ? Est-ce que d'autres femmes mariées au même homme depuis plus de onze ans ont encore parfois les genoux qui flageolent en le regardant ?

Non ? Que moi ?

Bon, enfin, ce n'est pas *tout le temps*, hein. N'empêche, il m'attire toujours autant. Et le fait qu'il devienne plus sexy chaque année – ne me demandez pas comment c'est possible, pendant que moi, je prends juste un an de plus – n'est pas pour me déplaire.

— Je fais attention, insiste-t-il. En plus, ce canapé, il est tout léger ! Il pèse presque rien.

Remarque qui lui vaut un coup d'œil exaspéré de la part du gars qui porte l'autre bout du canapé « tout léger ». Il faut reconnaître que ce n'est

effectivement pas un meuble de style massif. Nous l'avons acheté chez Ikea, ce qui est déjà un progrès par rapport au canapé précédent, que nous avions récupéré sur le trottoir. Enzo avait une théorie selon laquelle tous les meilleurs meubles atterrissaient sur le trottoir devant notre appartement.

Nous avons un peu évolué depuis. Je l'espère.

Alors qu'Enzo et son ami rentrent le canapé dans notre belle maison, je lève de nouveau les yeux vers celle d'en face. Le 13 Locust Street. Il y a encore quelqu'un qui m'observe par la fenêtre. L'intérieur de la bâtisse est plongé dans l'obscurité, je ne vois donc pas grand-chose, mais cette silhouette est toujours à la fenêtre.

Quelqu'un nous surveille.

Rien d'inquiétant à ça, cependant. Les habitants de cette maison sont nos nouveaux voisins, et je suis sûre qu'ils sont curieux de savoir qui nous sommes. Chaque fois que je voyais un camion de déménagement devant notre immeuble, je me plantais devant la fenêtre pour voir qui emménageait, et Enzo riait en me disant d'arrêter d'espionner et d'aller plutôt me présenter.

C'est la différence entre lui et moi.

Ce n'est pas la seule différence.

Désireuse de changer mes habitudes et de me montrer plus liante, à l'instar de mon mari, je lève une main pour saluer la silhouette. Autant faire connaissance avec mon nouveau voisin du 13 Locust Street.

Sauf que la personne à la fenêtre ne répond pas à mon signe de la main. Non, les persiennes se ferment brusquement et la silhouette disparaît.

Bienvenue dans le quartier.

2

Enzo apporte les derniers cartons pendant que je me tiens sur notre pelouse clairsemée, différant le déballage au profit d'une rêverie sur l'aspect futur de la pelouse, quand mon mari lui aura redonné un coup de jeune. Enzo est un magicien des pelouses – c'est d'ailleurs un peu comme ça que nous nous sommes rencontrés. Celle-ci a presque l'air d'une cause perdue, avec ses parcelles maronnasses et sa terre friable, mais je sais que d'ici un an, nous aurons la plus belle pelouse de l'impasse.

Je suis perdue dans ma rêverie lorsque la porte de la maison voisine de la nôtre – le 12 Locust Street – s'ouvre à la volée. Une femme au carré dégradé couleur caramel en sort, vêtue d'un chemisier blanc ajusté et d'une jupe rouge, de hauts talons aiguilles qui pourraient servir à crever l'œil de quelqu'un. (Pourquoi mon esprit suit-il toujours ce chemin-là ?)

Contrairement à la voisine d'en face, cependant, elle a l'air aimable. Elle lève la main dans un salut enthousiaste et traverse la petite allée de galets qui sépare nos maisons.

— Bonjour ! se réjouit-elle. C'est tellement agréable de rencontrer enfin nos nouveaux voisins ! Je suis Suzette Lowell.

En tendant la main pour serrer celle, parfaitement manucurée, qu'elle m'offre, je suis récompensée par une poigne impressionnante, douloureuse même, chez une femme.

— Millie Accardi.

— Ravie de vous rencontrer, Millie, répond-elle. Vous allez absolument adorer vivre ici.

— C'est déjà le cas, je conviens en toute honnêteté. Cette maison est incroyable.

Suzette hoche la tête.

— Oh oui, vraiment. Elle est restée vide un certain temps parce que, vous comprenez, une si petite maison, c'est difficile à vendre. Mais je savais que la bonne famille finirait par s'y installer.

Petite ? Elle est en train d'insulter notre maison bien-aimée ?

— Eh bien, je l'adore.

— Oh oui. C'est tellement douillet, hein ? Et puis…

Son regard remonte nos marches d'entrée, le crépi légèrement effrité

qu'Enzo a promis de réparer. L'un des nombreux petits travaux qu'il va falloir entreprendre.

— … rustique, termine Suzette. Tellement rustique.

D'accord, elle insulte la maison, c'est confirmé.

Mais je m'en fiche. Je l'adore quand même. Peu m'importe ce que pense une voisine snobinarde.

— Et donc, vous travaillez, Millie ? me demande Suzette, ses yeux bleu-vert désormais fixés sur mon visage.

— Je suis assistante sociale, je réponds avec une pointe de fierté.

Même si j'exerce ce métier depuis de nombreuses années, je suis toujours fière de ma carrière. Oui, ça peut être épuisant, déchirant parfois, et le salaire n'a rien d'affolant. Mais je l'aime toujours autant.

— Et vous ? j'ajoute.

— Je suis agent immobilier, m'informe-t-elle avec tout autant de fierté.

Ah, voilà qui explique la façon dont elle insulte notre maison dans son jargon immobilier.

— Le marché est en plein boum, précise-t-elle.

Ça, pour le coup, c'est vrai. Il me vient à l'esprit soudain que Suzette n'a pas été impliquée dans la vente de cette maison. Si elle est agent immobilier, comment se fait-il que ses voisins ne l'aient pas missionnée pour vendre leur propriété ?

Enzo sort du camion, chargé d'autres cartons, son t-shirt toujours collé au torse et ses cheveux noirs humides. Je me revois remplir l'un de ces cartons de livres et m'inquiéter qu'il ne soit trop lourd. Et voilà que non seulement mon mari le porte, mais il en a chargé un autre par-dessus. J'ai mal au dos rien qu'à le regarder.

Suzette aussi le contemple. Elle suit sa progression depuis le camion de déménagement jusqu'à notre porte d'entrée, un sourire de plus en plus large aux lèvres.

— Votre déménageur est carrément sexy, commente-t-elle.

— En fait, c'est mon mari.

Elle en reste coite. M'est avis qu'elle a meilleure opinion de lui que de la maison.

— Sérieusement ?

— Mm-hm.

Enzo a déposé les cartons dans le salon, et il ressort pour un nouveau voyage. Où trouve-t-il cette énergie ? Avant qu'il n'atteigne le camion, je lui fais signe.

— Enzo, viens que je te présente notre nouvelle voisine, Suzette.

Laquelle se dépêche de tirer sur son chemisier et coince une mèche de cheveux caramel derrière son oreille. Si elle avait pu, je suis presque sûre

qu'elle se serait refait une petite beauté devant un miroir et qu'elle aurait rafraîchi son rouge à lèvres. Mais elle n'en a pas le temps.

— Bonjour ! s'exclame-t-elle en tendant la main. Je suis ravie de vous rencontrer ! Enzo, c'est ça ?

Il lui serre la main avec un large sourire qui plisse les commissures de ses yeux.

— Oui, je suis Enzo. Et vous, Suzette ?

Elle glousse et hoche la tête avec empressement. Sa réaction est un poil exagérée, mais à sa décharge, il faut avouer qu'Enzo use de son charme. Mon mari vit dans ce pays depuis vingt ans et lorsque nous discutons à table, son accent est relativement léger. Quand il essaie de jouer de son charme, en revanche, il l'exagère de telle sorte qu'on a l'impression qu'il vient tout juste de descendre du bateau. Ou, comme il le dirait, « dé décendré di batô ».

— Vous allez adorer cet endroit, nous assure Suzette. C'est une petite impasse tout à fait tranquille.

— Nous l'aimons déjà, je répète.

— Et votre maison est toute mignonne, ajoute-t-elle, autre façon créative de souligner que notre logis est nettement plus petit que le sien. Elle sera parfaite pour vos enfants et vous, surtout avec un autre petit en route.

Tout en parlant, elle pose un regard insistant sur mon ventre, qui ne contient absolument pas de « petit en route ». Ça fait neuf ans qu'il n'y a pas eu de petits là-dedans.

Le pire, c'est qu'Enzo tourne la tête pour me regarder et, une fraction de seconde, une lueur d'excitation illumine son visage, alors même qu'il sait très bien que j'ai eu les trompes ligaturées pendant ma césarienne en urgence lors de l'accouchement de Nico. Je baisse à mon tour les yeux sur mon ventre, et je remarque effectivement le malencontreux renflement de mon t-shirt. Alors je meurs un peu à l'intérieur.

— Je ne suis pas enceinte, dis-je, à la fois pour le bénéfice de Suzette et, apparemment, de mon mari.

La voisine se plaque une main sur ses lèvres rouge vif.

— Oh là là, je suis vraiment désolée ! J'ai supposé…

— C'est bon, je la coupe avant qu'elle n'empire encore la situation.

Honnêtement, j'aime beaucoup mon corps. Quand j'avais la vingtaine, j'étais toute menue, mais j'ai enfin des courbes féminines à montrer maintenant, et j'ose dire que mon mari semble les apprécier aussi.

Cela dit, ce t-shirt va partir tout droit à la poubelle.

Enzo passe un bras autour de mes épaules, sans avoir pris conscience de l'insulte que vient de m'infliger Suzette.

— Nous avons deux enfants. Un fils, Nico, et une fille, Ada, annonce-t-il.

Il est on ne peut plus fier de nos deux enfants. C'est un père formidable, et il en aurait voulu cinq autres si je n'avais pas failli mourir en donnant naissance à notre fils. Nous aurions adoré adopter ou devenir famille d'accueil, mais avec mes antécédents, ce n'était même pas la peine de l'envisager.

— Avez-vous des enfants, Suzette ? je demande.

Elle secoue la tête, l'air horrifiée.

— Certainement pas. Je ne suis pas du genre maternel. Il n'y a que mon mari, Jonathan, et moi. Nous sommes un couple heureux sans enfants.

Parfait : elle a son propre mari. Elle peut rester loin du mien.

— Mais il y a un petit garçon dans la maison en face de la vôtre, reprend-elle. Il est en CE2.

— Nico est aussi en CE2, s'enthousiasme Enzo. On pourra peut-être les présenter ?

Lorsque nous avons déménagé, nous avons dû retirer les enfants de l'école en plein milieu de l'année. Croyez-moi, la dernière chose dont a envie un parent, c'est de retirer de leur classe deux enfants au milieu du mois de mars. J'étais rongée par la culpabilité, mais faute d'avoir les moyens de payer l'emprunt et le loyer jusqu'à la fin de l'année scolaire, nous n'avons pas eu le choix.

Nico, extraverti comme son père, n'a pas semblé gêné du tout. Pour cet enfant, une classe remplie de nouveaux camarades à impressionner avec ses pitreries, c'est une chouette aventure. Ada a pris la nouvelle avec calme, mais plus tard, je l'ai trouvée en train de pleurer dans sa chambre à l'idée de devoir quitter ses deux meilleures amies. J'espère que d'ici l'automne, ils seront tous les deux bien intégrés et que le traumatisme d'un déménagement en milieu d'année scolaire ne sera plus qu'un lointain souvenir.

— Vous pouvez essayer d'aller vous présenter, fait Suzette avec un haussement d'épaules. Mais Janice, la femme qui vit là, n'est pas très sociable. Elle ne sort presque jamais de la maison, sauf pour accompagner son fils à l'arrêt de bus. La plupart du temps, je la vois à la fenêtre, en train d'observer la rue. Une vraie commère.

— Oh, je lâche.

En même temps, je me demande comment Janice peut ne jamais sortir de chez elle, apparemment, si elle est aussi curieuse.

Je regarde de l'autre côté de la rue, le 13 Locust Street. Aucune fenêtre n'est éclairée, même si l'on est en plein milieu de la journée et que les gens qui vivent là semblent être chez eux.

— Je vous conseille de poser de bons stores à vos fenêtres, me dit Suzette. Parce qu'elle a une vue imprenable chez vous.

Enzo et moi tournons simultanément la tête vers notre toute nouvelle maison et nous prenons soudain conscience que pas une seule de nos fenêtres n'a de stores, de persiennes, ou même de rideaux. Comment avons-nous pu ne pas nous en rendre compte avant ? Personne ne nous a dit qu'il fallait acheter des stores ! Toutes les maisons où nous avons vécu jusqu'à présent en étaient déjà équipées !

— Je vais acheter des stores, murmure Enzo à mon oreille.

— Merci.

Suzette a l'air amusée par notre désarroi.

— Votre agent immobilier ne vous a pas rappelé d'en acheter ?

— Il faut croire que non, je marmonne.

Il faut, j'imagine, en déduire que Suzette l'aurait fait, elle, si elle avait été notre agent immobilier. Mais il est un peu tard pour ça. En attendant, nous sommes à la vue de tous.

— Je peux vous recommander une excellente entreprise qui vous en installera, propose Suzette. Ils l'ont fait chez nous l'année dernière. Ils nous ont installé de magnifiques stores nid d'abeille au rez-de-chaussée et au premier étage, et puis d'adorables volets au grenier.

Je ne peux même pas imaginer ce que ça peut coûter. Bien au-delà de nos moyens, c'est certain.

— Non, merci, répond Enzo. C'est dans mes cordes.

Elle lui adresse un clin d'œil.

— Oui, je n'en doute pas.

Elle est sérieuse, là ? Je commence à en avoir un peu assez que cette bonne femme drague mon mari sous mon nez. Bon, c'est vrai que ça arrive régulièrement, mais pour l'amour de Dieu, nous sommes voisins ! Elle ne pourrait pas être un peu plus subtile ? Une partie de moi est tentée de lui dire le fond de ma pensée, mais je préfère ne pas me faire une ennemie cinq minutes après avoir emménagé ici.

— Par ailleurs, reprend-elle, je voulais vous inviter à dîner. Vous deux, bien sûr, et… les enfants peuvent venir aussi.

Elle n'a pas l'air très enthousiaste à l'idée de faire entrer nos enfants chez elle. Et encore elle ignore la tendance de Nico à prendre pour cible tout ce qui a de la valeur dans les cinq minutes qui suivent son entrée dans une pièce.

— Sûr, ce sera merveilleux, répond Enzo.

— Fabuleux ! s'extasie-t-elle. Que diriez-vous de demain soir ? J'imagine que votre cuisine ne sera pas encore opérationnelle d'ici là, ça vous enlèvera du stress.

Enzo se tourne vers moi, l'air interrogateur. Il a une énergie débordante pour les événements sociaux, mais comme je suis l'introvertie du couple,

j'apprécie qu'il s'en remette à moi avant d'accepter. En vérité, je déteste d'emblée l'idée de passer une soirée avec cette femme. Elle a l'air un peu *too much*. Mais si nous devons vivre ici, ne sommes-nous pas obligés de sympathiser avec les voisins ? N'est-ce pas ce que font les familles de banlieue normales ? Et peut-être qu'elle ne sera pas si terrible, une fois que j'aurai appris à la connaître.

— D'accord, je consens. C'est vraiment très gentil. D'autant qu'on ne connaît pratiquement personne à Long Island.

Suzette rejette la tête en arrière et part d'un rire qui révèle une rangée de dents d'un blanc nacré.

— Oh, Millie…

Je jette un coup d'œil à Enzo, qui hausse les épaules. Ni lui ni moi n'avons compris ce qu'il y a de si drôle.

— Quoi ?

— Vous ne vous rendez pas compte de l'impression que vous donnez, rigole-t-elle. Personne ne dit « *à* Long Island ».

— Ah… bon ?

Elle secoue la tête comme si j'étais décidément trop drôle.

— Non ! On dit « *sur* Long Island ». On n'est pas « à » une île, ça fait très ignorant de le dire comme ça. Vous êtes « sur » une île.

Enzo gratte ses cheveux bruns. Je précise au passage qu'il n'a pas un seul cheveu blanc. Sans mes flacons de Clairol, je serais quasiment toute grise, et ce, depuis la naissance de Nico. Enzo n'a en tout et pour tout que quelques poils gris dans la barbe quand il la laisse pousser. Quand je le lui ai fait remarquer, il a fouillé son cuir chevelu pour y dénicher UN unique cheveu blanc, qu'il m'a montré illico, comme si ça changeait tout et que j'allais me sentir mieux.

— Alors je ne comprends pas, je réplique. Ça signifie que les gens devraient dire qu'ils vivent *sur* Hawaï ? Ou *sur* Staten Island ?

Le sourire de Suzette disparaît.

— Eh bien, pour Staten Island, c'est tout à fait différent.

J'essaie de croiser le regard d'Enzo, mais il a juste l'air amusé par toute cette histoire.

— Bref, nous sommes heureux d'être ici, *sur* Long Island, Suzette. Et nous sommes impatients de dîner avec vous demain soir.

— J'ai hâte, renchérit-elle.

Je dois me forcer à sourire en retour.

— Voulez-vous que j'apporte quelque chose ?

Elle se tapote le menton de l'index.

— Oh. Pourquoi pas le dessert ?

Super. Maintenant, je dois trouver ce que je vais bien pouvoir apporter

comme dessert pour être à la hauteur des exigences de Suzette. Je présume qu'une boîte d'Oreo ne fera pas la blague.

— Parfait !

Alors que Suzette rebrousse l'allée jusqu'à sa beaucoup plus grande maison, je ressens un pincement au creux du ventre, rythmé par le claquement de ses talons sur le trottoir. J'étais folle de joie quand nous avons acheté cette maison. Nous avons vécu entassés dans de minuscules appartements pendant une éternité, et voilà qu'enfin j'ai la maison de mes rêves.

Maintenant, pour la première fois, je me demande si je n'ai pas commis une terrible erreur en m'installant ici.

3

Ce soir, nous dînons tous les quatre à la table de notre cuisine. Savez-vous ce qu'est une table de cuisine ? C'est une table qui tient à l'intérieur de la cuisine. Eh oui, notre cuisine est désormais assez grande pour accueillir une vraie table. Dans notre dernière cuisine en date, nous avions à peine la place de tenir à une personne.

Nous avons commandé des plats chinois dans un restaurant dont le menu avait été glissé dans notre boîte aux lettres. Je ne suis pas très difficile en matière de nourriture, et Enzo non plus. La seule chose qu'il refuse de manger, c'est la cuisine italienne. Il dit qu'aucun restaurant ne la fait correctement et que c'est toujours décevant. Il consent à faire une exception pour les pizzas livrées à domicile. Parce que, selon lui, ce n'est pas vraiment de la nourriture italienne.

Ada est à peu près aussi facile que nous, contrairement à Nico, qui est super tatillon en la matière. C'est pourquoi, pendant que nous nous envoyons nos nouilles *lo mein* et notre bœuf au brocoli, j'ai préparé pour mon fils une assiette de riz blanc, assaisonné d'une noix de beurre et de beaucoup de sel. Je suis à peu près sûre qu'il a du riz beurré qui lui coule dans les veines, à force.

— Notre premier dîner dans la nouvelle maison, j'annonce fièrement. Nous baptisons enfin notre table de cuisine.

— Pourquoi tu dis toujours ça, maman ? fait Nico. Pourquoi tu dis toujours qu'on baptise les trucs ?

Pour être honnête, je ne suis pas sûre qu'il m'ait déjà entendue utiliser le mot « baptiser » avant aujourd'hui, mais tout à coup, j'ai bien dû l'utiliser au moins cinq fois au cours des dernières heures. Quand nous étions assis sur le canapé tout à l'heure, j'ai dit que nous baptisions le salon. Ensuite, quand il est sorti dans le jardin avec sa balle de baseball, j'ai dit qu'il baptisait notre jardin. Et à un moment donné, j'ai peut-être même annoncé fièrement que j'allais baptiser les toilettes.

— Ta mère est très contente de la maison, c'est pour ça, répond Enzo, qui me prend la main par-dessus la table de la cuisine. Et elle a raison. C'est une très belle maison.

— Elle est assez sympa, concède Nico. Mais je préférerais qu'elle soit

peinte en rouge. Avec des arches jaunes dessus.

OK, donc mon fils est en train de me dire qu'il veut vivre dans un McDonald's.

Je m'en fiche. C'est pour eux deux que nous avons acheté cette maison. Dans le Bronx, nous vivions à l'étroit dans un minuscule appartement et les hommes s'étaient mis à reluquer Ada quand elle rentrait à pied. Maintenant, nous sommes dans une excellente zone scolaire, ils auront un jardin où jouer et pourront se promener dans le quartier sans craindre de se faire agresser. Même s'ils ne s'en rendent pas compte, c'est la meilleure chose que nous ayons pu faire pour eux.

— Maman ? On commence l'école demain ?

Ada pousse ses nouilles sur le bord de son assiette et je remarque qu'elle n'a presque rien mangé. Ses sourcils bruns sont froncés. Mes deux enfants ressemblent tellement à leur père qu'on dirait ses clones dont je n'aurais été que la couveuse. Ada est magnifique, avec ses longs cheveux noir de jais et ses yeux bruns qui occupent la moitié de son visage. Enzo dit qu'elle ressemble à sa sœur Antonia. En ce moment, elle arrive à la transition entre l'enfant et l'adulte, et un de ces jours, elle sera une femme qui fera tourner les têtes. Quand ça arrivera, je pense qu'Enzo devra se promener en permanence avec une batte de baseball. Il ne veut pas l'admettre, mais il est très protecteur envers elle.

— Tu te sens prête à aller dans cette nouvelle école ? je lui demande.

— Oui, m'affirme-t-elle, alors même qu'elle secoue la tête comme pour dire « non ».

— C'est la fin de leurs vacances de printemps, lui fais-je remarquer. Donc personne ne se sera vu pendant à peu près une semaine. Ils ne se souviendront probablement même pas les uns des autres.

Ada n'a pas l'air amusée le moins du monde, mais Nico s'esclaffe.

— Je peux vous y conduire demain, propose Enzo. On prendrait mon pick-up.

Ses yeux s'illuminent, parce qu'elle adore monter dans le pick-up de son père.

— Je pourrai m'asseoir sur le siège avant ?

Enzo m'adresse son regard interrogateur. Il aime par-dessus tout faire plaisir aux enfants, mais j'apprécie qu'il ne le fasse pas sans mon consentement.

— Ma chérie, j'interviens, tu es encore un peu trop petite pour le siège avant. Mais bientôt.

— Moi, je veux prendre le bus demain ! déclare Nico. S'il te plaît, maman !

L'année dernière, nous habitions trop près de l'école primaire pour

recourir au bus scolaire. Du coup, il a fait de « prendre le bus » une expérience comparable à la visite d'une chocolaterie remplie d'Oompa Loompas. Il ne pense qu'à ça.

— Bien sûr. Et Ada, si tu veux aller avec papa…

— Non, dit-elle fermement, je vais prendre le bus avec Nico.

On peut dire ce qu'on veut de ma fille, elle est incroyablement protectrice vis-à-vis de son petit frère. J'ai entendu dire que les tout-petits peuvent être très jaloux lorsque vous ramenez un nouveau bébé à la maison. Ada s'est tout de suite énamourée de Nico. Elle a abandonné toutes ses poupées pour s'occuper de lui. J'ai des photos absolument adorables d'elle berçant Nico sur ses genoux et lui donnant le biberon.

— Au fait…

Nico enfourne une autre fourchetée de riz blanc, dont seuls quatre-vingts pour cent environ parviennent à franchir ses lèvres. Le reste mouchette ses genoux et le sol en dessous de lui.

— Je pourrais avoir un animal de compagnie, maman ? S'il te plaît ?

— Hum…

— Tu as dit que quand je serais plus grand et plus responsable, je pourrais avoir un animal de compagnie, me rappelle-t-il.

Certes, il est plus grand. Pour ce qui est d'être responsable…

— Un chien ? demande Ada avec espoir.

— Il faut d'abord qu'on clôture la cour avant d'envisager d'avoir un chien, leur expliqué-je. En plus, j'aimerais attendre que notre situation financière soit plus stable pour ajouter un autre membre à notre famille.

— Pourquoi pas une tortue alors ? suggère Ada.

Je frémis.

— Non, s'il te plaît, pas de tortue. Je déteste les tortues.

— Je ne veux ni un chien ni une tortue, assène Nico. Je veux une mante religieuse.

Je manque de m'étouffer avec ma bouchée de brocoli.

— Une quoi ?

— C'est un très bon animal de compagnie, en fait, intervient Enzo. Et très facile d'entretien.

Oh, mon Dieu, Enzo était au courant que Nico veut introduire un spécimen de cette horrible bestiole dans notre maison ?

— Non, une mante religieuse, c'est exclu.

— Mais pourquoi pas, maman ? insiste Nico. Elles sont super cool. Je la garderai dans ma chambre et tu n'auras jamais à la voir. Sauf si tu en as envie, bien sûr.

Il ponctue sa supplique de son sourire craquant. Il est à l'âge où il a un adorable visage tout rond et un espace entre les dents. Mais on devine déjà

que d'ici six ou sept ans, il brisera des cœurs, comme son père avant que nous soyons ensemble.

— Je me fiche de la voir ou pas, je réponds. Je saurai qu'elle est là.

— On la gardera enfermée, me promet Enzo, avec sa propre version du même sourire.

Que mon mari soit maudit d'être aussi beau.

— Qu'est-ce qu'on leur donne à manger ? je demande.

— Des mouches, répond Nico.

Je secoue la tête.

— Non. Non, pas question.

— Ne t'inquiète pas, enchaîne mon fils. Ce sont des mouches qui ne volent pas.

— Des mouches marcheuses, plaisante Enzo.

— Ça ne vous coûtera rien, ajoute encore Nico. On va les cultiver nous-mêmes, ces mouches.

— Non. Non, non, non.

Enzo passe la main sous la table et exerce une pression sur mon genou.

— Millie, on a retiré les enfants de l'école et on les a obligés à emménager ici. Si Nico veut une mante religieuse…

Foutaises. C'est lui, qui veut la mante religieuse. C'est tout à fait le genre de chose qu'Enzo trouve cool.

Je tourne les yeux vers Ada, espérant son aide, mais elle est trop absorbée par la confection de petits tas de nouilles dans son assiette. Elle est en train d'écrire son nom en nouilles. Elle ne joue pas avec sa nourriture en général, je discerne donc dans son attitude un signe de grande anxiété.

— Admettons que je dise « oui », je reprends, où est-ce qu'on achète une mante religieuse ?

Enzo et Nico se tapent dans la main, geste qui serait adorable si je n'étais pas aussi terrifiée par l'insecte qu'ils se proposent de ramener à la maison.

— On peut acheter un œuf de mante religieuse, m'explique Nico.

Mon Dieu, depuis combien de temps en discutent-ils ? J'ai l'impression qu'ils ont un plan très établi en tête.

— Puis il éclot et il y en a des centaines…

— Des centaines… ?

— Mais c'est bon, précise rapidement Enzo. Parce qu'elles se mangent toutes entre elles, donc en général il en reste qu'une ou deux à la fin.

— Et là, on pourra les baptiser, ajoute Nico. D'accord, maman ?

J'imagine la terreur de Suzette Lowell si elle venait à découvrir qu'il y a une mante religieuse ainsi qu'une colonie de mouches incapables de voler dans sa parfaite petite impasse, et c'est bien la seule chose réjouissante dans cette affaire. Bon, d'accord, je crois bien que je n'ai d'autre choix que

de laisser faire. Mais je jure devant Dieu que s'il y a des mouches partout dans ma si belle nouvelle maison, Nico déménage illico.

4

Si je déballe encore un carton, je vais vomir.

Je crois en avoir ouvert cinq milliards aujourd'hui. Et encore, je dois être en dessous de la réalité. Et maintenant, je me tiens dans la salle de bains parentale, les yeux baissés sur un carton sur lequel j'ai écrit « SALLE DE BAINS » au marqueur indélébile, et je n'ai tout simplement pas la force de l'ouvrir. Même s'il contient des objets indispensables pour ladite pièce. Peut-être que je pourrais me brosser les dents avec mon doigt, ce soir.

Un bruit de pas s'amplifie derrière la porte et, une seconde plus tard, Enzo passe la tête dans l'entrebâillement. Il sourit en me voyant plantée là, avec mon carton « SALLE DE BAINS ».

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

Mes épaules s'affaissent.

— Je déballe.

— Tu as déballé toute la soirée, me fait-il remarquer. Ça suffit. On continuera demain.

— Mais on a besoin de ces trucs-là. C'est pour la salle de bains.

Enzo a l'air sur le point de tenter de me dissuader, puis il se ravise. À la place, il fouille dans la poche de son jean usé et en sort le canif qu'il porte toujours sur lui. Son père le lui a offert quand il était petit et l'a fait graver à ses initiales : EA. Et même s'il a presque quarante ans, il le garde aiguisé comme un rasoir, de sorte qu'il coupe facilement le ruban adhésif qui fermait le carton de fournitures de salle de bains.

Ensemble, nous en extrayons le contenu. Lorsque j'ai rencontré cet homme qui face auquel je suis encore aujourd'hui en pâmoison, je n'aurais jamais imaginé un avenir dans lequel nous nous tiendrions ensemble dans une salle de bains, à piocher parmi des savonnettes et des bouteilles de shampoing poisseuses. Pourtant, bizarrement, Enzo a pris goût à la vie domestique.

Nous vivions ensemble depuis moins d'un an lorsque, malgré une contraception assidue, j'ai constaté un retard de règles. J'étais terrifiée à l'idée de lui apprendre la nouvelle, mais il a été aux anges. « Maintenant, on va former une famille ! » s'est-il extasié. Ses parents et sa sœur étaient morts, et je n'avais jamais remarqué l'importance à ses yeux de fonder sa

propre famille. Nous nous sommes mariés un mois plus tard.

Et voilà, plus d'une décennie après, que je vis le genre de vie de banlieue dont je n'avais jamais rêvé. Ni avec Enzo ni avec quiconque. Beaucoup de gens décriraient une existence pareille comme ennuyeuse, mais moi j'adore. Tout ce que j'ai toujours voulu, c'est une vie normale et tranquille. Il m'a juste fallu plus de temps que la plupart des gens pour y parvenir.

Enzo retire ses rasoirs du carton, enfin vide. Nous avons terminé. D'accord, il reste encore cinq milliards de cartons ici et là dans la maison, mais au moins en voilà un autre vidé : plus que cinq milliards moins un. Je pense que nous aurons fini d'ici trente ou quarante ans.

— Voilà, dit Enzo. Maintenant, on a fini la journée.

— Oui.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule vers le grand lit et son drap tout propre étalé dessus, puis il me regarde de nouveau, un large sourire aux lèvres.

— Quoi ? je le taquine. Tu veux baptiser le lit ?

— Baptiser, ce n'est pas vraiment le terme...

Je lâche un rire, qui se transforme en hoquet lorsqu'il m'attrape et me soulève dans ses bras pour me faire franchir le seuil de la chambre – notre magnifique nouvelle suite parentale – jusqu'à notre lit. Je lui dirais bien de faire attention à son dos, mais vu qu'il a soulevé des cartons pesant deux fois plus que moi (j'espère), je suppose qu'il sait ce qu'il fait. Il ne s'arrête pas avant que nous ayons atteint le lit, où il me dépose sur les draps.

Enzo arrache son t-shirt et grimpe au-dessus de moi. Il m'embrasse dans le cou, si fort que j'ai envie de me perdre entre ses bras, mais mes yeux sont attirés par les deux baies vitrées qui se trouvent juste à côté de notre lit. Pourquoi n'avons-nous pas acheté de stores ? Quel genre d'idiot emménage dans une maison sans s'assurer que les fenêtres sont voilées ?

Depuis ma position sur le lit, j'ai une vue imprenable sur la maison d'en face. Les pièces sont sombres, pourtant je détecte un bref mouvement derrière l'une des fenêtres de l'étage. Enfin, je crois.

Enzo remarque que je me suis raidie et se redresse.

— Qu'est-ce qui va pas ?

— Les fenêtres, je murmure. On voit tout.

Il lève la tête et suit mon regard à travers notre propre fenêtre vers le 13 Locust Street.

— Les lumières sont éteintes. Ils dorment.

C'est vrai que cette fois-ci, je ne décèle aucun mouvement. Mais j'en ai vu un tout à l'heure. Il y a une seconde. J'en suis sûre.

— Je ne pense pas, non.

Il me fait un clin d'œil.

— Alors on leur fait un spectacle.

Je le dévisage.

— OK, grommelle-t-il. Et si on éteignait les lumières ?

— D'accord.

Enzo rampe au-dessus de moi pour actionner l'interrupteur et plonger la pièce dans l'obscurité.

Je me tortille sur les draps, incapable d'arracher mon regard de la fenêtre nue.

— Tu ne te demandes jamais pourquoi on a eu cette maison si bon marché ?

— Bon marché ! explose Enzo. On a mis toutes nos économies rien que dans les frais de notaire ! Et l'emprunt est…

— N'empêche qu'on l'a eue à un prix inférieur à celui demandé, je lui rappelle. Rien ne se vend en dessous du prix demandé.

— Si, quand il y a des travaux.

Je me redresse sur le lit.

— C'était aussi le cas de toutes les autres maisons. Et on n'a remporté aucune autre enchère.

Enzo me lance un regard exaspéré.

— On t'a trouvé la maison de tes rêves, et maintenant tu as un problème avec elle ? On a eu de la chance ! Pourquoi c'est si difficile à croire ?

Parce que, soyons réalistes, je n'ai jamais de chance.

— Millie… reprend Enzo de cette voix rauque à laquelle, il le sait, je ne peux pas résister. On profite de notre première nuit dans la maison de nos rêves. Oui ?

Il remonte sur le lit à côté de moi, et là, je suis incapable de résister à ses charmes. Je réussis quand même à jeter un dernier coup d'œil par la fenêtre, et même si c'est de l'autre côté de la rue, je jure que je distingue une paire d'yeux rivés sur moi.

Qui nous observe.

5

Aujourd'hui, les enfants font leur rentrée dans leur nouvelle école.

Ada met la robe que j'ai choisie pour son premier jour. Elle est rose pâle et sans manches, et si mon fils la portait, elle serait probablement maculée de saleté et de graisse avant même qu'il ne franchisse la porte d'entrée, mais Ada adore sa tenue et je parie qu'elle réussira à la garder intacte. Quant à Nico, je suis déjà bien contente qu'il ait réussi à enfiler des vêtements propres qui ne soient pas troués.

Comme on m'a informée que le bus scolaire s'arrêtait devant le 13 Locust Street, je sors avec les enfants. Nous passons devant la maison de Suzette au 12, pour aller nous poster devant celle des voisins qui, j'en suis convaincue, nous observent depuis hier grâce à nos fenêtres sans volets. En effet, il y a bel et bien une femme et un enfant qui attendent à l'arrêt de bus, mais ils ne sont pas comme je l'imaginais.

Tout d'abord, la femme est plus âgée que ce à quoi je m'attendais. Je ne suis pas la plus jeune mère parmi les parents des camarades de mes enfants, mais cette femme a l'air assez âgée pour être la mienne. Elle est maigre comme un clou, avec des cheveux gris et des doigts grêles qui ressemblent à des griffes. Et même si Suzette m'a dit que son fils avait l'âge de Nico, le petit garçon à ses côtés semble avoir au moins deux ans de moins. Il est tout aussi émacié que sa mère et, par cette douce journée de printemps, il porte un épais col roulé en laine qui m'a l'air extrêmement inconfortable, ça m'en donne des envies de me gratter.

Bien sûr, elle n'est peut-être pas sa mère. C'est peut-être sa grand-mère. En tout cas, elle a l'air assez âgée pour ça. Bien sûr, je ne vais pas poser la question. Je ne suis pas Suzette. Ça fait partie de ces choses qu'on ne dit pas à une personne quand on la rencontre pour la première fois, au même titre que : « Tu es enceinte ? » (Fichu t-shirt trop ample.)

Alors que je m'approche d'eux, la femme plisse les yeux pour me regarder à travers ses lunettes à monture en écaille. Je ne peux m'empêcher de remarquer la chaîne en argent attachée à ses montures, détail que j'ai toujours associé aux personnes âgées. Cela dit, l'une des copines d'Ada dans le Bronx en portait une, donc peut-être qu'elles sont devenues à la mode.

— Bonjour ! je lance joyeusement, déterminée à me lier d'amitié avec cette femme.

Après tout, j'aimerais beaucoup me faire des amis à Long Island. Oups, je veux dire *sur* Long Island.

La femme consent un demi-sourire qui ressemble plus à une grimace qu'autre chose.

— Bonjour, répond-elle sur le ton le plus plat que j'aie jamais entendu.

— Je m'appelle Millie.

Elle me dévisage d'un air vide. C'est le moment où la plupart des gens me diraient leur nom en retour, mais elle n'a pas reçu le mémo, apparemment.

— Et voici Nico et Ada, j'ajoute.

Enfin, elle pose une main sur l'épaule du petit garçon.

— Voici Spencer, dit-elle. Je suis Janice.

Le garçon se déplace soudain, révélant ce qui ressemble à un crochet au bas de son sac à dos, rattaché à un accessoire que tient la femme. Oh mon Dieu, c'est… une laisse. Le pauvre enfant est tenu en laisse !

— Enchantée de vous rencontrer. (Ou devrais-je dire « bon chien » ?) On m'a dit que Spencer est en… CE2 ?

En même temps que je le dis, ça me paraît impossible. Le petit garçon fait presque une tête de moins que Nico, qui est de taille moyenne pour son âge. Pourtant, Spencer opine du chef.

— Oui, confirme-t-il.

Les yeux de Nico s'illuminent.

— Cool ! J'ai Mme Cleary comme maîtresse. Et toi, t'as qui ?

— Qui as-tu ? le corrige Janice.

Nico la regarde en clignant ses yeux marron foncé.

— Je viens de le dire : j'ai Mme Cleary, répète mon fils d'une voix lente, comme s'il la prenait pour une idiote.

J'étouffe un rire.

Avant que Janice ne puisse préciser qu'elle tentait de corriger sa grammaire, Spencer s'exclame :

— Moi aussi ! J'ai Mme Cleary aussi !

Les garçons commencent à discuter ensemble, tout excités, à mon grand bonheur. Nico est tellement ouvert qu'il est capable de se lier d'amitié avec les enfants les plus timides. Je lui envie ce talent.

J'adresse un sourire complice à Janice.

— On dirait que Nico vient de se faire son premier copain ici.

— Oui, admet Janice avec nettement moins d'enthousiasme.

— Ils pourraient peut-être se retrouver pour jouer ensemble, un jour ?

Quand elle fronce les sourcils, les rides qui plissent son visage se

creusent un peu plus.

— Peut-être. Votre fils est-il à jour de ses vaccins ?

Toutes les écoles publiques exigent une série de vaccins, et je suis sûre qu'elle le sait. Mais très bien, je vais lui faire plaisir.

— Oui.

— Y compris la grippe ?

Ce n'est même pas la saison de la grippe, mais peu importe.

— Oui.

— On n'est jamais trop prudent, vous savez, insiste-t-elle. Spencer est très fragile.

Je l'avoue, le garçonnet a effectivement l'air un peu fragile, avec sa peau presque translucide et son corps minuscule, qui nage dans cet immense pull en laine. Cependant, ses joues ont repris un peu de couleur maintenant qu'il discute avec Nico.

— Ce serait sympathique de faire connaissance, puisque je suis nouvelle ici, j'ajoute. Mon mari et moi allons dîner chez Suzette et Jonathan ce soir.

Les lèvres de mon interlocutrice se retroussent sur une expression de dégoût.

— Oh. À votre place, je me méfierais de cette femme, dit-elle avec un regard chargé de sous-entendus. Tout particulièrement en ce qui concerne votre séduisant mari.

Je n'aime pas ce qu'elle laisse entendre. Oui, Suzette est très attirante, et oui, elle a été un peu trop aguicheuse lorsque nous l'avons rencontrée. En revanche, j'ai toute confiance en mon mari, il ne va pas me tromper avec la voisine. En plus, je ne suis pas particulièrement ravie que Janice se sente autorisée à y aller de son petit commentaire.

— Suzette a l'air… sympathique, je réponds poliment, même si je ne suis pas sûre d'y croire.

— Eh bien, elle ne l'est pas.

Je ne sais pas quoi répondre à ça, mais heureusement, le bus scolaire arrive à ce moment-là et Janice détache son enfant de sa laisse (je suis sûre, cependant, qu'il a une micropuce avec GPS implantée dans son cerveau ou quelque chose comme ça). Nico réagit à peine à mes adieux un peu larmoyants, trop concentré qu'il est sur son nouveau copain. Il me laisse quand même lui déposer un baiser sur le front, qu'il a la bonne grâce de ne pas essuyer avant d'être sur les marches du bus. Ada, quant à elle, me fait un gros câlin et s'accroche à moi assez longtemps pour que je regrette de ne pas l'emmener moi-même à l'école.

— Tu vas te faire une tonne de copines, je murmure à son oreille. Sois juste toi-même.

Elle me lance un regard sceptique. Mince, je n'arrive pas à croire que

j'aie dit ça. Dire à quelqu'un d'être lui-même, c'est le pire des conseils. J'ai toujours détesté quand les gens me sortaient ça. Hélas, je n'ai pas mieux à lui offrir. Si j'avais la bonne recette, j'aurais plus d'amis moi-même.

J'aimerais qu'Enzo soit là. Il saurait exactement quoi dire pour la faire sourire. Mais il avait un travail de paysagiste pour lequel il est parti tôt ce matin, autrement dit il n'y a que moi.

— Je vous attends à la maison cet après-midi ! je crie après eux.

J'ai pris ma demi-journée pour m'assurer d'être là quand ils rentreront, même si, à l'avenir, ils arriveront probablement à la maison entre trente minutes et une heure avant moi.

Les portes du bus se referment et il s'éloigne, emportant mes deux enfants. Je ressens ce pincement au cœur que j'ai toujours lorsque je suis séparée d'eux. Est-ce que ça disparaîtra un jour ? C'était tellement plus facile quand ils grandissaient en moi. Enfin, si j'omets la prééclampsie potentiellement mortelle que j'ai faite au cours de mon troisième trimestre avec Nico, et qui a motivé ma décision de me faire ligaturer les trompes.

Ce n'est qu'une fois le bus disparu de l'impasse que je remarque le regard de Janice, fixé sur moi, et son expression horrifiée.

— Il y a un problème ? je lui demande aussi poliment que possible.

— Millie, dit-elle, vous ne comptez tout de même pas les laisser rentrer à la maison tout seuls ?

— Eh bien, si. Nous habitons juste là, j'ajoute en montrant du doigt la maison, à peine à un jet de pierre.

— Et alors ? Nous vivons juste là, réplique-t-elle en désignant sa maison qui est littéralement derrière nous. Et vous ne me verrez jamais laisser Spencer seul ne serait-ce qu'une seconde. Si un prédateur en a après votre enfant, il pourrait l'enlever en une seconde.

Elle claque des doigts juste sous mon nez pour bien me montrer l'immédiateté de la menace.

— C'est quand même une ville assez sûre, j'essaie timidement de lui faire remarquer.

Ça me démange néanmoins de répliquer plus carrément à cette bonne femme qu'elle est ridicule de tenir en laisse son fils en âge d'aller à l'école primaire.

— Fausse sécurité, ricane-t-elle. Savez-vous qu'un garçon de huit ans s'est volatilisé en pleine rue il y a trois ans ?

— Ici ?

— Non, à quelques villes d'ici.

— Où ?

Elle me toise.

— J'ai dit : à quelques villes d'ici. Sa mère a lâché sa main une seconde,

et il a été enlevé. Disparu sans laisser de traces.

— Vraiment ?

— Oui. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour le retrouver. Ils ont sollicité la police, le FBI, la CIA, la Garde nationale et un médium. Même le médium n'a pas pu le retrouver, Millie.

Je ne connais pas les détails de ce prétendu enlèvement, mais ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais entendu parler d'une affaire pareille aux informations. Et ça ne s'est même pas passé dans le coin. Pour Janice, « à quelques villes d'ici » peut tout aussi bien signifier la Californie. Je ne suis pas sûre que ça changerait quoi que ce soit de partager avec elle la statistique selon laquelle presque tous les enlèvements d'enfants sont commis par des membres de la famille. Janice me semble avoir une idée bien arrêtée sur le sujet. Spencer restera probablement en laisse jusqu'à l'âge de trente ans.

— Eh bien, ils vont devoir rentrer à la maison par eux-mêmes quoi qu'il en soit, je réponds. Mon mari et moi travaillons tous les deux, on ne peut pas aller les chercher tous les jours.

Elle me regarde, sidérée.

— Vous travaillez ?

— Euh, oui.

Elle claque la langue.

— Quand mon mari est décédé, il m'a laissé assez d'argent pour que je n'aie plus à travailler.

— Hum, tant mieux pour vous.

— C'est terriblement triste que vos enfants n'aient pas la chance d'avoir une mère à la maison, poursuit-elle. Ils ne recevront jamais l'amour qu'ils méritent de la part d'une mère qui ne les quitte pas.

J'en reste bouche bée.

— Mes enfants savent que je les aime.

— Mais pensez à tout ce que vous ratez ! s'exclame-t-elle. Cela ne vous rend pas triste ?

J'ai les mots « au moins, je ne traite pas mon enfant comme un clebs » sur le bout de la langue, mais, par un miracle absolu, je parviens à fermer la bouche. Mes enfants savent que je les aime. Par ailleurs, j'aime mon travail et je fais du bien aux gens à l'hôpital. Et même dans le cas contraire, nous avons besoin de chaque centime de nos deux revenus en ce moment, le temps qu'Enzo remonte sa clientèle ici.

Alors je me contente de :

— Nous nous débrouillons pour que ça fonctionne.

— Eh bien, je suis sûre que vous faites de votre mieux avec le peu de temps que vous passez avec eux.

Ne me demandez pas pourquoi, mais je ne pense pas que Janice et moi allons devenir de grandes amies. Moi qui étais si enthousiaste à l'idée d'emménager ici, je commence à avoir l'impression que nous avons choisi l'impasse la plus hostile de la ville. Une voisine drague mon mari et l'autre condamne mon absence supposée de dévouement envers mes enfants.

Encore une fois, je me demande si emménager ici n'a pas été une terrible erreur.

6

L'école a été un succès aujourd'hui.

Lorsque les enfants descendent du bus, ils débordent d'histoires sur leur première journée. Nico est déjà devenu copain avec tous les enfants de sa classe de CE2, et il a réussi à faire sortir du lait par son nez pendant le déjeuner (un exploit sur lequel il s'entraîne depuis des mois). Ada est moins enthousiaste que son frère, mais elle m'assure qu'elle s'est fait quelques amis. Changer d'école en milieu d'année n'est pas une chose facile, je suis très fière d'eux.

— Et les sélections pour la Petite Ligue sont à la fin de la semaine, m'apprend Nico. Quand est-ce que papa rentre à la maison ? Il a promis qu'il s'entraînerait avec moi.

Je regarde ma montre. Suzette nous a invités pour 18 heures, c'est-à-dire dans moins d'une heure. Connaissant Enzo, il va arrêter de travailler le plus tard possible.

— Bientôt. J'espère.

— Quand ? me presse-t-il.

— Bientôt.

Voyant qu'il n'a pas l'air satisfait de cette réponse, j'ajoute :

— J'ai une idée géniale. Pourquoi ne vas-tu pas lancer la balle dans le jardin ?

Ses yeux s'illuminent.

— J'adore avoir un jardin, maman.

Moi aussi.

Nico sort donc s'entraîner seul derrière la maison, un luxe que nous n'avions pas en ville. Je monte dans la chambre et ajoute une nouvelle couche d'anticernes pour couvrir les demi-cercles qui ne semblent pas vouloir quitter mes yeux, ces jours-ci. Je vais pour appliquer du mascara, mais je réussis à riper sur la pupille et je dois tout enlever tellement j'ai les yeux qui pleurent. J'enchaîne avec une couche de ce qu'on appelle un rouge à lèvres « nude », soit un rouge à lèvres qui donne l'impression qu'on n'en porte pas. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on fabrique un tel produit, même si la vraie question, c'est plutôt pourquoi je l'ai acheté.

Comme nous n'avons pas encore fait l'acquisition d'un miroir en pied, je

dois effectuer des acrobaties pour me regarder dans le petit miroir de courtoisie au-dessus du lavabo. Au bout d'une bonne minute de contorsions, je finis par décider que ça ira. Il me reste encore à trouver une solution pour le dessert, ma contribution à la soirée.

En rentrant du travail, je me suis arrêtée au supermarché et j'ai acheté une tarte aux pommes. Ne vous méprenez pas, j'adore la tarte aux pommes sous toutes ses formes. Hélas, lorsque je descends dans la cuisine et que je la sors du sac d'épicerie, elle ressemble exactement à ce qu'elle est : une tarte bon marché du supermarché du coin.

J'imagine d'ici le genre de commentaires que va me valoir cette tarte de la part de Suzette. Elle qui doit acheter tous ses desserts dans une pâtisserie française ultra chic.

Je sors la tarte de son film plastique, mais la laisse à l'intérieur de la tourtière en aluminium. J'attrape ensuite une fourchette dans le tiroir à couverts et, avec une précision artistique, je dessine quelques irrégularités aux bords de la tarte et je pique le centre en plusieurs endroits. Voilà, elle a l'air beaucoup moins fabriquée à la chaîne, moins parfaite comme ça. Est-ce que je pourrais la faire passer pour du fait maison ? Peut-être.

Alors que je scrute ma tarte, les gonds de la porte d'entrée grincent. Enzo est rentré. Tant mieux, car il ne nous reste plus beaucoup de temps. Je me précipite à sa rencontre, mais mon enthousiasme retombe aussitôt. Mon mari est littéralement couvert de terre de la tête aux pieds. Et nous devons être chez les Lowell dans…

quinze minutes. Super.

— Millie !

Son visage s'éclaire quand il me voit, puis je remarque que c'est la tarte qu'il regarde.

— Une tarte aux pommes… mon dessert américain préféré !

— C'est moi qui l'ai faite, je tente pour tâter le terrain.

— Vraiment ? On dirait qu'elle vient du supermarché.

Mince. Je n'y suis pas allée assez fort sur le rustique, apparemment.

Il s'approche pour m'embrasser, mais je recule en levant une main pour le garder à distance.

— Tu es tout sale !

— J'ai creusé un trou, dit-il, comme s'il serait idiot de penser qu'il ait fait autre chose. Je me doucherai après le baseball avec Nico. Il veut s'entraîner.

Je le fusille du regard.

— Enzo ! Suzette nous a invités à dîner ! On doit y être dans quinze minutes. Tu te souviens ?

Il me regarde d'un air absent. Je suis sidérée par sa capacité à oublier

toute forme d'engagement social, alors qu'il réussit parfaitement à tenir ses obligations professionnelles.

— Ah, dit-il. C'est sur le calendrier familial ?

Enzo me répète toujours de noter les choses dans le calendrier familial de nos téléphones, mais pour autant que je sache, il ne le consulte… jamais.

— Oui, ça y était.

Il se gratte le cou avec sa main couverte de terre sèche.

— Ah. Bon… je me douche maintenant alors.

Honnêtement, parfois, c'est comme avoir un troisième enfant. En fait, il est plutôt mon deuxième enfant, vu qu'Ada est beaucoup plus adulte.

Je retourne à ma tarte. Sur un coup de tête, je la mets au four. Si elle est chaude, peut-être que je pourrai la faire passer pour mon œuvre. Pour une raison qui m'échappe, je ressens un besoin désespéré d'impressionner Suzette Lowell. J'ai travaillé pour beaucoup de femmes dans son genre à l'époque où je faisais des ménages, mais je n'ai jamais été en position d'être autre chose que la domestique d'une femme comme elle.

Je n'aime pas Suzette, mais fréquenter régulièrement les Lowell, ce sera comme s'élever d'une marche sur l'échelle. Ça signifiera que j'ai enfin la vie normale dont j'ai toujours rêvé. La vie pour laquelle je serais prête à faire n'importe quoi.

7

Vingt minutes plus tard, nous nous trouvons devant la porte d'entrée du 12 Locust Street.

Ça a pris un peu plus de temps que prévu. Même si la douche d'Enzo a été rapide, il est ensuite descendu en jean froissé et t-shirt, parce que… ben c'est Enzo, quoi. J'ai donc dû le renvoyer à l'étage pour enfiler quelque chose d'un peu plus présentable. Il porte maintenant la chemise noire que je lui ai achetée il y a six mois, quand j'ai remarqué qu'il n'avait absolument aucune chemise et, comme prévu, elle s'harmonise parfaitement avec ses yeux et ses cheveux foncés. Il est incroyablement beau. Comme prévu également, il semble si mal à l'aise qu'il pourrait bien s'arracher la chemise à tout moment (Suzette en tomberait raide).

J'ai passé la tarte aux pommes au four, ce qui contribue à lui donner un aspect plus artisanal. Malheureusement, elle est aussi brûlante et je n'ai qu'une hâte : la poser.

Nico tire sur sa chemisette à manches courtes, qui a encore plus de chances de finir par terre pour cause d'inconfort durant la soirée que celle de son père.

— On est obligés d'aller à ce dîner ennuyeux ?

— Oui, je réponds.

— Mais je veux jouer au baseball avec papa.

— On ne restera pas longtemps.

— Qu'est-ce qu'on va manger ?

— Je ne sais pas.

— Je pourrai regarder la télé pendant qu'on est là-bas ?

Je tourne la tête pour fusiller mon fils du regard.

— Non, tu ne peux pas.

Je cherche du soutien auprès d'Enzo, pour découvrir qu'il a plutôt l'air de se retenir de rire. Il aimerait probablement bien pouvoir regarder la télé, lui aussi. Au bout d'une minute où mes mains subissent la brûlure de la tarte du supermarché, une inconnue ouvre la porte d'entrée. La soixantaine, elle est bâtie comme un joueur de baseball, avec des cheveux grisonnants ramenés en arrière en un chignon serré. Elle a la posture la plus parfaite que j'aie jamais vue : je parie qu'on pourrait lui poser un livre sur la tête, il

serait toujours en place deux jours plus tard. Elle porte une robe à fleurs avec un tablier blanc par-dessus. Et me dévisage de ses yeux gris terne, avec le but apparent de me transpercer le crâne.

— Euh, bonjour… je commence d'une voix incertaine, en vérifiant le numéro de la maison sur la porte, comme si j'avais pu, allez savoir comment, me tromper de maison voisine. Je suis Millie. Nous sommes ici pour…

— Millie !

Derrière la femme qui nous a accueillis, une voix s'élève des profondeurs de la maison. Une seconde plus tard, Suzette descend l'escalier, l'air un peu essoufflée et pourtant sans un seul cheveu de travers. Elle porte une robe verte qui me permet de remarquer que ses yeux sont en fait plus verts que bleus, et un soutien-gorge miraculeux qui réussit le prodige de lui remonter les seins pratiquement jusqu'au menton. Ses cheveux caramel sont brillants, à croire qu'elle sort tout droit du salon de coiffure, et sa peau semble presque irradier de lumière. Elle est magnifique.

Je jette un coup d'œil à Enzo pour voir s'il la regarde, mais il est occupé à tripoter un bouton de sa chemise. Il la déteste vraiment, cette chemise. J'espère vraiment qu'il réussira à la garder jusqu'à ce que nous rentrions à la maison.

— Millie et Enzo ! s'écrie Suzette en joignant les mains, montrant plus de ravissement que nécessaire dans un contexte de visite de courtoisie. Je suis *tellement* heureuse que vous ayez pu venir. Et avec le quart d'heure de politesse de retard comme il se doit.

N'importe quoi, nous n'avons que cinq minutes de retard.

— Bonjour, Suzette, dis-je.

— Je vois que vous avez déjà rencontré Martha, poursuit notre hôtesse, le regard pétillant, en posant une main sur l'épaule de la femme. Elle vient nous aider deux jours par semaine. Jonathan et moi sommes trèèès occupés, Martha nous sauve la vie.

— Oui, je murmure.

J'ai été la Martha de nombreuses familles dans le passé. Mais je n'ai jamais réussi à jouer le rôle aussi bien que cette femme, de toute évidence. Elle a l'air d'une bonne tout droit sortie des années 1950. Il ne lui manque qu'un petit plumeau et un de ces aspirateurs au moteur si énorme que c'en est comique.

Pourtant, elle a quelque chose de déstabilisant. Peut-être parce qu'elle me fixe toujours comme si elle ne parvenait pas à détacher les yeux de moi. J'ai l'habitude que les femmes reluquent Enzo, mais elle ne s'intéresse ni à lui ni à mes enfants. Son regard est concentré sur mon visage, tel un rayon laser.

Qu'est-ce qu'elle y voit de si intéressant ? Est-ce que j'ai des épinards entre les dents ? À moins que je ressemble à une célébrité et qu'elle ait l'intention de me demander un autographe ?

— Martha peut-elle vous apporter quelque chose à boire ? nous demande Suzette à Enzo et moi, même si c'est lui qu'elle regarde. De l'eau ? Un verre de vin ? Je crois que nous avons aussi un délicieux jus de grenade.

Nous secouons tous les deux la tête.

— Non, merci, je réponds.

— Sûr ? Martha le fera volontiers.

Je tourne les yeux vers la gouvernante, toujours là, raide, qui attend le mot magique pour filer à la cuisine et nous chercher une boisson.

— Sans problème, confirme-t-elle de sa voix basse et rauque, comme si elle n'avait pas l'habitude de l'utiliser.

— Merci, mais ça va, je lui assure, espérant qu'elle partira.

Elle ne le fait pas. Suzette remarque enfin Nico et Ada, patiemment blottis dans l'embrasure de la porte.

— Et ce doivent être vos deux magnifiques enfants. Tellement adorables.

— Merci, dis-je.

J'ai toujours trouvé bizarre, lorsqu'on complimente l'enfant de quelqu'un, que les parents répondent « merci », comme s'ils étaient propriétaires de l'enfant. Et me voilà en train de bredouiller « merci ».

Suzette reporte son attention sur mon mari.

— Ils vous ressemblent trait pour trait, Enzo.

— Pas exactement, nuance-t-il, ce qui est un mensonge éhonté. Ada a la bouche et les lèvres de Millie.

— Hmm, je ne le vois pas, fait Suzette.

Elle ne le voit pas, parce que ce n'est pas vrai. Aucun des deux ne me ressemble ni de près ni de loin. Et pendant que nous y sommes, aucun des enfants n'a ma personnalité non plus. Nico ressemble beaucoup à Enzo, et je ne sais pas d'où ma fille, si intelligente et réservée, peut bien sortir.

— Au fait, reprend Suzette. Je viens d'apprendre une nouvelle fantastique. Une des familles pour lesquelles travaille Martha a déménagé. Je parie qu'elle serait ravie de faire du ménage pour vous aussi.

Enzo et moi échangeons un regard. Bien sûr, j'adore l'idée que quelqu'un d'autre que moi fasse le ménage chez nous, mais nous n'avons pas les moyens.

— Oh, c'est très gentil de votre part, vraiment, mais je ne pense pas…

— Je suis libre le jeudi matin, m'indique Martha.

— Est-ce que le jeudi matin vous conviendrait ? enchaîne Suzette.

Comment expliquer à cette femme, dont la maison fait deux fois la taille de la nôtre, que nous ne pouvons pas nous payer les services d'une femme

de ménage ? Et même si nous pouvions nous en offrir une, il y a quelque chose chez Martha qui me met incroyablement mal à l'aise.

— Euh, au niveau horaire, ça conviendrait, mais…

Avant que je puisse trouver une excuse qui m'évite d'admettre que nous ne voulons pas des services de Martha, les yeux de Suzette tombent sur la tarte que je tiens. Elle laisse échapper un petit rire.

— Oh non, Millie, vous l'avez fait tomber en chemin ?

Mince, on dirait que j'ai un peu forcé sur la note rustique.

Dieu merci, je peux enfin poser la tarte sur la table basse de leur salon pendant que Martha disparaît dans la cuisine. Le salon est beaucoup plus grand que le nôtre. Tout, dans leur maison, est deux fois plus grand que chez nous, voire trois fois. L'extérieur est aussi vieux que le nôtre – la maison a été construite à la fin des années 1800 et peu de choses ont été modifiées – mais, contrairement au nôtre, l'intérieur de leur maison a été entièrement refait. Enzo a promis de rénover chez nous de la même façon, mais je crains que ça ne prenne la majeure partie de la prochaine décennie.

— La maison est magnifique, je commente. Et que d'espace vous avez !

Suzette pose la main sur un grand meuble que, je pense, on appellerait une armoire. Je me demande si nous pourrions avoir une armoire chez nous. (De qui je me moque ? Nous aurons de la chance si nous pouvons nous acheter des chaises et des tables.)

— À l'origine, ces trois maisons étaient des fermes, nous explique-t-elle. Ici, c'était la maison principale où vivaient les propriétaires. Et le 13 Locust correspondait aux quartiers des domestiques.

— Et notre maison ? je demande.

— Je crois que c'étaient les granges et étables.

Quoi ?

— Cool ! s'exclame Nico. Je parie que ma chambre était celle des cochons !

OK, elle doit se moquer de nous. Je veux dire, si l'endroit était destiné aux animaux, il n'y aurait pas d'escalier, si ? Ou peut-être que l'escalier a été installé plus tard. C'est vrai que j'ai remarqué une odeur qui…

— Jonathan ! s'écrie Suzette.

Ses yeux bleu-vert sont posés sur l'escalier en colimaçon qui monte à l'étage, où un homme est en train de descendre à notre rencontre. Il porte une chemise blanche et une cravate bleu marine et, contrairement à mon mari, il a l'air très à l'aise habillé ainsi. Contrairement à mon mari aussi, il est par ailleurs complètement banal. Les traits de son visage sont fades quoique agréables, ses cheveux châtains soigneusement taillés et il est rasé de près. Il ne mesure que quelques centimètres de plus que moi, et sa corpulence est fine. Il a l'air d'être le genre d'homme à se fondre dans

n'importe quelle foule.

— Bonjour, dit-il avec un sourire naturel. Vous devez être Millie et Enzo. Et compagnie, ajoute-t-il à l'adresse des enfants.

Après la prétention de Suzette, Jonathan est comme une bouffée d'air frais.

— Oui, je suis Millie. Vous devez être Jonathan.

— Exact.

Il me tend la main. À la différence de la poigne mortelle de Suzette, sa paume est lisse et il ne fait aucune tentative pour briser ne serait-ce qu'un seul des os de ma main.

— C'est un plaisir de vous rencontrer enfin.

Jonathan serre ensuite la main d'Enzo, et s'il se sent un tant soit peu menacé par mon mari – ça arrive chez certains hommes peu sûrs d'eux –, il n'en montre rien.

J'apprécie instinctivement Jonathan. Je ne saurais dire pourquoi, c'est un feeling. J'ai travaillé dans de nombreux foyers au cours de ma vie, et je suis devenue sacrément douée pour lire les gens. Surtout les couples.

On en apprend beaucoup à observer le langage corporel. Il y a certains gestes que j'ai vus chez des maris et qui suggèrent qu'ils exercent le pouvoir dans la relation. Par exemple, un baiser sur le front plutôt que sur les lèvres. Une main dans le bas du dos quand ils marchent. C'est subtil, mais j'ai appris à le noter. Jonathan ne fait rien de tout ça avec Suzette. Rien pour m'amener à penser qu'ils sont autre chose que ce qu'ils donnent à voir : un couple heureux en ménage.

— Alors, vous vous plaisez dans votre nouvelle maison ? nous demande-t-il.

— Je l'adore, je lâche aussitôt, en oubliant la honte que j'ai pu éprouver à l'idée que ma maison ait pu servir d'étable pour les animaux de la ferme. Je sais que c'est petit, mais…

— Petit ? s'esclaffe Jonathan. Je trouve au contraire qu'elle a la taille parfaite. Je l'aurais choisie, si elle avait été disponible. La nôtre est tellement ostentatoire, surtout pour nous deux.

Un autre point supplémentaire pour Jonathan.

— Alors vous n'avez pas d'enfants ? leur demande Enzo.

Avant que Jonathan puisse répondre, Suzette s'empresse de s'exclamer :

— Oh non ! Nous ne sommes pas des personnes à enfants. Ils sont bruyants et désordonnés, ils ont constamment besoin d'attention… sans vouloir vous vexer. Les gens qui sont prêts à consentir ce sacrifice sont des saints absolus.

Elle rit en prononçant ces mots, comme si l'idée que quelqu'un veuille renoncer à sa vie pour être parent était hilarante.

— Mais ce n'est tout simplement pas pour nous, conclut-elle. Nous sommes absolument d'accord sur ce point. N'est-ce pas, Jonathan ?

— C'est vrai, oui, confirme-t-il gentiment. Suzette et moi avons toujours été d'accord là-dessus.

— Ce n'est pas pour tout le monde, je conviens.

Mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que, pendant que Suzette s'extasiait sur le bonheur d'être sans enfant, Jonathan avait l'air morose. Je me demande s'ils sont vraiment « absolument d'accord » sur la question de la parentalité. Loin de moi l'idée de juger une personne qui ne souhaite pas être parent, mais c'est triste quand l'un des membres d'un couple doit renoncer à son rêve pour satisfaire l'autre.

— Je disais à Millie que j'adore le côté douillet et pittoresque de leur maison, reprend Suzette. Je suis d'accord, la nôtre est vaste et extravagante. Honnêtement, nous ne savons pas quoi faire de tout cet espace. Surtout de notre immense jardin.

À la mention du mot « jardin », Enzo se requinque.

— J'ai une entreprise d'aménagement paysager, si vous cherchez de l'aide pour le jardin.

Suzette arque un sourcil.

— C'est vrai ?

Il acquiesce avec enthousiasme.

— J'ai des clients dans le Bronx, mais j'essaie maintenant de rapatrier au maximum mon travail ici. Ça fait beaucoup de route d'aller jusqu'en ville.

— L'autoroute de Long Island est mortelle, convient Suzette.

Oui, surtout vu la façon dont Enzo conduit. Chaque fois qu'il s'engage sur la 495, je suis certaine qu'il se précipite tout droit vers une mort violente. Il gagnait très correctement sa vie dans le Bronx, mais il s'efforce d'avoir plus de clients sur l'île pour ne plus avoir à subir ce long trajet tous les jours. L'objectif est d'avoir transféré toute son activité dans les quartiers environnants d'ici quelques années. Il y a suffisamment de familles aisées par ici pour que l'entreprise ait un bon potentiel de croissance et d'expansion.

— Je suis excellent en aménagement paysager, ajoute Enzo. Vous pouvez me demander n'importe quoi pour votre jardin, je le fais.

— N'importe quoi ? répète Suzette d'une voix dégoulinante de sous-entendus.

— Tous les services d'aménagement paysager, oui.

Elle lui pose une main sur le biceps.

— Je pourrais bien vous prendre au mot.

Et ensuite ? Elle laisse sa main là, tranquille. Sur les muscles du bras de mon mari. Pendant beaucoup, beaucoup trop longtemps. Sans rire, il doit y

avoir une limite à la durée pendant laquelle on est autorisée à garder sa main sur les muscles d'un homme qui n'est pas le nôtre, non ?

Mais c'est sans arrière-pensée. Son propre mari est *juste là*, après tout. Et Jonathan n'a pas l'air de s'en émouvoir le moins du monde. Il sait probablement que Suzette aime flirter et il a appris à passer outre.

Je me répète que je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

Et je m'en convaincs presque.

8

Je n'ai jamais fait l'expérience d'un dîner aussi élaboré.

Bon, pour commencer, nous avons des cartes, à table, avec notre nom dessus. Des marque-places ! Et je ne peux m'empêcher de remarquer que lesdits marque-places ont assigné à Suzette un siège du même côté de la table qu'Enzo, tandis que je suis en face, avec Jonathan. Par ailleurs, nos enfants ne sont même pas assis à notre table ! Il y a pourtant largement assez de place pour deux personnes de plus autour de cet immense plateau d'acajou, mais non, une table plus petite a été dressée à l'autre bout de la pièce. Il nous faudrait pratiquement des jumelles pour les voir.

— J'ai supposé que les enfants voudraient avoir leur petite intimité, indique Suzette.

D'après mon expérience, les enfants n'en ont rien à faire, de l'intimité. Jamais. Ce n'est que récemment qu'aller aux toilettes a cessé d'être une expérience familiale. Non seulement ça, mais la table des enfants est beaucoup trop petite. On la croirait mieux adaptée au salon d'une maison de poupée. Et je vois bien à leur expression qu'ils ne sont pas contents.

— C'est une table pour les bébés, grommelle Nico. Je ne veux pas m'asseoir là-bas !

— *Fai silenzio*, siffle Enzo.

Nos enfants, bien sûr, parlent tous les deux un italien parfait, parce que leur père le leur parlait tout le temps quand ils étaient petits, afin qu'ils deviennent bilingues. Enzo affirme qu'ils ont tous les deux un terrible accent américain, mais pour mes oreilles à moi, ils le parlent couramment. Quoi qu'il en soit, sa rebuffade les fait taire et ils prennent place à contrecœur à cette table si minuscule qu'elle en est comique. J'ai presque envie de les prendre en photo, avec leurs visages aussi malheureux à l'une qu'à l'autre, mais je soupçonne que ça les énerverait encore plus.

Enzo a l'air tout aussi perplexe devant son marque-place. Il s'assied sur la chaise qui lui a été attribuée et saisit l'une des fourchettes disposées de part et d'autre de son assiette.

— Pourquoi il y a trois fourchettes ? veut-il savoir.

— Eh bien, explique patiemment Suzette, il y a la fourchette à viande, bien sûr, puis la fourchette à salade, et enfin la fourchette à spaghettis.

— En quoi une fourchette à spaghettis est-elle différente d'une fourchette à viande ? je demande.

— Oh, Millie, s'esclaffe-t-elle.

Et elle ne répond pas. C'était pourtant une très bonne question, non ?

— Alors, comment trouvez-vous le quartier jusqu'à présent ? nous demande Jonathan.

Il s'installe à son tour sur son siège à haut dossier et déplie soigneusement une serviette sur ses genoux. Je me tortille sur ma propre chaise. Elles ont l'air extrêmement chères, en bois massif, cependant elles sont douloureusement inconfortables.

— Nous l'adorons, je réponds.

Suzette appuie son menton sur son poing.

— Vous avez rencontré Janice ?

— Je l'ai croisée, oui.

— C'est quelqu'un, pas vrai ? ricane-t-elle. Cette femme a peur de son ombre. Et elle est tellement curieuse ! N'est-ce pas, Jonathan ?

Jonathan boit une gorgée de son verre d'eau et adresse un sourire vague à sa femme, sans pour autant répondre. J'apprécie qu'il ne saute pas immédiatement sur l'occasion de dire du mal de sa voisine, même si c'est peut-être mérité. Suzette, en revanche…

— Effectivement, elle se promenait avec son fils en laisse, je me souviens. Une laisse qu'il avait reliée à son sac à dos.

Suzette pouffe.

— Elle est tellement surprotectrice, c'en est hilarant. Elle croit qu'il y a des gremlins postés à chaque coin de rue pour kidnapper son enfant.

— Elle m'a raconté le cas d'un garçon, à quelques villes d'ici, qui, à l'en croire, aurait été kidnappé. Ça l'obnubiler complètement.

Suzette opine.

— Ben voilà. Les parents se sont disputé la garde du petit, le père lui avait même fait passer la frontière avec le Canada. Ils l'ont récupéré. Ça a fait la une des nouvelles à l'époque, et maintenant, elle agit comme si le croque-mitaine était à nos portes ! Et ce n'est même pas ce qu'il y a de pire dans le fait de la côtoyer. Vous devriez entendre certaines des conneries qu'elle raconte.

Je grimace.

— Comme quoi ?

— Une fois, nous avions allumé le gril dans le jardin, dit-elle, et nous ne faisions presque rien cuire. Seulement quelques écrevisses et un filet. Nous ne recevions que quelques invités, n'est-ce pas, Jonathan ?

— Je ne me rappelle pas vraiment, chérie.

— Bref, au beau milieu de notre petit barbecue, la police débarque !

poursuit Suzette. Janice les avait appelés, comme quoi on avait mis le feu au jardin ! Vous imaginez ?

— Vous avez un barbecue dans le jardin ? demande Enzo avec intérêt.

— Vous devriez en acheter un, dit Jonathan.

— Ou essayer le nôtre, propose Suzette. Vous êtes le bienvenu pour venir le tester si vous voulez.

— Oui ? Je peux ? demande-t-il sans cacher son enthousiasme.

C'est drôle, parce que lorsque j'ai rencontré Enzo, il y a près de vingt ans maintenant, il me semblait plus excitant que n'importe quel autre homme de ma connaissance. Il était carrément superbe. Aujourd'hui, je me rends compte de la froide et dure vérité : le plus gros fantasme de cet homme, dans la vie, c'est de faire griller des hamburgers dans son jardin. C'est du moins ce qu'on pourrait penser, à voir comme il interroge Suzette sur les particularités de son gril. La conversation me dérangerait moins si, pendant que Suzette lui parle, elle ne ressentait pas le besoin de lui toucher le bras *tout le temps*.

Cocotte, tu peux parler à quelqu'un sans toucher son bras. C'est possible, je t'assure.

Par chance, la conversation sur les grils est interrompue lorsque Martha surgit de la cuisine avec quatre assiettes de salade. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, mais ça sent la framboise et c'est agrémenté de petits copeaux de fromage.

— Merci, Martha, dis-je en remarquant que Suzette n'a pas pris la peine de la remercier.

J'attends qu'elle réponde « je vous en prie », au lieu de quoi elle me fixe de nouveau, si intensément que je dois détourner les yeux.

Je ne peux pas manger sous le regard de Martha, mais dès qu'elle quitte la pièce, je pique dans ma salade. Je n'aime pas trop la salade en temps normal, mais là, waouh. Je veux dire, waouh, vraiment. Si toutes les salades avaient ce goût, j'en serais peut-être plus adepte. Je ne savais pas que quelques feuilles de laitue pouvaient être aussi délicieuses.

— Millie, glousse Suzette, vous utilisez votre fourchette à spaghettis pour manger la salade !

Ah bon ? Je regarde mes voisins de table, censés utiliser la fourchette appropriée : à la vérité, moi je ne vois pas la différence. Et Enzo, qui n'a certainement pas plus de connaissances que moi en matière de fourchettes, me montre la fourchette la plus éloignée de mon assiette. Comment sait-il ça ?

Mince, c'est embarrassant, bizarrement. J'échange mes fourchettes aussi vite que possible.

— Alors, qu'est-ce que vous faites dans la vie, Jonathan ? je demande

pour détourner l'attention du fourchette-gate.

— Finance.

Je lui offre un sourire.

— Ça a l'air intéressant.

Il hausse les épaules.

— Ça paie les factures. Ce n'est certainement pas aussi exaltant que ce que fait Suzette.

Ce disant, il lui prend la main par-dessus la table. Elle la lui laisse une fraction de seconde seulement, avant de la lui retirer.

— J'adore être entourée de gens, précise-t-elle. Grâce à mon travail, je connais tout le monde dans cette ville.

Ses yeux s'arrondissent, comme si une idée venait de lui passer à l'esprit.

— D'ailleurs… Je pourrais t'aider, Enzo. On peut se tutoyer, hein ?

Enzo fronce les sourcils.

— Moi ?

— Oui !

Elle tamponne sa bouche avec sa serviette, et je ne peux m'empêcher de remarquer que son rouge à lèvres est resté intact. Je suis à peu près sûre que le mien a disparu il y a plusieurs feuilles de laitue, mais ce n'est sans doute pas bien grave, puisqu'il était exactement de la même couleur que mes lèvres.

— Tu cherches des clients pour ton entreprise d'aménagement paysager, n'est-ce pas ? Eh bien, je connais tous les gens, de toutes les villes environnantes, qui achètent de nouvelles maisons. Je peux mettre ton nom dans le dossier de bienvenue.

Il en reste bouche bée.

— Vous… Tu ferais ça ?

— Bien sûr, idiot ! On est voisins, non ?

Et elle lui touche de nouveau le bras. Encore ! Elle essaie de battre un record du monde ou quoi ?

— Tu ne sais même pas si je suis bon.

Enzo est *très* bon dans ce qu'il fait. Bien sûr, un certain pourcentage des femmes qui l'embauchent le font uniquement parce qu'il est sexy, mais il garde ses clients parce que son travail est excellent, et il le sait. À côté de ça, il est aussi convaincu qu'il doit faire ses preuves.

— Dans ce cas, consent-elle, tu devrais peut-être me faire bénéficier d'une démonstration privée.

Je n'aime pas la tournure que ça prend.

— Nous avons désespérément besoin de travaux dans notre jardin, explique Suzette. J'aimerais beaucoup faire du jardinage, mais je crains de ne pas avoir la main verte. Si tu pouvais me montrer ce que tu sais faire et

me donner quelques conseils supplémentaires, je serais ravie de te recommander à toutes mes connaissances.

Enzo me regarde. Il ouvre la bouche, sans doute prêt à me demander si je suis d'accord avec cet arrangement, mais Suzette le précède :

— Vous savez ce que j'aime chez vous deux ? Vous vous faites confiance, contrairement à beaucoup d'autres couples. Enzo n'a pas besoin de te demander la permission dès qu'il veut faire un pas, n'est-ce pas, Millie ?

Et mon mari referme la bouche.

— Alors, qu'en dis-tu ? lui demande-t-elle. On fait comme ça ?

Je lance un regard suppliant à Jonathan dans l'espoir qu'il intervienne, qu'il exprime son désaccord. Mais il reste assis là, à engloutir bouchée sur bouchée de cette salade étonnamment délicieuse. Il n'a pas l'air le moins du monde perturbé. Bien sûr, pourquoi le serait-il ? Il ne s'agit que de jardinage chez des voisins. Il n'a aucune raison d'être jaloux.

Et soyons honnêtes, ce n'est pas comme si Suzette était la première femme à draguer mon mari. Ni la première ni la dernière.

Sauf qu'il y a quelque chose dans sa façon de flirter qui me met plus en rage que venant d'une femme au foyer lambda qui s'ennuie et ne voit en mon mari qu'un plaisir pour les yeux. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Bien sûr, dit Enzo. Avec plaisir.

Martha ressort de la cuisine avec d'autres assiettes de nourriture. Je jette un coup d'œil à la table des enfants pour voir s'ils ont progressé dans leur salade – chose qu'ils ne mangent habituellement que sous la menace d'une punition – et je suis médusée de découvrir que même Nico a presque nettoyé son assiette. Et je les envie légèrement en constatant qu'eux au moins semblent n'avoir reçu qu'une fourchette chacun.

Martha retire nos assiettes à salade et dépose devant nous un plat qui ressemble à quelque chose d'italien. Malheureusement, Suzette ne savait pas qu'Enzo était si difficile en matière de cuisine italienne. Eh bien, elle est sur le point de le découvrir.

Enzo baisse les yeux vers son assiette et inspire profondément.

— C'est des pâtes à la Norma ?

Suzette hoche la tête avec enthousiasme.

— Oui ! Notre chef est italien, et j'ai deviné à ton accent que tu étais sicilien, alors il a pensé que ça te plairait.

Je retiens mon souffle, m'attendant à ce qu'Enzo repousse son assiette, ou éventuellement qu'il en mange quelques bouchées par politesse. Au lieu de ça, il prend une fourchetée de spaghettis et ses yeux s'emplissent presque de larmes.

— *Oddio*… Le même goût que les pâtes de ma *nonna*.

— Je suis enchantée que tu aimes ! s'extasie-t-elle. La sensation en bouche est merveilleuse, non ? Bien sûr, ça doit être beaucoup moins bon que la recette de Millie.

— Millie cuisine pas ce plat, réplique Enzo.

Les longs cils de Suzette papillonnent.

— Non ?

Autour de la table, tout le monde me dévisage maintenant, à croire que je suis la pire personne de l'univers parce que je ne cuisine pas à mon mari des pâtes à la Nor... truc. Pour ma défense, chaque fois que j'essaie de préparer quelque chose d'italien, il se comporte comme si j'essayais de lui faire avaler du poison. Qui aurait cru qu'il pourrait aimer ça au point d'en avoir les larmes aux yeux ?

Je prends ma fourchette et pique ce qui ressemble à un morceau d'aubergine. Je le mets dans ma bouche et…

Hmm, c'est vrai que c'est bon. Je ne vais pas me mettre à pleurer pour autant, mais ce sont effectivement de très bonnes pâtes.

— Oh, Millie, s'esclaffe Suzette. Tu utilises la fourchette à dessert !

À la fin de cette soirée, si je n'ai pas planté une fourchette dans l'œil de Suzette, ce sera uniquement parce que je ne sais pas laquelle est la bonne pour ça.

9

— Tu es en colère, remarque Enzo.

Je ne sais pas sur quel indice il se base. Peut-être sur le fait que j'ai à peine dit un mot alors que nous revenions de chez les voisins, avec la tarte aux pommes en plus, parce que même en m'ayant demandé d'apporter le dessert, Suzette avait fait préparer à son chef un incroyable soufflé au chocolat. Ou alors à la façon dont j'ai claqué la porte du réfrigérateur après avoir fourré la tarte intacte à l'intérieur. Ou à la façon dont j'ai monté les marches jusqu'à notre chambre à coucher et fermé la porte derrière moi, ne ressortant que pour dire bonne nuit aux enfants.

— Je mangerai la tarte aux pommes, dit-il en se glissant dans le lit à côté de moi. J'adore la tarte aux pommes. Je m'en fiche que tu l'aies fait tomber par terre.

— Je ne l'ai pas fait tomber par terre.

— Non ?

Je gémis. J'ai du mal à rester en colère alors qu'Enzo n'a manifestement aucune idée de ce qui me contrarie. Sans compter qu'il ne porte pas de t-shirt, ce qui me met dans de meilleures dispositions.

— Tu dois vraiment travailler dans le jardin de Suzette ?

Il s'adosse aux oreillers et soupire.

— Ah. Ça.

— Alors ? C'est vraiment nécessaire ?

— Pourquoi ça te dérange ?

— Parce que.

— Parce que n'est pas une réponse, dit-il.

Et c'est d'autant plus irritant que c'est quelque chose que je dis constamment aux enfants.

— J'ai juste l'impression que Suzette a une idée derrière la tête.

— Une idée derrière la tête ?

Je croise les bras.

— Tu sais très bien quoi.

— Non, je sais pas.

— Oh, bon Dieu ! je lâche en m'effondrant sur le lit. Enzo, cette femme a flirté avec toi sans vergogne toute la soirée ! Sans le moindre répit.

Il porte les mains à sa poitrine en mimant l'horreur.

— Une femme qui flirte avec moi ? *Ma va' !* Comment je peux résister à ça ?

Je lève les yeux au ciel.

— D'accord, d'accord…

— On va probablement s'enfuir ensemble.

— D'accord.

Il me sourit.

— Je suis flatté que tu t'inquiètes. Mais, Millie, tu sais que jamais je ne regarderais une autre femme.

— Oh, vraiment ?

— Vraiment, dit-il. Je serais stupide de te tromper.

— Ah bon ?

Il s'installe sur le flanc, la tête dans sa main.

— Oh oui. Tu es ma femme. La mère de mes enfants. Je t'aime énormément.

— D'accord…

— Et aussi, ajoute-t-il, je sais qu'il vaut mieux pas te faire un sale coup. Je tiens à la vie.

Je ricane.

— Oui, bien vu.

— Comment c'est possible que tu t'inquiètes à cause de Suzette ? reprend-il. Suzette… c'est elle qui doit s'inquiéter.

— Ah ah, très drôle.

— Je blague pas, insiste-t-il, même si ses lèvres tressaillent. J'ai peur de toi, Millie Accardi.

Je lui fais une grimace.

— Ben voyons. Comme si tu étais M. Gentil, toi.

En vérité, nous avons tous les deux fait des choses assez horribles. Des choses indicibles, même si j'aime à penser qu'elles ont toutes été commises au nom de la justice. Mais quoi qu'il en soit, si on devait faire un pointage, j'arriverais loin devant mon mari. J'ai fait des choses bien pires que lui. Après tout, il n'a rien sur son ardoise qui lui vaudrait les bracelets.

Mais bien sûr, je ne peux parler que de ce que je connais. J'ai l'impression qu'Enzo a eu toute une vie, dans son pays d'origine, dont j'ignore tout. Une fois, j'ai rassemblé mon courage à deux mains et lui ai demandé s'il avait déjà tué quelqu'un, à quoi il a ri comme si je faisais une blague, mais il n'a pas nié. Et puis, il a rapidement trouvé un moyen de changer de sujet.

Je n'ai posé la question qu'une fois. Parce qu'après ça, je n'étais plus très sûre de vouloir savoir.

Enzo fait courir lentement le doigt le long de ma mâchoire.

— Millie… murmure-t-il.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, vers la fenêtre où le clair de lune se déverse dans notre chambre.

— Quand est-ce que tu vas les installer, ces stores ?

— Demain. Je te promets.

Je ferme les yeux, tâchant de profiter de la sensation des caresses de mon mari, puis de ses lèvres dans mon cou. Mais en les fermant, je prends conscience de quelque chose d'autre. Un bruit provenant d'un autre endroit de la maison.

Je les rouvre aussitôt.

— Tu entends ça ? je lui demande.

Il lève la tête.

— Quoi ?

— Ce son. On dirait… quelque chose qui gratte.

C'est très perturbant. On dirait presque des ongles sur un tableau noir. Encore et encore et encore.

Et ça vient de quelque part à l'intérieur de la maison.

Il me sourit.

— C'est peut-être l'homme qui a un crochet à la place de la main. Il est en train de se promener sur le toit ?

Je lui donne une tape au sommet du crâne.

— Je suis sérieuse ! Qu'est-ce que c'est ?

Nous restons tous les deux allongés un moment, à écouter. Et bien sûr, c'est le moment que choisit le bruit pour se taire.

— J'entends rien, dit Enzo.

— Ben oui, ça s'est arrêté.

— Ah.

— Mais qu'est-ce que c'était ?

— Probablement la maison qui se tasse.

Je lui fais une grimace.

— La maison qui se tasse ? Ça n'existe pas. Tu viens de l'inventer.

— Si, ça existe. Et de toute façon, c'est toi, la grande spécialiste des maisons ? Les maisons font du bruit. C'est un bruit de maison. C'est pas grave.

Je ne suis pas sûre d'être d'accord, mais en même temps, je ne peux pas vraiment insister, maintenant que le bruit a cessé.

Il hausse les sourcils.

— Alors… je peux continuer ?

Je ne suis pas tellement d'humeur, après avoir entendu ce bruit de raclement venant de l'intérieur de la maison, sans parler de la fenêtre

complètement nue. Pourtant, Enzo recommence déjà à m'embrasser dans le cou, et je dois avouer qu'il m'est extrêmement difficile de lui demander d'arrêter.

10

Le jeudi, c'est ma matinée de repos.

Les enfants se rendent seuls à l'arrêt de bus, comme ils le font depuis hier. Je suis sûre que Janice est traumatisée de les voir se présenter tout seuls, mais je ne m'inquiète pas trop. Enfin, je les observe depuis l'une des fenêtres à l'avant de la maison (qui a maintenant des stores – merci, Enzo), jusqu'à ce que le bus les prenne pour les amener à l'école.

Tout va bien. La maternité est un état de légère inquiétude permanente, mais je refuse d'être le type de femme qui tient son enfant en laisse. À un moment donné, il faut lâcher prise, même si ça vous rend folle.

Une fois qu'ils sont partis, la maison est d'un calme impressionnant. Ada est tranquille, en général dans sa chambre, mais Nico est toujours un tourbillon d'activités. Quand il n'est pas là, la maison paraît d'une immobilité de cadavre. C'était déjà calme quand nous vivions dans un petit appartement, mais maintenant que nous habitons dans une plus grande maison (bien que « pittoresque »), c'est encore plus silencieux. Je pense que notre maison a même de l'écho. *Écho.*

Je ne sais pas quoi faire de moi. Je vais peut-être me préparer un petit déjeuner et lire un livre.

Je me rends à la cuisine et je sors une boîte d'œufs. En vieillissant, j'essaie de manger sainement, et j'ai entendu dire que les œufs sont assez sains, si on ne les fait pas frire dans de l'huile ou du beurre (ce que je trouve tout à fait injuste, car c'est ce qui leur donne le meilleur goût). J'ai donc mis de l'eau à bouillir pour mon œuf, sans huile ni beurre, quand on sonne à la porte.

Je me précipite et j'ouvre sans vérifier qui est là, parce que voilà le genre de quartier dans lequel je vis maintenant. À l'époque où nous habitions dans le Bronx, je n'ouvrais jamais la porte d'entrée sans vérifier qui se tenait sur mon seuil. Si c'était quelqu'un que je ne connaissais pas, j'exigeais la présentation d'une pièce d'identité devant le judas. Mais ce quartier est sûr. Je n'ai plus à m'inquiéter de rien.

Cela dit, je suis extrêmement surprise de découvrir Martha – la femme de ménage de Suzette – devant ma porte, vêtue d'une de ses robes à imprimé fleuri et d'un tablier blanc impeccable, une paire de gants en caoutchouc

dans une main et une sorte de serpillière ultra perfectionnée dans l'autre.

— Bonjour, je lâche, faute de savoir trop quoi dire d'autre.

Martha me fixe de son regard pénétrant, un masque indéchiffrable sur son visage large.

— Nous sommes jeudi. Je suis là pour faire le ménage.

Quoi ? D'accord, elle a mentionné qu'elle était libre le jeudi, mais je ne me souviens pas d'avoir accepté qu'elle vienne. En fait, je me rappelle même très bien avoir essayé de trouver une façon délicate de lui signifier que nous n'étions pas intéressés, avant d'être distraite par Suzette qui se moquait de ma tarte. Est-ce qu'elle débarquerait ici sans que nous ayons confirmé ?

Est-ce Suzette qui l'y a poussée ?

— Euh… Je… J'apprécie que vous vous soyez déplacée et tout ça, mais comme je le disais l'autre soir, nous n'avons vraiment pas…

Martha ne bouge pas. Elle ne comprend pas le message.

— Écoutez, je reprends, nous ne… Ce que je veux dire, c'est que je peux nettoyer la maison moi-même. Vous n'avez pas besoin de…

— Votre mari m'a dit de venir, m'interrompt Martha.

Quoi ?

— Il… Il a fait ça ?

Elle hoche la tête de façon presque imperceptible.

— Il m'a appelée.

— Euh… je répète, veuillez m'excuser une seconde.

Comme Enzo commence tard aujourd'hui, il fait la grasse matinée. Je monte quand même les marches en quatrième vitesse. Il est là, allongé de son côté du lit. Quand je lui secoue l'épaule, il bat vaguement des cils, mais n'ouvre pas les yeux. Je le secoue plus violemment cette fois, et il finit par lever vers moi des yeux endormis.

— Millie ? murmure-t-il.

— Enzo, tu as appelé la femme de ménage que Suzette nous a recommandée ?

Il se redresse lentement dans le lit, en se frottant les yeux. Il y a eu des matins où je l'ai vu instantanément alerte et bondir du lit, au garde-à-vous. Mais ça fait longtemps que ça n'est plus arrivé. Peut-être même pas depuis la naissance des enfants. Maintenant, il lui faut cinq bonnes minutes avant d'être suffisamment cohérent pour tenir une conversation.

— Oui, dit-il enfin. Je l'ai appelée.

— Pourquoi tu as fait ça ? On n'a pas les moyens de se payer une femme de ménage ! Je peux le faire moi-même.

Il bâille.

— C'est bon. Pas si cher que ça.

— Enzo…

Il prend encore quelques secondes pour se réveiller complètement avant de poser les pieds par terre.

— Millie, tu fais toujours le ménage pour les gens. Depuis que je te connais. Alors cette fois, quelqu'un va faire le ménage pour toi.

Je me tords les mains.

— Mais…

— Pas de « mais », me coupe-t-il. Elle viendra que deux fois par mois. Ça fait pas tant d'argent que ça. Et en plus, maintenant, c'est Nico qui va sortir la poubelle, et Ada fera la vaisselle. Je leur ai parlé.

Je m'apprête à protester, toutefois, à y bien réfléchir, ce serait assez agréable de ne pas avoir à faire le ménage pour une fois. Il a raison, c'est quelque chose que j'ai toujours fait. Je suis passée du nettoyage des maisons des autres au nettoyage derrière mes enfants. Ce n'est pas qu'Enzo ne m'aide jamais, mais faire le ménage d'une maison où vivent quatre personnes, c'est du travail.

— Pas tant d'argent que ça, répète-t-il. Tu le mérites bien.

Peut-être que oui. Peut-être que je le mérite. Et de toute façon, il semble avoir pris sa décision, alors je ne vais pas discuter.

Seulement, pourquoi faut-il que ce soit Martha ?

Je retourne au salon, où Martha a efficacement localisé nos produits de nettoyage et s'est mise au travail. D'accord, j'ai l'impression qu'elle me dévisage d'une façon trop insistante, mais beaucoup de gens sont maladroits dans leurs interactions sociales, et elle m'a l'air d'une femme de ménage hyper compétente. La plupart des familles pour lesquelles j'ai travaillé me donnaient des instructions interminables sur la façon dont elles voulaient que tout soit fait, mais je me suis juré de ne jamais me montrer aussi odieuse, si je pouvais un jour me permettre ce genre d'aide.

— Enzo dit que c'est bon, je lui rapporte.

Elle m'adresse un petit signe de tête sec. Cette femme ne parle quasiment pas. Elle me rappelle un peu ces gardes du palais royal en Angleterre qui ne peuvent ni parler ni sourire.

J'essaie de me préparer mon œuf dans la cuisine, mais il est difficile de cuisiner avec Martha juste à côté de moi, qui récure efficacement notre plan de travail tout en jetant un coup d'œil vers moi toutes les quelques secondes. Même si notre cuisine est beaucoup plus grande que celle que nous avions en ville, ça me fait bizarre d'être ici pendant qu'elle nettoie. Je me sens mal à l'aise, comme si j'étais une sorte de personne riche et sophistiquée habituée à employer des domestiques, ce qui est drôle, étant donné que… eh bien, nous avons à peine les moyens de nous payer cette maison, même à dix pour cent en dessous du prix affiché. Cette maison qui

était peut-être autrefois occupée par des animaux de ferme. (Même si je n'y crois pas. Enfin, pas vraiment.)

Je m'écarte maladroitement pour laisser Martha faire son travail.

— Excusez-moi, je marmonne.

La plupart des personnes pour lesquelles je travaillais quittaient la maison pendant que je faisais le ménage, et j'appréciais. Même si les employeurs ne me disaient pas effectivement comment m'y prendre (enfin, certains le faisaient), j'avais toujours l'impression qu'ils me jugeaient en silence lorsqu'ils étaient dans la maison. Ou qu'ils me surveillaient pour s'assurer que je ne volais rien. Et même s'ils ne faisaient rien de tout ça, ils étaient simplement dans mes pattes.

Au bout du compte, je renonce à l'œuf. Je prends une banane à la place, parce que c'est le seul petit déjeuner auquel je pense qui n'implique pas de cuisiner. J'emporte ma banane légèrement brune au salon et je m'installe sur le canapé, mon téléphone dans ma main libre.

Peut-être que je pourrais prendre le mercredi matin de congé, à la place.

Je trie mes mails et traite ceux que je peux. Les enfants sont dans leur nouvelle école depuis moins d'une semaine et j'ai déjà reçu des dizaines de mails de l'établissement. Le directeur doit se sentir obligé d'écrire chaque jour à tous les parents. Ça fait une sacrée différence avec notre école élémentaire précédente dans le Bronx. Nous ne payons peut-être pas de frais de scolarité ici non plus, mais les parents attendent beaucoup quand même. Comme des mails quotidiens, apparemment.

Je finis par supprimer presque tous les mails de l'école. Non, parce que bon, combien de messages peut-on lire à propos du prochain salon du livre ou d'un truc qui s'appelle « Lego Lunch » ?

La banane n'est pas ce que je qualifierais de délicieuse, mais elle me cale. Je me dis que je vais aller faire quelques courses pendant que Martha nettoie ici. Sauf que lorsque je descends du canapé et que je me retourne, je manque de faire une crise cardiaque.

Martha se tient là, rigide, à l'entrée de la cuisine.

Complètement immobile. On dirait presque un robot – ou cyborg, c'est ça la terminologie correcte ? Quoi qu'il en soit, elle m'a fait sursauter. Je pensais qu'elle était occupée à nettoyer la cuisine, mais apparemment, elle est plantée là, à me fixer depuis Dieu seul sait combien de temps. Et quand je la surprends en flagrant délit, elle ne détourne pas le regard. Elle me dévisage sans vergogne.

— Oui ? dis-je.

— Je ne voulais pas vous déranger.

— Euh, c'est bon. De quoi avez-vous besoin ?

Elle hésite quelques secondes, comme si elle pesait soigneusement ses

mots. Enfin, elle se lance :

— Où est votre produit pour nettoyer le four ?

C'est pour *ça* qu'elle me regardait si fixement ? Elle ne savait pas où se trouvait le produit nettoyant pour le four ? C'est vraiment tout ?

— Il est dans le placard, juste à côté de la cuisinière.

Où pourrait-il être d'autre ?

Martha opine et retourne à la cuisine. Mais je me sens toujours un peu mal à l'aise. Enzo veut que nous ayons une femme de ménage, soit, néanmoins nous ne sommes pas obligés de jeter notre dévolu sur Martha. Je préférerais ne pas avoir une femme de ménage qui passe son temps à me regarder comme ça. D'un autre côté, elle travaille déjà ici. Si nous trouvons quelqu'un d'autre, je devrai la renvoyer. Je n'ai jamais renvoyé personne de ma vie, et je ne suis pas pressée de commencer.

Peut-être que tout ira bien. Après tout, elle sait où se trouve le produit du four maintenant et, d'après Enzo, ses tarifs sont très raisonnables. Et la maison de Suzette est impeccable, ça veut donc dire qu'elle fait bien son travail.

Et puis, comme l'a dit Enzo, je le mérite.

11

Nous sommes dimanche et Nico a rendez-vous aujourd'hui avec Spencer, le petit garçon qui habite au 13 Locust.

Ce rendez-vous de jeu a été hyper compliqué à organiser. Nous vivons ici depuis deux semaines, et c'est la première ouverture. J'ai dû fournir à Janice une copie du carnet de vaccination de Nico – sans blague. Je suis surprise qu'elle n'ait pas exigé des prélèvements de sang et d'urine.

Mais ça en vaut la peine, car Nico est toujours à fond et dans tous les sens le week-end, et aucun de ses autres copains n'habite à proximité comme c'était le cas à notre ancienne adresse. Le rendez-vous est prévu chez Spencer, à 15 heures, mais à partir de 13 heures, mon fils me demande à peu près toutes les quinze minutes si ce n'est pas l'heure d'y aller. C'en est au point que chaque fois qu'il dit le mot « maman », j'ai envie de crier.

— Maman, dit-il à 14 h 45. Est-ce que je peux emporter Petit Kiwi chez Spencer ?

Enzo et Nico ont décidé qu'ils ne voulaient pas attendre qu'un œuf de mante religieuse éclose et que toutes les mantes religieuses se dévorent entre elles. Ils ont donc directement commandé un bébé mante religieuse, qui est arrivé lundi dernier. Nico l'a appelée Petit Kiwi, en hommage à l'un de ses fruits préférés.

— Pas si tu veux être invité à revenir, je réponds.

Nico réfléchit.

— Je peux apporter ma balle de baseball et ma batte ?

Les essais pour la Petite Ligue ont eu lieu vendredi dernier, et Nico a réussi à intégrer l'équipe, ce qui est génial parce que ça lui fera un autre moyen de se faire des copains et de brûler un peu de son énergie. Mais du même coup, il est encore plus obsédé par le baseball qu'il ne l'était déjà. Enzo lance la balle avec lui tous les soirs. C'est très mignon à regarder, parce qu'Enzo décrit chaque séquence comme s'ils jouaient un vrai match de baseball. « Et oui, il s'approche de la plaque, il s'élance pour le lancer… Et c'est gagné ! Il court jusqu'à la première base, la deuxième base… »

— D'accord, je réponds à Nico.

Je crains quand même un peu qu'il ne laisse échapper la balle et ne brise une vitre, car Janice risque d'en faire une attaque. Il a un bon lancer, mais il

n'est pas aussi doué pour contrôler ses trajectoires.

Enfin – enfin ! – 15 heures arrivent et nous pouvons nous rendre au rendez-vous jeux. Ada est allongée sur le canapé, en train de lire un livre, ses cheveux noir brillant étalés derrière elle. Une fois de plus, je suis frappée par la beauté de ma fille. Je ne pense même pas qu'elle s'en rende compte. Dieu nous vienne en aide quand ça arrivera.

— Ada, tu veux venir avec nous ?

Elle me regarde comme si j'avais perdu la tête.

— Non, merci.

— Tu n'as pas des camarades chez qui tu voudrais aller jouer ? je lui demande. Je me ferai un plaisir de t'y conduire.

Elle secoue la tête. J'espère qu'elle se fait des amis à l'école. Elle est loin d'être aussi extravertie que Nico, mais elle a toujours eu son petit groupe de bonnes copines à l'école. Ça doit être difficile de recommencer dans un nouvel établissement en CM2, et Ada n'est pas du genre à se plaindre. Je lui proposerai peut-être une soirée entre filles pour nous deux, histoire de la sonder un peu, de voir comment les choses se passent.

J'envisage d'inviter Enzo à m'accompagner, puis je me rends compte ce faisant que je ne l'ai pas vu de l'après-midi. Il doit travailler. Il avait beaucoup de clients en ville, mais comme il essaie de relocaliser toutes ses affaires sur l'île, il se démène beaucoup. Il se préoccupe énormément de notre capacité à rembourser notre emprunt. N'empêche, si j'apprécie ses efforts, j'aimerais quand même qu'il soit plus présent.

Bref, on dirait qu'il n'y aura que Nico et moi à aller chez Janice. J'attrape donc mon sac à main et nous traversons l'impasse pour nous rendre au 13 Locust, la maison censée avoir abrité les domestiques autrefois. En passant devant chez Suzette, je ne peux pas m'empêcher de remarquer le bruit qui provient du jardin. Qu'est-ce qu'ils font là-bas derrière ?

Lorsque Janice nous ouvre la porte, son visage se décompose, à croire que, malgré l'invitation, elle avait espéré que nous ne viendrions pas.

— Oh, dit-elle. Bon, ben entrez.

— Merci.

Dès que nous posons le pied sur le tapis de bienvenue à l'intérieur de sa maison, elle pointe du doigt nos pieds.

— Enlevez vos chaussures.

J'ôte mes sandales à bout fermé et Nico ses baskets. À ma grande horreur, il les envoie voler à l'autre bout du couloir. Je me précipite pour les récupérer et les pose soigneusement sur le porte-chaussures. Nous avons à peine quitté la maison aujourd'hui, j'aimerais bien savoir pourquoi et comment les baskets de mon fils sont couvertes de terre. Quant à ses chaussettes, elles sont tout aussi sales. Comment cela se fait-il ?

— Pourquoi tes chaussettes sont dégoûtantes comme ça ? je lui demande.

— J'ai joué dans le jardin, maman.

— En chaussettes ?

Nico hausse les épaules. Au bout du compte, il enlève aussi les coupables… pour révéler des pieds pas très nets non plus. Bon, quand même moins pires que les chaussures ou les chaussettes. Il va falloir que je plonge cet enfant dans l'eau de javel, ce soir.

Spencer et Nico semblent aussi ravis de se voir que des amis perdus de vue depuis longtemps, alors qu'ils étaient à l'école ensemble, pas plus tard qu'il y a deux jours. Ils ne tardent pas à sortir en courant dans le jardin, tandis que Janice crie après Spencer :

— Fais attention !

Elle se tord les mains en observant leurs galipettes. Je ne sais pas si je dois lui proposer de rester ni si elle a seulement envie que je sois là. Ce dont elle a l'air d'avoir besoin, surtout, c'est d'un verre de quelque chose de bien fort. Elle se tourne finalement vers moi, et je m'attends à ce qu'elle me propose une citronnade ou du fromage et des crackers, au lieu de quoi elle me dit :

— À quelle fréquence vérifiez-vous que Nico n'a pas de poux ?

Ma mâchoire s'en décroche. J'ai envie de me vexer, mais il est vrai que Nico a déjà eu des poux à trois reprises. Ada aussi, ce qui a été beaucoup plus difficile à gérer, parce qu'on ne va pas raser la tête d'une fillette de huit ans. C'est le genre de chose dont elle aurait parlé en thérapie des années plus tard.

Pour mon fils, en revanche, j'avoue que j'y suis allée au rasoir. Il n'était pas très enthousiaste au début, mais quand Enzo a proposé de se raser la tête lui aussi, c'est devenu un jeu.

— Il n'a pas de poux, je réponds à Janice.

Elle pose sur moi un regard suspicieux.

— Comment le savez-vous ?

Que répondre à ça ?

— Il ne se gratte pas, donc…

— Vous avez un bon peigne à poux ?

— Euh, oui…

— Quelle marque ?

Je ne sais pas si je peux en supporter davantage. Comprenez-moi bien, je n'aime pas plus les poux que n'importe qui, c'est-à-dire pas des masses. Cependant, ce n'est pas non plus mon sujet de conversation préféré.

— Bon, je vais y aller…

Le visage de Janice se décompose.

— Oh. Je me disais que vous pourriez peut-être rester un peu. J'ai pressé

du jus frais.

Son visage exprime une déception sincère. D'accord, elle a réagi de manière très impolie à propos de mon choix d'être une mère qui travaille, mais si elle reste chez elle toute la journée, elle doit se sentir très seule. Et de mon côté, je n'ai jamais été très douée pour me faire des amis. Janice et moi sommes peut-être parties du mauvais pied, mais si ça se trouve, elle va devenir ma première amie à Long Island. Je veux dire, *sur* Long Island.

— Je goûterais volontiers votre jus de fruits, je réponds donc.

Janice se requinque un peu et je la suis à la cuisine. Comme on pouvait s'y attendre, la pièce est immaculée. Le sol a l'air plus propre que mes plans de travail. Elle a une table de cuisine comme moi, avec des dessous de plat et des sous-verres déjà disposés. Janice sort du réfrigérateur un pichet géant rempli d'une boisson épaisse, granuleuse et verte. Elle en verse deux verres pleins et m'en fait passer un sur le comptoir.

— Pensez à le poser sur un dessous de verre, me rappelle-t-elle alors que je me dirige vers la table de la cuisine.

Tandis que Janice s'installe à table, en face de moi, j'examine le liquide dans mon verre. Enfin, le presque liquide. Le truc possède certaines propriétés des liquides.

— Qu'est-ce que c'est, exactement ?

— Du jus, dit-elle, comme si ma question était complètement crétine.

J'ai envie de lui demander ce qu'elle a mis dedans pour qu'il soit d'un vert aussi vif. Aucun fruit vert ne me vient à l'esprit. Aucun que j'aime, s'entend. Il y a bien le melon vert, mais je ne sais pas si je l'apprécierais sous forme de boisson.

Mais ma voisine m'observe et je comprends que je n'ai d'autre choix que de prendre une gorgée de ce prétendu jus. Peut-être est-il meilleur qu'il n'en a l'air… Il le sera forcément. J'enroule mes doigts autour du verre, le porte à ma bouche, l'incline. J'en prends une gorgée et…

Oh, mon Dieu.

Non, il n'est pas meilleur qu'il en a l'air. Il réussit même à être pire. C'est peut-être la chose la plus dégoûtante que j'aie jamais eue dans la bouche. Il me faut toute ma retenue pour ne pas recracher ma gorgée dans le verre. On dirait qu'elle a pris l'herbe du jardin, terre et tout, et qu'elle a transformé ce méli-mélo en boisson.

— Délicieux, n'est-ce pas ? lance Janice, qui en prend une bonne gorgée. Et croyez-le ou non, c'est aussi très nutritif.

Je me contente de hocher la tête, parce que je suis encore en train d'essayer de vider ma bouche.

— Alors, reprend-elle, comment vous sentez-vous dans la nouvelle maison ?

— Je l'adore, je lui avoue. Elle a besoin de quelques travaux, mais nous en sommes très contents.

— C'est le cas de la plupart des maisons quand on les achète, convient-elle. Et je suis sûre que vous l'avez eue à un très bon prix.

Je me lèche les lèvres et le regrette immédiatement, parce qu'elles ont le goût de la substance verte.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que personne d'autre n'en voulait.

Les paroles de Janice me font oublier le goût amer de son breuvage.

— Comment ça ?

Elle hausse les épaules.

— Il n'y a eu qu'une seule autre offre. Et elle a été retirée.

Ce n'est pas ce que notre agent immobilier nous a dit. À l'en croire, les offres étaient nombreuses, mais plutôt basses. Est-ce qu'elle nous a menti ? Étions-nous vraiment les seuls à être intéressés par cette maison, petite mais magnifique, située dans un excellent quartier du point de vue de la carte scolaire ?

Comment est-ce possible ?

— Pourquoi personne n'a fait d'offre ? je demande à Janice, en essayant de ne pas laisser transparaître ma curiosité.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répond-elle. C'est une belle maison vue de l'extérieur. Bien construite. Bonne toiture.

Eh bien, ça au moins, c'est un soulagement.

— Ce doit être à cause de quelque chose à l'intérieur, ajoute-t-elle.

Quelque chose à l'intérieur ? Qu'y a-t-il à l'intérieur de ma maison qui ait pu faire fuir les dizaines d'autres couples qui ont dû visiter la maison ?

Je ne peux m'empêcher de penser à cet horrible bruit de raclement qui m'a empêchée de dormir. J'étais si heureuse lorsque nous avons reçu l'appel nous annonçant que la maison était à nous. Pourtant, depuis que nous avons emménagé, il ne s'est pas passé un jour sans que je me demande si je n'ai pas commis une terrible erreur…

— Alors, reprend soudain Janice, changeant de sujet, comment s'est passé le dîner chez Suzette et Jonathan l'autre soir ?

Je relève brusquement la tête, irritée. D'accord, maintenant je comprends pourquoi elle voulait que je reste. Elle veut m'extirper des ragots sur les voisins. C'est pour ça que je suis ici – et pas pour goûter à son breuvage aux fruits.

— C'était bien, je réponds.

La dernière chose que je veux, c'est médire de Suzette et que ça lui revienne aux oreilles.

— Bien ? C'est difficile à croire.

— Ils ont l'air gentils.

Elle se pince les lèvres.

— Ce ne sont pas des gens gentils. Croyez-moi. Je vis à côté d'eux depuis cinq ans.

Je dois me mordre la langue pour ne pas lui rétorquer que Suzette a dit exactement la même chose à son sujet. Il y a beaucoup d'animosité entre ces deux-là. N'empêche, il est vrai que Suzette n'a pas l'air d'une personne gentille. J'ai eu beau essayer d'apprendre à la connaître pendant le dîner, elle me déplaisait encore plus à la fin de la soirée.

— En tout cas, Jonathan a l'air de l'être.

— Elle est horrible avec lui, assène Janice.

Certes, Suzette ne m'a pas fait l'effet d'être l'épouse la plus attentive de la planète, mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle se soit comportée de manière horrible avec lui.

— Vraiment ?

— Chaque fois qu'il essaie de la toucher, elle le fuit, ajoute-t-elle. Elle le rabaisse à la première occasion. Je n'imagine pas leur vie sexuelle.

Voilà, c'est ça, on va éviter, hein.

Le regard de Janice se porte sur la fenêtre de sa cuisine, qui offre une vue parfaite sur la porte d'entrée du 12 Locust Street. Elle peut voir n'importe qui entrer ou sortir de cette maison depuis sa cuisine.

— Suzette Lowell est la pire personne que j'aie jamais rencontrée.

Ouah ! Je n'aime pas Suzette non plus, mais là, c'est une déclaration pour le moins extrême.

Je fais tourner le liquide vert dans mon verre au lieu de le boire.

— Elle a l'air… Elle est amicale, au moins.

— Savez-vous que votre mari est chez elle en ce moment même ?

Non, je ne le savais pas. Et Janice doit le lire sur mon visage, ce qui semble lui procurer un immense plaisir.

— Elle lui a ouvert sa porte il y a environ une heure, précise-t-elle. Et il y est toujours.

Il est logique qu'elle soit au courant, étant donné la vue imprenable dont elle jouit sur la façade de la maison de Suzette. Je me force à sourire, parce que je ne veux surtout pas donner à Janice la satisfaction de savoir que cette information me contrarie.

— C'est bien. Il m'a dit qu'il travaillerait dans son jardin prochainement, il faut croire qu'il a décidé de s'y mettre aujourd'hui.

— Un dimanche ? Ce n'est pas un jour où les gens travaillent.

— Enzo travaille tout le temps. Il est très pris.

Janice boit une gorgée de sa boisson, puis lèche la moustache verte qu'elle lui laisse.

— D'accord. Eh bien, du moment que vous lui faites confiance.

— Je lui fais confiance.

Elle m'adresse un sourire narquois.

— Alors, il n'y a pas de quoi vous inquiéter.

Janice essaie de semer la zizanie, mais je m'efforce de ne pas me laisser troubler. Je fais confiance à Enzo. Je veux dire, d'accord, allez savoir pourquoi, il ne lui est pas venu à l'esprit de me prévenir qu'il allait travailler dans le jardin de notre séduisante voisine. Mais je ne vais pas me laisser perturber par cet oubli. Il y a peut-être des choses que j'ignore sur mon mari, en revanche je sais avec certitude que c'est un homme bien. Il me l'a prouvé à maintes reprises. Et même s'il ne l'était pas, je ne pense pas qu'il me tromperait, de toute façon.

Il n'oserait pas.

J'ai peur de toi, Millie Accardi.

Et il a bien raison.

12

— Tu es allé chez Suzette aujourd'hui ?

Je pose la question à Enzo de la façon la plus décontractée possible pendant qu'il se brosse les dents. Si je veux ne pas avoir l'air d'une épouse jalouse, le brossage des dents me semble être le moment idoine pour aborder le sujet. Il n'y a pas plus décontracté, pas vrai ?

Il me jette un coup d'œil et s'arrête au milieu du processus. Il attend une seconde, puis recommence à se brosser les dents.

— Oui. Je l'aidais dans son jardin. Je lui donnais des conseils de jardinage. Comme j'avais dit.

— Tu ne m'as pas prévenue que tu y allais.

— C'est important que je te dise toujours où je vais ?

Il crache le dentifrice dans le lavabo. Je pense à toutes les fois où il m'a regardée cracher du dentifrice dans le lavabo – trop nombreuses pour être comptées. Et puis, je pense à toutes les fois où il a regardé Suzette cracher du dentifrice dans le lavabo – aucune.

— Ce serait sympa que tu me dises où tu vas le week-end, je lui réponds. Après tout, c'est censé être des jours qu'on passe en famille, non ? Ce n'est pas ce que tu dis toujours ?

Il me lance un regard exaspéré.

— Millie, c'est un travail. On a besoin d'argent. Beaucoup d'argent. Qu'est-ce que tu veux ?

— Est-ce qu'elle te paie ?

Il ne répond pas. Ce qui signifie que la réponse est non.

— Donc tu es allé là-bas un dimanche. Et elle ne t'a pas payé. Tu peux m'expliquer en quoi c'est un travail ?

Enzo se rince la bouche, puis crache de nouveau dans le lavabo, de façon plus agressive cette fois. Lorsqu'il relève la tête, il n'a pas l'air content.

— Millie, elle m'a déjà trouvé deux missions. Elle m'aide. Elle *nous* aide, dit-il en agitant les bras. Comment tu crois qu'on va la payer, cette maison ?

C'est très juste. La création d'une entreprise repose sur le bouche-à-oreille. Et Suzette peut l'aider en la matière.

Les épaules d'Enzo s'affaissent.

— Écoute, je suis désolé de pas t'avoir dit où j'allais. Mais tu étais partie au rendez-vous jeux avec Nico. Et Ada, elle a envie que de lire. Alors je me suis dit que c'était le bon moment pour aller là-bas, puisque personne n'avait besoin de moi.

Encore une fois, il a raison. Tout ce que dit Enzo est cent pour cent vrai. Et si dur qu'il travaille, il a toujours été là pour notre famille. Il jouait même aux faux goûters avec Ada et ses animaux en peluche quand elle était petite. Même moi, je ne supportais pas de me plier à ces goûters ennuyeux avec des ours en peluche, mais lui, il en a enduré un million. Il faisait tout un tas de voix rigolotes pour les ours – même si elles avaient toutes un accent italien.

— Je suis désolée. Je sais que tu essaies juste de développer ton entreprise. Je ne voulais pas me montrer ingrate.

Il me sourit.

— C'est assez mignon de te voir jalouse. Tu ne l'es jamais, d'habitude.

C'est drôle, parce que c'est vrai. Il y a tout le temps des femmes qui lui font du rentre dedans, mais je lui ai toujours fait confiance. Je ne sais pas pourquoi Suzette réussit à me faire sortir de mes gonds comme ça. D'autant plus qu'elle est mariée, donc ce n'est pas comme si elle s'attendait à ce qu'il s'enfuie avec elle.

— Je suis désolé, dit-il à son tour. Tu me pardonnes ?

Je ne réponds pas tout de suite, alors il s'approche de moi, puis m'embrasse avec son haleine fraîche et mentholée. Évidemment, les derniers résidus de mon irritation fondent. Je n'arrive pas à rester en colère contre lui.

— Maman ! Papa ! crie une voix derrière la porte. Petit Kiwi est en train de muer ! Faut que vous voyiez ça ! Venez vite !

Il n'y a littéralement rien qui tue le romantisme plus vite que de s'entendre brailler qu'une mante religieuse est en train de muer dans sa maison. Enzo et moi échangeons un regard.

— Plus tard, Nico ! crie Enzo. Je suis… en train de discuter avec ta mère. On a… une conversation importante. Je verrai ça plus tard, d'accord ?

Nico ne se laisse pas décourager aussi facilement.

— Quand ? lance-t-il à travers la porte.

Enzo soupire, admettant lui aussi que le potentiel de sexytude du moment est passé.

— OK, une minute. Tu veux voir la mue ? ajoute-t-il à mon intention avec un clin d'œil.

— Je vais passer mon tour, merci.

Il jette un coup d'œil à la porte de la chambre, puis revient à moi.

— Mais… C'est OK entre nous ?

Je n'hésite qu'un instant.

— Oui.

— À partir de maintenant, je te dirai quand j'irai chez Suzette. Je te donne ma promesse.

— Tu n'es pas obligé, je me hâte de nuancer. Je te fais confiance.

Et c'est le cas. Je lui fais entièrement confiance.

En revanche, je ne fais aucune confiance à Suzette.

13

J'ouvre brusquement les yeux au milieu de la nuit.
C'est encore ce raclement.

Je ne l'avais plus entendu depuis quelques nuits. J'espérais que la maison avait fini de « se tasser » ou quelle que soit la cause de ce bruit si horrible, mais le revoilà, et toujours aussi fort.

Je tourne la tête pour regarder le réveil sur la table de chevet à côté du lit. Il est 2 heures du matin. Punaise, pourquoi entend-on un raclement à l'intérieur de notre maison à 2 heures du matin ?

Je retiens mon souffle, l'oreille tendue au maximum.

Je ne pense pas que ce soit un animal. Je ne pense pas que nous ayons des rats qui gambadent derrière les murs. Disons plutôt que je l'espère. On dirait presque…

On dirait quelqu'un qui est coincé et qui essaie de sortir.

Les mots de Janice me hantent encore. *Ce doit être quelque chose à l'intérieur*. En tout cas, il y a un problème dans cette maison. À l'intérieur de cette maison. Quelque chose qui a fait fuir toutes les autres personnes venues la visiter.

Je n'arrête pas d'y penser. Ça me rend dingue.

Enzo dort profondément à côté de moi. Le son n'a pas suffi à le réveiller. Cela dit, pour être honnête, je pourrais jouer du tuba juste à côté de lui, il continuerait de dormir.

Si je le réveille, il ne va pas être content. Il m'a prévenue qu'il devait se lever tôt demain matin pour un travail à quarante minutes de route. Mais d'un autre côté, il agit comme si ce bruit était une invention de ma part. Je suis la seule à l'entendre, apparemment.

Au bout d'un moment, je sors du lit. De toute façon, je ne vais pas pouvoir me rendormir. Alors autant aller voir ce qui se passe.

Le couloir, devant la chambre, est plongé dans l'obscurité. Les doigts sur l'interrupteur, j'hésite un instant à allumer la lumière. Je ne veux pas réveiller toute la maisonnée, mais je ne veux pas non plus tomber dans l'escalier. Et j'ai beau adorer l'espace dont nous bénéficions dans cette maison, je ressens une pointe de nostalgie pour le petit appartement du Bronx où je pouvais voir à peu près tout ce qui se passait en tournant sur

moi-même à trois cent soixante degrés. Il y a tellement de coins et de recoins ici.

Tellement d'endroits où quelqu'un peut se cacher.

Mes yeux s'étant adaptés à la pénombre, je décide de laisser les lumières éteintes. Je tâtonne prudemment dans le couloir jusqu'à la cage d'escalier. Le bruit vient d'en bas. J'en suis sûre.

— Ohé ? j'appelle vers le bas de l'escalier.

Pas de réponse. Évidemment.

Je regarde derrière moi, la chambre parentale. OK, il y a un bruit de raclement au rez-de-chaussée de notre maison à 2 heures du matin, un bruit qui pourrait être produit par un être humain. Est-ce que je vais vraiment partir enquêter toute seule ? Même si ça risque de le rendre grincheux, ne serait-il pas plus intelligent de réveiller Enzo pour qu'il m'accompagne ?

Mais je lui ai déjà parlé du bruit. Il a affirmé qu'il ne l'entendait pas et que j'étais bête. Il va encore me répondre que c'est la maison qui se tasse, puis il se retournera et se rendormira. En plus de ça, je n'ai pas besoin d'un homme juste pour descendre voir ce qui se passe au rez-de-chaussée de ma propre maison. Tout va bien se passer.

Et puis, quoi qu'il arrive, Enzo m'entendra si je crie.

Je m'agrippe à la rampe. Pendant une seconde, le raclement s'amplifie, suffisamment pour me donner la chair de poule. J'ai l'impression que la source de ce bruit se rapproche de moi.

Non, je craque. Je fais demi-tour. Je dois réveiller Enzo. S'il n'entend pas ce son, qu'il passe un test auditif.

Sauf qu'avant de pouvoir faire demi-tour et retourner à la chambre…

Ça s'arrête.

Je reste là, à attendre que ça recommence. Mais non. La maison est redevenue complètement silencieuse.

Je ne sais pas si je suis soulagée ou déçue. Je suis contente que l'horrible bruit ait cessé, seulement maintenant qu'il a disparu, il va être impossible à localiser.

Je descends quand même l'escalier, une marche après l'autre, lentement, jusqu'en bas. Le rez-de-chaussée me paraît d'un calme presque irréel. Je louche sur le contour de nos meubles, enveloppés par les ombres. Mon regard court d'un coin à l'autre, à la recherche de la source du bruit.

Finalement, je tends la main et j'actionne l'interrupteur.

Il n'y a personne ici. Le rez-de-chaussée est complètement vide. Bon, je ne devrais pas être surprise. Et pourtant…

Il y avait bel et bien un bruit. Un bruit qui venait de cet étage de la maison. Je ne l'ai pas inventé. Et dès que j'ai commencé à descendre l'escalier, le bruit s'est stoppé. Est-il possible que l'auteur de ce bruit m'ait

entendue arriver et se soit arrêté ?

Non, je suis ridicule. Comme Enzo l'a dit, c'est probablement juste la maison qui se tasse. Quoi que ça veuille dire.

14

— Maman.

Je suis en train de remuer une casserole de sauce tomate, et j'ai des aubergines qui dorent dans une poêle. Devinez ce que je cuisine ? Des pâtes à la Norma. J'ai cherché une demi-douzaine de recettes en ligne et choisi celle qui avait reçu les meilleures critiques. Ensuite, je suis partie acheter tous les ingrédients. Et j'ai fait mes courses dans le *bon* supermarché, celui qui se trouve à l'autre bout de la ville. Je donne tout ce que j'ai sur ce plat. S'il ne fait pas verser au moins une larme à Enzo, je serai sérieusement déçue.

— Maman, maman, maman, maman, maman. Maman.

Je pose ma cuillère en bois et je me tourne vers Nico, qui n'est pas très doué pour la patience.

Il porte le même jean et le même t-shirt que pour l'entraînement de la Petite Ligue d'aujourd'hui, même si je lui ai demandé de se changer en rentrant à la maison, parce qu'ils étaient sales. Parfois, il faut choisir ses batailles. Ça fait deux semaines qu'il a intégré l'équipe et l'entraîneur m'a dit qu'il était l'un de ses meilleurs joueurs jusqu'à présent. Et j'ai particulièrement apprécié les applaudissements et les encouragements des autres enfants lorsqu'il s'est présenté pour frapper.

— Maman. Où est papa ? Il a dit qu'il s'entraînerait avec moi ce soir.

Les cheveux noirs ébouriffés de mon fils lui retombent sur les yeux.

— Peut-être qu'il voulait dire après le dîner ?

Il fait la moue.

— Mais je veux m'entraîner maintenant. Papa a dit qu'il me montrerait comment lancer une balle courbe !

Je hausse les sourcils.

— Il sait faire ça ?

— Oui ! C'est incroyable. Tu crois qu'elle va partir sur la droite, mais après elle va à gauche, et puis elle monte, et puis elle descend, et puis elle repart à droite !

Je ne sais pas si elle existe vraiment, cette balle courbe qui défie la gravité. Nico vénère son père, il en fait son héros, à tel point qu'il est tout à fait capable d'imaginer que cette fameuse balle courbe peut remonter le

temps, si telle est la volonté d'Enzo. Ada est pareille : mes deux enfants pensent qu'Enzo marche sur l'eau. Et moi, je ne suis qu'une mère ordinaire qui prépare des plats italiens de qualité médiocre. Mais ce n'est pas grave. Être ordinaire, ça a toujours été mon rêve inatteignable à moi, alors je suis heureuse de l'avoir exaucé. En ce qui me concerne, si mes enfants pensent que je suis barbante, c'est très bien.

— Je suis sûre qu'il sera bientôt à la maison, je réponds. Et on va dîner dans environ une demi-heure.

Nico plisse le nez.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Le plat préféré de ton père : des pâtes à la Norma.

— Je peux avoir des macaronis au fromage à la place ?

S'il avait le choix, Nico mangerait des macaronis au fromage à chaque repas, y compris au petit déjeuner. Ada aussi.

— Je te réserve des spaghettis avec du beurre et du fromage.

Mon fils semble satisfait de ce compromis.

— Est-ce que je peux m'entraîner tout seul dans le jardin jusqu'au dîner ?

J'acquiesce, ravie qu'il veuille bien s'en contenter sans que ni Enzo ni moi n'ayons besoin de participer. Nico s'élance joyeusement dehors, où il va œuvrer à se salir autant qu'il est humainement possible de le faire avant l'heure du dîner.

Bon, revenons-en aux pâtes à la Norma.

La recette dit de faire sauter les aubergines jusqu'à ce qu'elles dorent, mais elles ne dorent pas. Elles deviennent juste pâteuses avant de se désintégrer. Je ne sais pas ce que je fais de travers. Je suis une assez bonne cuisinière en général, pourtant je n'arrive à rien avec ce plat, or c'est justement celui que je dois préparer pour Enzo. Je veux dire, je ne suis pas obligée de le lui cuisiner, mais…

Il a toujours l'air d'aimer la nourriture que je lui prépare. Lorsque nous passons à table et qu'il découvre son assiette, il se penche immédiatement vers moi et me donne un baiser sur la joue. C'est comme une petite façon de me remercier de lui avoir préparé le dîner, même si c'est quelque chose d'aussi simple que du poulet avec du riz. Cependant, je ne l'ai jamais vu réagir comme avec le plat qu'il a mangé chez Suzette l'autre soir.

Qu'est-ce que je fais de travers ? Pourquoi cette fichue aubergine n'a-t-elle pas encore doré ?

Crac !

Je lève brusquement la tête de la cuisinière en entendant un bruit de verre qui se brise. Mon fils est l'expert mondial de la casse, du coup ce bruit m'est très familier. Et je connais très bien aussi l'expression paniquée de son visage lorsqu'il rentre en courant dans la maison, sa batte de baseball

serrée dans une main.

— Maman… J'ai eu un accident.

Quelle. Surprise.

Je le suis dans le jardin et je m'attends à découvrir qu'une de nos chambres a un carreau brisé, mais la réalité est bien pire. Il y a bien une fenêtre cassée, seulement ce n'est pas chez nous. C'est à côté.

Il a cassé un carreau chez Suzette. Génial.

— Je suis désolé, maman, marmonne-t-il, la tête baissée.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire. Tu vas aller t'excuser auprès de Mme Lowell.

Et moi aussi, probablement. Parce que j'ai l'impression que Suzette n'est pas le genre de personne qui balaie du revers de la main une vitre cassée.

C'est moche. Très, très moche. Je ne sais pas comment nous allons faire pour payer ça.

J'emmène donc Nico vers la maison voisine. Mon fils se comporte comme si je le conduisais à la chaise électrique. Je ne suis pas très enthousiaste non plus, mais lui, il en fait vraiment des tonnes. Vu le nombre de fois où il a cassé quelque chose, on aurait pu penser qu'il avait pris l'habitude de s'excuser.

À mesure que nous approchons de chez les voisins, des voix me parviennent de leur jardin. Une voix féminine et une voix masculine. Et ce n'est pas Suzette et Jonathan. Je reconnaîtrais cet accent n'importe où. Mon mari est dans le jardin de Suzette. Encore une fois.

Qu'est-ce qu'Enzo fait chez Suzette au milieu de la soirée ? Surtout après m'avoir expressément promis de ne pas y aller sans m'en parler.

Je suis tellement en colère que je traverse la pelouse de Suzette jusqu'à sa porte. Depuis que je vis avec Enzo, qui travaille dur pour rendre les jardins des gens jolis, je suis très pointilleuse : je ne coupe jamais à travers les pelouses pour ne pas risquer d'abîmer le gazon. Là, je m'en fiche. Je suis furieuse. J'enfonce mon pouce dans la sonnette et, sans attendre de réponse, j'appuie de nouveau. Puis une troisième fois, pour faire bonne mesure.

— Je peux appuyer aussi ? demande Nico, qui veut participer à la fête.

— Vas-y.

Le temps que Suzette vienne répondre, l'air un peu agacée, nous avons réussi à sonner au moins sept fois. Mais quand je la découvre dans un short minuscule et un débardeur, noué pour laisser apparaître son ventre, je n'éprouve aucun regret de l'avoir dérangée.

Ni même pour sa fenêtre cassée.

Elle me lance un regard exaspéré, qui vire à l'irritation lorsqu'elle voit Nico.

— Millie, j'avais bien entendu la sonnette, tu sais. Une fois suffit.

— Enzo est là ?

Son irritation disparaît et un sourire se faufile sur ses lèvres.

— Oui. Il est en train de m'aider au jardin.

Au même moment, Enzo surgit de l'arrière, en jean et t-shirt blanc crasseux, les mains recouvertes d'une bonne couche de terre.

— Je peux utiliser l'évier de la cuisine ? lance-t-il, puis il me voit et se fige. Millie ?

Suzette se régale de la scène et de son potentiel dramatique, mais, même si je déteste la décevoir, je ne suis pas là pour enguirlander mon mari. Nous avons une affaire plus urgente sur les bras. Je pose la main sur l'épaule de Nico et y exerce une pression.

— J'ai cassé ta fenêtre, annonce-t-il. Je suis vraiment, vraiment désolé.

Suzette porte une main à sa poitrine.

— Mon Dieu ! J'ai cru entendre du verre se briser, en effet !

Enzo fronce les sourcils.

— Nico, je t'ai dit de faire attention en tapant la balle dans le jardin !

Je hausse un sourcil à son intention.

— Oui, eh bien, il attendait que tu viennes jouer avec lui.

C'est maintenant au tour d'Enzo d'avoir l'air coupable. Il aurait dû s'y attendre. Lorsque tu annonces à ton fils de neuf ans que tu vas jouer au baseball avec lui, c'est une bonne idée de t'y tenir. Sinon, ça tourne mal. Des fenêtres finissent cassées.

— Quelle fenêtre était-ce ? demande Suzette.

— À l'étage, je réponds. Celle du milieu, sur le côté.

Elle tapote un ongle manucuré sur son menton.

— Oh ! Le vitrail.

Un vitrail ? Oh, bon Dieu, ça va être extrêmement coûteux, cette affaire. Les yeux d'Enzo s'écarquillent : de toute évidence, il pense la même chose. Il est absolument impossible que nous trouvions l'argent pour payer un nouveau vitrail.

— Et si… je commence timidement. Et si Nico travaillait chez toi à diverses tâches jusqu'à ce qu'il ait remboursé la fenêtre ?

Suzette n'a pas l'air d'aimer l'idée. Tout son corps se fige.

— Je ne sais pas trop.

Pourtant, je dois lui vendre le truc, parce que nous ne *pourrons pas* rembourser cette fenêtre.

— C'est la seule façon pour qu'il apprenne à assumer la responsabilité de ses actes.

Je cherche du soutien dans les yeux d'Enzo. Il hoche lentement la tête.

— Oui, je suis d'accord, Suzette. Je pense que ce serait très bien que mon

fils puisse faire les corvées à ta place.

— J'ai déjà quelqu'un pour les corvées, réplique Suzette, les bras croisés. Martha vient deux jours par semaine !

— Eh bien, ça laisse cinq jours par semaine pour Nico, lui fais-je remarquer.

Je suis à peu près certaine que Suzette aurait refusé, mais Enzo fronce les sourcils et plisse ses yeux sombres.

— Il y a une raison pour laquelle tu ne veux pas de mon fils dans ta maison ?

Finalement, elle lève les bras au ciel.

— Très bien ! Il peut faire quelques corvées pour moi.

Pour la première fois depuis que Suzette a proposé à Enzo de lui enseigner des astuces de jardinage, la tension s'évacue de mes épaules. Suzette n'a pas du tout parlé d'argent. Nous n'aurons pas à payer le vitrail, et Nico apprendra à assumer un peu la responsabilité de ses actes. En plus, je me dis qu'avec Nico dans les parages, Suzette va peut-être s'abstenir de draguer mon mari.

J'ai résolu tous mes problèmes. Et le regard aigre de Suzette, c'est la cerise sur le gâteau.

15

J'ai été chargée de ramener Mme Green chez elle.

Voilà ce qu'on m'a dit : Mme Green a eu une légère crise cardiaque, mais elle va bien. C'est-à-dire qu'elle va aussi bien qu'elle allait avant. Cependant, je me demande si elle allait vraiment bien avant, parce qu'elle a été assez confuse pendant son hospitalisation, et d'après sa famille, elle tombait souvent. L'une des choses que j'ai apprises depuis que je travaille à l'hôpital, c'est qu'un grand nombre des personnes âgées qui vivent seules ne devraient probablement pas vivre seules.

Et si vous voulez vraiment avoir peur, je pourrais vous dire combien de ces mêmes personnes conduisent encore.

Depuis que j'ai obtenu mon diplôme d'assistante sociale, j'ai travaillé dans divers endroits. J'ai commencé avec des enfants, mais une fois que j'ai eu ma propre fille, j'ai eu du mal à supporter certaines des choses terribles qui arrivent aux petits par la faute de personnes en qui ils sont censés avoir confiance. Chaque soir, je tenais Ada sur mes genoux et je sanglotais en pensant aux atrocités que j'avais vues ce jour-là. Ça me déchirait.

C'est Enzo qui a compris le mal que ce travail me faisait et qui, ayant entendu parler d'un poste d'assistante sociale à l'hôpital, m'a suggéré de déposer ma candidature. La meilleure chose qui pouvait m'arriver. Je travaille avec une population essentiellement âgée, qui a autant besoin de mon aide que les enfants, à cette différence près que je ne pleure plus en rentrant chez moi.

Mme Green est allongée dans son lit d'hôpital. Il s'agit d'une petite cacahuète de femme, âgée de quatre-vingt-onze ans, avec une houppette de cheveux blancs doux comme du duvet et ses couvertures soigneusement remontées jusqu'aux aisselles pour couvrir la chemise de nuit que sa famille lui a apportée de chez elle.

— Bonjour, madame Green. Vous vous souvenez de moi ? Je suis Millie, votre assistante sociale.

Elle me sourit.

— Vous êtes venue sortir la poubelle ? Parce qu'elle est très pleine.

— Non, je suis votre assistante sociale.

Je me rapproche d'elle et lui montre le badge sur ma poitrine. Puis j'élève la voix, parce que je soupçonne que c'est peut-être ça, le problème. Son dossier indique qu'elle est malentendante.

— Votre ASSISTANTE SOCIALE.

Elle hoche la tête en signe de compréhension.

— Vous pouvez passer la serpillière aussi ?

Je secoue la tête et montre mon badge avec plus d'insistance.

— Non. JE SUIS VOTRE ASSISTANTE SOCIALE. JE SUIS LÀ POUR VOUS AIDER À RENTRER À LA MAISON !

Elle montre du doigt une pile de vêtements sur la petite commode de l'hôpital.

— Et plier mes habits aussi ?

Je ne suis pas là pour nettoyer la chambre de Mme Green ou ranger son linge, mais d'un autre côté, l'état de propreté de sa chambre la met visiblement dans un état de grande anxiété. Je vais peut-être gagner sa confiance si je m'occupe de ses vêtements. Et la vérité, c'est qu'une pile d'habits en désordre, ça me dérange, moi aussi. Je m'imagine un jour à quatre-vingt-onze ans, allongée dans un lit d'hôpital et perturbée par le sol sale et les vêtements en bazar (Enzo continuera à porter des canapés, lui).

N'ayant pas de serpillière à disposition, je m'attelle au pliage de ses vêtements. Malheureusement, elle n'a apporté qu'une grosse pile de chemises de nuit. Mme Green a l'air d'être de ces femmes qui portent une chemise de nuit en toute occasion. Encore une fois, je me figure bien devenir comme ça un jour. J'attends avec impatience le moment où je pourrai porter un pyjama vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, sans être jugée.

— Eh ! m'appelle-t-elle soudain. Qu'est-ce que vous faites ?

— Je plie vos vêtements, madame Green ! je réponds aussi fort que possible.

— Vous me volez mes affaires ! s'affole-t-elle, et illico elle enfonce le bouton rouge d'appel aux infirmières. Au voleur ! Au voleur ! Appelez la police !

J'ai beau savoir que Mme Green est une femme âgée et qu'elle perd un peu la boule, mon cœur manque un battement dans ma poitrine. Comment peut-elle m'accuser de vol ? J'essaie juste de l'aider en pliant ses vêtements, comme elle me l'a demandé !

Une seconde plus tard, l'infirmière en chef de l'étage, une femme robuste nommée Donna, entre en trombe dans la chambre. À ce stade, Mme Green crie à tue-tête que je suis une voleuse et qu'il faut contacter la police. J'ai laissé tomber ses vêtements et je lève les mains en l'air, histoire de lui faire comprendre très clairement que je ne lui vole rien.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Millie ? me demande Donna avec un accent de Long Island très prononcé. (Ou est-ce *sur* un accent de Long Island très prononcé ?)

Je déglutis péniblement.

— Je… Je n'ai rien volé. Je l'aidais juste avec ses vêtements. Je le jure.

— MENTEUSE ! braille Mme Green. Elle était en train de voler mes affaires ! Il faut appeler la police tout de suite !

Je me suis réfugiée dans le coin de la pièce, les mains serrées l'une contre l'autre pendant que Donna fait de son mieux pour calmer Mme Green. Ça prend plusieurs minutes, mais une fois la télévision allumée sur une émission de chants de Noël (même si nous sommes au printemps), Mme Green semble enfin apaisée.

Moi, en revanche, je suis en vrac.

J'accompagne Donna hors de la pièce, mais j'ai encore les genoux en guimauve. L'infirmière, pour sa part, n'est absolument pas ébranlée par la scène. Pas un cheveu n'a bougé du chignon qui trône au sommet de son crâne. Le temps que je retourne au poste des infirmières, ma tête me lance.

— Ça va, Millie ? me demande-t-elle.

— Je… Je n'ai rien volé.

Elle retire le stéthoscope qui pend à son cou.

— Bien sûr que non. Tu sais qu'elle est atteinte de démence, hein ? C'est écrit partout dans son dossier.

C'est en effet écrit partout dans le dossier. Et n'importe qui d'autre aurait balayé l'incident d'un haussement d'épaules, mais je ne peux pas. Pas avec mes antécédents.

Passer dix ans en prison pour meurtre, ça change la façon de voir les choses.

Donna ne sait très probablement rien à ce sujet, et je ne suis pas pressée de lui raconter l'histoire. Pour la faire courte, quand j'étais adolescente, un garçon a essayé de violer ma meilleure amie. Je l'ai surpris en pleine action et j'ai frappé le gars à la tête avec un presse-papier. Malheureusement, ça n'a pas suffi à l'arrêter. Alors je l'ai frappé de nouveau. Et encore une fois. Finalement, il s'est arrêté… de respirer.

Les parents du garçon, très fortunés, n'avaient aucune intention de me laisser m'en tirer après que j'avais tué la prunelle de leurs yeux, même si la prunelle en question était un violeur. Un bon avocat m'aurait peut-être tirée d'affaire, mais je n'avais qu'un commis d'office, et pas un très bon. J'ai été reconnue coupable d'homicide involontaire et envoyée dix ans dans une prison pour femmes.

Ce n'est pas quelque chose que je raconte aux gens. Même si je ne regrette pas d'être venue au secours de mon amie, je ne suis pas fière du

temps que j'ai passé derrière les barreaux. Lorsque cet hôpital m'a embauchée, quelques mois avant que je n'emménage sur l'île, je le leur ai révélé, parce qu'il le fallait. Je n'étais pas sûre qu'ils voudraient encore de moi après ça, mais si. Les travailleurs sociaux se font rares.

N'empêche, je reste un peu paranoïaque. Dans mon dernier emploi, des objets se sont mis à disparaître à l'hôpital, et j'ai été la seule à être appelée par la police pour un interrogatoire à ce sujet. Ce n'est pas comme s'ils m'avaient fait venir au commissariat ou quelque chose de sérieux comme ça, mais il était très clair qu'en raison de mes antécédents, ils me surveillaient de plus près que n'importe qui d'autre.

Est-ce que Donna me considère comme ça aussi ? Pense-t-elle que j'ai vraiment volé quelque chose dans cette chambre ? Est-ce qu'elle *sait* ?

— Millie, dit-elle.

Une sueur froide perle à mon front.

— Oui ?

— Tu es très pâle. Tu devrais t'asseoir.

Donna réussit à m'attraper une chaise juste avant que mes jambes ne flanchent sous moi. Elle me conseille de mettre la tête entre mes jambes, puis elle passe en mode infirmière et attrape l'un des brassards pour la tension artérielle.

— Tu as déjeuné ? me demande-t-elle.

— Hm-hm, je parviens à bredouiller.

— Tu as l'air nauséeuse. Laisse-moi prendre ta tension.

Donna insiste pour enrouler le brassard autour de mon bras, même si je suis sûre que ma tension artérielle est bonne. Ce n'est pas un problème de tension. J'ai juste peur qu'elle soit au courant de ma condamnation pour homicide. C'est tout, mince.

Je reste assise comme l'infirmière me l'ordonne pendant qu'elle m'ausculte. Le brassard se resserre autour de mon biceps gauche, puis la pression se relâche, puis il se resserre de nouveau, puis le cycle se répète encore deux fois. Donna marmonne un juron, mais au bout du compte, nous parvenons à obtenir une mesure de ma tension.

— Ouah, commente-t-elle.

Ce n'est pas la réponse qu'on a envie d'entendre de la part de quelqu'un après un examen médical, quel qu'il soit.

— Quoi ?

— Ta tension est élevée. Vraiment très élevée.

— Ah bon ?

— Oui. Elle était à combien lors de ton dernier rendez-vous chez le médecin ?

Pour tout vous dire, je ne vais pas très souvent chez le médecin. J'allais

plus souvent chez mon gynécologue avant de me faire ligaturer les trompes, mais comme mes années de procréation sont derrière moi, je n'ai pas l'impression qu'il y a beaucoup d'intérêt à fréquenter son cabinet maintenant. La dernière fois que j'ai consulté un médecin, quel qu'il soit, c'était il y a environ trois ans, ce qui est ironique puisque je travaille dans un hôpital et que je côtoie des médecins tout le temps.

— Eh bien, je me sens anxieuse, j'admets. C'est probablement pour ça.

Et ça ne va pas mieux maintenant que je sais que ma tension artérielle est élevée.

— Là, c'est vraiment haut, Millie. Tu devrais appeler ton médecin.

Super. Un pain de plus sur ma planche.

— C'est si grave que ça ?

— Non.

Mais, avant que j'aie le temps de me détendre, elle ajoute :

— Je veux dire, pas si tu n'as pas peur de faire une crise cardiaque ou un AVC.

C'est ridicule. Elle réagit de façon complètement exagérée. Je ne suis pas assez âgée pour avoir une crise cardiaque ou un AVC. Et je suis en plutôt bonne forme. Je n'ai pas le temps de gérer ce problème de tension artérielle en ce moment. De toute évidence, je suis juste stressée par le déménagement. En plus, la nuit dernière, j'ai encore été réveillée par ce raclement venant de quelque part dans la maison. Bon, heureusement, il s'est arrêté avant que je me lève pour enquêter.

Une fois que tout se sera calmé, je suis sûre que ma tension artérielle s'améliorera elle aussi.

16

Après le dîner, Enzo m'aide à débarrasser la table. Ça lui vient assez naturellement, ce genre de choses, ou du moins c'est devenu le cas après plusieurs commentaires sarcastiques au fil des ans. Mais maintenant, il est génial. Il apporte toutes les assiettes et les verres à la cuisine, sans même que je le lui demande.

— Encore un délicieux dîner, déclare-t-il en posant des assiettes dans le lave-vaisselle.

Je regarde l'assiette dans ma main. C'est celle de Nico et elle n'a presque pas été touchée. Je n'avais pas le cœur à subir les plaintes, ce soir, alors j'ai cédé pour les macaronis au fromage, recette qui a fait ses preuves. Car elle contient ses trois ingrédients préférés : nouilles, beurre et beaucoup de fromage. Et d'habitude, il mange comme un ogre. Entre Enzo et lui, je peux m'estimer heureuse qu'ils me laissent un petit quelque chose à manger.

— Nico va bien ? je demande. Il n'a pas mangé ses macaronis au fromage.

— Peut-être qu'il a bien mangé au déjeuner ?

— Peut-être…

— Peut-être qu'il en a marre des macaronis au fromage ?

— Aucune chance.

Il me sourit.

— Peut-être qu'il a mangé les mouches de Petit Kiwi.

Cette horrible mante religieuse a encore mué. J'ai découvert qu'à chaque mue, elle devient un peu plus grosse. Or elle est déjà beaucoup trop volumineuse, à mon avis. Mais Nico adore cet insecte. Il a demandé à l'apporter à table hier soir après être revenu de ses corvées chez les Lowell. À quoi j'ai opposé un refus catégorique.

Je regarde de nouveau l'assiette pleine, résistant à l'envie de manger moi-même les restes de macaronis. Je n'ai pas besoin de toutes ces calories, surtout maintenant que j'ai des problèmes de santé. Même si je ne crois toujours pas avoir besoin de consulter. J'ai fait des recherches sur Internet, d'où il retourne que les tensiomètres automatiques sont notoirement imprécis.

— Au fait, dis-je, quand j'étais au travail aujourd'hui, une infirmière a

vérifié ma tension artérielle, parce que j'ai été un peu affolée par quelque chose, et elle l'a trouvée très élevée, apparemment. Elle en a fait tout un pataquès.

Enzo est généralement à l'écoute, quand je lui raconte des histoires sur ma journée de travail. Mais cette fois-ci, il fronce carrément les sourcils.

— Pourquoi ta tension artérielle est élevée ?

— Je ne sais pas.

Je racle les macaronis et le fromage dans le vide-ordures et je fourre l'assiette dans le lave-vaisselle.

— On le fait tourner ?

— Il n'est pas plein.

— Non, mais Martha vient demain, alors je veux que cette vaisselle soit lavée et rangée avant qu'elle arrive.

Il se gratte le menton.

— Je ne comprends pas. Pourquoi la vaisselle doit être propre quand on va recevoir la personne qui est chargée du ménage ? Et avant le dîner, tu as passé l'aspirateur.

— Je veux juste m'assurer que tout est propre pour sa venue.

Il secoue la tête.

— Mais elle vient justement pour nettoyer ! C'est peut-être pour ça que ta tension est élevée, non ?

— Peu importe, je marmonne. Enfin, elle n'était pas si élevée que ça.

— Tu as dit « très élevée ».

J'essaie de passer entre le lave-vaisselle et lui.

— Non, j'ai dit « assez élevée ». Est-ce qu'on peut faire tourner cette machine avant demain, s'il te plaît ?

Enzo plonge la main dans le meuble qui contient le détergent du lave-vaisselle. Il remplit le compartiment, puis rabat le clapet et appuie sur le bouton qui lance le cycle de lavage. Quand il a terminé, il se retourne et me regarde, ses bras musclés croisés sur son torse.

— Voilà, maintenant qu'on n'a plus l'excuse du lave-vaisselle, on peut parler de ta tension artérielle.

Je lève les yeux au ciel.

— Oh, bon Dieu ! Écoute, je n'aurais rien dit si j'avais pensé que tu allais en faire tout un plat.

— Pourquoi j'en ferais pas tout un plat ? rétorque-t-il. Tu es ma femme, donc je veux que tu sois en bonne santé et que tu vives éternellement.

— C'est… gentil, je crois, je conviens. Mais tu fais toute une histoire pour rien. J'étais juste stressée, c'est pour ça que ma tension est montée.

— Bien. Alors tu iras voir un médecin, histoire qu'il vérifie ça.

— Mais…

— Tu ne vas jamais chez le médecin, Millie, me fait-il remarquer.

— Toi non plus, je te signale. Et tu es encore plus vieux que moi.

Il a l'air de vouloir protester, mais ses épaules s'affaissent.

— Très bien. On va tous les deux voir le médecin. D'accord ?

Bien. Très bien. De toute évidence, il va me harceler là-dessus jusqu'à ce que j'y aille. Bref, je vais prendre rendez-vous chez un médecin pour qu'il vérifie ma tension artérielle, mais je suis sûre que tout ira bien.

— Et on devrait aussi souscrire des polices d'assurance vie l'un pour l'autre, ajoute-t-il.

Je n'aime pas la tournure que prend cette conversation. C'est déjà assez pénible de devoir trouver un nouveau médecin et de prendre rendez-vous.

— Des polices d'assurance vie ? Je ne sais pas. Pourquoi on en souscrirait ?

— Pourquoi pas ?

Il jette un coup d'œil par la fenêtre, d'où nous avons une vue spectaculaire sur l'immense maison des Lowell.

— Et s'il m'arrivait quelque chose ? ajoute-t-il. Tu te retrouverais seule avec les enfants. Il te faudrait de l'argent.

Je ferme les yeux, refusant d'imaginer la mort de mon mari. C'est presque impensable.

— D'accord, alors souscris une assurance vie pour toi.

— Et tu devrais en avoir une aussi.

— Pour que tu touches le pactole si je meurs ?

Il se pince les lèvres.

— Millie, tu sais bien que ce n'est pas pour moi. C'est pour les enfants. Qu'ils aient un toit au-dessus de leur tête. Tu sais qu'on arrive déjà tout juste à payer l'emprunt.

Il n'a pas tort. Beaucoup de chargés de famille ont des polices d'assurance vie. Il y a plusieurs années, nous en avions parlé, mais nous étions tous les deux tellement contrariés par l'idée de la mort de l'autre que ça n'a pas abouti.

Je ne sais pas si ma tension artérielle est élevée ou non en ce moment, en tout cas je la sens élevée.

— Je sais que c'est une chose triste, ajoute Enzo en prenant ma main dans la sienne. Je ne voudrais pas te perdre, jamais. Mais ce serait plus prudent.

— Oui, c'est vrai.

— D'ailleurs, reprend-il, Suzette m'a recommandé un très bon agent d'assurances. Je pourrais l'appeler demain.

Ah ! C'est donc Suzette qui est derrière tout ça. Maintenant, tout s'explique.

— Donc pendant onze ans, tu ne pensais pas qu'on avait besoin d'une assurance vie, je résume. Et il suffit d'un mot de Suzette pour qu'on appelle ce type demain ?

Il rougit légèrement, même si c'est difficile à dire à cause de son teint mat.

— Millie, j'essaie de prendre soin de ma famille, quoi qu'il m'arrive.

— Très bien. D'accord !

Bon Dieu, pourquoi réussit-il à donner l'impression que c'est moi qui suis pénible ? Une assurance vie, ce n'est pas rien, si ? Je sais que c'est important, mais je ne veux pas me précipiter pour souscrire quelque chose, surtout alors que nous n'avons pas beaucoup de revenus à disposition.

Ce n'est pas comme si j'allais mourir demain, quand même.

17

— Tu vas mourir, maman ?

Ada me pose la question au moment où je lui souhaite bonne nuit. Elle est allongée dans son lit simple, sa couverture imprimée de chiens remontée jusqu'au menton. Son petit visage est crispé par l'inquiétude. Ada s'est toujours trop inquiétée. Cette enfant porte le poids du monde sur ses épaules. Déjà, lorsqu'elle était toute petite, elle se faisait du souci pour tout, surtout pour Nico. Dès que son frère faisait ne serait-ce que renifler, elle en pleurait.

J'écarte quelques mèches de cheveux noirs de son visage.

— Je ne vais pas mourir ! Pourquoi tu dis ça ?

— Je vous ai entendu en parler avec papa.

Oh, super. Dans notre ancien appartement, nous étions particulièrement conscients que les enfants pouvaient nous entendre à travers les murs fins comme du papier à cigarette. Ici, nous avons cru à tort que c'était différent, puisque la maison est grande. Apparemment, ils entendent toujours tout.

— Je ne vais pas mourir, je lui assure.

— Alors, pourquoi tu prends une assurance vie ?

J'ai l'impression que « pour le cas où nous mourrions » ne va pas convenir, en matière de réponse. Même si, techniquement, c'est la vraie raison.

— C'est juste au cas où un accident bizarre et inattendu se produirait. Mais ça n'arrivera pas.

— Ça pourrait.

Ada a le même pli entre les sourcils qu'Enzo lorsqu'il est soucieux. Elle lui ressemble beaucoup – mêmes yeux, même nez, même teint, mêmes épais cheveux noirs –, à l'exception de sa personnalité. Et honnêtement, pour le meilleur ou pour le pire, elle n'a pas non plus hérité de la mienne. Elle fait partie de ces enfants dont on ne sait pas vraiment d'où ils viennent. Peut-être qu'elle tient de l'un de ses grands-parents. Ma mère et moi ne nous fréquentons pas, mais elle a toujours été d'un caractère anxieux.

Pour ce qui est de l'intelligence de ma fille, là aussi, c'est un mystère.

Je la rejoins sur son petit lit et me blottis contre son corps chaud. Dans quelques années, elle ne me laissera plus faire ça, alors j'en profite.

— Ada, je vais vivre longtemps. Probablement après que tu auras toi-même eu des enfants, et peut-être même après que tes enfants auront des enfants. Et ton papa… Eh bien, il va probablement vivre éternellement.

Si quelqu'un dans ce monde est immortel, c'est bien Enzo. Donc ça pourrait tout à fait être vrai.

— Alors, pourquoi vous avez besoin d'une assurance vie ?

Cette conversation a le potentiel de durer toute la nuit, en fait.

— Ada, tu dois arrêter de t'inquiéter et dormir maintenant.

Elle se tortille sous les couvertures.

— Est-ce que papa va venir ?

En ce moment, nos enfants demandent que leurs deux parents viennent leur dire bonne nuit avant de s'endormir. C'est une routine à la fois trop chou et épuisante. Une fois que j'en ai terminé avec Ada, mon prochain arrêt sera la chambre de Nico. C'est probablement là qu'Enzo se trouve maintenant. On va échanger.

— Je te l'envoie, je promets à Ada.

Au moins, elle se fend d'un sourire. Même si je déteste l'admettre, Ada est une vraie fille à son papa, c'est comme ça depuis sa naissance. Je me souviens d'un jour, lorsqu'elle était tout bébé : elle hurlait à tue-tête depuis deux heures non-stop, et à la seconde où Enzo est rentré du travail et l'a prise dans ses bras, elle s'est calmée. Alors, si quelqu'un peut l'apaiser, c'est lui.

J'arrive dans la chambre de Nico, en m'attendant à y trouver Enzo et notre fils ensemble, occupés à donner des mouches à la mante religieuse ou quelque chose d'horrible dans ce genre, mais Enzo n'est pas dans la pièce. Nico est seul et sa lumière est déjà éteinte, même s'il a les yeux encore ouverts.

— Fatigué ? je lui demande.

— Un peu.

Je scrute son visage dans l'obscurité. Lui aussi, il a des traits d'Enzo, même si je dirais que de mes deux enfants, c'est lui qui me ressemble le plus, ce qui n'est pas bien difficile. Nous l'avons baptisé Nicolas, comme le père d'Enzo.

— Tout va bien ?

— Mm-hm.

Nico a la mante religieuse juste à côté de lui, sur son chevet. Elle est un peu difficile à distinguer à travers son enclos en tulle de nylon, mais quand je finis par repérer sa longue silhouette, je la vois frotter ses petites pattes l'une contre l'autre. Cet insecte a vraiment l'air de mijoter un sale coup. Je sais que les garçons aiment les insectes, mais qu'est-ce qui peut bien donner envie à quelqu'un d'avoir une telle bestiole dans sa chambre ? Est-

ce qu'il y a quelque chose qui cloche chez mon fils ?

Non. Tout va bien chez Nico. C'est l'enfant le plus heureux et le plus équilibré qui soit. Tout le monde l'adore.

Avec une grimace, je me penche par-dessus l'enclos de l'insecte pour embrasser mon fils sur le front. Demain, il faudra que je lui suggère de le déplacer. Peut-être au moins de l'autre côté de la pièce, voire hors de la maison, carrément.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, m'man, marmonne-t-il, déjà à moitié endormi.

En me redressant, je jette un coup d'œil par la fenêtre. La lune est presque pleine ce soir, elle illumine notre jardin parfaitement tondu. D'ici l'été, je parie que nous aurons le plus beau jardin de la ville. Enzo y veillera.

Mais mes yeux sont attirés par quelque chose au-delà de notre jardin :

Celui des Lowell.

Je croyais Enzo à la maison, en train de dire bonne nuit aux enfants comme moi, mais non. Pour une raison qui m'échappe, il est dans le jardin des voisins. Sauf qu'il ne travaille pas. Il se tient à côté de Suzette et ils bavardent.

Je les observe un instant depuis l'obscurité de la chambre de mon fils. Ça pourrait être tout à fait innocent. Après tout, ils sont voisins et ils ont jardiné ensemble. Pourtant, quelque chose me dérange : il est 22 heures, quand même. Qu'est-ce que mon mari fait dans le jardin d'une autre femme ?

Il ne la touche pas. Il l'embrasse encore moins, ou quoi que ce soit de ce genre. Ils discutent juste, apparemment. N'empêche qu'il y a quand même quelque chose qui me met mal à l'aise.

Je n'arrive pas à me débarrasser du sentiment qu'Enzo me cache quelque chose.

18

Il est 6 heures du matin et quelqu'un s'introduit dans notre maison.

Cette fois-ci, ce n'est pas le bruit de raclement que j'ai encore entendu plusieurs fois depuis que j'ai voulu enquêter. Je me suis convaincue que ce raclement devait simplement venir d'une branche quelque part, qui gratte contre l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, mais là c'est un type de bruit très différent. Plus fort. Des pas. Une porte qui claque. C'est assez sonore pour que je me dresse dans mon lit, même si mon mari ronflote encore à côté de moi. On est censés vivre dans un quartier sûr. Où ce genre de choses ne devrait pas arriver.

Un bruit sourd et retentissant à l'étage en dessous m'a fait me redresser dans le lit. S'agit-il d'une violation de domicile ? Si c'est le cas, que faut-il faire ? Nous n'avons pas d'arme. Enzo avait un pistolet dans notre appartement, mais après la naissance d'Ada, il s'en est débarrassé. Il était terrifié à l'idée qu'elle le trouve et se blesse.

Je vais devoir appeler le 911 et espérer qu'ils arrivent rapidement.

Enzo dort profondément à côté de moi, sans se douter un instant de l'intrusion en cours. Il s'est couché si tard hier soir que je n'ai pas eu l'occasion de lui demander ce qu'il fabriquait dans le jardin de Suzette. Et maintenant, c'est le cadet de mes soucis.

Je secoue mon mari pour le réveiller, avec plus d'agressivité que nécessaire.

— Enzo, je siffle. Quelqu'un s'est introduit dans la maison. J'appelle la police.

— *Che ?* Introdouit ?

Il se frotte les yeux. Son accent est plus lourd au réveil.

— Tu n'entends pas ?

Il écoute un moment, tandis que j'ai pratiquement envie de hurler.

— C'est Martha ? Non ?

— Martha ? Pourquoi Martha se pointerait chez nous à 6 heures du matin ? Comment elle serait entrée ?

— Je lui ai donné la clé.

Je le dévisage, horrifiée.

— Tu lui as donné la clé ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour qu'elle te réveille pas quand elle viendra faire le ménage ! lâche-t-il avec un grognement avant de rejeter la tête en arrière contre l'oreiller. Dors, Millie !

Maintenant, j'entends le bruit lointain d'un aspirateur qui tourne en bas. Bon, d'accord, il semblerait qu'il ait raison. Les cambrioleurs, dans leur grande majorité, ne prennent pas le temps de passer l'aspirateur au salon. Ça doit donc être Martha.

Pourtant, même à présent que je sais qu'un cambriolage n'est pas en cours chez moi, je n'arrive pas à me rendormir. Mon cœur continue de battre à tout rompre. Je me lève donc pour aller prendre une douche. Autant commencer ma journée, surtout qu'il faut souvent déployer pas mal d'efforts pour réussir à sortir Nico du lit.

Je descends l'escalier environ une demi-heure plus tard, douchée et habillée. Je vais prendre une banane dans la cuisine pour ne pas gêner Martha. Elle procède toujours à un nettoyage extrêmement minutieux de la cuisine.

Sauf que Martha n'est pas dans la cuisine.

Elle est devant le bureau que nous avons aménagé dans le coin du salon. Et elle n'est pas en train de le nettoyer. Elle fouille dans l'un des tiroirs. Je l'observe un moment et tout ce que j'arrive à me dire, c'est : *Mais qu'est-ce qu'elle fout ?* Je n'ai jamais fouillé dans les tiroirs comme ça quand je faisais le ménage chez des gens.

— Martha ? je lance enfin.

Elle lève les yeux. Je ne connais peut-être pas très bien Martha – elle me parle rarement, sauf en cas d'absolue nécessité –, mais je sais reconnaître une expression coupable quand j'en vois une. Cela dit, je dois lui accorder qu'elle se ressaisit très vite.

— Je voulais vous laisser un mot, alors je cherchais un stylo et du papier, me dit-elle. Il n'y a presque plus de spray nettoyant.

Vraiment ? C'est possible. Ça se pourrait.

Toutefois, je suis prête à parier qu'elle ne cherchait ni un stylo ni du papier.

Martha disparaît dans la cuisine. Je n'en reviens pas : je l'ai surprise en train de fouiller dans les tiroirs de mon bureau. C'est un délit passible de licenciement. D'accord, Suzette me l'a fortement recommandée, mais ce n'est pas comme si Suzette était en haut de ma liste de personnes de confiance. Il y a quelque chose qui ne me plaît pas chez cette Martha. J'aimerais qu'on puisse se débarrasser d'elle.

Je ne sais pas quoi faire. Comment est-ce qu'on licencie quelqu'un, déjà ? Je veux dire, on m'a déjà fait le coup, donc je comprends le concept, mais je suis toute retournée à cette idée. Ma tension artérielle est sans

aucun doute en train de monter en flèche.

Je vais m'asseoir sur le canapé pour réfléchir à la suite à donner à tout ça, et heureusement que je porte des pantoufles, parce qu'il s'avère qu'il y a du verre brisé partout sur le sol devant le canapé. Il me faut une seconde pour remarquer que le vase habituellement posé sur la table basse a été renversé. Un tas de lys ainsi qu'une infinité de tessons sont éparpillés par terre.

OK, maintenant je suis furax. Et j'ai une autre raison de renvoyer Martha.

Je me dirige vers la cuisine d'un pas pressé, tout en essayant d'éviter le verre, ce qui est compliqué car il y en a vraiment partout. Je suis surprise de ne pas avoir entendu le vase se casser quand j'étais à l'étage, juste les bruits sourds qu'on associe habituellement au nettoyage. Dans la cuisine, Martha est en train de pulvériser sur les plans de travail un produit à partir d'une bouteille qui me semble tout à fait pleine.

— Martha, vous auriez pu m'avertir qu'il y avait du verre brisé par terre.

Elle ne prend même pas la peine de lever les yeux du comptoir.

— Quel verre brisé ?

— Vous avez renversé un vase sur la table basse, dis-je sèchement. Et il s'est cassé. Et il y a du verre absolument partout.

Martha lâche enfin son éponge. Et pose sur moi ses yeux gris terne.

— Je n'ai pas cassé de vase. Je n'ai même pas encore commencé le ménage du salon.

Sérieusement ? D'abord, elle fouille dans mes tiroirs. Maintenant, elle prétend ne pas avoir cassé un vase qu'elle a manifestement cassé ? Je n'en reviens pas que Suzette m'ait recommandé cette femme.

— Martha, je reprends sèchement. Si vous cassez quelque chose, vous pourriez au moins avoir la courtoisie de l'admettre. Je ne vais pas vous demander de le payer.

En revanche, je vais vous licencier.

Elle me regarde en clignant des yeux.

— Je n'ai pas pour habitude de casser quoi que ce soit, affirme-t-elle avec raideur. Mais si ça m'arrivait, je l'admettrais.

— Alors qui l'a cassé ? je réplique. Il est descendu tout seul de la table et s'est cassé ?

C'est incroyable. Ce n'est pas comme si je n'avais pas cassé mon lot de verres, de vases et autres objets quand je faisais des ménages. Mais je l'ai toujours reconnu. Il était évident que j'étais responsable, alors à quoi bon mentir ? Et voilà que Martha s'y refuse obstinément.

— Qu'est-ce qui se passe ici, mesdames ? C'est quoi ces cris ?

Enzo se tient à l'entrée de la cuisine. Apparemment, j'ai crié. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais je sens une petite veine palpiter au niveau de ma tempe, comme c'est parfois le cas quand j'élève la voix trop fort.

Martha pose les mains sur ses hanches robustes, de part et d'autre de son tablier blanc immaculé.

— Monsieur Accardi, pouvez-vous s'il vous plaît faire entendre à votre femme que je n'ai pas cassé le vase dans le salon ?

Ouah ! Maintenant, elle essaie de monter mon mari contre moi ? De mieux en mieux.

— Je l'ai trouvé cassé en descendant tout à l'heure. Qui d'autre aurait bien pu le faire ?

Enzo ricane.

— Ça ressemble exactement à l'œuvre de Nico.

Il est vrai que Nico casse beaucoup de choses. Mais quand ça arrive, il m'en parle toujours immédiatement. Il n'est pas du genre à casser un vase et à laisser le verre brisé éparpillé partout. Je le connais assez pour savoir qu'il ne ferait pas ça.

— Ce n'est pas Nico, j'insiste. En plus, il dort encore.

Enzo regarde sa montre.

— Eh bien, il est temps de le réveiller, je crois.

Avant que je puisse l'en empêcher, il se poste au pied de la cage d'escalier et appelle Nico. Au bout d'une bonne minute pendant laquelle Nico reçoit l'ordre de « ramener ses fesses ici », mon fils descend les marches, les yeux endormis et les cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bredouille-t-il en se frottant toujours les yeux. Pourquoi vous me réveillez ?

— Nico, commence Enzo d'un ton sévère, est-ce que tu as cassé le vase dans le salon ?

S'ensuit un long silence où nous avons tous les trois les yeux braqués sur Nico.

— Oh, dit-il. Oui.

Je le dévisage, médusée.

— Sérieusement ? Pourquoi tu n'as rien dit ? J'aurais pu me couper le pied en marchant sur un morceau de verre.

Il hausse les épaules.

— Tu dormais. Au milieu de la nuit, j'ai eu faim, alors je suis descendu chercher à manger, et là, j'ai cogné la table et il est tombé.

Super. Je savais qu'il aurait faim, puisqu'il n'avait pas fini son dîner. De plus, ça me perturbe que le bruit de verre brisé ne m'ait pas tirée du sommeil. Que se passe-t-il d'autre pendant que je dors ?

— Tu aurais pu essayer de ramasser, fais-je remarquer à mon fils.

— Tu m'as dit de ne pas toucher au verre cassé.

C'est vrai. Mais tout de même. J'aurais espéré que Nico ait davantage le sens des responsabilités, surtout maintenant qu'il s'acquitte de corvées pour

les Lowell.

— Martha, intervient Enzo, nous sommes vraiment désolés d'avoir cru que vous avez cassé le vase. De toute évidence, nous nous sommes trompés.

Il est gentil. C'est *moi* qui l'ai accusée d'avoir cassé le vase. Pour ma défense, j'ai vraiment cru qu'elle l'avait cassé. Mais je sais ce qu'on ressent à être accusée à tort, et je m'en veux d'avoir infligé ça à Martha. Par ailleurs, il m'est même arrivé d'être accusée sans aucune forme d'excuse à de nombreuses reprises. Une femme pour qui je faisais le ménage m'a accusée un jour d'avoir volé une bague qu'elle avait laissée dans la salle de bains, et lorsqu'elle l'a trouvée derrière les toilettes, plus tard dans la journée, elle ne s'est même pas excusée. Je ne veux pas être cette femme-là.

— Je suis vraiment, vraiment désolée. J'ai juste… j'ai tiré des conclusions hâtives, et j'avais complètement tort. J'espère que vous voudrez bien accepter mes excuses.

Martha ne dit rien.

— Et nous allons ramasser le verre cassé, ajoute Enzo. Bien sûr.

Elle me dévisage, frontalement.

— Je n'ai pas apprécié d'être accusée comme une *criminelle*.

Je lâche un hoquet. Pourquoi m'a-t-elle regardée comme ça quand elle a prononcé le mot « criminelle » ? Ce n'était pas un effet de mon imagination.

Est-il possible que Martha soit au courant de mon passé ? Sait-elle que je suis allée en prison ? Oh, mon Dieu, est-elle allée le rapporter à Suzette ? Impensable. Suzette s'en donnerait à cœur joie avec cette information.

Mais non, elle ne peut pas savoir. Mon nom de famille est différent maintenant, et ce n'est pas comme si elle avait mon numéro de Sécurité sociale pour vérifier mes antécédents. Je suis paranoïaque.

— Je suis désolé si vous vous êtes sentie comme une criminelle à cause de nous, dit Enzo, sans remarquer le sous-entendu de Martha. Vous voulez bien accepter nos excuses ?

Finalement, elle acquiesce. Et sans un mot de plus, elle fait volte-face, retourne à la cuisine et se remet au travail.

— Viens, me dit Enzo. Il faut qu'on ramasse tout ça avant que les enfants marchent dessus. Il y a du verre partout.

Je ne peux pas m'empêcher d'être irritée par le fait que, même si j'ai maintenant une femme de ménage, je vais passer le début de ma matinée à ramasser du verre brisé. Non que je n'aie pas fait ma part de ménage au fil des ans. L'ironie, c'est que si je ne l'avais pas accusée, Martha aurait probablement tout nettoyé.

Alors d'accord, elle n'a pas cassé le vase. Mais je n'ai pas imaginé son expression quand elle a prononcé le mot « criminelle ». Et elle était bel et bien en train de farfouiller dans le tiroir de ce bureau, je l'ai vue de mes propres yeux. Pour ce qui est de son excuse, je ne suis pas sûre d'y croire.

Pourquoi Martha fouinait-elle dans mes tiroirs ? Que cherchait-elle ? Cette femme est-elle allée déterrer quelque chose dans mon passé ?

Je n'arrive pas à me débarrasser d'un sentiment : je ne fais aucune confiance à cette femme que Suzette a envoyée travailler pour nous.

19

Il n'est pas aussi facile qu'il y paraît de prendre rendez-vous avec un nouveau médecin généraliste.

J'ai appelé une demi-douzaine de cabinets des environs, aucun n'accepte de nouveaux patients. Honnêtement, j'aurais abandonné si Enzo n'avait pas continué à me demander tous les soirs avant d'aller au lit si j'avais pris ce rendez-vous. Enfin, à ma septième tentative, j'ai réussi à décrocher un rendez-vous avec la Dr Sudermann, mais seulement trois semaines plus tard.

Alors me voilà, vêtue d'une de ces blouses qui s'ouvrent dans le dos et assise sur la table d'examen, à attendre la fameuse Dr Sudermann. On m'a déjà pris ma tension et l'infirmière a poussé un son surpris en découvrant le résultat, ce qui ne m'a pas rassurée du tout. Alors maintenant, je suis assise là, nerveuse, et pour ne rien arranger, le courant d'air de la ventilation souffle exactement à l'endroit où ma blouse s'ouvre dans le dos.

Au bout de ce qui me paraît une heure d'attente, la Dr Sudermann frappe un coup unique à la porte, puis entre dans la pièce. J'ai vu une photo d'Amanda Sudermann en ligne lorsque j'ai pris rendez-vous, pourtant je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait l'air si jeune. Si quelqu'un m'avait dit qu'elle était encore à l'université, je l'aurais cru. Bon, heureusement, elle a quand même l'air plus âgée qu'Ada. Mais pas de beaucoup.

Ce qui ne l'empêche pas de dégager une belle assurance. Et puis, je suppose qu'elle a terminé ses études de médecine et son internat, donc elle doit avoir au moins… trente ans ? À moins qu'elle ne soit de ces enfants prodiges dont on entend parler. Quoi qu'il en soit, elle a un visage doux, et c'est réconfortant, en soi. Je ne peux pas imaginer cette femme en train de m'annoncer de très mauvaises nouvelles.

— Madame Accardi ?

Je hoche la tête.

— Je suis la Dr Sudermann, poursuit-elle. Ravie de vous rencontrer.

J'acquiesce de nouveau. Je peux peut-être aller jusqu'au bout de ce rendez-vous sans prononcer un seul mot.

— On me dit que vous avez des soucis de tension artérielle, ajoute-t-elle.

— Je l'ai fait vérifier à l'hôpital où je travaille, je réponds. Ils m'ont dit qu'elle était un peu élevée.

— Elle est *très* élevée.

Elle s'assied sur le tabouret à côté de l'ordinateur et se connecte pour accéder à mon dossier.

— J'aimerais vous examiner et vous faire passer quelques tests afin de voir s'il y a une cause sous-jacente, mais quoi qu'il en soit, il faudrait que vous commenciez un traitement pour la tension dès aujourd'hui.

— J'ai subi beaucoup de stress récemment, dis-je en espérant que ça puisse la faire changer d'avis. J'ai déménagé, j'ai deux jeunes enfants et mon travail peut être assez stressant. Si j'étais soumise à moins de stress, ma tension artérielle serait bonne.

— Le stress contribue effectivement à augmenter la tension, concède-t-elle. Et c'est une excellente idée de travailler sur sa gestion, oui. Beaucoup de mes patients disent aussi que la méditation les a aidés.

J'ai essayé la méditation une fois et j'ai trouvé le processus impossible. Comment est-on censé rester assis sans penser à rien pendant cinq minutes entières ? C'est comme s'interdire de respirer pendant cinq minutes. Évidemment, je m'abstiens de lui faire part de mes réflexions.

— Mais encore une fois, insiste-t-elle, il faut commencer un traitement pour la tension artérielle. Car elle est vraiment beaucoup trop élevée.

Génial.

La Dr Sudermann poursuit son examen, et pendant tout ce temps, je bouillonne de ressentiment. Je ne suis pas si vieille. Je ne devrais pas prendre de médicaments pour ma tension. C'est un traitement que prenait mon père quand j'étais adolescente, et lui, il était vieux à l'époque. Moi, j'ai… eh bien, au moins cinq ans de moins que lui à ce moment-là. Je crois.

Je quitte le cabinet sur la promesse d'aller déposer mon ordonnance à la pharmacie en rentrant chez moi. Elle m'a également prescrit des analyses de sang, une mammographie et un truc qu'on appelle une échographie rénale. Tout ça parce que ma tension artérielle est un peu élevée. D'accord, très élevée. Mais Enzo sera contrarié si je ne fais pas tout ce qu'elle me conseille. (Soit dit en passant, il a consulté un médecin il y a quelques jours, et il n'a absolument aucun problème médical. Un parfait spécimen de bonne santé.)

Quand je rentre à la maison, je remarque Jonathan Lowell assis sur le perron du 12 Locust. Ils y ont installé une balancelle et il se prélasse dessus, les yeux sur son téléphone. Lorsqu'il me voit sortir de voiture, il lève la main pour me saluer.

— Millie ! appelle-t-il. Tu as une minute ?

Pas vraiment. Je n'ai pas envie d'avoir une conversation avec mon

voisin, mais je ne souhaite pas non plus être impolie, d'autant que Jonathan est toujours extrêmement agréable. J'espère que ce sera rapide, quel que soit le sujet dont il veut parler. Je suis déjà extrêmement tendue car la pharmacie a mis près d'une heure à préparer mes médicaments lorsque j'y ai fait halte en rentrant.

Jonathan saute de son perron et traverse nos pelouses respectives au trot pour me rejoindre. Enzo le détesterait s'il le voyait marcher sur l'herbe, mais ce n'est pas moi qui vais lui en faire la remontrance.

— Comment tu vas, Millie ? me demande-t-il.

— Oh, ça va, je lui mens.

Il m'adresse un sourire penaud.

— Écoute, on a apprécié que Nico nous aide ces dernières semaines, mais…

Oh non, quoi encore ?

— Hier, il était en train de ranger de la vaisselle, me raconte Jonathan, et il a fait tomber une assiette par terre. Ce n'était pas bien grave, mais il l'a laissée là. Et il ne l'a dit à personne.

Je me couvre la bouche, à la fois surprise et pas du tout surprise.

— Oh, mince. Je suis vraiment désolée.

Jonathan passe une main dans ses cheveux châtains clairsemés.

— Bref, on est d'accord pour considérer que les tâches ménagères qu'il est venu faire chez nous ont remboursé la fenêtre : je pense qu'il vaut mieux qu'il ne vienne plus.

— D'accord. Je suis désolée. Si je vous dois quelque chose…

J'espère vraiment qu'il ne va pas m'annoncer une somme. Même si Enzo signe pas mal de nouveaux contrats grâce à Suzette, notre budget est toujours très serré.

— C'est bon, dit Jonathan. Vraiment.

Par-dessus son épaule, je regarde sa maison derrière lui. Je détecte un mouvement à l'une des fenêtres et un éclat de cheveux caramel. C'est Suzette. Et elle observe notre interaction, pour une raison que j'ignore.

Elle ne me fait donc pas confiance pour me tenir avec son mari ?

Une idée me vient soudain : c'est l'occasion de lui rendre un peu la monnaie de sa pièce. Elle flirte avec Enzo depuis que nous sommes arrivés ici. Comment réagirait-elle si je faisais la même chose avec son mari ? Et même si Jonathan ne m'attire pas, il n'y a rien de mal à flirter de façon inoffensive, n'est-ce pas ?

Je m'approche donc d'un pas vers lui, coince une mèche de mes cheveux blond foncé derrière mon oreille et lui offre ce que j'espère être un sourire enjôleur. Ça fait un moment que je n'ai pas flirté, je suis un peu rouillée.

— J'apprécie beaucoup.

Je pose une main sur l'épaule mince de Jonathan. Je n'y exerce aucune pression, ne fais rien de suggestif, mais j'espère que ça en aura l'air depuis la fenêtre d'où Suzette nous contemple.

— Vous avez été merveilleusement compréhensifs, tous les deux.

— Euh, merci.

Jonathan me répond par un sourire gêné, puis il recule d'un pas, hors de ma portée. Il jette un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, puis me regarde de nouveau.

— Bon, euh, bonne journée, Millie.

Puis il retourne chez lui, au pas de charge, et claque la porte derrière lui.

Ouah ! Sacré râteau. Un peu humiliant, pour être tout à fait honnête.

Jonathan n'a même pas joué le jeu une fraction de seconde. Dès que je l'ai touché, il n'a eu qu'une envie, s'éloigner au plus vite. Et sa première réaction a été de vérifier que Suzette n'avait rien vu.

Il savait qu'elle le surveillait.

Que se passe-t-il au 12 Locust Street ? Qu'est-ce que Suzette Lowell veut de nous ? J'ai l'impression, malgré nos stores enfin installés, qu'elle garde toujours un œil sur notre famille.

20

Je rentre du travail en retard.

D'habitude, je sors de l'hôpital vers 17 heures et, selon la circulation, je franchis la porte d'entrée vers 17 h 30. Mais aujourd'hui, c'est l'un de ces jours où rien ne se passe comme prévu. Nous avions une patiente qui devait rentrer chez elle, mais sa fille a soudain décidé qu'elle ne pouvait pas s'occuper de sa mère. J'ai donc passé l'après-midi à organiser d'autres solutions.

J'ai d'abord essayé de convaincre la fille que si, elle pouvait s'occuper de sa mère, mais elle n'en démordait pas. J'ai ensuite appelé trois autres membres de la famille, en espérant que l'un d'entre eux pourrait apporter la petite aide dont ma patiente avait besoin après sa crise cardiaque. J'ai appelé un centre de rééducation, qui a rejeté sa mutuelle. Bref, ce soir je ne sais pas ce qu'il va advenir de cette pauvre femme.

Le pire, c'est que c'est une très gentille personne. Je la ramènerais chez moi si je le pouvais. Bien sûr, je dis toujours ça. Si je faisais à ma guise, ma maison serait remplie de patients dont les familles ne veulent pas s'occuper.

Quoi qu'il en soit, il est presque 18 heures quand j'entre enfin la voiture dans notre garage. Le pick-up d'Enzo est stationné devant la maison : au moins, il est là, avec les enfants. Je ne suis pas au niveau de Janice en termes de surprotection, certes, n'empêche que je déteste que mes enfants restent seuls à la maison plus d'une heure ou deux.

Je déverrouille la porte d'entrée, en essayant de me débarrasser de la tension de ma journée de travail. Sitôt que je pénètre dans le vestibule, je remarque le silence. Quand les enfants sont à la maison, surtout Nico, ce n'est jamais aussi silencieux.

— Ohé ? j'appelle.

Pas de réponse.

Je fais le tour du rez-de-chaussée. La maison est loin d'être aussi grande que celle d'à côté, mais il me faut tout de même quelques minutes pour parcourir tout cet espace. Je commence par la cuisine, qui a l'air dans le même état que lorsque j'ai préparé les bols de céréales des enfants avant de partir ce matin. (Janice m'a récemment exprimé son horreur et sa surprise

quand je lui ai indiqué que je leur donne un petit déjeuner dépourvu de toute protéine carnée.)

Bref. Il n'y a personne au rez-de-chaussée. J'en suis sûre.

Je me dirige ensuite vers le jardin : Nico doit y être, à lancer sa balle et tâcher de briser une deuxième fenêtre. Mais quand je sors, tout ce que je vois, c'est la pelouse parfaitement tondue et d'un vert éclatant.

D'accord, ils ne sont pas non plus dans le jardin.

Je monte à l'étage. Les enfants ont pris l'habitude de fermer la porte de leur chambre, en partant à l'école, alors que celle de notre chambre parentale reste ouverte. La pièce est vide. Ce constat fait, je tape à la porte de la chambre d'Ada.

Pas de réponse. Aucun son ne me parvient de l'intérieur.

Je tourne la poignée et pousse la porte. Comme toujours, le lit est parfaitement fait. Je n'ai jamais besoin de le lui rappeler. Franchement, je pense que ça la dérangerait de partir à l'école avec son lit défait. Sa bibliothèque est remplie de livres de poche et de livres reliés. Et sur une étagère, elle expose quelques coupes qu'elle a remportées. Pour un concours de sciences et aussi quelque chose qui s'appelle un concours de mathématiques, ne me demandez pas en quoi ça consiste. Quoi qu'il en soit, pas d'Ada ici.

Peut-être qu'ils jouent ensemble dans la chambre de Nico.

C'est donc là mon dernier arrêt. Je tape à sa porte, le ventre serré en attendant d'entendre sa voix enfantine me crier d'entrer. (Ou de ne pas entrer.) Mais là non plus, pas de réponse.

J'ouvre la porte si brusquement que je manque de tomber dans la pièce. Contrairement à la chambre de ma fille, c'est le bazar. Les couvertures en un gros tas désordonné au centre du lit, du linge éparpillé partout. Et cette affreuse mante religieuse, toujours dans l'enclos à côté de son lit. Petit Kiwi est là, mais pas Nico.

Où sont-ils donc passés ?

21

OK, pas de raison de paniquer.

Le pick-up d'Enzo est devant la maison, il est donc passé par chez nous. Il a dû les emmener quelque part. Sauf que… ce n'est pas comme si notre ville était praticable à pied. Où a-t-il pu aller sans son pick-up ?

Je sors mon téléphone de la poche de mon pantalon et tape un message à Enzo : « Où es-tu ? »

Je fixe l'écran, attendant une réponse. Rien. On m'indique que le message a été remis, mais pas lu.

N'ayant pas envie d'attendre qu'il réponde à mon texto quand ça lui chantera, je clique sur son nom depuis mes favoris pour l'appeler. Le téléphone sonne une fois, deux fois… une demi-douzaine de fois. Puis je tombe sur la messagerie vocale.

Là encore, ça ne devrait pas être inquiétant en soi. Quand Enzo est au travail, il ne décroche jamais son téléphone. Son équipement est douloureusement bruyant et il porte souvent des gants épais qui ne lui permettent pas de manipuler un téléphone. Cela dit, il ne peut pas être sur un chantier, puisque son pick-up est dans la cour.

Un mauvais pressentiment me noue le ventre. Comme si quelque chose s'était passé.

Je redescends l'escalier en trombe, manquant de dégringoler. Je vérifie au salon et à la cuisine une dernière fois, à la recherche d'un mot que m'aurait laissé Enzo, pour m'annoncer qu'il a emmené les enfants manger une glace ou quelque chose de ce genre.

Mais il n'y a pas de message. Rien.

Je reprends mon téléphone : dois-je appeler la police ? Ça me paraît tout de même excessif, comme réaction. Ce serait une chose si les enfants avaient disparu seuls, mais comme c'est aussi le cas de mon mari, je peux supposer qu'ils sont ensemble. Enzo va penser que j'ai perdu la boule si j'appelle la police. Et puis je ne fais pas confiance aux flics – après avoir passé dix ans en prison pour des raisons que je trouve toujours un peu injustes, je ne peux pas empêcher ce genre de sentiment. Il n'y a qu'un seul policier en qui j'aie confiance, mais je ne l'appellerais pas à moins d'une urgence absolue. Or ce n'est pas une urgence… pas encore.

OK, il faut que je réfléchisse de façon logique. Enzo et les enfants ne sont pas là, mais son pick-up, si. Ça signifie que là où ils sont allés, ils s'y sont rendus à pied. Le plus probable, c'est qu'ils sont encore dans l'impasse.

Je passe la porte, en essayant de calmer les battements affolés de mon cœur. Ça ne doit pas être bon pour ma tension artérielle. J'ai pris un cachet ce matin, comme tous les jours depuis une semaine, et Enzo m'a acheté un brassard pour surveiller ma tension au quotidien, mais elle est toujours élevée. Elle n'a pas baissé d'un iota, en réalité.

Je fais mon premier arrêt au 12 Locust. En m'approchant de la porte d'entrée, j'entends du bruit en provenance du jardin. On dirait le matériel d'Enzo, ce qui est bon signe. Il est allé travailler dans le jardin de Suzette, et il aura pris les enfants avec lui.

J'appuie sur la sonnette et, après ce qui me paraît une éternité, Suzette arrive à la porte. Elle sourit en me voyant, mais il y a quelque chose dans ce sourire qui me donne la chair de poule. Je n'ai qu'une envie : récupérer ma famille et me tirer d'ici.

— Millie ! s'exclame-t-elle. Oh là là, tu es toute décoiffée ! Tu vas bien ?

— Ça va, je marmonne. Euh, est-ce qu'Enzo et les enfants sont là ? Je dois ramener tout le monde à la maison et lancer le dîner.

— Enzo est ici dans le jardin, confirme-t-elle. Il me donne tout un tas de conseils utiles pour le jardinage. Honnêtement, c'est un génie, Millie.

— Les enfants sont là aussi ?

Elle secoue la tête, perplexe.

— Non, juste Enzo. Je n'ai pas vu les enfants. Nicolas a cassé assez de choses chez moi, il me semble, non ?

Le soulagement que j'ai ressenti il y a une minute s'évapore complètement.

— Les enfants ne sont pas chez toi alors ?

— Non…

En arrivant à la maison, je me suis rassurée à la pensée que les enfants devaient être en sécurité, car avec Enzo. Mais s'il n'est pas avec eux, où sont-ils ?

Je fouille le visage de Suzette : elle se moque de moi ou quoi ? Faire craindre à une mère que ses enfants ont disparu n'est pas ce que je qualifierais de plaisanterie amusante, mais qui sait avec cette femme. Sauf que je ne pense pas qu'elle plaisante. Elle déteste les enfants, je sais bien qu'elle ne voudrait pas d'eux chez elle.

— Peux-tu aller me chercher mon mari, s'il te plaît ? je croasse.

Sa voix s'adoucit.

— Bien sûr. Un instant.

Une seconde plus tard, Enzo sort par l'arrière de la maison d'un pas

pressé. Il a le même pli entre les sourcils qu'Ada parfois.

Ada… j'espère qu'elle va bien. Où peut-elle être ? Cette enfant ne partirait *jamais* sans me prévenir.

— Millie ? lance Enzo, les sourcils froncés. Qu'est-ce qui se passe ?

Je me tords les mains.

— Je viens de rentrer à la maison et les enfants ne sont pas là. Je… Je pensais qu'ils étaient avec toi.

Enzo baisse les yeux vers sa montre et ceux-ci s'arrondissent.

— Tu viens juste de rentrer ? Maintenant ?

Je n'apprécie pas son air de me juger.

— Je te signale que tu n'étais pas à la maison non plus.

— Parce que je pensais que tu y serais, réplique-t-il.

Je ne comprends pas son raisonnement. Puisqu'il est rentré à la maison avant moi, il devait savoir que je n'étais pas là, vu que ma voiture n'était pas dans le garage. Pourtant, il est quand même ressorti.

— Tu as vérifié dans le jardin ? intervient Suzette d'un ton peu amène.

Mon visage brûle.

— Oui. J'ai vérifié partout.

Enzo regarde notre maison par-dessus mon épaule.

— Je suis sûr qu'ils se cachent là-dedans quelque part. On va aller voir. Ada ne se serait pas enfuie.

J'ai du mal à le suivre tant il sprinte à travers la cour jusqu'à notre porte. Il piétine même l'herbe, écrasant les brins avec ses bottes : il faut qu'il soit vraiment inquiet. Ce qui, par capillarité, fait encore grimper mes propres craintes. En général, il est le plus décontracté de nous deux.

Je cavale derrière lui, un peu distancée, et Suzette arrive encore derrière. Pourquoi nous suit-elle ? Ce ne sont pas ses affaires ! Je suis tentée de me retourner et de l'envoyer paître, mais ma voisine est le cadet de mes soucis, là.

Où diable sont mes enfants ? S'ils ont disparu…

La porte d'entrée est toujours déverrouillée, et Enzo la pousse. Comme tout à l'heure, le rez-de-chaussée est complètement silencieux, si l'on excepte le bruit de mon cœur qui bat la chamade.

— La porte n'était pas fermée à clé quand tu es rentrée ? me demande Enzo.

— Si. C'est moi qui l'ai déverrouillée.

Je me rappelle très bien avoir sorti mes clés de mon sac à main.

— C'est un quartier très sûr, insiste Suzette. Je dis toujours à mes clients que le taux de criminalité y est parmi les plus bas du pays.

La ferme, Suzette. Ce n'est pas le moment de nous assommer avec ton speech de vendeuse !

— Ada ! appelle Enzo. Nico !

Pas de réponse. Mon cœur bat si vite que j'en ai le vertige.

— Millie, tu peux appeler l'école ? Ils sauront peut-être nous dire s'ils sont montés dans le bus pour rentrer.

— L'école sera fermée, je lui rappelle. Mais je peux appeler la… la police…

— La police ? explose Suzette, ses yeux bleu-vert écarquillés. Ça me paraît un peu extrême. Tu veux vraiment faire venir la police ici ? Les enfants sont probablement en train de faire du vélo quelque part.

Enzo lui lance un regard acéré.

— Ada n'a pas de vélo. Et ils ne seraient pas partis sans prévenir. Jamais de la vie.

— Nico si, marmonne-t-elle tout bas.

— Ada ! appelle-t-il de nouveau. Nico !

Je replonge la main dans ma poche pour en sortir mon téléphone. Nous devons appeler la police. Une partie de moi rechigne à le faire, parce que ça va rendre la situation réelle. Ils ne seront plus deux gamins qui se sont juste égarés et que l'on retrouve bientôt dans le jardin d'un voisin. Ils auront vraiment disparu. Cela dit, les premières heures qui suivent la disparition d'un enfant sont cruciales. Il ne faut pas perdre de temps.

Suzette m'attrape le bras, ses ongles mordant ma peau nue.

— Allons, tu es ridicule. N'appelle pas la police.

Je lève les yeux vers son visage parfaitement maquillé et, l'espace d'un instant, j'y vois un éclair de vraie panique. Pourquoi Suzette ne veut-elle pas que j'appelle la police ?

Enzo est debout près de l'escalier, figé, les yeux rivés sur le papier peint. Il regarde quelque chose sous les marches, sans que je sache ce qui a attiré son attention. Je me défais de l'emprise de Suzette et le rejoins. Et je vois ce qu'il observe.

Il y a une fissure dans le papier peint.

Non, c'est plus qu'une fissure. Le papier peint a été complètement déchiré en une ligne droite. Et le motif de la déchirure a la forme exacte d'une petite porte, dont le haut arrive à l'épaule d'Enzo. Habituellement, il y a une grande plante d'intérieur à cet endroit, mais elle a été déplacée pour révéler le contour de la porte.

— *Che diavolo ?* marmonne mon mari.

Il pousse contre l'espace ainsi délimité dans le mur. À notre grande surprise, la paroi se déplace et commence à s'ouvrir. Ça lui demande un certain effort, et un terrible grincement emplit la pièce.

Et je suis frappée par une évidence.

— Oh, mon Dieu ! je m'écrie. C'est ça ! C'est le raclement que j'ai

entendu !

Je n'ai donc pas imaginé ce bruit qui a tant hanté mes nuits. Il était bien réel. Et il provenait de ma maison. De cette porte cachée quand elle s'ouvre et se ferme.

Seulement… qui était chez moi, à ouvrir et fermer cette porte pendant que le reste de la maisonnée dormait ?

22

J'attrape le bras d'Enzo avant qu'il puisse ouvrir la porte. Même si je suis pressée de retrouver les enfants, je suis soudain terrifiée à la perspective de ce qui se cache derrière cette porte.

— S'il te plaît, fais attention, je le supplie.

Il prend le temps de me regarder une seconde, histoire de ne pas se montrer indifférent à ma mise en garde. Puis il pousse la porte en grand.

C'est une petite pièce, pas beaucoup plus grande qu'un placard. Il n'y a pas de fenêtre, ce qui la rend claustrophobique et étouffante. Je scrute l'espace exigu, vaguement éclairé par une ampoule vacillante.

Et là, dans le coin de la pièce, Ada et Nico sont accroupis au sol, les yeux levés vers nous. Les miens s'emplissent de larmes de soulagement.

— Ada ! Nico ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Comment vous avez trouvé cette pièce ? Votre père et moi étions morts d'inquiétude !

Les enfants se lèvent précipitamment, arborant tous deux la même expression de culpabilité. Je ne sais même pas lequel embrasser en premier, mais Enzo prend Ada dans ses bras, alors je me tourne vers Nico. Il se raidit d'abord, puis enfouit son visage dans ma poitrine. Accrochée à lui, je jette un coup d'œil à la petite pièce. Elle fait environ la moitié de la taille des chambres des enfants. L'épaisse couche de poussière que je vois partout m'indique que personne n'y est entré depuis des années. Je suis surprise que la lumière fonctionne encore. Dans un coin, il y a un petit tas de clous rouillés. Dans un autre, une petite pile de bandes dessinées, où je reconnais celles de Nico.

— Pardon, maman, dit mon fils. J'ai trouvé cette salle de jeux. Je ne savais pas que c'était interdit.

Il n'y a que mon fils pour déchirer le papier peint tout neuf, tomber sur une pièce sale, dégoûtante même, remplie de clous rouillés qui vous filent à coup sûr le tétanos et en faire sa salle de jeux. Et apparemment, si j'en crois le nombre de fois où j'ai entendu ce bruit de raclement qui a failli me donner une crise cardiaque, il s'est faufilé dans ce réduit plusieurs nuits par semaine.

— On vous a appelés plein de fois ! je dis. Vous ne nous avez pas entendus ?

Ada se détache d'Enzo et s'essuie les yeux. Elle pleure à chaudes larmes, maintenant. Et quand je porte les doigts à mon propre visage, je comprends que moi aussi.

— On n'a rien entendu ! sanglote ma fille.

Suzette nous a rejoints dans la minuscule pièce, dont elle examine la porte.

— La couche d'isolant a l'air très épaisse. Difficile pour eux d'entendre quoi que ce soit.

— On n'a rien entendu du tout, confirme Nico.

Suzette est en train de passer la pièce en revue, comme si elle l'évaluait en vue de la remise en vente de la maison lorsque, inévitablement, nous ne pourrons plus payer l'emprunt.

— Je n'avais même pas idée de l'existence de cette petite pièce dans cette maison. Ils ont dû poser du papier peint par-dessus la porte lors de la rénovation. Ils ont peut-être estimé qu'elle n'était pas suffisamment sûre, ajoute-t-elle en levant les yeux au plafond.

Je lance aux enfants un regard sévère.

— Je n'en reviens pas que vous vous soyez cachés dans une pièce inconnue de la maison qui n'a même pas de plafond sûr.

— Je suis désolée, renifle Ada.

Nico ne réitère pas ses excuses, mais il baisse les yeux.

Mon rythme cardiaque semble avoir repris un rythme à peu près normal. Et ma tension artérielle… Eh bien, je suis sûre qu'elle est encore élevée, puisqu'elle l'est toujours. Mais au moins, je n'ai plus l'impression d'être sur le point de faire une attaque.

— Très bien. On va tous évacuer cette pièce dangereuse, s'il vous plaît.

Je fais sortir les enfants d'abord, Enzo les suit, en se baissant pour éviter de heurter le cadre de la porte, puis c'est moi. Suzette s'attarde pour observer encore le minuscule espace. Je jure devant Dieu que si elle suggère de transformer cette pièce en une sorte de salle de jeux ou quelque chose du genre, je ne suis pas sûre de me retenir de la gifler. Je n'aime pas du tout les espaces clos comme celui-ci. J'ai vécu une mauvaise expérience dont je ne suis pas certaine de me remettre complètement un jour.

— Je suis désolée, répète Ada en s'essuyant les yeux. On ne retournera plus jamais là-dedans. Promis.

Elle a l'air vraiment chamboulée. Ada prend tout très à cœur.

— Je sais, ma chérie.

Elle a beau essayer de se maîtriser, la pauvre enfant continue de pleurer. Toutefois, il y a quelque chose de bizarre : quand nous sommes entrés dans la pièce, ses yeux étaient déjà rouges et gonflés. Comme si elle avait pleuré avant notre arrivée.

Pourquoi ces larmes ?

23

Après la frayeur de ce soir, Enzo ne quitte pas les enfants des yeux une milliseconde. Il passe deux heures à jouer au baseball dans le jardin avec Nico, et il convainc même Ada de jouer le rôle du receveur. À l'heure du coucher, ils sont tous les deux épuisés, contrairement à Enzo qui semble encore déborder d'énergie lorsqu'il enlève son t-shirt et son pantalon de travail.

— Tu as vérifié ta tension artérielle ce soir ? me demande-t-il.

Vous savez quoi ? Je commence à en avoir plus qu'assez qu'il me casse les pieds avec ma tension artérielle. Alors… je lui mens.

— Oui.

Je l'ai prise ce matin. Après toute l'excitation de ce soir, je ne veux même pas savoir où elle en est maintenant. J'ai fait le bilan complet recommandé par mon médecin, et tout était normal par ailleurs. Je suis juste malchanceuse et mal fichue.

— Tu as essayé la méditation ? me demande-t-il.

Il a cherché tout un tas de techniques de relaxation censées faire baisser la tension, puis il a imprimé autant d'articles. La méditation étant en tête de liste, il m'a acheté un livre sur le sujet, qui prend maintenant la poussière dans l'une de nos bibliothèques.

— Et toi, tu as essayé la méditation ? je réplique. C'est super ennuyeux.

Il s'esclaffe.

— D'accord, alors on le fait ensemble ?

— Peut-être une autre fois.

— D'accord. Pourquoi pas un massage ?

La façon dont il remue les sourcils me fait rire. Enzo fait de très bons massages. S'il est partant, c'est tentant, mais je suis trop fatiguée. Et puis, un massage n'est jamais un simple massage. Pas avec lui.

— Peut-être plus tard, dis-je.

Il grimpe dans le lit à côté de moi et se glisse sous les draps.

— Je n'en reviens pas qu'on ait une pièce en plus et qu'on n'était même pas au courant, songe-t-il tout haut.

— Ce n'est pas une pièce en plus. C'est un danger.

— Elle est peut-être pas sûre en ce moment, non, convient-il. Mais je

parie qu'avec un peu de travail, on pourrait la rendre utilisable.

— On ne va pas faire ça, Enzo.

— Pourquoi ?

Je lève les mains.

— Sérieusement, tu as besoin de me poser cette question ? Tu sais pourtant ce que m'inspirent les petits espaces clos.

Il sait. Il sait tout ce que j'ai vécu par le passé et mon enfermement dans un endroit comme celui-là, dont je ne pouvais pas m'échapper. Ce genre d'expérience a de quoi faire naître une claustrophobie incurable.

Ce serait le moment idoine pour qu'il laisse tomber, surtout s'il s'inquiète de ma tension artérielle. Mais pour des raisons qui m'échappent, il ne se tait pas.

— On pourrait l'arranger, insiste-t-il. Suzette dit que…

— Ah ? Qu'est-ce qu'elle dit, Suzette ? S'il te plaît, raconte-moi tout ce que pense Suzette.

Il se pince les lèvres.

— Ben, elle est agent immobilier. C'est le genre de truc qu'elle fait. Elle propose son expertise.

— Tu sais, lui dis-je, tu gagnerais peut-être plus d'argent si tu passais plus de temps à travailler et moins de temps dans son jardin.

— Je suis qu'un tout petit peu dans son jardin.

— Tu y es toujours fourré ! j'explose. Même au milieu de la nuit, en plus !

Je n'avais pas encore eu l'occasion de revenir sur la fois où je l'ai trouvé dans le jardin de Suzette à 22 heures, et le moment me semble parfaitement bien choisi, surtout que je suis déjà en colère.

Il me regarde en clignant des yeux.

— Je sais pas de quoi tu parles.

— Il y a quelques semaines, je t'ai vu sur la pelouse de Suzette, en train de lui parler pendant que je mettais les enfants au lit. Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

— Je m'en rappelle pas.

Il a l'air si sincère qu'il est très tentant de le croire.

— Elle avait une question à poser. Je crois… qu'elle voulait un rosier.

— À 10 heures du soir ?

Il hausse les épaules.

— C'est pas si tard.

Peut-être pas pour lui, qui est debout jusqu'à point d'heure.

— Écoute, reprend-il. On parle pas de Suzette, là. C'est moi qui ai eu l'idée de transformer la pièce. Je pense que ce serait bien d'avoir de l'espace en plus.

— De l'espace en plus ? je m'emporte. Enzo, le dernier endroit où on a vécu était un trois-pièces dans le Bronx. Pour moi, on vit déjà dans un palais, ici.

Il fronce les sourcils.

— C'est juste que… c'est beaucoup plus petit que la maison de Suzette et Jonathan. Tu veux pas de cette pièce en plus ?

Rien que l'idée me fait frissonner.

— Je ne veux plus jamais entrer dans cette pièce. Et je pensais que toi, en particulier, tu comprendrais ça et ne viendrais même pas me le proposer. Si tu veux faire quelque chose de cette pièce, va donc racheter du papier peint et condamne-la pour que je n'aie plus jamais à la voir. D'accord ?

Il ouvre la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais se ravise. Il me connaît assez bien pour savoir que je ne céderai pas sur ce point. Mais en même temps, je vois qu'il en a toujours envie. Il veut transformer cet affreux réduit en une salle de jeux, un bureau ou je ne sais quoi.

— D'accord, consent-il enfin. On en discutera plus tard.

Ou jamais.

24

Lorsque je rentre du travail le lendemain, ça sent la colle dans toute la maison. Ce n'est pas agréable.

— Enzo ? j'appelle.

Je suis presque sûre qu'il est à la maison. Une fois encore, j'ai vu son pick-up garé devant. Mais peut-être qu'il est de nouveau chez Suzette. Ou caché derrière un mur, dans quelque passage secret où je ne le trouverai jamais. Après hier, je ne sais plus à quoi m'attendre.

— J'suis là ! répond-il, comme par miracle.

Je me laisse guider par le son de sa voix derrière la cage d'escalier. Et il est là, en train d'étaler de la colle sur le mur en dessous. Il y a une bâche sous ses bottes ainsi qu'un rouleau de ce qui ressemble à du papier peint au sol.

— J'ai appelé l'agent immobilier, me raconte-t-il. Je lui ai demandé où les anciens propriétaires avaient acheté le papier peint, et je suis allé en acheter un autre rouleau.

— Pourquoi ?

Il abaisse le pinceau en pivotant vers moi.

— Tu as dit que tu voulais condamner la pièce. Donc c'est ce que je vais faire.

Je suis abasourdie. J'étais quasi certaine qu'il nous faudrait encore au moins cinq ou six disputes à propos de cette pièce avant qu'il accepte de la condamner. Et pourtant le voilà, attelé à la tâche, de son plein gré. Je n'ai pas eu à le lui répéter une seule fois.

— Pardon de m'être disputé avec toi hier, ajoute-t-il avec douceur. Je comprends ce que tu ressens. Et en vérité…

Il regarde la fissure dans le mur, seul signe restant de la présence d'une porte dissimulée là : même la charnière est à l'intérieur.

— Moi aussi, ça me rend nerveux.

À ses mots, un frisson me parcourt. Cette pièce est minuscule et étouffante. Je ne peux même pas imaginer ce qu'on ressentirait à y être enfermé. En fait, si, je peux l'imaginer. C'est bien là le problème.

Il tend vers moi sa main qui ne tient pas la colle.

— Ça va mieux maintenant ?

Je prends sa paume et m'apprête à répondre « oui », mais soudain une peur terrible me saisit. Nous n'avons pas regardé à l'intérieur de cette pièce depuis hier. Et si l'un des enfants y était retourné ? Et si nous avions scellé la pièce avec eux coincés à l'intérieur ? Après tout, elle est insonorisée.

— Tu peux ouvrir la porte ? je lui demande.

Il fronce les sourcils.

— Mais… elle est recouverte de colle.

Pas faux. Tout le mur est enduit de colle, ce qui rendrait vraiment très difficile l'ouverture de la porte. Pourtant, je ne peux me défaire de l'idée que quelqu'un pourrait être coincé là-dedans. Et que la prochaine fois que j'entendrai le raclement, ce sera cette personne qui essaie de s'échapper.

— Millie ?

J'avale une boule dans ma gorge.

— C'est juste que… j'ai peur que…

— Les enfants sont à l'étage, dit-il doucement. Je leur ai demandé s'ils voulaient aider avant de commencer. Ils ont pas voulu.

D'accord, je suis ridicule. Il n'y a aucune raison d'arracher cette porte et de causer un énorme gâchis juste parce que je suis paranoïaque.

— Je peux t'aider ?

Il m'adresse un sourire radieux.

— J'aimerais beaucoup.

Nous nous mettons donc au travail, étalant les lés de papier peint sur la porte secrète. Je ne suis pas tranquille tant que la porte n'est pas complètement recouverte. Et même là, je n'arrive pas à me débarrasser du sentiment que cette pièce cachée reviendra me hanter.

25

Je suis dans mon bureau, au travail, quand je reçois un appel de l'école des enfants.

Il n'y a rien de plus effrayant que d'être appelé par l'école de son enfant. À quelle bonne nouvelle puis-je m'attendre, à 13 heures ? Aucune. Le directeur n'interrompt pas une journée de travail pour annoncer qu'un enfant a gagné un concours d'orthographe.

Ils n'appellent que pour les problèmes. Comme il y a deux ans, quand Nico est tombé de la cage à écureuil et s'est cassé le bras. C'était un appel à 13 heures.

En plein milieu d'un coup de fil avec une famille anxieuse dont je n'arrive pas à me dépêtrer, je ne peux que fixer l'écran de mon téléphone portable, de plus en plus paniquée. Le temps que je parvienne à mettre un terme à l'appel en cours, celui de l'école est tombé sur la messagerie vocale. J'écoute le message :

« Madame Accardi, Margaret Corkum à l'appareil. Je suis la directrice de l'école primaire de Frost. Pourriez-vous s'il vous plaît me rappeler tout de suite au… »

La voix de la directrice est plate et inamicale. Décidément, non, on n'est pas sur du concours d'orthographe. D'une main tremblante, je compose rapidement le numéro qu'elle m'a donné.

— Margaret Corkum, fait la voix à l'autre bout du fil.

— Allô ? Ici Millie Accardi… Vous avez essayé de me joindre…

— Merci de me rappeler, madame Accardi, reprend-elle sur le même ton raide que dans le message vocal. Je suis la directrice de l'école. Je crois que nous nous sommes brièvement rencontrées lorsque vous avez effectué la visite de l'établissement, avant la rentrée de vos enfants chez nous.

Je me rappelle vaguement la principale Corkum : une femme agréable, d'âge moyen, aux cheveux gris coupés court.

— Ah oui. Est-ce que tout… Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle se racle la gorge.

— J'appelle au sujet de votre fils, Nicolas. Il va bien, mais il faudrait que vous veniez tout de suite.

J'agrippe le téléphone plus fort, au point que mes doigts commencent à

picoter.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle hésite.

— Je préférerais vraiment que vous veniez pour que nous puissions parler en personne. Votre mari est déjà en route.

Ils ont aussi appelé Enzo ? Oh, mon Dieu, ce n'est pas bon du tout.

Je regarde ma montre. Je suis censée rencontrer la famille d'un patient dans vingt minutes, mais ma propre famille doit passer en priorité. Je peux demander à quelqu'un de me remplacer.

— J'arrive tout de suite.

26

Je me rends à l'école en trombe, l'esprit tellement préoccupé que je manque de griller un feu rouge. J'ai reçu pas mal d'appels des écoles des enfants au fil des ans, mais c'est la première fois qu'on me dit de venir sans me donner aucune explication sur ce qui s'est passé. Au moins, la directrice a dit que Nico allait bien. Il n'est pas mort et il n'est pas à l'hôpital. Elle a affirmé qu'il allait bien.

Mais si quelqu'un d'autre était blessé ? Cette pensée me hante.

Lorsque j'arrive, je suis rassurée de ne pas voir d'ambulances ou de camions de pompiers alignés devant l'école. À l'accueil, on me fait signer une fiche et il leur faut une éternité pour établir un petit autocollant d'identification temporaire à coller sur ma poitrine. Je suis les instructions jusqu'au bureau de la directrice, où je trouve Enzo déjà assis devant sur une de leurs chaises en plastique inconfortables. Il se lève quand il me voit.

— Ils m'ont dit d'attendre que tu arrives, dit-il.

— Tu sais ce qui se passe ?

Il secoue la tête. Même s'il n'est pas plus avancé que moi, je suis vraiment contente qu'il soit là. Enzo peut être incroyablement charmant et, si Nico a des ennuis quels qu'ils soient, ça pourrait s'avérer utile. Même si je préférerais qu'il n'ait pas autant de terre sur les bottes. On le suit à la trace au sol.

Nous nous rasseyons sur les chaises en plastique. Enzo tape du pied au sol et, au bout d'une minute, il tend la main pour prendre la mienne. Nous échangeons un regard anxieux.

— Je suis sûre que ce n'est rien de grave, lui dis-je, même si je n'en ai pas la moindre preuve.

— C'est rien. J'ai pas vu d'ambulance, acquiesce Enzo.

Exactement la remarque que je me suis faite.

— Cette école est tellement snob, je reprends, si ça se trouve son jean était un peu trop déchiré et voilà.

— C'est vrai que son jean est pas mal déchiré, convient-il.

Il me serre la main. Aucun de nous deux ne le pense vraiment.

Enfin, la directrice ouvre la porte de son bureau, et je la reconnais à peu près telle que dans mon souvenir, jusqu'à sa tenue, chemisier blanc et

pantalon beige fluide, comme le jour de la visite. Contrairement à ce jour-là, en revanche, elle ne sourit pas.

— Entrez, s'il vous plaît, nous dit-elle.

Enzo exerce une dernière pression sur ma main et nous la suivons dans le bureau. Nico y est déjà assis, et quand je vois son visage, je sursaute. Il a ce qui va assurément devenir un œil au beurre noir, et le col de son t-shirt est déchiré. Par ailleurs, on dirait qu'il s'est roulé dans la terre.

— Comme vous pouvez le voir, Nicolas s'est battu pendant la récréation aujourd'hui, annonce la directrice.

Nico ne nous regarde même pas. Il a la tête basse, comme il se doit.

Je n'en reviens pas qu'il ait été pris en train de se battre. Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Il a eu des ennuis pour des tas de raisons, mais jamais pour un acte de violence.

— Qui a commencé la bagarre ? demande Enzo.

La directrice Corkum se pince les lèvres.

— Nicolas.

— Nico ! je m'écrie. Comment tu as pu faire ça !

— Désolé, marmonne-t-il dans son t-shirt déchiré.

— Pourquoi ? demande Enzo à la directrice. Pour quelle raison ils se battaient ?

— L'autre garçon se moquait d'une fille sur le terrain de jeu, explique Corkum. Ce qui n'était pas un comportement acceptable évidemment. Mais la réaction de Nicolas a été complètement inappropriée. Il aurait pu en parler à un enseignant ou, s'il ne voulait pas impliquer les instituteurs, utiliser ses propres mots. Au lieu de quoi, il a donné un coup de poing dans le nez de l'autre garçon.

— Alors mon fils prend la défense d'une fille, résume sèchement Enzo, et maintenant il a des ennuis ?

— Monsieur Accardi, votre fils a des ennuis pour s'être battu dans l'enceinte de l'école, réplique la directrice d'un ton raide. L'autre garçon est aux urgences et pourrait avoir le nez cassé.

Mon mari agite la main comme si ce n'était pas grave, ce qui me fait grimacer.

— Je me suis cassé le nez une fois. Il fonctionne encore, élude-t-il.

Au temps pour moi qui espérais qu'Enzo nous tire de cette situation par le charme, il ne fait qu'empirer les choses. Je ne sais pas ce qu'il a dans la tête, mais nous devrions plutôt être en train de nous confondre en excuses, en ce moment.

— Nous sommes vraiment désolés de ce qui est arrivé, dis-je à la directrice. Il sera puni, je vous l'assure.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas suffisant, compte tenu des

circonstances, affirme Corkum. Nous allons devoir renvoyer Nicolas pour le reste de la semaine.

C'est ce que je redoutais depuis la seconde où j'ai vu le visage de Nico, mais maintenant qu'elle l'énonce, j'ai envie de fondre en larmes. Renvoyé ? Comment cela peut-il arriver ? Comment cette exclusion va-t-elle affecter son avenir ? Les collèges sont-ils informés des renvois survenus en primaire ?

Non, ce n'est pas ça, le problème. Le problème, c'est que pour une raison ou une autre, Nico a décidé de frapper un autre garçon alors qu'il est assez grand pour savoir qu'on ne se comporte pas ainsi.

— Très bien, dit Enzo. On rentre à la maison alors.

Nico ne croise même pas notre regard pendant tout le trajet de la honte depuis l'école jusqu'à la voiture. Il n'est pas le meilleur gamin du monde en matière de gestion de ses impulsions, mais il n'a jamais rien fait de tel auparavant. Il ne m'a même jamais tiré les cheveux quand il était bébé. Il n'est pas violent.

En tout cas, il ne l'avait jamais été.

Dès que nous sommes sur le parking, Enzo pose une main sur l'épaule de Nico.

— Qui était ce garçon avec qui tu t'es battu ?

Les épaules de Nico s'affaissent.

— Caden Ruda. C'est un con.

— Ça n'a pas d'importance qu'il soit un con, le sermonné-je. Tu ne peux pas commencer une bagarre comme ça.

— Je sais, marmonne Nico.

— Ta mère a raison, renchérit Enzo, avant de marquer une pause. Mais ne pense pas non plus que c'est pas bien de prendre la défense de quelqu'un qui est victime de harcèlement.

Les yeux sombres de Nico s'écarquillent aux paroles de son père.

— Enzo, je le reprends sèchement. Nico s'est mis dans de gros problèmes. Il a donné un coup de poing à un enfant !

— Un enfant qui le méritait.

— On n'en sait rien !

Il plisse les yeux.

— J'aurais pensé que toi, plus que n'importe qui, tu comprendrais à quel point il est important de prendre la défense de quelqu'un qui a des problèmes.

Il a raison. J'ai toujours défendu les personnes en difficulté. Et où cela m'a-t-il menée ? Je suis allée en prison parce que j'ai défendu une amie en difficulté – je l'ai empêchée de se faire violer, mais je suis allée trop loin et j'ai perdu dix ans de ma vie. Enzo aussi prend la défense des gens en

difficulté, sauf qu'il a toujours été plus malin. La preuve, il n'est jamais allé en prison, lui.

J'avais espéré que Nico prenne exemple sur lui. Je ne veux pas que mon fils tienne de moi.

— Ce n'était pas la bonne méthode, j'insiste. Nicolas, tu es privé de sortie.

— OK, marmonne-t-il.

— Et tu rentres à la maison dans ma voiture, j'ajoute.

Je ne veux pas risquer qu'Enzo aille lui raconter qu'il est un héros pour avoir cassé le nez d'un autre enfant.

Je déteste que Nico refuse de croiser mon regard et ne présente pas d'excuses sincères. Ça ne lui ressemble pas. Mon fils n'est pas parfait, mais quand il commet des erreurs, il s'empresse toujours de s'excuser. Quand cela a-t-il changé ?

On dirait qu'il grandit, et je ne suis pas sûre d'aimer ce qu'il devient.

27

Je passe voir Nico après le dîner pour m'assurer qu'il va bien. Il a été inhabituellement silencieux pendant le repas et n'a fait que pousser sa nourriture autour de son assiette au lieu de la manger. Enzo, pour sa part, se comporte comme si de rien n'était. Il n'estime vraiment pas que notre fils mérite d'être puni.

Quand j'entre dans la chambre de Nico, il est en train de lire une bande dessinée. Dans le cadre de sa punition, nous lui avons retiré tous ses appareils électroniques, mais il adore les BD. Il est assis sur son lit, ses cheveux noirs ébouriffés, les yeux rivés sur la page devant lui. Son œil gauche a déjà viré au noir et bleu, mais lorsque je m'assieds au bout de son lit, je remarque que ses deux yeux sont injectés de sang.

— Coucou, chéri, dis-je. Comment tu te sens ?

Il ne lève pas les yeux de la BD.

— Ça va.

— Tu es perturbé par ce qui s'est passé aujourd'hui à l'école ? C'est normal si tu l'es.

— Non.

Je lâche un soupir.

— Nico. Tu veux bien me regarder ?

Il lui faut quelques secondes pour arracher ses yeux de son livre.

— Il n'y a pas de problème. Ça va. J'ai juste envie de lire.

Je plisse les yeux, pas convaincue.

— Ton œil te fait mal ?

— Non.

Je jette un regard vers l'enclos où réside Petit Kiwi depuis qu'Enzo a infligé sa présence à notre famille. J'essaie d'apercevoir la mante religieuse, mais je ne la vois pas parmi les brindilles et les feuilles. Non, l'animal est invisible. Il n'y a qu'un tas de mouches.

Oh, mon Dieu ! Est-ce que cette horrible bestiole se serait échappée ? Cette journée ne peut pas empirer encore.

— Il est mort, dit Nico.

— Quoi ?

— Petit Kiwi est mort, répète-t-il. Il était en train de muer et… il a dû se

coincer dans la mue, et il est mort.

— Oh !

Je ne sais pas trop comment me sentir face à la mort d'un insecte que je détestais de toutes les fibres de mon être. Nico avait l'air de vraiment l'aimer, néanmoins.

— Où l'as-tu mis ?

— Je l'ai jeté dans les toilettes.

Alors là, je n'en reviens pas. Ça n'a rien d'un enterrement digne de ce nom pour un animal de compagnie bien-aimé, même s'il s'agit d'une horrible mante religieuse. J'aurais cru que Nico nous imposerait une sorte de cérémonie funèbre dans le jardin, avec pierre commémorative et tout.

— Tu l'as jeté dans les toilettes ?

— C'est un insecte, maman, répond mon fils d'une voix exaspérée.

Je ne sais pas trop quoi répliquer à ça. Cependant, il y a quelque chose dans sa réaction que je trouve très perturbant.

— Qu'est-ce que tu vas faire toute la semaine pendant ton renvoi de l'école ?

Je ne sais pas trop moi-même. Il devra venir à mon bureau ou accompagner Enzo dans ses missions.

— Je ne sais pas.

— Peut-être que je peux t'organiser un après-midi jeu avec Spencer quand il aura fini l'école, je suggère. Au moins, ça te fera quelques interactions sociales. Ça te plairait ?

Ils se sont vus quelques fois pour jouer depuis leur première invitation, ils ont l'air de bien s'apprécier.

Nico hausse encore les épaules.

— D'accord.

Puis il reprend sa bande dessinée et recommence à lire. Bon, on dirait que notre conversation est terminée.

Je retourne à notre chambre avec un mauvais pressentiment logé au creux de l'estomac. Je ne sais pas ce qui se passe avec Nico. Il a toujours été impulsif, mais on est passé à un autre niveau, ces derniers temps. Les déménagements sont difficiles pour les enfants. J'espère que ce n'est qu'une mauvaise phase et qu'il va bientôt rebondir et redevenir aussi joyeux qu'avant. Et qu'il va arrêter de tout casser, y compris le nez de ses petits camarades.

Quand j'entre, Enzo est en train de fouiller dans le tiroir de notre table de nuit, les sourcils froncés.

— Millie, m'interpelle-t-il, tu as pris de l'argent dans ce tiroir ?

— Non, pourquoi ?

— J'avais cinquante dollars là-dedans. Je crois, du moins. Et là… il n'y a

plus rien.

— Peut-être un sale coup de Martha, je lâche tout à trac.

Il lève les yeux.

— Martha ?

Je la revois le jour où je l'ai surprise en train de fouiner dans le tiroir du bureau de notre salon. Si elle fouillait dans ce tiroir, pourquoi pas dans notre chambre à coucher ? Je savais que j'aurais dû la renvoyer.

— Elle a fait le ménage ici, alors…

— Oui, c'est ça, accuse-là. Ça s'est bien passé la dernière fois, je me souviens.

Une fausse accusation de plus et Martha mettra fin à son contrat ici. Or elle fait très bien son boulot. Elle est très… efficace. Elle travaille comme une folle et ne se plaint jamais, même pas la fois où j'ai laissé de la vaisselle dans l'évier.

D'un autre côté, je ne veux pas la garder si elle nous vole. Il me semble qu'une personne qui fait bien le ménage sans voler son employeur, ça doit se trouver. En plus, je ne me suis jamais sentie à l'aise avec elle.

— C'est peut-être moi qui ai retiré l'argent, lâche Enzo, pensif. Je pense, oui. Le truc, c'est que je n'en suis pas sûr.

— Enzo, on peut parler de Nicolas ?

Il referme le tiroir. Je le vois lever le menton dans une expression défensive, et je devine déjà comment cette conversation va se dérouler.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire ? C'est injuste.

— Ce n'est pas injuste. Il a donné un coup de poing à un enfant.

Ça me dérange que l'objection fasse sourire Enzo.

— Un garçon est méchant avec une fille et il la défend. C'est bien !

— Casser le nez des gens, non, ce n'est pas top.

— La directrice dit que le nez n'est pas cassé, me rappelle-t-il.

Nous avons effectivement reçu un mail de la directrice pour nous en informer. Et c'est tant mieux, car nous n'aurions pas eu les moyens de payer des frais de justice.

— Il est juste contusionné, d'accord ? C'est rien.

Ça me dérange aussi qu'Enzo ait presque l'air déçu que le nez du gamin n'ait pas été cassé.

— Ce n'est pas la question.

— C'est un garçon. C'est comme ça, les garçons. Ils se battent. Je faisais ça tout le temps quand j'étais petit.

— Tu frappais les enfants au visage quand tu étais petit ?

— Parfois.

D'accord, c'est intéressant à savoir. Je ne sais pas s'il exagère ou si c'est vrai. Comme je l'ai déjà dit, Enzo évite soigneusement de parler de sa vie

avant son arrivée dans ce pays. En revanche, je sais une chose : il a dû fuir l'Italie parce qu'il avait battu un homme à mains nues et l'avait laissé à moitié mort.

Même si, selon lui, le gars le méritait amplement.

Malgré ça, j'ai toujours considéré mon mari comme le plus stable de nous deux. Je peux être une tête brûlée, alors que lui réfléchit toujours à deux fois. Lorsqu'il a agressé cet homme, il ne l'a pas fait dans un accès de colère. C'était son beau-frère et il battait régulièrement sa sœur, jusqu'au jour où il a fini par la tuer. Enzo est allé trouver le type, il l'a réduit en bouillie sanguinolente, puis il a sauté dans un avion pour LaGuardia le soir même. Enzo savait exactement ce qu'il faisait.

Il exerçait une vengeance.

— Il a été renvoyé, Enzo, je lui rappelle. Ce n'est pas rien.

— Renvoyé de l'école élémentaire, c'est pas grand-chose.

C'est frustrant qu'Enzo refuse de reconnaître la gravité de la situation. Ça m'amène à me poser encore plus de questions sur ses jeunes années et sur le garçon qu'il était. Avait-il vraiment pour habitude de se battre comme ça tout le temps ? Peut-être que oui. Après tout, il a réussi à tabasser son beau-frère sans être blessé lui-même. Ce peut être une preuve qu'il avait de l'entraînement.

Enzo Accardi est un homme bon. Je le crois de tout mon cœur. Il s'est toujours bien occupé de notre famille.

Mais je m'interroge de plus en plus sur son passé. Je me demande ce qu'il a fait et ce qu'il est capable de faire.

28

Je ne veux pas que Nico reste à se morfondre à la maison. Il a beau être puni, je tiens quand même à ce qu'il ait une forme de vie sociale, qui ne consiste pas seulement à accompagner Enzo sur quelques-uns de ses chantiers ou à s'asseoir dans mon bureau au travail. Alors, le lendemain matin, pendant que Nico reste dans sa chambre, j'accompagne Ada à l'arrêt de bus pour pouvoir organiser un après-midi jeux avec Spencer.

Comme je m'y attendais, Janice se présente à l'arrêt de bus, son fils en laisse, fermement retenu par son sac à dos. Elle m'adresse un signe de tête cordial, même si je vois bien que si j'avais un fanclub, elle n'en serait pas membre. Au moins, nos garçons sont bons camarades.

Une fois les enfants dans le bus qui les emmène à l'école, je me racle la gorge et j'offre à Janice mon plus beau sourire.

— Dites, ça vous intéresserait que Nico vienne jouer avec Spencer après l'école aujourd'hui ?

Elle ricane.

— Jouer avec Nico ? Vous plaisantez, Millie.

Vu la véhémence de sa réponse, je devrais probablement laisser tomber. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Pourquoi ça ?

— Nico a été renvoyé ! Pour s'être battu !

Elle resserre autour de sa carcasse osseuse le peignoir qu'elle porte par-dessus une longue chemise de nuit.

— Il défendait une fillette victime de harcèlement.

Je sais, je parle comme Enzo, mais son point de vue était valable.

— Ben voyons, rétorque Janice avec un rictus narquois. Honnêtement, Millie, même si ça n'était pas arrivé, je n'avais pas prévu d'autoriser votre fils à revenir chez moi.

— Pourquoi ça ? Spencer l'adore.

Elle repousse ses lunettes à monture en écaille sur l'arête de son nez.

— Spencer n'est qu'un enfant. Je n'ai pas apprécié le comportement de Nico chez moi. Il a été très impoli. Et je l'ai trouvé extrêmement agressif. Ça ne me surprend pas du tout qu'il ait donné un coup de poing à un autre garçon.

Si je déteste l'entendre parler de mon fils de cette façon, une partie de moi brûle d'obtenir plus d'informations de sa part. Qu'a donc fait Nico de si inacceptable chez elle ? Y a-t-il autre chose qui devrait m'inquiéter ? Janice est un peu étrange, cependant elle est très observatrice, je dois lui reconnaître ça.

— Je déteste dire une chose pareille, ajoute-t-elle, mais voilà ce qui arrive quand on travaille toute la journée en laissant ses enfants seuls. Il y a un prix à payer pour faire carrière tout en essayant d'être mère.

— Nico est un bon garçon, je réplique entre mes dents serrées. Le déménagement a été difficile pour lui, voilà tout.

— Oh, ça, je n'en suis pas si sûre, rétorque-t-elle. Son comportement est répréhensible. Et franchement, je n'approuve pas non plus le comportement de votre mari.

— Enzo ? Qu'est-ce qu'il a fait de mal ?

Ses yeux croisent les miens par-dessus le bord de ses lunettes.

— Vous ne trouvez pas… troublant la fréquence à laquelle il rend visite à Suzette ? lâche-t-elle. Et je soupçonne qu'il y a plus que vous ne le pensez.

Mon visage s'échauffe. Comment ose-t-elle insinuer des choses pareilles ?

— Il l'aide dans ses travaux de jardinage, en échange de quoi elle le recommande aux nouveaux propriétaires du quartier. C'est tout à fait innocent.

— Il l'aide à ses travaux de jardinage à l'intérieur de sa maison ? Quand son mari n'est pas là ?

Je déteste le sourire qui se dessine sur les lèvres de Janice lorsqu'elle se rend compte que ses mots ont enfin fait mouche.

— Vous vous trompez, dis-je finalement.

— Non, pas du tout. Je vois des choses par mes fenêtres, Millie.

Je jette un coup d'œil au 12 Locust Street. Pile à ce moment, Suzette sort de chez elle, vêtue d'un peignoir transparent. Entre Janice et elle, on dirait que je suis la seule à avoir décidé de m'habiller ce matin. Suzette récupère le courrier dans la boîte installée à côté de leur porte d'entrée et agite la main à notre intention. Janice lui rend son salut et je me résous à faire de même, cependant je retiens mon souffle jusqu'à ce que Suzette ait regagné ses pénates.

Quand je me retourne vers Janice, elle a un grand sourire aux lèvres, si contente d'elle que j'ai envie de le lui arracher.

— Alors… quoi ? je reprends. Vous surveillez l'impasse toute la journée ? Vous jouez les espionnes ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, me rétorque-t-elle. Vous feriez peut-être mieux de vous y mettre aussi.

Je suis le regard de Janice sur la façade de ma maison. La porte d'entrée s'ouvre et mon mari sort pour relever le courrier. Il porte encore son pantalon de pyjama, mais pas le haut. Il se fend d'un large sourire et nous salue, et tout ce à quoi je pense, moi, c'est : *Ça le tuerait d'enfiler un t-shirt ?*

— Après tout, conclut Janice, elle surveille bien, *elle*.

29

La tuile : j'ai oublié mon téléphone à la maison.

Ça en dit long sur mon état de nerfs ces derniers temps. Mon téléphone, je l'ai pratiquement collé à la main, et pourtant j'ai fait presque tout le chemin jusqu'au travail avant de me rendre compte que je l'avais oublié. Je n'en reviens pas. Pour moi, cet oubli revient à peu près à me pointer au travail à moitié nue.

Je passe quelques minutes à débattre avec moi-même : est-ce que ça vaut la peine de retourner le chercher ? Nico retourne à l'école cette semaine et si je n'ai pas mon téléphone, je vais passer toute la journée à m'inquiéter d'un incident dont je ne serai pas mise au courant. Alors je fais demi-tour et je rentre à la maison pour réparer mon oubli. Heureusement que je n'ai pas de réunion avant 10 heures et que la circulation est fluide.

Je parviens à rentrer en un temps record de vingt minutes, et j'entre dans la maison par le garage. Martha fait le ménage aujourd'hui, ce qui signifie que la maison est remplie de l'odeur de son liquide de nettoyage senteur agrumes. Elle a pris l'habitude d'apporter ses propres produits, et j'adore leur parfum. Je devrais lui demander où elle se les procure pour pouvoir m'en acheter à l'avenir.

Je dois admettre que Martha est étonnante. Je ne suis toujours pas convaincue qu'elle ne soit pas un cyborg, mais je suis heureuse qu'Enzo ait insisté pour l'embaucher. Je lui suis également reconnaissante de m'avoir dissuadée de la renvoyer.

Je vérifie à la cuisine et au salon : aucune trace de mon téléphone. Si Enzo était là, je lui demanderais de m'appeler, mais j'ai l'impression qu'il n'y a personne d'autre que Martha. Je l'entends à l'étage, qui passe l'aspirateur. Je me souviens soudain d'avoir remarqué que la batterie de mon téléphone était faible et de l'avoir posé sur la station de charge de la table de chevet pendant que je m'habillais. Il doit encore s'y trouver.

Je monte l'escalier et, juste au moment où j'arrive en haut, l'aspirateur s'arrête. Je prends le couloir qui conduit à ma chambre, à pas presque silencieux sur la moquette, et je distingue, à peine, le bruit d'un tiroir qui s'ouvre. Je me fige : pourquoi Martha ouvre-t-elle un tiroir ? C'est moi qui m'occupe de la lessive, ça ne fait donc pas partie de ses prérogatives. De

quoi peut-elle bien avoir besoin dans un tiroir ?

J'accélère le pas, tout en essayant d'éviter, parmi les lattes du parquet, celles qui ont tendance à grincer. J'arrive à la chambre parentale et, aussi silencieusement que possible, je jette un coup d'œil à l'intérieur.

Martha est bien là. L'un des tiroirs de ma commode est ouvert et elle regarde à l'intérieur. Je retiens mon souffle en la voyant sortir la boîte à bijoux que je garde dans le tiroir. Elle ouvre délicatement le couvercle et, sous mes yeux, en retire un collier qu'elle glisse dans la poche de son pantalon.

Ouah ! Je ne l'aurais probablement pas cru si je ne l'avais pas vu de mes yeux.

— Excusez-moi ! je lance.

Martha sursaute, laissant retomber la boîte à bijoux dans le tiroir qu'elle repousse brutalement.

— Oh ! Bonjour, Millie. Je… J'ignorais que vous étiez encore là !

Elle compte vraiment se comporter comme si elle ne venait pas juste de voler un collier dans mon tiroir ?

— J'ai vu ce que vous venez de faire, lui dis-je. J'ai vu ce que vous avez pris.

Martha, qui a toujours l'air parfaitement calme et sereine, est tout le contraire maintenant, avec ses yeux gris larmoyants qui errent deçà, delà à travers la pièce.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. Je ne fais que plier vos vêtements. J'avais décidé de ranger vos tiroirs.

Ben voyons.

— Videz vos poches.

— Millie, reprend-elle, rappelez-vous que vous vous êtes déjà trompée pour le vase. Je n'aurais jamais…

— Videz vos poches !

Martha redresse les épaules.

— Je n'ai pas à tolérer qu'on me parle de cette façon. Considérez que je démissionne.

Sur ce, elle s'apprête à passer devant moi la tête haute. *Pas si vite.* Avant qu'elle puisse sortir de la chambre, je me décale et lui bloque le passage.

— Martha, je vous ai vue mettre mon collier dans votre poche, et je vous jure que vous ne quitterez pas cette maison tant que je ne l'aurai pas récupéré.

Martha me dépasse de cinq à six bons centimètres et doit bien peser une quinzaine de kilos de plus que moi. Mais je suis plus jeune et plus rapide, et surtout, je suis prête à recourir à tous les coups bas s'il le faut. Mon fils n'est pas le seul à savoir jouer des poings. D'une manière ou d'une autre, je

vais récupérer mon collier.

Son regard passe sur moi et il lui faut un instant pour comprendre que je suis extrêmement sérieuse. En silence, elle plonge la main dans sa poche et en sort le collier piqué de minuscules diamants qu'Enzo m'a offert pour mon anniversaire il y a deux ans. En réalité, ce sont des zircons cubiques, et il ne vaut pas grand-chose, si l'on excepte sa valeur sentimentale – c'est-à-dire beaucoup.

— Je suis désolée, marmonne-t-elle. Je voulais juste l'emprunter pour…

— Dehors.

Elle essuie ses mains tremblantes sur sa jupe raide. De près, les lignes de son visage sont plus accusées que je ne l'avais cru et, pour la première fois, ses cheveux gris se détachent de son chignon sérieux.

— Est-ce que… vous allez en parler à Suzette ?

— Peut-être.

J'éprouverais une certaine satisfaction à apprendre à Suzette que sa femme de ménage est une voleuse. Dieu sait pourquoi Martha a décidé de me voler, moi, alors que tout ce que Suzette possède a dix fois plus de valeur.

Elle prend un moment pour recouvrer son calme et, lorsqu'elle reprend la parole, sa voix ne flanche pas.

— Si vous lui parlez de moi, dit-elle, je lui parlerai de vous.

Une veine pulse à ma tempe.

— De moi ?

— Suzette serait très intéressée d'apprendre que sa nouvelle voisine est une ancienne taularde.

Je recule d'un pas, le cœur battant la chamade. Ma tension artérielle doit dépasser le milliard, en cet instant. Il s'avère que je n'avais pas imaginé ça, l'autre jour, quand il m'a semblé qu'elle avait mis l'accent sur le mot « criminelle ». D'une manière ou d'une autre, Martha sait tout de mon sombre passé.

— Comment vous êtes au courant ? je parviens à demander.

— Ne vous inquiétez pas, répond Martha d'une voix follement calme. Personne d'autre ne connaîtra votre secret. À moins que vous ne parliez de moi à Suzette.

Je déteste qu'elle me fasse chanter de cette façon, mais je n'ai pas d'autre solution que d'accepter. Quelle possibilité s'offre à moi ? Si Suzette découvre mon passé, elle va le répéter à tout le monde. Je n'ose même pas imaginer la gêne aux réunions des parents d'élèves.

Et si ça revenait aux oreilles des enfants ? Alors là, ce serait horrible. Je ne veux pas qu'ils connaissent mon passé. Pas avant qu'ils soient assez grands pour comprendre, et peut-être même pas à ce moment-là.

— Très bien, je siffle. Je ne le dirai pas à Suzette.

— Je suis heureuse que nous soyons d'accord, lâche platement Martha.

Ma femme de ménage me frôle en passant, bousculant mon épaule pour se diriger vers l'escalier. Je la suis jusqu'à la porte d'entrée, histoire de bien m'assurer qu'elle part sans rien voler ni casser. C'est seulement au moment où elle déverrouille la serrure pour sortir que je remarque ses mains tremblantes.

30

— Tu l'as renvoyée ?

Enzo semble surpris quand je lui raconte ce qui s'est passé avec Martha pendant que je prépare le dîner. Vu que mes pâtes à la Norma d'il y a quelques semaines n'ont pas remporté un franc succès, je fais des macaronis au fromage pour la millionième fois, parce que les enfants en mangeront, au moins. C'est plus facile comme ça.

— Elle nous volait, lui dis-je. Qu'est-ce que tu aurais voulu que je fasse ? Que je lui donne une augmentation ?

Il prend de la vaisselle dans le buffet à côté de l'évier. Il n'est pas doué en cuisine, mais il est toujours partant pour mettre la table et remplir le lave-vaisselle après.

— Je dis juste qu'elle avait un bon travail ici. Et chez Suzette et Jonathan. Pourquoi elle irait nous voler ?

— Je ne sais pas, je réponds, désormais irritée. Tu crois que je suis dans la tête d'une voleuse ? Elle est peut-être kleptomane.

Il me sourit.

— Elle a jamais essayé de me coincer dans la chambre à coucher.

Je lève les yeux au ciel.

— Je n'ai pas dit « nymphomane ». Mon Dieu. *Klepto*mane. Ce sont les gens qui ont des pulsions de vol.

— Ça existe ?

— Je l'ai vu dans mon cours de psychologie.

— Mouais…

Il sort une poignée de couverts du tiroir – ne me demandez pas pourquoi, Enzo ne sort jamais, je dis bien jamais, les bons couverts. Quelqu'un finit toujours avec deux fourchettes, pas de couteaux ou les deux à la fois. Je ne sais pas comment il se débrouille. Parce qu'enfin, même s'il s'est trompé en les sortant du tiroir, il ne devrait pas le remarquer en mettant la table ?

— Et donc, tu lui as donné son dernier chèque ?

Je me détourne de mes macaronis au fromage qui cuisent pour le regarder.

— Enzo. Elle nous a volés. Elle a pris le collier que tu m'as offert et elle a probablement pris l'argent que tu gardais dans le tiroir près du lit.

— Y avait que cinquante dollars.

Je n'ai pas répété à Enzo ce que Martha m'a dit avant de partir. La façon dont elle m'a menacée. Je n'arrive pas à me résoudre à lui révéler tous les détails de notre altercation, et je ne sais pas trop pourquoi. Parce que, bon, les enfants ne sont peut-être pas au courant de mon séjour en prison, mais Enzo sait tout. Pourtant, il ne comprend pas vraiment la honte que j'éprouve à ce sujet. Il ne comprend pas pourquoi je ne veux pas que les enfants le sachent et il penchait pour que je le leur dise « avant qu'ils le découvrent par eux-mêmes ».

De toute façon, je ne vais pas payer un salaire à une femme qui m'a volée et menacée.

Enzo a un faible pour les femmes, c'est de notoriété publique. Peut-être à cause de sa sœur, Antonia, et de la culpabilité qu'il éprouve à n'avoir pas empêché sa mort. C'est aussi pour ça qu'il a défendu Nico, qui s'est interposé en faveur de cette fillette à l'école. Il n'a pas l'air de penser que les femmes sont capables de faire quoi que ce soit de mal, point sur lequel il se trompe lourdement.

Franchement, après ce que nous avons vécu ensemble, il devrait être plus avisé.

Je prends une profonde inspiration.

— Écoute. Je ne sais pas pourquoi Martha nous a volés. Mais peu importe. On a déjà assez de problèmes financiers sans que quelqu'un nous vole par-dessus le marché. Je ne sais pas quel est son problème et je ne peux pas gérer cette femme maintenant.

Il penche la tête sur le côté.

— À combien était ta tension ce matin ?

— Enzo ! Ce n'est pas la question.

Il baisse la tête.

— Je sais. Je dois être plus efficace pour faire rentrer de l'argent dans notre famille. C'est pour ça que je travaille si dur, pour faire grandir mon entreprise, et ensuite on aura plus de soucis d'argent.

Je me sens terriblement mal qu'il se sente responsable de nos problèmes financiers. Après tout, nous ne nous en sortons pas si mal. J'aimerais qu'il culpabilise moins. Et puis, je ne voudrais pas que les enfants l'entendent et s'en inquiètent aussi – surtout Ada.

Je baisse le feu pour pouvoir passer mes bras autour de lui. Il m'enlace aussitôt et je pose ma tête sur son épaule ferme.

— On se débrouille bien, Enzo. Tu fais du super travail. Et je parie que d'ici un an ou deux, tout ira très bien pour nous.

— Oui, murmure-t-il. Même peut-être… avant.

Je ne vois pas de quoi il parle. Même si son entreprise se développe, ce

n’est pas si rapide que ça. Un ou deux ans, c’est déjà la version optimiste. Nous allons devoir nous serrer la ceinture pendant au moins quelques années.

Parfois, je me demande si tout ça en valait la peine.

31

Toute la famille assiste au match de Petite Ligue de Nico.

D'habitude, Ada ne veut pas y aller, mais aujourd'hui, elle était d'accord pour nous accompagner. Je suis contente qu'elle soit là, parce que Nico n'est plus tout à fait lui-même depuis son renvoi il y a quelques semaines. Cela étant, elle n'est manifestement pas intéressée par le match : je me base pour l'affirmer sur le fait qu'elle est assise avec nous dans le stade, un livre de poche sur les genoux. Ada ne va nulle part sans un livre à la main.

— Qu'est-ce que tu lis ? je lui demande.

Ses longs cils noirs se soulèvent. Elle a la peau mate comme Enzo, si bien que sa gêne ne se voit pas aussi nettement que la mienne. N'empêche, je sais toujours quand je l'ai mise mal à l'aise.

— Désolée, dit-elle. Je vais le ranger.

— Ce n'est pas grave, je la rassure. Moi aussi, je trouve le baseball ennuyeux. Lui, en revanche, il s'éclate, j'ajoute en désignant Enzo.

Mon mari est littéralement au bord de son siège, les yeux rivés sur le match. Il adore le sport, mais plus encore, il adore regarder Nico faire du sport.

— Je suis en train de lire *Stranger with My Face* de Lois Duncan, me confie Ada.

— Oh, je l'ai adoré, celui-là, quand j'étais enfant. Tous les livres de cette auteure, en fait.

Je ressens un pincement au cœur en repensant à mon enfance et à la mauvaise tournure que ma vie a prise. Que se serait-il passé si je n'avais pas attaqué ce garçon, si je ne l'avais pas tué ? Bon, j'ai une belle vie maintenant. J'aime mon mari et j'ai deux enfants formidables. Si j'ai dû subir quelques épreuves (beaucoup d'épreuves) en chemin pour y arriver, c'est qu'il devait en aller ainsi.

Je bois une gorgée à la bouteille d'eau que j'ai apportée. Nous ne sommes qu'à la mi-mai, mais le week-end s'annonce extrêmement chaud. Mon téléphone indique qu'il fait plus de quarante degrés. Ça rend les enfants grognons et apathiques.

Nico arrivant à la batte, je donne du coude à Ada pour qu'elle pose un instant son livre. Il n'a pas réussi à toucher la balle depuis le début de la

journée et il a cet air frustré que je connais bien. Comme Nico est un assez bon batteur, c'est à mon avis le signe que quelque chose le turlupine. J'espère qu'il réussira sa frappe cette fois-ci.

Le lanceur envoie la balle juste au-dessus de la plaque, et j'entends un claquement lorsque le projectile rencontre la batte. Enzo crie son excitation. *Ouais, Nico !* La balle rebondit une fois et roule sur le terrain. Nico jette aussitôt sa batte et court vers la première base.

Le lanceur parvient à attraper la balle. À la vitesse de l'éclair, il la lance en direction de la première base. Nico glisse sur la plaque pile au moment où le gardien de la première base attrape la balle. Je croise les doigts et les orteils pour qu'il ne soit pas arrivé trop tard, mais l'arbitre secoue la tête.

— Non. Non ! hurle Enzo, soudain debout. Pas dehors ! Non !

Apparemment, mon mari estime la décision injuste. Ce qui ne veut pas forcément dire que c'est le cas.

Nico n'est pas plus ravi du jugement de l'arbitre. Quand l'autre gamin lui dit quelque chose, mon fils enlève sa casquette et la jette par terre. Il crie quelque chose – j'arrive à distinguer le mot « conneries ». Je retiens mon souffle et prie pour qu'il recule et retourne sur le banc.

Au lieu de quoi… Nico balance le poing.

Je savais qu'il avait tendance à se mettre en colère, ce n'est pas la première fois qu'il est fumasse pendant un match de la Petite Ligue. Mais je ne l'avais jamais vu devenir violent. Il assène un coup en plein dans le ventre du défenseur de la première base, et le pauvre garçon s'écroule. Comme une masse. Mon cœur, à moi, me tombe dans le ventre quand je vois ce qui se passe. Je me lève subitement.

Enzo aussi est témoin de la scène. Il se fige et devient soudain silencieux. S'il défendait Nico à propos de ce qui s'est passé dans la cour de récréation, c'est plus difficile à justifier, cette fois-ci. L'autre enfant n'a rien fait de mal et Nico l'a frappé.

Je ne comprends pas grand-chose à l'italien, cependant je devine qu'il jure tout bas.

Puis il se tourne vers moi, les sourcils froncés.

— Millie, Nicolas vient de donner un coup de poing à ce gamin.

— J'ai vu.

— *Cazzo*, murmure-t-il. Qu'est-ce qui lui prend ? Il faut qu'on le sorte d'ici.

Nous nous dirigeons tous les deux sur le terrain. Au sol, l'autre enfant sanglote. Nico se tient au-dessus de lui, haletant. L'entraîneur, un certain Ted, père d'un des garçons de l'équipe, n'a pas l'air ravi. Il a des taches de sueur sous les deux bras et semble souffrir de devoir supporter pareille chaleur *et* mon fils qui frappe un autre enfant.

— Emmenez-le loin d'ici, dit Ted à Enzo avec son lourd accent de Long Island. On a une politique de tolérance zéro en ce qui concerne la violence entre gosses.

— Je suis vraiment désolé, dit Enzo. Ça ne se reproduira plus jamais.

— Ouais, tu m'étonnes, réplique Ted en levant les mains. Désolé, Enzo. Ton fils est viré de l'équipe.

Mon mari ouvre la bouche pour protester, puis il la referme. Il a plaidé la cause de Nico dans le bureau de la directrice, mais là, c'est différent. Nous avons vu ce qui s'est passé. Il a frappé ce gamin sans raison.

Alors mon mari se tourne vers notre fils, qui se tient sur le côté et donne des coups de pied dans la terre.

— Viens, dit Enzo. On rentre à la maison maintenant.

32

Nous ne parlons pas beaucoup dans la voiture, notamment parce qu'Ada est là. C'est Enzo qui conduit, et ses articulations sont exsangues sur le volant. Chaque fois que je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, Nico regarde fixement par la vitre. Il n'a même pas l'air contrarié de s'être fait virer de l'équipe à quelques semaines de la fin de la saison. On dirait que ça n'a aucune importance pour lui.

Qu'est-ce qui cloche chez mon fils ?

Dès que nous entrons dans la maison, Enzo demande à Nico de rester dans le salon. Notre fils se laisse tomber sur le canapé et tend la main vers la télécommande, mais Enzo secoue la tête.

— Pas de télé. Tu restes assis là et tu te tais. Je vais parler à ta mère.

Je suis mon mari à la cuisine. Sitôt dans la pièce, il se tourne vers moi, prend une inspiration tremblante.

— D'accord, ce n'était pas très bien.

— Ah, tu crois ? je bafouille.

— C'est un bon garçon, insiste Enzo. Il a juste…

— Il vient de donner un coup de poing dans le ventre d'un autre garçon sans aucune raison.

— Pas sans raison. C'était une décision injuste ! Il n'était pas dehors !

Je serre les dents.

— Ça n'a pas d'importance, et tu le sais. On ne frappe pas un autre joueur juste parce qu'on n'est pas d'accord avec une décision de l'arbitre.

— Il était dégoûté…

— Il a neuf ans, pas trois. C'est inacceptable.

Enzo passe une main dans son épaisse tignasse noire.

— Les garçons sont agressifs. C'est un comportement normal de garçon. C'est bon pour lui de se battre.

Je dévisage mon mari, médusée. Compte tenu de sa réaction au match, je croyais que nous étions enfin sur la même longueur d'onde au sujet de l'agressivité de Nico, mais ce n'est manifestement pas le cas. Que le comportement de notre fils lui ait valu d'être aussi bien renvoyé de l'école qu'expulsé de l'équipe de Petite Ligue, c'est un signe que les choses sont

hors de contrôle. Pourtant, Enzo continue de défendre Nico.

— Non, ce n'est pas un comportement normal pour un garçon, dis-je fermement.

Enzo reste silencieux une minute. Je veux qu'il convienne avec moi que frapper d'autres enfants n'est pas acceptable, même pour un garçon, et son attitude me dérange. Il semble toujours très maîtrisé dans son comportement, surtout par comparaison avec moi. Je ne l'ai jamais vu donner un coup de poing, même à quelqu'un qui le méritait.

Cependant, ça lui est arrivé, c'est un fait. C'est à cause de ses poings qu'il s'est retrouvé dans ce pays, à la base.

— Dis-moi. Tu te comportais vraiment comme ça quand tu avais neuf ans ?

Encore une fois, il hésite.

— Oui, je me suis battu avec les poings quand j'étais gamin. Parfois. C'était pas une mauvaise chose. Ça rend plus dur.

Ce n'est *pas* la bonne réponse.

Il secoue la tête, se reprend :

— D'accord, d'accord. C'est différent ici en Amérique. Je le vois maintenant.

Je ne suis pas sûre à cent pour cent que nous formions un front uni, mais nous ressortons de la cuisine. Nico est toujours assis sur le canapé du salon. Adossé aux coussins, il fixe une fissure au plafond. Il roule la tête sur le côté quand nous entrons dans la pièce.

— Je suis encore puni ? demande-t-il.

Il était déjà puni. Il venait d'être puni, il y a genre cinq minutes. Ça n'a pas eu l'air de faire la moindre différence. Je m'assieds à côté de lui sur le canapé, et Enzo prend le fauteuil à côté du canapé.

— Nico, je commence, tu dois apprendre à te contrôler. Ce que tu as fait aujourd'hui, c'était vraiment mal. Tu le sais, pas vrai ?

— Je suis désolé, dit-il, même si, en vérité, il n'a pas l'air si désolé que ça. Grayson a joué au crétin.

— Ça n'a pas d'importance qu'il soit le plus gros crétin de la planète. Tu ne peux pas le frapper.

— Bien.

Cela me dérange que Nico n'ait pas l'air plus déstabilisé par tout ça. Pourquoi ne pleure-t-il pas ? Pourquoi ne nous supplie-t-il pas de le pardonner ? Ne serait-ce pas un comportement normal pour un garçon de neuf ans qui a fait une grosse bêtise ?

Je regarde Enzo, essayant de déterminer s'il trouve ça normal, lui. Mais je suis sûre que si je lui demandais, il dirait quelque chose comme : « Les garçons, ça pleure pas. »

N'empêche, quelque chose ne va pas. Ces derniers temps, Nico est devenu…

Froid.

— Quelle est ma punition ? demande-t-il, comme s'il était impatient d'en finir.

— Eh bien, tu n'es plus dans l'équipe, dit Enzo. Donc plus de baseball.

Nico hausse les épaules.

— D'accord.

Enzo semble déconcerté par la désinvolture avec laquelle Nico réagit à l'interdiction. Lui qui s'entraînait tous les jours avec son père. Nico brûlait toujours d'impatience : « Quand est-ce que papa va rentrer ? Faut qu'on s'entraîne ! »

— Et pas d'appareils électroniques pendant un mois, ajoute Enzo.

Nico opine. De toute évidence, il s'y attendait.

— C'est tout ? Je peux y aller ?

— Oui, répond Enzo.

Nico ne perd pas une seconde. Il saute du canapé et monte en courant les marches jusqu'à sa chambre. Dont il claque la porte derrière lui – un geste très proche de la crise d'angoisse pour un garçon de neuf ans.

Enzo garde les yeux rivés sur l'escalier après son départ. Si son expression est indéchiffrable, en tout cas il n'a pas l'air content.

— Je pense qu'on devrait envisager de lui faire suivre une thérapie, je suggère.

Il me regarde d'un air absent.

— Une thérapie ?

— Voir un thérapeute à qui il parlerait, je précise.

Ses yeux s'écarquillent comme si j'avais proposé de jeter notre fils du toit pour voir s'il allait voler.

— Non. Non ! C'est ridicule. Il n'a pas besoin de ça.

— Ça pourrait l'aider.

Enzo lève les bras au ciel.

— À quoi ? Il se comporte comme un garçon normal. C'est toutes vos règles américaines qui sont coincées. Nico va bien. Il va bien !

Je ne peux pas discuter avec lui quand il est dans cet état d'esprit, mais il a tort. J'ai peur qu'il y ait quelque chose qui cloche chez Nico, quelque chose qui ne s'améliorera pas sans l'aide d'un professionnel. J'ai peur qu'entre mon mari et moi, Nico ait hérité d'une combinaison de gènes qui lui a donné une propension à la violence beaucoup plus forte que chez les autres enfants de son âge.

Alors, une fois le dîner terminé, quand les enfants sont montés à l'étage pour la nuit et que j'ai un moment pour moi, la première chose que je tape

sur Google, c'est : « Mon enfant est-il un psychopathe ? »

Aussi étonnant que ça puisse paraître, il y a pas mal de posts à ce sujet. Apparemment, je ne suis pas la seule femme ayant un enfant qui rencontre des problèmes. Un site web énonce une liste de caractéristiques communes aux enfants ayant des tendances psychopathiques. Je la parcours, de plus en plus inquiète.

Manque de culpabilité après avoir mal agi. Nico s'est à peine excusé après avoir frappé l'un ou l'autre de ces deux garçons. Il ne semblait pas du tout bouleversé par ce qu'il avait fait.

Mensonges répétés. Avant, il nous avouait quand il avait cassé quelque chose à la maison. Mais il n'a pas dit un mot le jour où il a cassé le vase, jusqu'à ce que nous le confrontions. Et j'ai l'impression qu'il y a d'autres choses qu'il ne nous dit pas.

Cruauté envers les animaux. Qu'est-il arrivé à sa mante religieuse ? Après avoir affirmé adorer cette bestiole, il l'a tout à coup jetée dans les toilettes.

Comportement égoïste et agressif. Eh bien, qu'y a-t-il de plus agressif que de frapper un enfant en plein dans le ventre parce qu'on n'a pas été accepté sur la première base ?

Enzo n'est peut-être pas inquiet, mais moi si. Et je me sens encore plus mal quand j'imagine qu'il y a une chance qu'il ait hérité de moi certaines de ces tendances. Je veux dire, je ne pense pas être une psychopathe, mais je ne suis pas non plus allée en prison pour avoir cueilli des pâquerettes.

Bon, je vais laisser les choses se tasser, mais je refuse de rester sans rien faire. Si mon fils a besoin d'être sauvé de lui-même, je vais l'y aider.

33

Je suis en train de rentrer de l'arrêt de bus quand Suzette sort de chez elle pour aller chercher son courrier.

Elle doit bientôt partir pour une visite de maison, car elle est sur son trente-et-un : tailleur-jupe et escarpins rouges si vertigineux que je tomberais au bout de deux pas si j'essayais de marcher avec. Ses cheveux sont si parfaitement coiffés qu'ils ont presque l'air en plastique. Elle me fait un signe de la main, et j'ai bien du mal à lui sourire quand je lui rends son salut, mais je me force. Je ne suis pas d'humeur à me farcir Suzette, si bien que quand elle descend les marches pour me parler, j'envisage presque de rentrer en courant. Seulement elle est rapide et, avant que j'atteigne la porte d'entrée, elle m'a rattrapée.

— Millie ! Comment vas-tu ?

— Bien. Et toi ?

Lorsqu'elle se lisse les cheveux, je remarque autour de son poignet un bracelet piqué de diamants qui accroche le soleil. Il ressemble un peu au collier que Martha a essayé de me voler, sauf qu'à mon avis, le sien est en vrais diamants. J'espère pour Suzette qu'elle garde ce bracelet en lieu sûr.

— Joli bracelet, je commente.

Elle baisse les yeux dessus.

— Merci. C'est un cadeau de quelqu'un de très spécial. Et j'adore ton…

Elle promène son regard sur moi, peinant visiblement à trouver quelque chose sur quoi me complimenter.

— Tu as perdu du poids ? Ton visage a l'air un peu moins bouffi.

Apparemment, c'est le mieux qu'elle puisse faire. Cela dit, je ne pense pas avoir perdu de poids. Je suis aussi bouffie que d'habitude.

— Peut-être, je me contente de répondre.

— Bref, reprend Suzette, je voulais te parler.

— Euh, oui. À quel sujet ?

Elle m'adresse un sourire d'une blancheur aveuglante. Je me demande si elle porte des facettes dentaires.

— Alors voilà, dit-elle. La veille du ramassage des poubelles, ça te dérangerait de sortir tes sacs un peu plus tard dans la soirée ?

Je la dévisage.

— De quoi tu parles ? Nico ne les sort jamais avant la fin du dîner.

— D'accord. Alors vous devez dîner très tôt, chez vous. Parce que pendant que *nous* sommes en train de dîner, nous avons vue sur vos poubelles devant la maison. Et elles restent là toute la soirée. Bref, il y a des poubelles sur le trottoir à partir de… disons 19 heures jusqu'au lendemain matin, conclut-elle en reniflant. Honnêtement, Millie, c'est très inesthétique.

— Tu en as parlé à Enzo ? je lui demande.

Elle semble s'entretenir en permanence avec lui, je ne sais pas trop pourquoi elle vient me voir, moi, pour ça.

— Il a l'air très occupé. Je ne voudrais pas le déranger avec quelque chose d'aussi insignifiant.

— D'accord…

— Et puis, c'est Nico s'occupe des poubelles, non ? Les enfants, c'est plutôt ton domaine, c'est du moins ce que j'ai supposé.

OK, Suzette suppose donc que je suis une femme au foyer des années 1950. Mais je n'ai pas envie de me lancer sur ce sujet avec elle.

— Très bien, je grommelle. À quelle heure aimerais-tu qu'il sorte les poubelles ?

— Eh bien, pas avant 23 heures, en tout cas.

— Il se couche à 22 heures, je marmonne entre mes dents. Il a neuf ans, je te rappelle.

— Oh, dit-elle en se tapotant le menton. Tu devrais peut-être t'en charger, alors ?

Non, mais elle se fiche de moi ? Je suis tentée de signifier à cette femme où elle peut se les fourrer, ces poubelles, mais à ce moment-là, un pick-up s'arrête devant chez moi. Un homme bedonnant avec une grosse moustache hirsute en descend, une expression aigre sur le visage. Il me faut une seconde pour le reconnaître : le plombier qui est passé il y a quelques jours. Je l'ai appelé pour qu'il répare les toilettes du rez-de-chaussée, dont la chasse d'eau mettait environ une heure à se remplir. Enzo n'arrêtait pas de répéter qu'il pouvait s'en charger et que nous n'avions pas besoin de l'intervention d'un professionnel, seulement chaque fois qu'il a essayé, la chasse d'eau prenait encore dix minutes de plus. Je ne lui ai même pas dit que j'avais appelé le plombier. Il pense que les toilettes se sont réparées d'elles-mêmes comme par magie.

— Eh !

Le plombier, dont le nom m'échappe complètement pour l'instant, avance dans l'allée jusqu'à l'endroit où je me trouve avec Suzette.

— Je suis venu il y a quelques jours pour faire une intervention et vous m'avez fait un chèque en bois !

Quoi ?

— Je… ah bon ? je bredouille.

Je ne sais pas comment c'est possible. Je note chaque centime qui entre et sort de notre compte courant. Nous n'avons pas beaucoup de liquidités excédentaires, mais je suis certaine que nous avions plus qu'assez pour couvrir le chèque de trois cents dollars que je lui ai signé.

Le plombier n'est pas un petit bonhomme. Il mesure bien plus d'un mètre quatre-vingts, c'est-à-dire qu'il est largement plus grand que moi, et je dois reculer d'un pas lorsqu'il s'approche un peu trop.

— C'est sûr, ma petite dame ! grogne-t-il.

Suzette semble amusée par cette interaction. Elle ne peut pas retourner chez elle, non ? C'est hyper embarrassant.

— Je suis vraiment désolée, dis-je au plombier. Je pensais qu'il y avait assez d'argent sur le compte pour le couvrir. Est-ce que je peux… Est-ce que vous prenez les cartes de crédit ?

— Non, me crache-t-il. Je vous l'ai dit quand j'ai réparé vos toilettes : liquide ou chèque uniquement. Et maintenant, pour vous, c'est exclusivement en liquide.

Ah, on a un problème. Je n'ai pas trois cents dollars en liquide qui traînent. Je dois avoir quarante dollars dans mon portefeuille, avec un peu de chance. Enzo est déjà parti pour la journée, mais de toute façon, il n'aurait pas grand-chose sur lui non plus.

— Euh, si vous voulez bien patienter, je peux aller à un distributeur…

Le plombier remonte son pantalon et se plante sur le trottoir devant ma maison.

— Je ne bougerai pas d'un pas tant que je n'aurai pas été payé, m'dame.

— Vous savez quoi, intervient Suzette. J'ai peut-être un peu d'espèces à la maison. Donnez-moi une minute.

Elle fonce chez elle, d'un pas admirablement assuré sur ses talons de dix centimètres. Une minute plus tard, elle réapparaît avec une liasse de billets. Elle la tend au plombier, qui entreprend immédiatement de les compter.

— Tout est là, lui assure Suzette.

Le plombier finit son décompte et lui adresse un signe de tête.

— C'est exact, ma jolie, conclut-il.

Puis il ajoute, inclinant sa casquette de baseball crasseuse dans sa direction :

— Merci bien.

Et sur un dernier regard noir dans *ma* direction, il remonte dans son pick-up. On dirait que je viens de me faire blacklister de ce service de plomberie. Espérons qu'Enzo s'améliore en réparation de tuyaux.

Suzette regarde le plombier s'éloigner, puis tourne vers moi un regard

curieux. Je sais ce qu'elle attend, et je vais devoir le lui donner.

— Merci beaucoup, Suzette. Je… Je te promets de te rembourser jusqu'au dernier centime.

— Oh, prends ton temps.

Elle joue avec le bracelet de diamants à son poignet, qui scintille à la lumière du soleil.

— Honnêtement, Jonathan et moi avons tellement d'argent que nous ne savons pas qu'en faire. Tu n'as même pas idée de la somme que nous payons en impôts !

C'est ça, vas-y, n'hésite pas à m'en mettre plein la vue. N'empêche, je ne veux pas que Suzette me considère comme une pauvresse qui accumule les dettes dans toute la ville. Et l'idée de lui devoir quoi que ce soit me déplaît particulièrement. Certes, nous n'avons jamais payé pour sa fenêtre cassée, mais c'était différent puisque Nico avait accepté de faire des corvées en contrepartie. Je la rembourserai dès aujourd'hui, si je le peux.

Sauf que… est-ce que je peux ? Je pensais que nous avions plus qu'assez sur notre compte courant pour couvrir la facture du plombier. Manifestement, ce n'est pas le cas. Où est passé l'argent ? Enzo et moi discutons toujours des achats importants. Il n'aurait pas retiré l'argent sans me le dire.

Si ?

34

Après le départ du plombier, je me connecte sur l'ordinateur pour vérifier mon compte en banque.

Il y a quelques jours, nous avions plus de mille dollars sur le compte courant. Je scrute l'écran, attendant la confirmation que l'argent est toujours là. Mon cœur se serre lorsque le solde s'affiche à l'écran :

$213

Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Il manque environ mille dollars ! Et contrairement à nos voisins, nous ne croulons pas sous l'argent. Ce n'est pas une somme sur laquelle nous pouvons nous asseoir.

J'accède aux transactions dans l'historique. Et découvre effectivement un retrait de 1 000 dollars effectué il y a quelques jours. Je peux donc supposer que c'est ce retrait le coupable. Sauf que… qui a retiré cette somme de notre compte ? Certainement pas moi. Et je ne peux pas imaginer qu'Enzo l'ait fait sans m'en parler.

Je vais être en retard au travail, mais là, je suis sur un problème bien plus important. Si quelqu'un nous a volé de l'argent, je dois agir au plus vite. J'appelle donc la banque et me retrouve à attendre quinze minutes au bout du fil, à regarder l'heure défiler. Je finis par envoyer un texto à l'un de mes collègues pour qu'il me couvre lors d'une réunion que je vais manquer, ça devient évident.

— Bonjour, Serena à l'appareil, votre représentante du service clientèle, lance enfin une voix féminine pleine d'entrain.

Je m'éclaircis la voix.

— Bonjour. Je vous appelle au sujet d'une somme d'argent qui a disparu de mon compte en banque.

— Oh là là, commente Serena.

Oh là là, comme tu dis.

— Laissez-moi procéder à certaines vérifications.

Je dois lui transmettre toutes mes informations bancaires, puis attendre pendant qu'elle pianote sur les touches d'un clavier en arrière-plan. Et encore. Et rebelote pour l'attente.

— Désolée, le système est lent aujourd'hui, commente gaiement Serena.

Il y a des jours comme ça, pas vrai ?

Je ne suis pas d'humeur à faire la conversation alors que je tâche de comprendre pourquoi de l'argent a disparu de mon compte.

— Hum-hum.

— Ah, voilà ! s'exclame-t-elle enfin, triomphale. Le retrait a été effectué il y a deux jours par Enzo Accardi, qui figure également comme titulaire du compte. C'est votre mari ?

Je fronce les sourcils.

— Oui, mais… Mon mari n'a pas…

Ou bien si ?

— Il dit qu'il n'est pas l'auteur du retrait ? me demande-t-elle.

— Non. Je veux dire, c'est juste que… je pensais qu'il m'en aurait informée. Mais…

— Oh.

Serena semble à court de mots, pour le coup. Gérer les drames familiaux ne fait sans doute pas partie de ses attributions.

— Merci pour votre aide, je marmonne. Je pense que je… je ferais mieux de parler à mon mari. Il a probablement… Il a peut-être oublié.

— Je suis sûre qu'il a oublié, dit-elle d'une voix super condescendante. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

Oui, j'apprécierais que tu m'expliques pourquoi mon mari a retiré une somme monstrueuse sans un traître mot.

Je raccroche et reste les yeux fixés sur l'écran une bonne minute. À ce stade, je suis extrêmement en retard pour le travail, mais je n'arriverai pas à me concentrer sur quoi que ce soit tant que je n'aurai pas appelé Enzo pour lui demander ce qui s'est passé avec cet argent. Et je ne sais pas trop pourquoi l'idée de l'interroger à ce sujet me met si mal à l'aise. Je lui fais confiance. S'il a retiré cet argent, c'est qu'il avait une bonne raison.

En désespoir de cause, je sélectionne son nom dans mes favoris. Quand il travaille, il lui arrive souvent de ne pas répondre au téléphone, mais depuis l'incident qui a conduit au renvoi de Nico, il décroche immédiatement.

— Millie ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je le dérange rarement pendant la journée, il comprend donc qu'il ne s'agit pas d'un appel de courtoisie.

— Il manque de l'argent sur notre compte courant.

J'espérais un chapelet de jurons en italien. De la colère. Au lieu de quoi, son silence soudain me confirme que ce n'est pas une surprise pour lui. Je l'aurais compris même si Serena ne m'en avait pas déjà informée.

— J'avais fait un chèque de trois cents dollars, je poursuis voyant qu'il ne propose aucun commentaire. Et le chèque a été refusé.

Il prend une brusque inspiration.

— Ah. Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Suzette m'a avancé la somme.

— Ah, c'est bien.

— J'ai donc appelé la banque pour savoir où était passé l'argent, je continue, et ils m'ont dit que tu avais retiré mille dollars.

Nouveau silence. Il n'a manifestement pas l'intention de me faciliter la tâche.

— Alors, j'insiste, c'est vrai ?

Encore un long silence.

— Oui, admet-il finalement.

— D'accord. Ça fait un énorme retrait sur notre compte commun sans m'en parler.

— Oui…

Il reste silencieux encore quelques secondes, et je ne peux m'empêcher de penser qu'il gagne du temps pour pouvoir inventer un mensonge.

— Je suis vraiment désolé, Millie. On était un peu serrés ce mois-ci, et j'avais besoin de cet argent pour remplacer du matériel qui s'est cassé. Je pensais le remettre sur le compte avant que tu t'en aperçoives. Je le remettrai demain.

— Du matériel qui s'est cassé ? je répète.

— Oui, j'ai besoin d'un nouvel aérateur de pelouse et d'un motoculteur. C'est cher.

Je vous jure, parfois je pense qu'il invente ces mots. Cela dit, ça m'a l'air d'une excuse raisonnable. Je choisis donc de le croire. Il est logique qu'il doive remplacer son équipement immédiatement s'il tombe en panne.

Mieux vaut croire ça plutôt que l'alternative, à savoir que mon mari me ment.

35

Nico file en douce.

Ou du moins, c'est ce qu'il me semble lorsque j'entends la porte de derrière s'ouvrir par un samedi après-midi ensoleillé. Dieu merci, nous n'avons jamais pris la peine d'huiler les charnières, du coup j'entendrais cette porte s'ouvrir et se fermer depuis l'autre bout de la ville. J'abandonne mon livre et j'atteins la porte de derrière juste à temps pour attraper mon fils avant qu'il ne s'échappe.

Je me racle la gorge.

— Excusez-moi, mon petit monsieur. Où vous allez comme ça ?

Il lève les yeux vers moi sans la moindre trace de culpabilité.

— Chez Spencer. Tu as dit que je pouvais y aller quand je voulais.

Certes, mais je pensais qu'il avait été banni de la maison de Janice ?

— La mère de Spencer est d'accord ? je m'étonne.

— Elle a dit que c'était bon tant qu'on restait dans le jardin.

Me voilà soulagée. J'ai été peinée à l'annonce de Janice que Nico ne pourrait plus jouer avec son fils, alors je suis contente qu'il soit de nouveau dans ses bonnes grâces. Même s'il n'a pas le droit d'entrer dans sa maison immaculée, ce qui, après tout, est compréhensible.

— Très bien, je concède. Sois rentré pour le dîner.

Nico acquiesce, puis se hâte vers chez son ami. Concentrée comme je l'étais sur l'évasion imminente de mon fils, je n'ai pas remarqué mon mari dans le coin du jardin. Non qu'il soit inhabituel de voir Enzo dans le jardin – c'est son endroit préféré –, mais il n'est pas en train de travailler. Non, il parle doucement au téléphone, un sourire aux lèvres.

À qui parle-t-il ?

Je lui fais signe pour attirer son attention. Il cligne des yeux plusieurs fois quand il me remarque et le sourire disparaît brièvement, mais il se ressaisit vite et agite la main à son tour. Il murmure encore quelques mots inintelligibles à l'appareil, puis le range dans la poche de son jean usé.

— Millie, lance-t-il en traversant la pelouse au trot, j'ai de très bonnes nouvelles.

— Ah ?

— Oui ! Il y a un client potentiel avec deux grands domaines qui a besoin

de mes services. Très gros boulot. C'est très bon, ça.

Je baisse les yeux vers son téléphone, qui dépasse de sa poche.

— Tu étais en ligne avec le client ?

— Oui. Enfin, non. Pas exactement. C'était Suzette au téléphone. Les clients… c'est des amis à elle. Elle aimerait que je les rencontre demain.

J'avais espéré qu'on puisse passer la journée en famille, demain.

— Oh… Et tu vas les rencontrer où ?

Il hésite encore un peu.

— C'est une réunion informelle. Sur une plage privée.

Des signaux d'alarme retentissent dans un coin de ma tête.

— Une rencontre à la plage ? Et Suzette y sera ?

— Eh bien… oui. Ce sont ses amis.

Il n'y a rien qui va, dans cette histoire. D'abord, Enzo se défile un jour normalement consacré à la famille. Deuxièmement, une réunion d'affaires à la plage ? Troisièmement, je ne veux pas qu'il soit seul avec Suzette en bikini. Surtout maintenant que j'ai vu ce sourire sur son visage quand il lui parlait.

Une pensée fugace me traverse l'esprit. L'autre jour, lorsque le plombier s'est présenté pour réclamer son argent, Suzette portait un nouveau bracelet, apparemment très cher, qu'elle m'a dit être « un cadeau ». Et puis, au même moment, mille dollars disparaissent de notre compte en banque. Est-il possible qu'Enzo ait utilisé cet argent pour acheter un cadeau à Suzette ?

Non, je n'y crois pas. Il ne ferait pas ça.

Et pourtant…

— Si tu vas à la plage demain, il faut que tu emmènes les enfants. Toute la famille.

— Quoi ? Non.

— Ce n'est pas une question, Enzo.

Il secoue la tête.

— Millie, c'est une réunion d'affaires importante.

— Notre famille aussi est importante, lui fais-je remarquer. Tu travailles sans arrêt depuis qu'on a emménagé ici…

— Pour nous.

— Et on ne te voit presque jamais, poursuis-je. Tu n'as encore jamais emmené les enfants à la plage. Ils adoreraient ça. Nico, en particulier, aurait bien besoin d'une journée à la plage : il est tout déprimé depuis qu'il s'est fait renvoyer de la Petite Ligue. Et puis, je garderai un œil sur eux. Je ne te dérangerai pas pendant ta réunion.

Il reste silencieux un moment, réfléchissant à la question.

— D'accord, oui. Je vois ce que tu veux dire. Je vais parler à Suzette.

Mais… elle sera pas contente.

Je parie que non, en effet.

36

Nous sommes en route pour la plage.

À contrecœur, Suzette a permis que la famille participe à la sortie. Je n'ai pas assisté à la conversation avec Enzo, mais j'imagine qu'elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous empêcher d'y aller. Et pourtant nous en sommes.

J'ai hâte d'y être, cela dit. Il s'agit d'une plage privée de la côte, où seuls Suzette et son groupe d'amis sélects ont droit de cité. Pour y accéder, il faut une carte spéciale. Je suis allée sur beaucoup de plages dans ma vie, mais celle-ci est sans doute la plus snobinarde où j'aurai mis les pieds. Je parie que c'est vraiment joli.

Enzo conduit et, comme d'habitude, il roule beaucoup trop vite. Je pensais qu'il arrêterait de faire ça quand nous aurions des enfants, mais non. En plus, les enfants adorent, ce qui n'aide pas.

— Tu peux ralentir, s'il te plaît ? je murmure alors que nous passons devant un panneau sur la voie rapide qui indique soixante-dix kilomètres-heure.

Nous roulons au moins trente kilomètres-heure au-dessus.

— Millie, dit-il. Tout le monde va à cette vitesse. Si on ralentit, ils vont tous nous doubler.

— Moi, je ne roule pas à cette vitesse, lui fais-je remarquer.

Il m'adresse un clin d'œil.

— Oui, mais tu conduis comme une vieille dame.

— Pas du tout.

— Tu as raison. Les vieilles dames conduisent plus vite que toi.

Je lève les yeux au ciel.

— Très drôle.

— C'est vrai, maman, intervient Nico. Les gens sont toujours en train de te klaxonner pour que tu ailles plus vite.

Apparemment, à (sur ?) Long Island, on n'a pas le droit de rouler à moins de trente kilomètres-heure au-dessus de la vitesse autorisée.

Sauf que voilà, au moment où nous nous engageons sur la sortie de la voie rapide, une sirène de police se fait entendre derrière nous. Enzo regarde dans le rétroviseur et jure en italien tout bas.

— Sans déconner, marmonne-t-il.

Il se range sur le bas-côté tandis que je résiste à l'envie de lui faire remarquer que je l'avais prévenu. Le policier prend tout son temps pour sortir de la voiture de patrouille, pendant qu'Enzo tâtonne autour de lui, à la recherche de son permis.

— Est-ce que papa va être arrêté ? demande Ada d'une voix inquiète.

— Non, je lui assure.

— Ce serait cool, commente Nico.

— Non plus, j'ajoute.

Le flic est un type d'une trentaine d'années, qui n'a pas l'air ravi-ravi de faire son travail par plus de trente degrés. Enzo baisse la vitre et lui adresse son sourire de charmeur.

— Bonjour, monsieur agent, dit-il avec un accent si fort qu'il est difficile de le comprendre. Y a problème ?

— Permis et immatriculation, lâche l'agent d'une voix blasée.

Enzo lui remet les papiers, puis attend de voir ce que le policier va dire. Ce dernier passe en revue le permis d'Enzo et finit par lancer :

— Vous savez à quelle vitesse vous rouliez, monsieur Accardi ?

— Je suis vraiment désolé, commence Enzo. Mais… voyez le compteur essence ? Presque vide ! Je dois vite trouver station-service avant que on est en panne !

L'officier le considère une seconde en se grattant la tête.

— Ça ne marche pas comme ça, vous savez.

Enzo lui lance un regard étonné, qui a même l'air sincère.

— Non ? Je savais pas !

— Eh bien, non.

Le flic reporte son attention sur le permis, puis revient à mon mari et au reste d'entre nous dans la voiture.

— Bon, je ne veux pas gâcher votre après-midi en famille. Allez chercher de l'essence. Mais pas besoin de rouler si vite.

Enzo sourit à l'officier.

— *Grazie*. Une bonne journée, monsieur.

C'est seulement une fois que le policier est retourné à sa voiture et qu'Enzo a remonté la vitre qu'il me lance un clin d'œil.

— Trop facile.

Il ne prend jamais de contraventions. Il réussit toujours à s'en sortir par la tchatche. Ou le mensonge, selon le cas. Il est étonnant de voir à quel point il est doué pour affirmer des choses qui sont à cent pour cent fausses avec un visage complètement sérieux.

J'ai toujours su que mon mari était un excellent menteur. Ça ne m'a jamais dérangée jusque-là, mais là, il se pourrait bien que j'en sois à mon

tour la victime.

37

Jonathan et Suzette nous ont devancés à la plage, même si nous roulions probablement plus vite : ils ne se sont pas fait arrêter par la police en chemin, eux.

Nous nous garons sur le parking réservé à la plage privée et, quand je sors de la voiture, Jonathan et Suzette se dirigent déjà vers l'entrée, qui est gardée par un type à l'air revêche, vêtu d'un marcel noir et d'un short de bain. L'équivalent d'un videur mais pour plage privée.

Jonathan porte deux petites chaises pliantes et un parasol, tandis que Suzette n'a qu'un petit fourre-tout en bandoulière. Jonathan a le look typique du gars qui va à la plage en début de saison : un peu trop pâle, un bourrelet qui dépasse de son maillot de bain, ses pieds blancs enfilés dans une paire de tongs, une casquette de baseball qui couvre son crâne dégarni. Suzette, en revanche, a l'air d'avoir passé tout l'hiver à la plage. Parfaitement bronzée, ses lunettes de soleil Cartier perchées sur sa tête, elle porte un minuscule bikini qui dévoile fièrement un corps spectaculairement ferme.

Après deux enfants et avec la gravité qui réclame son dû quand on a passé quarante ans, mon corps ne ressemble pas à ça. Impossible. Cela dit, même à vingt-cinq ans, je ne me suis jamais sentie assez à l'aise pour me pavaner sur la plage dans un bikini de la taille d'un mouchoir de poche. Aujourd'hui, je porte un modeste maillot de bain une pièce avec une sortie de bain par-dessus. Et tout comme Jonathan, je suis affreusement blême. Je n'enlèverai probablement pas le paréo de la journée, d'autant que je ne suis pas une grande nageuse.

Le videur de la plage reluque Suzette dans son tout petit bikini. En fait, beaucoup de gens reluquent Suzette. Même moi, j'ai du mal à ne pas la reluquer un peu. Quand a-t-elle le temps de se faire un ventre aussi plat ? Et elle n'a pas de cicatrice de césarienne ou de vergetures à dissimuler, elle.

Enzo a enfilé son t-shirt et son maillot de bain, et il bataille avec notre propre matériel de plage qu'il a sorti du coffre. Pour être honnête, je ne lui en voudrais pas si lui aussi reluquait Suzette dans ce minuscule bikini – il n'est qu'humain après tout –, cependant je ne vois pas son regard plonger en dessous du décolleté.

— Millie ! s'exclame Suzette. Quelle… couverture intéressante tu portes ! J'adore que tu assumes de ne pas dépenser des mille et des cents dans une tenue de plage. C'est *tellement* toi.

Voilà un compliment à double tranchant ou je ne m'y connais pas. Cela dit, je ne peux pas vraiment contester. Cette sortie de bain, je l'ai trouvée dans le bac des produits en solde.

Et si Enzo n'a pas reluqué Suzette, la réciproque ne s'applique pas. Lorsque ses yeux bleu-vert froids parcourent son corps, elle retrousse carrément les babines. Et il n'a même pas encore enlevé son t-shirt.

Nous n'avons pas atteint la plage que j'ai soudain une folle envie de rentrer à la maison. Enfin, il vaut sans doute mieux que je sois là plutôt que de le laisser seul avec Suzette dans son maillot de bain quasi inexistant.

— Vous avez eu du mal à trouver la plage ? interroge-t-elle. On se demandait si vous ne vous étiez pas perdus en chemin.

Nico crache illico le morceau.

— Papa s'est fait arrêter par les flics.

Enzo s'esclaffe.

— J'allais trop vite, qu'ils ont dit.

— Je suis sûre que non, affirme Suzette. La police du coin peut donner dans l'excès de zèle.

— Eh bien, nous sommes ravis que vous ayez pu venir, dit Jonathan.

Contrairement à sa femme, je ne détecte pas de sous-entendu dans sa déclaration. Il semble sincèrement ravi de nous voir.

— Comment vas-tu, Nico ? Ça nous manque que tu ne viennes plus faire les corvées.

C'est gentil de la part de Jonathan, même si je sais qu'ils en avaient assez d'avoir Nico chez eux qui leur cassait la moitié du salon.

Mon fils hausse les épaules.

Je brûle de le rabrouer pour son impolitesse, mais j'ai l'impression que ça ne servirait à rien. Son humeur a encore empiré ces derniers temps. J'ai fini par appeler sa pédiatre et je l'y ai emmené en consultation, mais après avoir écouté son cœur et ses poumons, elle n'a pas eu grand-chose à ajouter. Elle n'a pas préconisé de thérapie. En fait, elle a dit exactement la même chose qu'Enzo : « Les garçons peuvent parfois être agressifs. Il est probablement encore en période d'adaptation au déménagement. Laissez-lui du temps. »

— Où sont les clients que vous devez rencontrer ? je demande à Suzette.

Elle hausse les épaules.

— Oh, ils ont annulé.

Enzo n'a pas l'air le moins du monde surpris, ce qui m'amène à me demander s'il y a jamais eu de client au départ. Non, c'est vrai, quoi, une réunion sur la plage ? Ça sonne complètement faux.

Mais non, je suis paranoïaque. Je suis sûre qu'il y avait un client. Les gens annulent, ça arrive.

Suzette nous précède pour trouver l'endroit parfait. Sauf qu'apparemment, elle ne parvient pas à décider où il se trouve. Nous parcourons la moitié de la plage, en passant devant plusieurs endroits qui me semblent tout à fait bien, à moi. Voyant que le pauvre Jonathan se débat avec les deux chaises et le parasol, j'offre de lui prendre le parasol, en plus du nôtre. Suzette pourrait se proposer de porter au moins une chose, mais elle n'y semble pas disposée. Pourtant, Jonathan ne s'en offusque pas : il a vraiment bon caractère.

— D'accord, annonce enfin Suzette au moment où j'ai l'impression que mes bras vont se détacher. Ici, ça m'a l'air bien.

Jonathan laisse tomber les deux chaises sur le sable, mais alors qu'il plie et replie ses bras, elle se ravise :

— Attendez, on devrait peut-être descendre par là. Le soleil est mieux là-bas.

Jonathan est prêt à ramasser les chaises, mais j'en ai assez.

— Suzette, ici, c'est parfait. Je refuse de faire un pas de plus.

Elle lève les yeux au ciel.

— D'accord, d'accord. Mais tu sais, Millie, marcher te fait du bien. Ça fait mincir.

Et lui balancer mon poing au visage, ça ferait mincir ? Parce que je veux bien me dévouer.

Une fois nos chaises et nos serviettes installées, j'attrape le vaporisateur de crème solaire dans mon fourre-tout. Enzo refuse toujours d'en mettre, mais j'aime en passer aux enfants. Et sur moi, c'est obligatoire. Je suis la seule à attraper des coups de soleil, mais la crème solaire n'est-elle pas censée éviter le cancer ou quelque chose comme ça ? De toute façon, les enfants n'ont pas le choix.

— Oh, Millie, s'exclame Suzette en me regardant faire avec Ada. Tu n'es pas en train de vaporiser de la crème solaire sur tes enfants, quand même ?

Ben si, de toute évidence.

— Si…

— Voyons, tu ne sais pas que les sprays contiennent toutes sortes de produits chimiques toxiques ? Maintenant, l'air en est imprégné. En gros, on est tous en train d'inhaler de la crème solaire.

Devrais-je m'inquiéter d'inhaler de la crème solaire ? Je ne saurais pas dire pourquoi, mais ça me passe royalement au-dessus.

— Hum-hum…

— De plus, ajoute-t-elle, c'est inflammable.

Les yeux de Nico s'écarquillent.

— Tu veux dire qu'on pourrait prendre feu ?

— Tu ne vas pas prendre feu à cause de ta crème solaire, lui dis-je.

Il a l'air déçu.

Suzette fouille dans son propre sac et en sort un tube blanc.

— C'est la meilleure crème solaire du marché. Elle ne contient que des ingrédients naturels, et l'indice de protection est de deux cents ! Les SPF 200, ça ne se trouve pas n'importe où.

Pourquoi diable aurions-nous besoin d'une crème solaire avec un indice de protection de deux cents ? Elle croit qu'on va courir à travers un cercle de feu pour aller à l'eau ?

Enzo a enlevé son t-shirt et je ne peux m'empêcher de remarquer les yeux exorbités de Suzette lorsqu'elle avise son torse musclé bien sculpté. J'adore avoir un mari beau et musclé. Mais parfois, je me prends à regretter qu'il ne se laisse pas aller à grossir un peu, à perdre un peu sa tonicité.

— Enzo, dit-elle, tu aimerais essayer ma crème solaire ?

Il rit.

— J'en ai pas besoin. Je brûle jamais.

— Oui, mais c'est bon pour toi, même si tu ne crains pas le soleil, insiste-t-elle. Ça prévient le cancer de la peau, tu sais.

— Ah oui ?

Enzo a soudain l'air intéressé, pourtant c'est exactement ce que je me tue à lui répéter depuis une dizaine d'années.

— Oui, bien sûr, s'empresse-t-elle d'ajouter. Tu devrais en mettre au moins sur tes épaules. Laisse-moi t'aider.

Je reste bouche bée lorsque Suzette verse un peu de crème solaire au creux de sa paume et commence à en enduire les épaules de mon mari. Elle est vraiment en train de faire ça ? De passer de la crème solaire partout sur mon mari ? C'est tout à fait inapproprié, non ?

Je regarde Jonathan, m'attendant à ce qu'il soit aussi horrifié que moi. Mais il a son propre tube de crème solaire, sans doute si chère que c'en est obscène et apparemment conçue pour les personnes qui vont passer leurs vacances au soleil, et il s'en enduit les bras. Puis il essaie de s'en mettre sur le dos, mais il n'y arrive pas. Seulement voilà, sa femme est occupée à promener ses mains sur mon mari.

— C'est bon, dit Enzo quand le cinéma a duré bien trop longtemps. J'en ai assez. Ça va s'enlever dans l'eau de toute façon.

— Oh non, dit Suzette, ce produit est waterproof. Tu pourrais nager toute la journée, que tu aurais toujours ta protection SPF 200.

Enzo écarquille les yeux.

— Oui ?

J'en ai ras le bol d'entendre parler de cette fichue crème solaire.

— Ada, enchaîne Suzette, ça te dit d'essayer cette lotion solaire ?

Ada regarde le tube, puis secoue la tête. Je ne lui en veux pas. Elle ne brûle jamais, comme Enzo, et je suis sûre qu'elle ne veut pas s'enduire de cette crème blanchâtre.

— Nico ? demande Suzette.

Mon fils la dévisage. Il ne répond pas, mais lui lance un regard glacial. Je ne sais pas si je l'ai déjà vu regarder quelqu'un de cette façon, et la vérité, c'est que ça me fait froid dans le dos. Puis il détourne le regard, et je me dis que j'ai peut-être tout imaginé.

Les enfants veulent aller dans l'eau et Enzo est heureux de les y emmener. J'aurais cru Suzette du genre à vouloir bronzer sur la plage tout l'après-midi, surtout après le pataquès qu'elle a fait pour décider où nous allions nous poser. Pourtant, dès qu'Enzo annonce son intention d'aller à l'eau, elle accepte immédiatement de le suivre.

— Tu veux venir, Millie ? me demande Enzo.

Je secoue la tête.

— Je vais rester ici à me détendre.

Jonathan étale un monceau de crème solaire encore intact sur l'arête de son nez. Il s'apprête à suivre Suzette, mais avant qu'il ait pu faire plus de deux pas, elle se retourne et le toise.

— Non, dit-elle. Tu restes ici. Je vais nager.

Il acquiesce et, sans poser de question, retourne à sa chaise de plage. Il s'y installe et sort un livre de poche. Je tords le cou pour voir le titre. *Madame Bovary*.

— Tu ne veux pas aller te baigner ? je lui demande.

Il agite la main.

— Pas vraiment.

— Parce qu'on aurait dit que tu voulais aller à l'eau, avant que Suzette te dissuade de l'accompagner.

— Ça ne me dérange pas.

Peut-être que ça ne le dérange pas, mais je trouve l'autoritarisme de Suzette exaspérant et, avant de pouvoir m'en empêcher, je lâche :

— Il me semble que ce n'est pas à Suzette de décider si tu peux aller te baigner ou non.

Jonathan hausse les épaules et sourit.

— Elle aime avoir son espace parfois. Et comme je l'ai dit, ça ne me dérange pas.

Je me suis renseignée : il s'avère que Suzette n'a pas tant de succès que ça en tant qu'agent immobilier. Pourtant, elle possède de loin la plus grande maison de notre impasse, dans une ville où le prix des logements est très élevé. De toute évidence, c'est Jonathan qui gagne tout l'argent

nécessaire à son luxueux mode de vie. Pourtant, c'est elle qui lui donne des ordres. Je veux dire, il n'a même pas le droit d'aller dans l'eau à la plage ? C'est complètement dingue.

— L'étendue d'eau est immense, lui fais-je remarquer. On est sur l'océan Atlantique. M'est avis que vous pourriez y nager tous les deux sans vous gêner l'un l'autre.

Il repose son livre sur ses genoux.

— Tu veux aller nager, Millie ?

— Non, ce n'est pas ce que je dis.

Jonathan me regarde d'un air absent. Est-ce qu'il se fiche vraiment que Suzette lui donne des ordres ? J'aime à penser qu'Enzo et moi sommes des partenaires égaux dans nos prises de décision, mais d'après ce que j'ai remarqué, c'est Suzette qui régente la vie des Lowell.

C'est vrai qu'Enzo a retiré mille dollars de notre compte bancaire commun sans me le dire. Mais il a déjà reversé l'argent. Je suis sûre qu'il disait la vérité : c'était pour acheter du matériel pour son entreprise. J'en suis sûre… à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

L'eau bleue et claire scintille sous le soleil. Mes deux enfants sont de bons nageurs comme Enzo – il les emmenait à la YMCA quand ils étaient petits, et il leur a appris à nager avant qu'ils ne sachent marcher. Je repère leurs deux têtes brunes qui flottent dans l'eau. Ada est près d'Enzo, Nico est un peu plus loin d'eux et il…

Euh… Pourquoi a-t-on l'impression qu'il parle à Suzette ?

Qu'est-ce que Nico pourrait bien avoir à dire à Suzette ? C'est d'autant plus étrange, après le regard furieux qu'il lui a lancé tout à l'heure. J'aimerais bien savoir de quoi ils parlent, mais je suis loin d'être à portée de voix.

— De toute façon, poursuit Jonathan, on ne va pas repartir de sitôt. Je pourrai me baigner plus tard. Cette crème solaire tient des heures. Des jours, en fait, si besoin.

Je parviens à arracher mon regard de l'eau.

— Vraiment ?

— Oh oui, c'est un excellent produit. Tu en veux ?

Il fouille dans le fourre-tout de Suzette et en sort le tube.

— Merci, oui.

Jonathan me le tend. Il n'essaie pas de m'enduire le dos et les épaules, ce qui est tout à son honneur, étant donné qu'il n'est ni mon petit ami ni mon mari. Ce truc ressemble à un tube de crème solaire tout à fait ordinaire, même si je dois admettre que le produit sent bon.

Je suis sur le point de verser un peu de cette crème solaire magique dans ma paume quand je suis interrompue dans mon geste par un bruit venant de

l’océan.

Quelqu’un qui hurle.

38

Tout se passe très vite. La noyade est rapide.

Ça s'agite énormément dans l'eau, mais je ne vois pas grand-chose. Je me lève d'un bond et Jonathan fait de même à côté de moi. Quoi qu'il arrive, ça se passe à l'endroit même où j'ai vu mes enfants nager il y a peu de temps. Le maître-nageur est descendu de son perchoir et court vers le rivage… trop tard.

Enzo est déjà en train de sortir de l'eau, avec Suzette dans ses bras. Car il s'avère que la personne ayant failli se noyer n'est autre que Suzette. Elle s'accroche au cou d'Enzo qui la sauve de l'eau tel un héros. Elle est consciente, malgré un visage rosé et une quinte de toux. J'aimerais pouvoir l'accuser d'avoir feint la noyade, toutefois elle a l'air en réelle détresse.

Enzo la dépose sur le sable et s'agenouille à côté d'elle. Le maître-nageur s'accroupit aussi, mais l'attention de Suzette est uniquement vissée sur mon mari.

— Ça va ? lui demande Enzo.

— Oui, halète-t-elle, avant de se remettre à tousser. C'était juste… C'était terrifiant. Mais je vais bien.

Elle attrape la main de mon mari.

— Merci. Merci de m'avoir sauvée. Tu es mon héros.

Oh, bon sang.

Je jette un coup d'œil à Jonathan, qui n'a pas l'air le moins du monde dérangé par le fait qu'un Italien incroyablement sexy soit quasiment collé à sa femme, et qu'elle soit plus ou moins en train de baver sur lui. Ou peut-être la bave est-elle due à la quasi-noyade.

— Vous êtes sûre que ça va, mademoiselle ? lui demande le maître-nageur.

Elle réussit à se redresser sur ses coudes.

— Oui, je vais bien. J'ai eu l'impression que ma jambe s'était emmêlée dans quelque chose qui me tirait vers le bas. C'était… terrifiant.

— Peut-être des algues, suggère le maître-nageur.

— Oui, convient Suzette, bien qu'elle n'ait pas l'air convaincue.

Je suis d'accord : on ne voit pas bien comment des algues pourraient tirer quelqu'un sous l'eau, en revanche je ne saurais donner une autre

explication plausible.

Ada et Nico sont sortis de l'eau, l'air décidément secoués par l'incident. Ada s'enveloppe de ses bras et Nico s'est planté sur le rivage, à quelques mètres de nous, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Suzette, chérie, intervient Jonathan, je pense qu'il serait préférable qu'on te ramène à la maison.

— Peut-être, admet-elle, mais je ne veux pas gâcher le plaisir de tout le monde.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Enzo. Tu dois prendre soin de toi.

C'est là que je remarque qu'elle lui tient toujours la main. Ou bien c'est lui qui lui tient la main. Quoi qu'il en soit, leurs mains sont tout à fait liées.

— Tu m'as vraiment sauvé la vie, insiste-t-elle. Honnêtement, j'avais très peur et toi… tu m'as sauvée.

— C'est rien.

Enzo balaie sa remarque d'un geste de la main, mais il plastronne. Il adore être le héros. Qui pourrait l'en blâmer ?

Il aide Suzette à se lever, et Jonathan tente d'intervenir, mais elle ne se rapproche absolument pas de lui. Nous finissons tous par remballer nos affaires, les uns comme les autres trop secoués pour profiter d'une journée à la plage à ce stade. Je veux dire, moi, j'aurais quand même pu l'apprécier, mais même les enfants ont l'air de vouloir partir.

Malheureusement, Enzo soutient Suzette, que son « traumatisme » à la jambe semble devoir empêcher de marcher, du coup nous devons porter tout le barda nous-mêmes. Les enfants prennent une chaise chacun, moi deux, et j'arrive en plus à caser le parasol sous mon bras. Non sans difficulté, nous arrivons à regagner les voitures.

Là, Suzette lève vers Enzo des yeux énamourés tandis qu'il l'aide à boitiller jusqu'à la Mercedes de Jonathan, où il la dépose directement sur le siège passager.

— Merci encore. Tu m'as sauvé la vie.

Et en parlant, elle pose le bras sur son biceps. Ce qui, honnêtement, ne me semblait pas tout à fait nécessaire.

Vu la façon dont elle le regarde, j'ai l'impression que si son mari n'était pas désormais à quelques pas d'elle, et si je n'étais pas là à la fusiller du regard, ils seraient en train de s'embrasser à pleine bouche au moment où nous parlons. Non pas que je pense qu'Enzo me ferait ça. Mais si je n'existais pas, qui sait ? Suzette est une femme très séduisante, et si moi, je la déteste, il ne semble pas partager cette aversion.

— Rentre bien, lui dit-il.

— C'est parti ! répond joyeusement Jonathan. Merci encore, Enzo ! Je te suis reconnaissant de t'être occupé de ma femme !

Est-ce qu'il est sincèrement en train de remercier mon mari d'avoir tripoté sa femme ?

J'aimerais pouvoir dire que je suis soulagée quand leur voiture s'éloigne. Mais il est difficile de se débarrasser de quelqu'un qui vit juste à côté de chez vous.

39

— Quoi ? Tu voulais que je la laisse se noyer, Millie ? C'est ça que tu voulais ?

Je traîne ma mauvaise humeur toute la soirée, ou plutôt depuis que nous sommes rentrés de la plage. Nous y sommes restés moins d'une heure, et pourtant il y a du sable partout. Chaque fissure de mon corps semble abriter quelques grains de sable. Même après la douche, je me sens encore un peu ensablée.

Alors oui, je suis grincheuse. Et une fois que nous sommes couchés, je ne peux pas m'empêcher de faire une remarque sur le sauvetage héroïque d'Enzo dans l'océan.

— Non, je ne voulais pas que tu la laisses se noyer, je grommelle. Mais il fallait vraiment que tu la sauves comme ça ?

— Comme quoi ?

— Comme…

Je me redresse dans le lit en me grattant les orteils, entre lesquels j'ai encore l'impression d'avoir du sable.

— Comme… si héroïquement !

Ses lèvres tressaillent.

— Héroïquement ?

— Je veux dire par exemple qu'elle aurait pu retourner à la voiture toute seule. Ou bien Jonathan aurait pu la soutenir.

Il hausse les épaules.

— Elle voulait moi.

Je serre les dents.

— Tu m'étonnes. Et comme c'est pratique que le client ait annulé, tiens.

Il fronce les sourcils.

— Non, pas pratique. Je voulais rencontrer le client. Je veux ce travail.

— Tu n'as pas eu l'air surpris qu'il ne vienne pas, pourtant.

— Parce qu'elle me l'a dit ce matin. Mais j'avais quand même envie de passer une journée à la plage avec toi et les enfants.

— Ben voyons.

Il grogne.

— Millie, c'est ridicule. Je ne comprends pas pourquoi tu es contrariée.

— D'accord, donc si un beau mec me sortait de l'eau et s'occupait de moi avec une telle attention, ça ne te dérangerait pas du tout ?

— Non, pas du tout.

Si c'est vrai, ça m'énerve encore plus. Pourquoi ne serait-il pas jaloux si un bel homme me draguait ?

— Parce que je te fais confiance, ajoute-t-il avant que je ne puisse m'agacer davantage. Et tu peux me faire confiance. Tu le sais, oui ?

Est-ce que je le sais ? Avant que nous n'emménagions au 14 Locust Street, la réponse aurait été un « oui » catégorique. Mais toutes les heures qu'il passe avec Suzette Lowell m'ont rendue méfiante. C'est vrai, quoi, qui a une conversation sur les rosiers au milieu de la nuit ? Sérieusement ?

Pourtant, Enzo est un homme bien. Ça, je le crois de tout mon cœur.

Il me dévisage, attendant ma réponse, et il n'y en a qu'une seule qui vaille :

— Oui, je te fais confiance.

— Bien. Maintenant, calme-toi. Si Suzette est retrouvée assassinée, tu seras la première suspecte.

— Ah ah.

Enzo tend la main pour éteindre la lumière. Il se rapproche de moi, son bras entoure mon corps. Il est d'humeur… je le sens. Seulement moi, je n'y arrive pas. Même s'il a apaisé certaines de mes inquiétudes concernant ce qui s'est passé à la plage, l'une d'entre elles demeure, dont je n'arrive pas à me défaire.

— Enzo.

— Chut, murmure-t-il, en faisant remonter sa main le long de ma cuisse. On parle plus de Suzette.

— Mais… comment elle s'est retrouvée sous l'eau, à ton avis ?

Sa main s'immobilise illico.

— Quoi ?

— Elle a dit que sa jambe s'était accrochée à quelque chose et que c'est ce qui l'avait tirée sous l'eau. À ton avis, c'était quoi ?

— Des algues ?

— Des algues qui l'ont attrapée par la jambe et entraînée sous l'eau ?

Il retire complètement sa main de ma cuisse.

— Je sais pas. Peut-être des enfants qui s'amusaient ?

— Quels enfants ? Tu as vu d'autres enfants nager là où elle était ?

Il reste silencieux un moment.

— Je comprends pas. C'est quoi qui t'inquiète ?

Je serre la couverture dans mes poings.

— J'ai juste… Tu as remarqué que Nico lui parlait ? Genre, juste avant toute cette histoire de noyade ?

Il plisse les yeux.

— Non.

— Moi, je l'ai vu.

Cette fois, il s'assied carrément dans le lit. Je n'étais pas d'humeur tout à l'heure, mais je vois que lui non plus désormais.

— Qu'est-ce que tu insinues, Millie ?

— Je n'insinue rien. J'essaie juste de comprendre ce qui s'est passé.

— Tu es en train de dire que notre fils a essayé de noyer Suzette ? C'est ça que tu penses ?

— Non, je réponds, même si c'est un peu ce que je pensais.

Enzo n'a pas vu le regard noir que Nico lui a lancé avant qu'ils n'entrent dans l'eau.

— Bon, tant mieux. Parce qu'il l'a pas fait.

— Tu en es sûr ?

Il me lance un regard exaspéré.

— Oui ! Je l'ai vu. Il était pas près d'elle. Je t'ai dit, c'étaient des algues ou d'autres enfants.

Il me ment. J'en suis sûre. Parce que j'ai moi-même vu Nico à côté d'elle peu de temps avant qu'elle ne coule. Enzo me dit juste ce qu'il pense susceptible de me rassurer. Sauf que ce que je veux, moi, c'est la vérité.

— Nico est un bon gamin, insiste-t-il, obstiné. Tu devrais pas t'inquiéter autant. C'est mauvais pour ta tension artérielle.

Le souci, c'est que je ne peux pas m'empêcher de penser qu'en ce moment, j'ai des problèmes bien plus graves que ma tension artérielle.

40

Je me réveille à 3 heures du matin, en nage.

J'étais en plein cauchemar. Dans mon rêve, je flottais dans l'océan. Et tout à coup, une main se refermait sur ma cheville et me tirait vers le fond. Je criais, j'essayais de me libérer, mais la main continuait à tirer et tirer, et bien sûr, je coulais.

C'est à ce moment-là que je me suis réveillée.

Notre journée avortée à la plage remonte à une semaine, et j'ai l'impression que les choses ne sont plus pareilles depuis, même si je n'arrive pas à mettre le doigt sur la raison. Enzo s'est montré distant toute la semaine, sans que je puisse lui reprocher quoi que ce soit, parce qu'il ne fait rien de mal, objectivement. Il a juste l'air étrangement distrait.

Le ciel est dégagé cette nuit, et le clair de lune entre par les fenêtres de la chambre à coucher. Je roule la tête sur le côté, m'attendant à voir mon mari profondément endormi à côté de moi. Mais ce n'est pas le cas.

Enzo n'est pas profondément endormi. En fait, il n'est pas dans le lit du tout.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je me redresse, bien réveillée. C'est moi qui fais tout le temps des insomnies, pendant qu'Enzo dort comme un loir. Je ne suis pas sûre de m'être déjà réveillée en pleine nuit pour trouver le lit vide. Où peut-il être ? À la salle de bains ?

Sauf que je vois clairement la salle de bains parentale. Il n'y est pas.

Un bruit de moteur attire mon attention. Je me précipite vers la fenêtre et j'en reste baba : le pick-up de mon mari est en train de se garer dans notre allée. Qu'est-ce qu'il faisait à rouler dans le quartier au milieu de la nuit ?

Placé comme il l'est, l'habitacle de son pick-up est hors de ma vue, je ne le vois donc pas en descendre. Plus important, je ne vois pas s'il était seul à l'intérieur. J'ignore ce qui serait pire : qu'il roule seul au milieu de la nuit ou qu'il soit avec quelqu'un.

De qui je me moque ? Avec quelqu'un, ce serait évidemment pire.

Les pas de mon mari retentissent plus fort à mesure qu'il se rapproche de la chambre. Il progresse lentement dans l'escalier, en s'efforçant de ne pas faire trop de bruit. Il espère ne pas me réveiller. Il espère pouvoir regagner

notre lit pendant que je dors à poings fermés, avec l'espoir que je ne saurai rien de sa petite escapade.

Alors là, il va être surpris.

La porte de la chambre s'entrouvre. Enzo passe la tête à l'intérieur et ses yeux s'écarquillent quand il me voit assise dans le lit.

— Millie, dit-il. Euh, salut.

— Où tu étais ? je lance illico.

Il regarde par-dessus son épaule en direction du couloir.

— J'étais… J'avais soif. Je suis juste descendu prendre un verre d'eau.

— En jean ?

Enzo baisse les yeux sur son jean et son t-shirt. Il porte aussi des chaussettes, lui qui ne dort jamais avec. Il est très clair qu'entre le moment où il s'est couché avec moi et maintenant, il s'est rhabillé.

Avant qu'il ne puisse inventer un autre mensonge, je reprends :

— Je t'ai vu garer le pick-up dans l'allée. Alors tu peux me redire où tu étais ?

Il se frotte la nuque.

— Je suis désolé. J'avais du mal à dormir, alors je suis allé faire un tour en voiture. Je voulais pas te déranger ni t'inquiéter.

— Tu as fait un tour en voiture ?

— Oui.

— Où ça ?

Il hausse les épaules.

— Juste par-là dans le quartier.

— Tout seul ?

Il acquiesce.

— Moi tout seul.

Je revois la façon dont il a souri au policier qui l'a arrêté pour excès de vitesse, dont il lui a menti en le regardant droit dans les yeux. Je le connais depuis longtemps, pourtant ce jour-là, si je n'avais pas été au courant de la vérité, je n'aurais jamais su qu'il mentait. Et quand je le regarde maintenant, je n'arrive vraiment pas à savoir. Est-ce qu'il est juste allé faire un tour parce qu'il n'arrivait pas à dormir ?

Ou faisait-il quelque chose de plus trouble ?

— Tu dois pas t'inquiéter, me dit-il. C'est rien. Juste un petit tour en voiture. Et maintenant, je suis de retour. Et ça a marché, ajoute-t-il en bâillant. Maintenant, je suis fatigué.

Il ôte rapidement son blue-jean, puis son t-shirt, ses chaussettes une à une, qu'il jette dans le panier à linge. Il grimpe ensuite dans le lit à côté de moi et m'entoure de ses bras.

— Dors, Millie, murmure-t-il. Il est tard.

Je voudrais bien. Je suis fatiguée et une longue journée de travail m'attend demain. J'aimerais pouvoir fermer les yeux et m'endormir comme il le fait, lui. Je le souhaiterais plus que tout.

Seulement, il est extrêmement difficile de dormir lorsque le parfum d'une autre femme vous chatouille les narines.

41

Enzo me trompe.

Sur le trajet de retour du travail en voiture, cette pensée tourne en boucle dans ma tête, même si je réussis un excellent temps sur la Long Island Expressway (pour changer). Deux jours se sont écoulés depuis que mon mari s'est faufilé dehors au milieu de la nuit. Depuis qu'il est rentré à la maison en empestant ce qui, j'en suis presque sûre, était le parfum de Suzette. Et je n'arrive pas à me l'enlever de la tête.

Enzo se comporte comme si tout allait bien. Il s'en tient à son histoire de conduite au hasard au milieu de la nuit. Il ne m'a pas avoué en pleurant une folle nuit de passion avec Suzette. Et je n'ai plus senti son parfum sur lui.

J'essaie de trouver une explication innocente, mais je n'y arrive pas. Quand Enzo et moi sommes allés nous coucher ce soir-là, il ne sentait pas le parfum. Il s'est donc forcément levé pendant la nuit, rendu quelque part avec elle dans sa voiture, jusqu'à 3 heures du matin, puis il est rentré à la maison comme si de rien n'était.

Quand je rentre, le pick-up de mon mari est garé devant la maison. Au moins, il est là. Je devrais peut-être lui en parler. Même s'il n'y a pas d'explication innocente, c'est peut-être mieux de mettre tout ça sur la table. Je ne veux pas être le genre de femme qui doit feindre de ne pas savoir que son mari fait des bêtises derrière son dos.

Quand j'entre, les chaussures des enfants sont éparpillées près de la porte d'entrée – ils sont manifestement à l'étage –, en revanche, pas trace des bottes d'Enzo.

Donc sa voiture a beau être garée dehors, il n'est pas à la maison.

Il doit être avec Suzette.

Je serre les dents. J'en ai ras le bol de cette bonne femme. J'en ai ras le bol qu'Enzo courre chez elle sitôt rentré pour travailler dans son jardin. J'ai dû assister à son sauvetage des eaux par mon mari alors qu'elle n'a probablement jamais risqué de se noyer. Je parie qu'elle a tout inventé. Après tout, qui se laisse entraîner sous l'eau par des algues ?

J'en ai assez de jouer les bonnes voisines. Je vais dire à cette femme ce que je pense d'elle une bonne fois pour toutes. Et ensuite, je ramènerai mon mari à la maison avec moi.

Je ne me donne pas la peine d'enlever mes propres chaussures. Je claque la porte d'entrée en sortant et je traverse nos deux pelouses fraîchement tondues pour gagner le 12 Locust Street. J'enfonce le pouce sur la sonnette, que je laisse sonner bien plus longtemps que nécessaire.

Pas de réponse.

J'appuie une deuxième fois. Même résultat. Le silence règne à l'intérieur de la maison. Aucun bruit de pas qui viennent me répondre – rien. Et je n'entends pas les bruits de l'équipement d'Enzo dans le jardin non plus.

Et s'ils n'entendaient pas la sonnette parce qu'ils sont… occupés ? Et s'ils étaient à l'étage, dans la chambre de Suzette et qu'ils…

Oh, mon Dieu, je ne veux pas y penser.

Sur un coup de tête, je pose la main sur la poignée de la porte. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle tourne, pourtant si. J'appuie sur la poignée à fond et donne un coup d'épaule contre la porte pour la pousser.

Je pénètre dans le vestibule de la grande maison des Lowell. Tout semble… calme. En tout cas, je n'entends pas de lit grincer à l'étage, c'est sûr.

— Suzette ? j'appelle, avant de poursuivre, un grognement plus bas. Enzo ?

Encore une fois, pas de réponse.

Je traverse le vestibule. Toujours aucun bruit. On dirait vraiment qu'il n'y a personne. Quand j'arrive dans le salon, cependant, je remarque quelque chose. Une odeur distinctive. Une odeur qui m'est devenue très familière.

C'est la puanteur du sang.

Pourquoi est-ce que ça sent le sang dans cette maison ? Et ce n'est pas léger, en plus. Ça empeste carrément. Alors que la dernière fois que je suis venue, ça sentait le lilas ou quelque chose comme ça.

— Suzette ? je lance avec, cette fois, un tremblement dans ma voix.

Je baisse les yeux, et c'est là que je le vois, au bas de l'escalier. Un pied qui dépasse, attaché à un corps sans vie au sol. Une paire d'yeux morts fixés au plafond, et une mare de sang qui s'étale lentement sur le sol du salon. Je reconnais immédiatement ce que j'ai sous les yeux, et il me faut tout mon courage pour ne pas m'effondrer illico.

C'est Jonathan Lowell.

Quelqu'un lui a tranché la gorge.

DEUXIÈME PARTIE

42

Il faut appeler les secours. Maintenant.

Bien sûr, Jonathan Lowell ne peut pas être sauvé. Il est bel et bien mort. Mais ce qui me fait le plus peur, c'est que du sang coule toujours de son cou. Autrement dit, le meurtrier a commis son geste très récemment.

Est-il possible qu'il ou elle soit encore là ?

Une porte claque quelque part dans la maison. On dirait la porte de derrière. Est-ce quelqu'un qui quitte la maison ? Ou bien revient à l'intérieur pour se débarrasser des témoins ?

Je tapote mes poches, à la recherche de mon téléphone. Je n'y trouve que mes clés de maison. Et puis, je me souviens : j'ai passé un appel pendant que j'étais en voiture et j'ai ensuite glissé mon téléphone dans mon sac à main. Qui se trouve actuellement chez moi. Je ne sais pas si Jonathan a un téléphone dans sa poche que je pourrais utiliser, de toute façon il est hors de question que je le touche. Je dois retourner chez moi pour appeler la police.

En tâchant de ne pas penser à la possibilité que le tueur ait pu se faufiler à côté, dans la maison où vivent mes enfants, je fais volte-face et cours vers la porte d'entrée. Je ne regarde même pas derrière moi. Je me précipite dehors, direction chez moi. Je ne m'arrête pas de courir jusqu'à ma porte, que je claque derrière moi sitôt entrée.

À l'intérieur, la première chose que j'entends, c'est un bruit d'eau qui coule dans la cuisine. Puis des jurons en italien : mon mari est à la maison. Au moins, lui saura comment gérer la situation.

J'ai déjà été confrontée à des scénarios de ce genre, et il est l'une des rares personnes en qui je puisse avoir confiance.

Quand j'entre dans la cuisine, Enzo est penché au-dessus de l'évier, en train de se laver les mains. Et il jure encore tout bas. En m'approchant, j'aperçois le liquide rouge foncé qui tourne autour du siphon.

Qu'est-ce qu'il lave sur ses mains ?

— Enzo ?

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Millie, donne-moi une seconde. J'ai glissé et je me suis coupé à la main avec les cisailles. *Stupido*.

Sauf que je ne vois pas de coupure sur sa main. Tout ce que je vois, c'est beaucoup de sang qui s'écoule dans l'évier.

— Quelque chose ne va pas ? me demande-t-il.

J'ouvre la bouche pour lui raconter la scène terrible que je viens de découvrir. Jonathan Lowell mort dans la maison voisine. Mais lorsqu'il se retourne pour dévoiler le sang qui macule son t-shirt blanc, j'ai l'horrible sentiment qu'il est déjà au courant.

— Millie ?

Au loin, le son des sirènes enfle. Sauf que je n'ai jamais appelé la police. D'une manière ou d'une autre, ils sont quand même à l'approche. D'une manière ou d'une autre, ils savent ce qui s'est passé.

Enzo fronce ses sourcils bruns.

— Millie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Jonathan Lowell est mort, je m'étrangle. Quelqu'un l'a tué.

— Quoi ?!

Je n'étais pas sûre qu'il mentait il y a deux jours, quand il a disparu de notre chambre au milieu de la nuit. Mais en cet instant, Enzo a vraiment l'air sidéré. Je pourrais presque jurer sur ma vie qu'il est choqué par ce que je lui révèle.

Presque.

Le regard d'Enzo tombe sur son t-shirt, moucheté de sang encore humide. Lorsqu'il relève les yeux et voit mon visage, il recule d'un pas.

— Je t'ai dit, je me suis coupé. C'est mon sang. *Mon* sang.

Les sirènes sont beaucoup plus fortes maintenant. La voiture de police sera là d'un instant à l'autre.

— Change de t-shirt, lui dis-je.

Enzo reste figé un moment, mais finalement, il acquiesce. Il court à l'étage pour se débarrasser de son t-shirt ensanglanté. Et de tout ce dont il a besoin de se débarrasser.

43

Pendant les vingt minutes qui suivent, de plus en plus de policiers débarquent au domicile des Lowell.

Ne voulant pas que les enfants voient ce qui se passe dehors, nous leur demandons de rester dans leur chambre. À un moment donné, ils vont découvrir que notre voisin a été assassiné, mais je tiens à repousser ça le plus tard possible. Je finis par faire réchauffer des mini-pizzas congelées au micro-ondes et les autorise à les manger dans leur chambre.

Je contemple le spectacle par la fenêtre. Suzette rentre à la maison environ une demi-heure après l'arrivée de la police, et je regarde un homme qui ressemble à un inspecteur lui annoncer la nouvelle. Elle se couvre les yeux et se met à sangloter, même si, de mon point de vue, ça fait faux.

Cette femme n'est pas du tout bouleversée par la mort de son mari.

La police va forcément finir par venir nous poser des questions. Ça ne s'est pas encore produit, mais je ne sais pas trop ce que je vais leur dire à ce moment-là.

Enzo et moi sommes assis à la table de la cuisine, les yeux rivés sur nos mini-pizzas. Même dans de meilleures circonstances, elles ne seraient pas appétissantes. Le fromage réussit à n'être pas fondu d'un côté et trop cuit de l'autre. De toute façon, on pourrait me mettre sous le nez de la grande gastronomie, je serais bien incapable d'avaler une bouchée.

— Je ne comprends pas, dis-je à Enzo. Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? Tu étais chez eux ?

— Non ! s'écrie-t-il. Je suis pas entré à l'intérieur. J'étais dehors. À travailler.

— Et tu n'as rien entendu du tout ?

— Non, mais tu sais que mon équipement est bruyant. J'entends jamais rien à ce qui se passe dans la maison.

Je regarde les mains d'Enzo, jointes sur la table de la cuisine.

— Où est la coupure ?

— Quoi ?

— Tu m'as dit que tu t'étais coupé à la main, je lui rappelle. C'est pour ça que tu saignais partout, tu te souviens ? Alors, où elle est ?

Il me tend sa main gauche. Je ne la vois même pas au début, mais en y

regardant de plus près, je remarque en effet une entaille sur sa paume.

Je vais le dire sans détour : il est impossible que cette entaille ait saigné autant.

— Les coupures aux mains saignent beaucoup, dit-il, sur la défensive. Beaucoup de vaisseaux sanguins.

— Ça ne saigne plus maintenant.

— Oui, ben, ça s'est arrêté.

Je ne sais pas quoi répondre. Je veux le croire. Je le veux vraiment, vraiment. Parce que, quand je pense à Jonathan Lowell étendu sur le sol de son salon, la gorge tranchée, je ne veux pas envisager que mon mari puisse être l'auteur d'un geste pareil.

S'il a fait ça, il n'est absolument pas la personne que je pensais.

Avant que je puisse formuler une autre question, la sonnette retentit à la porte. Même si nous nous y attendions, nous sursautons tous les deux. L'air terrifié, Enzo m'attrape le bras.

— Millie, croasse-t-il, leur parle pas du sang sur mon t-shirt. OK ?

Je me défais de son emprise et me lève de mon siège pour aller ouvrir la porte. Je n'ai pas l'intention de leur parler de son t-shirt. Après tout, c'est moi qui lui ai dit de se changer, non ?

L'inspecteur qui a annoncé la nouvelle à Suzette se tient à présent devant notre porte. Il a une quarantaine d'années, des cheveux grisonnants soigneusement taillés et porte un trench-coat beige sur une chemise blanche et une cravate rouge foncé. J'ai rencontré beaucoup de policiers au fil des ans, et quelque chose dans un coin de ma tête me souffle de ne pas faire confiance à celui-ci. Cela dit, c'est ce que je ressens la plupart du temps en présence des flics.

— Madame Accardi ? me demande-t-il avec un accent plus proche du Queens que de Long Island. Je suis l'inspecteur Willard. Vous avez une minute ?

J'acquiesce sans mot dire.

— Oui.

— Je peux entrer ? demande Willard.

Ce n'est pas ma première fois et, pour cette raison justement, je sais qu'il n'est pas judicieux d'inviter un policier à entrer chez soi. Car alors il pourra regarder partout autour de lui. Et quand je pense au t-shirt couvert de sang que mon mari vient de retirer, je préférerais que cet inspecteur ne regarde pas trop autour de lui.

— En fait, dis-je, mes enfants sont à l'intérieur. Je préférerais donc qu'on reste ici, sur le perron.

— Soit.

J'allume la lumière du seuil et nous nous plantons dehors. Les

moustiques nous tournicotent autour et je regrette de ne pas m'être aspergée de lotion, mais je ne vais pas inviter cet homme à entrer chez moi pour autant. Plutôt me faire manger toute crue.

— Alors, je ne sais pas si vous avez entendu ce qui s'est passé, reprend-il.

Il observe attentivement mon expression. Quoi que je puisse dire d'autre sur ce policier, en tout cas il a l'air intelligent. Je décide donc de parler franchement.

Je me racle la gorge.

— Je, euh… j'en ai une assez bonne idée… En fait, je suis allée à côté parce que je voulais parler à Suzette, et j'ai vu Jonathan allongé sur le sol, et il était…

Je dois fermer les yeux afin de bloquer le souvenir.

— Je suis revenue à la maison pour prendre mon téléphone et appeler les secours, mais à ce moment-là, j'ai entendu les sirènes de la police.

Willard opine.

— C'est votre voisine, Janice Archer, qui nous a contactés. Elle a entendu des cris dans la maison.

Janice, bien sûr. Toujours à espionner. Et elle a une vue parfaite sur la façade du 12 Locust Street.

— Elle dit qu'elle vous a vue entrer dans la maison après qu'elle a appelé la police, ajoute-t-il. Et en ressortir peu après.

Heureusement que j'ai opté pour la vérité. Janice ayant tout vu, au moins elle a confirmé mon histoire maintenant. Ça va être sympa, pour une fois, de ne pas être suspectée de meurtre.

— Elle m'a également dit, poursuit Willard, que votre mari était entré chez vos voisins environ deux heures avant la bagarre. Et qu'elle ne l'a pas vu ressortir, ce qui signifie qu'il est parti par la porte de derrière, qu'elle ne voit pas de chez elle.

— Mon mari est paysagiste, je réponds. Il travaille souvent dans leur jardin. C'est son boulot.

— Mme Archer dit qu'il va fréquemment chez les Lowell, insiste-t-il. Surtout quand M. Lowell n'est pas à la maison.

D'accord. Ouah !

— Ce n'est pas…

Je me ressaisis, me rappelant que l'inspecteur scrute mes réactions. Je ne vais pas lui donner ce qu'il cherche. Vu qu'il ne m'a pas posé de question directe, je ne lui dois pas de réponse.

— Mme Archer est une fouineuse. Il ne se passe rien entre eux.

— Non ? Vous en êtes bien sûre ?

— Certaine, je réponds d'un ton raide.

Willard ajuste sa cravate rouge.

— Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu vouloir du mal à Jonathan Lowell ?

— Nous n'étions pas particulièrement proches.

— Et votre mari ?

— Mon mari ne ferait jamais une chose pareille ! j'explose. C'est la chose la plus ridicule que j'aie jamais entendue !

Un sourire sinistre fait tressaillir les lèvres minces du flic.

— Je voulais juste dire : est-ce que votre mari connaissait bien M. Lowell ?

Mes joues s'échauffent.

— Ah. Non. Je… je ne pense pas.

— Et Mme Lowell ? Est-ce qu'il la connaissait bien ?

Le sous-texte est évident.

— Pas si bien que ça.

— Même s'il était tout le temps fourré chez elle ?

— Pour travailler.

Je suis furieuse contre moi-même d'avoir laissé l'inspecteur me troubler de la sorte. Il y a dix ans, je ne me serais jamais fait avoir comme ça. Être devenue épouse et mère m'a ramollie.

— Eh bien, conclut Willard, je ferais peut-être mieux de parler à votre mari alors. Vous voulez bien aller le chercher ?

Je prends une respiration apaisante.

— Bien sûr. Un instant.

Je retourne à l'intérieur et ferme la porte derrière moi, laissant l'inspecteur sur le perron. Je m'appuie contre la paroi, prenant un moment pour inspirer et expirer. L'inspecteur Willard m'a déstabilisée. J'ai les mains qui tremblent.

Je me ressaisis enfin assez pour gagner la cuisine. Enzo est toujours assis là, les mini-pizzas froides empilées devant lui sans qu'il les ait touchées. Il lève les yeux vers moi lorsque j'entre dans la pièce.

— Alors ?

— Le policier veut te parler.

L'effroi se peint sur ses beaux traits. Il me regarde comme si je venais de lui annoncer qu'il allait être conduit devant le peloton d'exécution. Pourtant, il se lève de sa chaise et se dirige vers la porte d'entrée.

44

Enzo ne me dit pas grand-chose après sa discussion avec le policier.

J'ignore de quoi ils ont parlé. J'ai collé mon oreille contre la porte d'entrée pour essayer d'écouter, mais elle doit être aussi insonorisée que la fameuse pièce cachée, car je n'ai pas pu entendre un seul mot. Enfin, le bon côté des choses, c'est que l'inspecteur n'a pas emmené mon mari avec des menottes.

Après son départ, je suis montée à l'étage pour mettre la main sur le t-shirt taché de sang. Mais je ne l'ai pas vu dans le panier à linge. Je ne l'ai trouvé nulle part.

Je me demande ce qu'Enzo en a fait. Comme nous avons plus ou moins séquestré les enfants dans leurs chambres respectives, nous décidons de les prendre tous les deux dans le salon, après le repas, pour leur parler de ce qui s'est passé. Après tout, ce n'est pas comme si nous pouvions leur cacher que notre voisin a été assassiné. Ils savent qu'il est arrivé quelque chose.

Ils s'asseyent tous les deux sur le canapé. Ada m'observe attentivement de ses grands yeux noirs, et Nico se tortille pour essayer de se mettre à l'aise. Ce gamin semble incapable de rester assis sans bouger. Par ailleurs, je ne peux pas m'empêcher de remarquer qu'il évite tout contact visuel.

Je m'assieds à côté de lui sur le canapé et Enzo prend le fauteuil. Je ne sais pas trop lequel de nous deux doit entamer la conversation, mais en voyant le regard vitreux d'Enzo, comme s'il était encore sous le choc de ce qui s'est dit entre le policier et lui, je déduis que ce sera moi.

— On voulait vous parler de ce qui s'est passé chez nos voisins, je commence. Je suppose que vous avez vu les voitures de police.

Ada acquiesce solennellement, tandis que Nico continue de gigoter.

— Je suis désolée de vous apprendre que M. Lowell a été… Quelqu'un l'a tué.

Ils n'ont pas besoin d'entendre les détails. Ils n'ont pas besoin de savoir comment je l'ai trouvé dans une mare de sang, le cou béant. Cette version aseptisée est déjà assez pénible.

Comme on pouvait s'y attendre, Ada éclate en sanglots. Nico baisse les yeux et ne pipe mot.

— Il ne faut pas que vous ayez peur, je reprends. La personne qui lui a fait ça… Cette personne ne veut pas de mal à notre famille. Ça n'a rien à voir avec nous.

Bien sûr, nous n'en avons aucune preuve. Nous ne savons pas qui a tué Jonathan Lowell. J'estime néanmoins qu'il n'y a pas de mal à rassurer deux enfants en leur affirmant que leur vie n'est pas en danger.

— Ça va ? je leur demande doucement.

Ada s'essuie les yeux.

— Est-ce qu'ils savent qui l'a tué ?

Incapable de prononcer tout haut les mots que j'ai en tête – *« La police pense que c'est peut-être votre père »* –, je passe mon bras autour de ses épaules.

— Ils le sauront bientôt. Ne t'inquiète pas.

Calé contre le dossier du canapé, Nico arbore une expression que je n'arrive pas à déchiffrer. Je me rappelle la froideur avec laquelle il m'a annoncé que sa mante religieuse bien-aimée avait cassé sa pipe. C'était… troublant. Mais la situation présente est différente. Il s'agit d'un être humain. En plus, Nico a passé du temps là-bas à faire les corvées. Il connaissait les Lowell. Son cerveau doit être en plein chaos, là tout de suite.

La vérité, cependant, c'est qu'il n'a pas l'air le moins du monde contrarié. Nous renvoyons les enfants dans leur chambre. Ada obtient de nous deux la garantie que nous viendrons leur souhaiter bonne nuit, mais Nico ne se montre guère bavard. J'attends d'entendre se fermer la porte de leurs deux chambres avant de me tourner vers mon mari.

— Tu penses qu'ils vont bien ?

Il m'a à peine adressé un mot depuis le départ de l'inspecteur. Et il a toujours le regard vide.

— Enzo ?

Il tourne la tête pour me regarder.

— Je l'ai pas tué, Millie. Tu le sais, oui ?

Je suis à l'autre extrémité du canapé, et je pourrais me décaler pour me rapprocher du fauteuil. Je n'en fais rien.

— Je sais.

— Je me suis coupé la main, ajoute-t-il. Ça saignait.

— Oui. C'est ce que tu as dit.

— Et, précise-t-il, je te trompais pas avec Suzette.

— D'accord.

La police a déjà des soupçons à son sujet, après ce que Janice leur a raconté. Ils ne savent même pas la moitié de ce que je sais. Le sang sur ses mains. Son escapade de l'autre nuit, puis son retour avec le parfum de

Suzette partout sur lui. Il m'a fourni des explications, pour toutes ces choses, seulement je n'en crois aucune. Je ne répéterai rien de tout ça à la police, mais ça ne signifie pas que je vais oublier ce qui s'est passé.

— S'il te plaît, Millie, insiste Enzo d'une voix qui se brise. J'ai besoin que tu me croies. C'est important. J'ai pas fait ça.

— D'accord. Je te crois.

— Tu le jures ?

— Je le jure, dis-je doucement.

Vous voyez ? Je peux mentir, moi aussi.

45

Le lendemain matin, nous sommes réveillés par la sonnerie du téléphone d'Enzo.

Je me frotte les yeux pendant qu'il tâtonne pour trouver l'appareil sur la table de nuit. J'entends son : « Allô ? » endormi, puis son corps se pétrifie.

— Oui, dit-il. Je peux venir au poste. Je dois juste… reporter certaines choses, et… Oui, elle peut venir aussi. Il faut d'abord qu'on envoie les enfants à l'école, mais… Oui, d'accord. Je serai là.

Enzo raccroche, l'air plus réveillé que je l'ai jamais vu à cette heure de la journée.

— C'était l'inspecteur Willard, dit-il. Il veut qu'on vienne tous les deux au poste. Pour parler.

Et maintenant, je suis tout aussi réveillée.

— Il a dit autre chose ?

— Non. C'est tout.

Encore une fois, je sais par expérience qu'une convocation au commissariat n'est pas bon signe. Les flics veulent s'assurer que toutes nos déclarations soient enregistrées.

Je me demande s'ils ont découvert autre chose.

— Je pense qu'on devrait appeler Ramirez, je suggère.

Enzo soupire.

— Je veux pas le déranger. D'ailleurs, il est à la retraite, non ?

— La dernière fois qu'on s'est parlé, il a dit qu'il allait prendre sa retraite, mais je parie qu'il ne l'a pas fait.

Il n'hésite qu'une seconde.

— D'accord. Appelle-le.

Enzo et moi n'avons pas beaucoup d'amis, mais l'un des plus proches est Benito Ramirez, un inspecteur de la police de New York que j'ai rencontré pendant une période sombre de ma vie, lorsque j'ai été accusée d'un crime terrible que je n'avais pas commis. Il avait fait alors beaucoup pour s'assurer que toutes les accusations soient complètement abandonnées. Nous sommes devenus amis depuis, et nous nous aidons mutuellement quand nous le pouvons. À la naissance d'Ada, nous lui avons demandé d'être son parrain. C'est le plus grand maniaque du travail que je connaisse,

encore pire qu'Enzo, pourtant nous avons passé beaucoup de temps ensemble au fil des ans, et il offre toujours des cadeaux à sa filleule pour les fêtes et les anniversaires.

De plus, je ne vois que lui pour se réjouir de recevoir un appel de moi à cette heure de la matinée.

Je sélectionne le nom de Ramirez dans ma liste de contacts. Les yeux sombres d'Enzo ne me quittent pas une seconde pendant que je passe l'appel. Ça sonne deux fois, puis la voix grave familière du policier retentit à mon oreille.

— Millie ? dit-il, l'air aussi réveillé que moi. C'est bien toi, Millie Calloway ?

C'est la seule personne qui m'appelle encore par mon nom de jeune fille, alors que je me nomme Accardi depuis plus de dix ans.

— Oui, c'est moi.

— Alors je suppose que tu as des ennuis, devine-t-il.

Il n'a pas l'air fâché pour autant. Plutôt amusé.

— On se trouve dans une situation un peu particulière, admets-je, avant de baisser la voix, même si la seule personne présente dans la pièce est Enzo. On a emménagé à Long Island, comme je te l'ai dit la dernière fois qu'on s'est parlé.

— Mais oui ! Tu es une Long Islander maintenant ! Tu écoutes beaucoup Billy Joel ? Tu vas au restaurant tous les soirs ?

— Mon voisin vient d'être retrouvé assassiné, Benny.

Voilà qui le coupe dans son élan.

— Bon sang, Millie. Je suis vraiment désolé d'entendre ça. Qu'est-ce qui se passe ?

Je lui raconte toute l'histoire de ma découverte du cadavre de Jonathan hier dans sa maison. Je lui parle de l'inspecteur Willard et du fait qu'on nous demande de nous présenter au poste ce matin. Je m'apprête à lui parler du sang sur les mains d'Enzo, mais un regard de mon mari m'intime le silence. Ce n'est pas qu'il ne fait pas confiance à Ramirez, mais… bon, ça reste un flic.

Quand j'ai fini de lui exposer la situation, mon interlocuteur laisse échapper un petit sifflement.

— Ouah. En voilà une histoire de fou. Mais ils n'ont pas vraiment de raison de vous soupçonner, ni toi ni Enzo, si ?

— Non…

— Alors rendez-vous au poste et répondez à leurs questions, dit-il. Si quelque chose commence à virer bizarre, vous vous arrêtez et vous ne dites plus un mot. Ensuite, tu prends un bon avocat.

Un bon avocat. Je me demande ce que ça coûte, tiens.

— Benny, je ne sais pas si on peut se permettre un avocat en ce moment.

— Non, mais ils sont tenus de t'en fournir un. Ils peuvent pas continuer à t'interroger si tu réclames un avocat.

Ce sera un avocat commis d'office qui n'aura peut-être pas la moindre expérience. La dernière fois que j'ai eu un commis d'office, j'ai fini en prison pour dix ans. Enfin, c'est mieux que rien. J'imagine.

— En attendant, poursuit Ramirez, je vais me renseigner et voir ce que je peux trouver.

— Tu travailles toujours pour la police de New York ? je lui demande. Tu parlais de prendre ta retraite.

Il grogne.

— Oui, ben, je suis toujours là. Si j'avais une femme, elle serait furax.

J'adresse à Enzo un pouce levé. Il hoche la tête et se dirige vers la salle de bains. Une fois que l'eau se met à couler sous la douche, et à ce moment-là seulement, je lâche tout à trac :

— Benny, Enzo avait du sang partout sur les mains quand il est rentré à la maison hier soir.

Un long silence me répond au bout du fil.

— Du sang sur les mains ?

— Il dit qu'il s'est coupé.

— C'est peut-être vrai.

Je secoue la tête.

— Je ne sais pas…

— Millie, s'il y a une chose que je sais sur Enzo Accardi, c'est que c'est un bon gars. Je ne pense pas qu'il tuerait qui que ce soit. Mais s'il le faisait, ce serait pour une sacrée bonne raison.

Ce n'est pas faux.

— Ne réagis pas de façon excessive, me conseille-t-il. Votre voisin vient d'être assassiné. Bien sûr qu'ils veulent vous interroger. Plus vite ils trouveront celui qui a fait ça, plus vite ce sera terminé.

Il marque une pause.

— M'enfin, ne leur parle pas du sang sur ses mains.

Si j'avais un centime pour chaque fois que j'ai menti à la police, je n'aurais pas à me soucier des mensualités de la maison.

46

J'avais envisagé de garder les enfants à la maison aujourd'hui, plutôt que de les envoyer à l'école, mais si Enzo et moi allons tous les deux au poste de police, c'est impossible. Pas question que j'emmène mes enfants dans un commissariat. Je souhaite ardemment qu'aucun des deux n'ait jamais à mettre les pieds dans ce genre d'endroit de toute sa vie. (Sauf peut-être pour une visite scolaire. Là, ce serait acceptable, disons.)

Même Nico parvient à se préparer pour l'école sans trop protester ni faire d'histoires. Ils sont tous les deux inhabituellement silencieux pendant qu'ils avalent quelques bouchées de céréales, comportement approprié compte tenu de la gravité de ce qui s'est passé. Je ne les accompagne plus jusqu'à l'arrêt de bus le matin, désormais, mais je le fais aujourd'hui, juste pour m'assurer que tout se passe bien.

Malheureusement, Janice et Spencer attendent déjà lorsque nous arrivons. Janice est en chemise de nuit et pantoufles, comme d'habitude, et il me faut toute ma retenue pour ne pas enrouler mes doigts autour de son petit cou maigre. Parce que cette femme a quand même plus ou moins dit à la police qu'elle pensait mon mari coupable d'un assassinat. Ce n'est pas ce que je qualifierais de comportement de bon voisinage.

Nous n'échangeons pas un mot pendant que nous patientons jusqu'à l'arrivée du bus scolaire. Et ça me va très bien.

— Maman, dit Nico, ce qui me serre le cœur, parce que ça fait des années qu'il ne m'a pas appelée sur ce ton-là. Est-ce que je suis obligé d'aller à l'école aujourd'hui ?

J'aimerais pouvoir le garder avec moi, près de moi. Mais c'est impossible.

— Je suis désolée, chéri. J'ai… quelque chose à faire.

— Je peux venir avec toi ?

— Je… Malheureusement, non.

Sa lèvre inférieure tremble légèrement. Nico n'a pas pleuré en public depuis longtemps, pourtant je crains qu'il soit au bord de craquer.

— Je suis vraiment désolée, je me dépêche d'ajouter. Mais je serai à la maison quand tu reviendras de l'école. Je te le promets.

— Je pourrai jouer avec Spencer ? demande-t-il avec un regain d'espoir.

Les yeux de son camarade s'illuminent à cette suggestion.

— Est-ce qu'on peut, maman ?

Janice a l'air à deux doigts de l'attaque. L'idée ne m'enchante pas non plus, après ce qu'elle a dit à la police à propos de mon mari, mais je l'autoriserai si ça peut rasséréner Nico. Ça ne semble pas envisageable pour Janice, cela dit.

— Spencer, répond-elle d'un ton brusque. Après que Nicolas a été renvoyé de l'école pour s'être battu, je t'ai dit que tu ne serais plus jamais autorisé à passer du temps avec lui, non ?

Minute, quoi ?!

J'ai à peine le temps de m'énerver contre Janice pour avoir parlé comme ça devant Nico. Parce qu'une autre idée me frappe immédiatement : ce qu'elle vient de dire ne peut pas être vrai, Nico est allé chez Spencer la veille de la sortie à la plage. Et quelques autres fois depuis. C'est du moins ce qu'il m'a dit…

— Nico, je l'interpelle sèchement, je croyais que Mme Archer t'avait autorisé à jouer dans le jardin avec Spencer ?

— Je n'ai rien dit de tel ! aboie-t-elle. N'est-ce pas, Spencer ?

Le petit acquiesce, désireux de faire plaisir à sa mère, et une expression de culpabilité apparaît sur le visage de mon fils. Janice ne lui a jamais permis de jouer dans leur jardin. Et compte tenu de la vigilance dont elle fait preuve, il est impossible qu'il y ait joué avec Spencer sans qu'elle le sache. Ça signifie donc que…

— Nico, viens par ici.

Je le tire par le bras jusqu'à ce que nous soyons à plusieurs mètres, et il me suit sans rechigner.

— Où est-ce que tu vas chaque fois que tu quittes la maison ? je lui demande, assez bas pour que Janice ne m'entende pas.

— Nulle part, répond-il rapidement. Je joue juste dans la rue. Tout seul.

Sauf que dans ce cas, pourquoi a-t-il menti ?

— J'avais envie d'être seul, ajoute-t-il. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

Je ne le crois pas. Il y a quelque chose de louche dans cette histoire, il ne me dit pas tout. Mais c'est le moment que choisit le bus scolaire pour arriver et, allez savoir pourquoi, Nico ne se fait pas prier pour monter à bord. Je regarde le bus emporter mes enfants, en me demandant si j'obtiendrai un jour des réponses aux questions qui se bousculent dans ma tête.

47

J'avais beau m'y attendre, je suis quand même déstabilisée quand, sitôt arrivés à la police, on nous place, Enzo et moi, dans des pièces séparées.

Bien sûr qu'ils veulent nous séparer. Ils ne tiennent pas à ce que nous puissions coordonner nos versions. C'est logique, mais en même temps, ça me fait paniquer. Le fait qu'ils ressentent le besoin de nous séparer me donne à penser qu'ils ne nous interrogent pas seulement en tant que voisins de la victime. Ils nous considèrent comme de véritables suspects. Je suis assise dans la salle d'interrogatoire mal éclairée, à me tortiller sur une de leurs inconfortables chaises en plastique. J'imagine mon mari assis dans une pièce similaire, quelque part dans le commissariat, et je me demande à quoi il pense. Il m'a à peine parlé depuis l'appel téléphonique que j'ai passé ce matin. Je ne lui ai pas dit que j'avais raconté à Ramirez qu'il était rentré à la maison avec du sang sur les mains.

L'autre détail qui me conduit à penser que nous sommes peut-être suspectés, c'est que l'inspecteur Willard lui-même entre dans la pièce pour me parler. Il n'a pas envoyé l'un de ses minions. Il veut m'interroger lui-même. Personnellement.

Ce n'est pas bon.

— Madame Accardi, merci d'être venue.

Il se laisse tomber sur le siège en face de moi. Il a des poches sous les yeux, et l'éclairage de la pièce leur donne presque des allures d'hématomes.

— Pas de problème. Nous aussi, nous voulons découvrir qui a fait ça à Jonathan. C'est vraiment horrible. Il avait l'air très gentil.

J'essaie de ressembler le plus possible à une femme qui n'a pas peur le moins du monde que son mari et elle soient accusés de meurtre.

— Ne vous inquiétez pas, me dit Willard. Nous lui mettrons la main dessus.

Pourquoi cette déclaration ressemble-t-elle à une menace ?

— Est-ce que je suis suspectée ? je demande.

— Non, répond-il sans hésiter, me faisant ressentir un soulagement immédiat. Vous étiez au travail jusqu'à trente minutes avant la découverte du corps. Mme Archer a vu votre voiture s'arrêter devant la maison, et elle

dit que vous n'êtes restée chez les Lowell que quelques minutes. Et ce, alors qu'elle avait déjà appelé le 911 parce qu'elle redoutait un problème. Donc non, vous n'êtes pas suspectée. Je comprends néanmoins votre inquiétude, ajoute-t-il, étant donné votre… passif.

Je ne devrais pas être le moins du monde surprise qu'il connaisse mes antécédents criminels. J'aurais perdu tout respect pour n'importe quel policier qui, dans cette situation, l'ignorerait encore. N'empêche, j'ai toujours l'impression de recevoir une gifle quand quelqu'un le mentionne.

— Oui, dis-je d'un ton raide.

— Madame Accardi, reprend-il, que savez-vous de la relation entre votre mari et Mme Lowell ?

Je hausse une épaule, en m'efforçant de ne pas laisser transparaître ma nervosité.

— Les Lowell sont nos voisins, donc… Et puis, il l'aidait à aménager son jardin en échange de recommandations pour son travail. Leurs rapports étaient amicaux.

— Vous est-il arrivé de soupçonner quelque chose de plus ?

— Non. Jamais.

Il me lance un sourire complice.

— Jamais ? Même pas un tout petit peu ? Alors qu'il était tout le temps fourré là-bas ? Car enfin, Suzette Lowell est une femme très séduisante.

Ma mâchoire se crispe.

— J'ai dit : « jamais ».

— Je vois.

Ce policier ne m'aura pas. Je suis trop maligne pour tomber dans son piège. Il n'a pas affaire à une débutante.

— Madame Accardi, saviez-vous que votre mari avait récemment fait l'acquisition d'une arme à feu ?

Ma mâchoire se décroche.

— Un… Un pistolet ?

Il scrute mon expression.

— C'est ça. Il a retiré mille dollars de votre compte commun et a ensuite utilisé une partie de cet argent pour acheter une arme à feu. De manière illégale. Mais nous avons des contacts.

— Je…

Mon cœur tambourine dans ma poitrine. J'ai bien du mal à imaginer que ça puisse être vrai, en même temps, je ne peux pas nier que cette somme a disparu de notre compte. Enzo a prétendu que c'était pour remplacer du matériel cassé. Mais si ce n'était que ça, pourquoi l'aurait-il fait en douce ?

Cela dit, et même s'il a acheté une arme ? Je veux dire, ça ne m'enchante pas et je me demande évidemment où elle se trouve en ce moment et ce

qu'il avait l'intention d'en faire. Mais Jonathan Lowell n'a pas été abattu par balle. Il a été égorgé. Donc, qu'Enzo ait acheté un pistolet ou non, ce n'est pas l'arme du crime.

— Et saviez-vous, ajoute Willard, qu'il était descendu dans un motel avec Suzette Lowell il y a quatre nuits ?

Alors là, j'ai l'impression que je vais m'étouffer. Quand Enzo m'a dit qu'il était juste sorti faire un tour en voiture, je me doutais qu'il n'était pas sincère. Mais cette information me coupe les pattes. Je veux désespérément croire que le policier invente cette histoire, juste pour me secouer, cependant tout ce qu'il dit concorde. L'argent manquant, la disparition d'Enzo… Willard n'attend même pas que je réponde à sa question. Il a obtenu les informations dont il avait besoin en lisant mon visage.

— Madame Accardi, poursuit-il, votre mari et vous… Votre situation financière n'est pas brillante, si ?

— Tout va bien, je réponds, sur la défensive.

— Vous n'avez donc pas récemment rédigé un chèque en bois ?

Oh, mon Dieu, cet inspecteur sait *tout* ! Je me tortille sur la chaise en plastique : sait-il aussi de quelle couleur est ma culotte, là ? Ça ne me surprendrait pas.

— C'était une erreur de calcul, j'élude.

— Savez-vous que Jonathan Lowell avait une belle assurance vie et que Suzette Lowell en est l'unique bénéficiaire ?

Encore une fois, j'essaie de ne pas réagir.

— Non, je n'en savais rien. Mais je ne vois pas bien ce que ça a à voir avec moi ou avec mon mari.

Il hausse un sourcil.

— Ah non ?

Je prends une profonde inspiration et me repasse ce que Ramirez m'a conseillé de dire si les questions commençaient à partir dans la mauvaise direction. Je ne suis peut-être pas suspecte, mais je suis à peu près sûre que mon mari l'est.

— Inspecteur Willard, je ne répondrai plus à aucune question sans avocat.

48

L'inspecteur décide qu'il n'a plus de questions à me poser.

Mais il n'en va pas de même pour Enzo. Je l'attends au poste pendant qu'ils le gardent encore une éternité. Je doute qu'ils l'interrogent pendant tout ce temps. Ils essaient juste de l'épuiser pour mieux lui extirper la vérité. Je suis sûre aussi qu'il a demandé un avocat, et ça aura pris du temps.

Enfin, il émerge trois heures plus tard, l'air épuisé. Ses yeux légèrement injectés de sang sont cernés. La mine sombre, il a l'air à deux doigts de vomir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? je lui demande.

— On part, dit-il. Maintenant. S'il te plaît.

Nous sommes venus au poste avec ma voiture, ce qui s'avère être une bonne chose, car il n'a pas l'air disposé à conduire (et prendre le volant de son pick-up, avec sa boîte de vitesse manuelle, me terrifie un peu). Il grimpe sur le siège passager à côté de moi et regarde fixement par la vitre.

Je me demande ce qu'ils lui ont dit, là-dedans.

Il reste silencieux pendant les cinq premières minutes du trajet, à regarder les rues défiler. Finalement, il lâche :

— Millie, tu sais que je t'ai pas trompée avec Suzette, hein ?

Je grimace. Je ne veux pas avoir cette conversation maintenant, parce qu'entre mes soupçons antérieurs et tout ce que j'ai entendu de la bouche de l'inspecteur Willard aujourd'hui, je ne vois pas très bien comment Enzo pourrait ne pas m'avoir trompée. Et s'il prétend le contraire, ce ne sont que des mensonges.

Il se détourne de la vitre pour me regarder.

— Je ne ferais jamais ça. Je te le jure.

Je me repasse les paroles de Ramirez ce matin : *« S'il y a une chose que je sais sur Enzo Accardi, c'est que c'est un bon gars. Je ne pense pas qu'il tuerait qui que ce soit. Mais s'il le faisait, ce serait pour une sacrée bonne raison. »*

J'ai tellement envie de le croire. Seulement, Enzo ne me facilite pas du tout la tâche.

— Alors pourquoi es-tu allé dans un motel avec elle ? je demande.

— J'y suis pas allé !

— Le détective m'a dit…

— C'est pas vrai, insiste-t-il.

— Enzo, j'ai senti son parfum sur toi.

Il retombe dans le silence, le temps d'absorber cette information. Je lui jette un coup d'œil en me rangeant sur le bas-côté de la route : je n'ai pas l'intention d'emboutir la voiture pendant que nous avons cette conversation. Il a l'air de tourner les choses dans sa tête. Va-t-il tout avouer ?

Est-ce que j'en ai seulement envie ?

— D'accord, finit-il par lâcher. J'ai pris une chambre dans un motel cette nuit-là. C'est vrai.

Je n'avais pas conscience, jusqu'à cette seconde, à quel point je voulais l'entendre tout nier en bloc.

— Je vois…

— Mais pas avec Suzette. Je te le jure. Ils savent juste que c'était une femme et ils ont supposé…

Quoi ?!

— Alors avec qui tu me trompes ? je m'écrie.

— Je te trompe pas, réplique-t-il fermement. J'étais… C'était Martha. Suzette lui donne les restes de ses parfums, je crois. Ou peut-être… qu'elle les lui prend.

— Martha, notre femme de ménage ?

Il hoche lentement la tête.

D'accord…

De toutes les personnes avec lesquelles j'aurais pensé que mon mari puisse me tromper, ma femme de ménage de soixante ans figurait en bas de la liste. Bien sûr, il prétend ne pas m'avoir été infidèle. Mais alors, que fabriquait-il dans un motel avec elle ?

— Je suis allé chez elle pour lui donner son dernier salaire, commence-t-il.

Je serre les dents en me souvenant lui avoir justement demandé de ne *pas* faire ça. Et il l'a fait quand même.

— D'accord…

— Et elle avait… commence-t-il en portant la main à son visage. Des bleus partout. Je l'avais senti les fois où je lui avais parlé, avant, mais ce jour-là, j'ai su. Son mari… Il lui prenait tout son salaire, et c'est pour ça qu'elle volait des choses… pour économiser assez et partir. Il l'aurait tuée, Millie. En plus, il était furieux qu'elle ait encore été renvoyée d'un autre travail. Je devais l'aider à s'enfuir.

Enzo ne mentirait jamais à ce sujet. Jamais. S'il dit que Martha se faisait

battre par son mari, c'est la vérité. Ou du moins, c'est la vérité telle qu'il la croit.

— Peut-être qu'elle te manipulait pour obtenir de l'argent, je suggère.

— Non, dit-il. C'est vrai. En fait…

Il s'arrête de parler, comme s'il ne savait pas s'il devait me dévoiler la suite. Mais ce n'est pas le moment de se cacher les choses.

— Quoi ?

— Elle voulait te parler, à toi, soupire-t-il. Elle savait, pour toi.

— Elle… Elle savait ?

Je me demande comment. Qui pourrait le lui avoir dit ?

Le fait est que j'ai un certain… passif avec les femmes comme Martha. Des femmes qui se trouvent dans des situations horribles et qui n'ont aucun moyen de s'en sortir. Je suis devenue l'échappatoire de certaines de ces femmes. Et Enzo aussi. Je dois avouer que je ne peux pas m'empêcher de considérer ce que nous avons fait avec fierté. Nous avons été utiles en notre temps.

Et parfois aussi, nous nous sommes peut-être légèrement écartés du droit chemin, en cours de route.

— Oui. Et elle essayait de trouver le courage de te demander ton aide. Mais ensuite, tu l'as accusée de casser des choses, puis tu as dit qu'elle volait…

— Elle volait !

— Je viens de t'expliquer pourquoi ! explose-t-il en secouant la tête. Elle nous a pas pris grand-chose. Suzette aussi pensait qu'elle la volait, et c'est de ça qu'elle me parlait l'autre soir dans le jardin. J'ai dû la convaincre qu'il y avait pas eu vol, pour que Martha perde pas son travail.

Je vois dans ses yeux sombres que chacun de ses mots est vrai, et je me sens soudain coupable. Martha ne me dévisageait pas parce qu'elle me voulait du mal. Elle me dévisageait, parce qu'elle me voyait comme son seul espoir d'échapper à sa situation et qu'elle essayait de rassembler le courage de me demander mon aide. Qu'est-ce qui m'est arrivé pour que je n'aie pas été capable de voir ça ?

— Et donc, je reprends à voix basse, tu es en train de me dire que l'arme était pour elle ?

— Elle en avait besoin jusqu'à ce que je puisse l'éloigner de lui, et après son départ, elle en avait encore plus besoin. Parce qu'il était à ses trousses, Millie. Je devais l'aider. Elle est à des centaines de kilomètres, maintenant, mais il pourrait encore lui mettre la main dessus.

J'agrippe un peu plus fort le volant.

— OK, OK. Je comprends ce que tu as fait. Je ne peux pas affirmer que je n'aurais pas fait la même chose, mais… pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Tu

sais que tu peux me parler de ce genre de choses. Parce que bon, on formait une équipe, avant. Non ?

Nous aidions souvent des femmes en difficulté. C'est même ainsi que nous avons appris à nous connaître. Et c'est pour ça que nous sommes tombés amoureux, d'ailleurs. J'aurais pu aider, j'aurais voulu aider. Pourquoi m'a-t-il tenue à l'écart cette fois-ci ?

Il reste silencieux, mesurant ses mots.

— J'étais inquiet pour toi.

— Inquiet ?

— Tu es tellement stressée. Ta tension artérielle…

— Oh, bon Dieu ! je lance, frappant le volant avec ma paume. Alors tu préfères que je me réveille au beau milieu de la nuit en me demandant où tu es passé ? Tu crois que ça, c'est bon pour ma tension artérielle ?

Il lâche un long soupir et se laisse retomber contre l'appui-tête.

— J'ai merdé. J'ai été stupide.

— Oui. Absolument.

— Mais… tu me crois ?

— Oui. Je te crois.

Pour la première fois depuis que nous avons quitté le commissariat, il parvient à esquisser un minuscule sourire. OK, ça se présente mal. Le témoignage oculaire de Janice place Enzo en plein sur la scène du crime. Mais Ramirez a raison : mon mari ne tuerait pas un homme sans motif. Et s'il dit qu'il ne l'a pas fait, alors je le crois.

Même si, au fond de moi, j'ai toujours l'impression qu'il me cache quelque chose.

49

Lorsque j'arrive dans notre impasse, une Dodge Charger noire est garée devant chez nous. Avant même de regarder le conducteur à travers le pare-brise, j'ai reconnu la voiture de Benito Ramirez. Quelques secondes plus tard, je suis confirmée dans mon idée : dès qu'il nous voit entrer dans l'allée, il sort de son véhicule, un gobelet de café à la main. Il me fait signe quand je descends de voiture. Malgré la chaleur, il porte une veste de costume noire et une cravate lâche autour du cou. La première fois que je l'ai rencontré, il y a plus de dix ans, ses cheveux coupés très court étaient poivre et sel ; maintenant ils sont surtout sel.

— Millie, fait-il en s'approchant pour me donner l'accolade et le baiser incontournables. C'est bon de te voir. Tu as l'air en forme.

— Merci, je réponds, même si je suis sûre d'avoir l'air épuisée.

Quand Enzo sort de la voiture, Ramirez lui lance :

— Et toi, tu as une gueule de merde, mon ami.

— Merci. Je me sens comme ça aussi.

Ramirez désigne notre maison.

— Venez. Entrons. Grâce à moi, tu vas avoir quelques raisons supplémentaires de te sentir comme une merde. Il faut que vous entendiez ça.

Oh, mon Dieu ! Quoi encore ?

Nous précédons Ramirez à l'intérieur. Dans d'autres circonstances, je me serais sentie obligée de lui faire faire la visite complète, mais aucun d'entre nous n'est d'humeur. Néanmoins, il regarde quand même autour de lui et hoche la tête d'un air approbateur.

— C'est un bel endroit que vous avez là. Mieux que dans le Bronx.

— Je suis désolée qu'on en soit partis, je lâche.

— Comment vont les enfants ?

— Très bien, dit Enzo, ce qui, sans doute, n'est pas un mensonge éhonté.

Nous nous installons dans le salon, et je ne peux m'empêcher de trembler en me demandant ce que Ramirez va bien pouvoir nous raconter. Je lui propose un café, même s'il en a déjà un à la main, et il m'adresse un sourire compatissant. Il pose sa tasse sur ma table basse et se penche en appui sur les coudes.

— D'accord, allons droit au but. Par chance, j'ai un contact ici sur l'île, et il a fait quelques recherches. Vous aviez raison de vous inquiéter, tous les deux. Willard est un flic coriace, et il pense que tu as tué Jonathan Lowell, Enzo. Il est en train de monter le dossier en ce moment même.

— Sur la base de quoi ? je m'exclame.

— Eh bien, dit Ramirez, sans vouloir être vulgaire, Enzo, il pense que tu te tapais Suzette Lowell. Il pense que vous avez tous les deux conspiré pour tuer son mari afin de toucher l'argent de son assurance. Le montant en avait récemment été augmenté, et on parle de beaucoup d'argent, là.

— C'est ridicule, marmonne Enzo.

— Cette dame, de l'autre côté de la rue, reprend Ramirez, chante comme un pinson aux oreilles de la police. En plus, elle a pris des photos.

— Des photos ? je hoquète.

— Hm-hm. Rien de franchement incriminant, mais beaucoup, et à des horaires différents, où ces deux-là se tiennent un peu trop près l'un de l'autre, si tu vois ce que je veux dire.

Suzette avait raison. Janice est une vraie fouineuse.

Enzo gémit.

— On était en train de discuter.

Ramirez hausse un sourcil.

— De quoi ?

— Rien. Des trucs de jardinage. Des problèmes avec sa femme de ménage. De la météo, tout ça. Elle avait toujours une excuse pour que je reste. J'ai l'impression… Je sais pas… Elle semblait pas heureuse dans son mariage.

— Tu penses que le mari la battait ?

— Non. J'ai pas eu cette impression.

— Est-ce qu'elle flirtait avec toi ?

Enzo jette un regard inquiet dans ma direction, puis lève les bras au ciel.

— Oui. Bien sûr que oui. Mais c'était rien. Inoffensif.

— Alors voilà le topo, enchaîne Ramirez. Votre voisine a des photos de Suzette Lowell et toi qui sont très suggestives. Un motel situé à environ une heure de route a enregistré ton arrivée là-bas avec une femme, il y a seulement quelques jours. Tu achètes une arme en liquide. Suzette Lowell augmente la police d'assurance vie de son mari. Puis la voisine te voit entrer dans la maison des Lowell, et l'instant d'après, Jonathan Lowell est mort.

Enzo grince des dents.

— J'étais dans le jardin pendant tout ce temps. Suzette voulait créer un jardin paysager, donc je préparais la terre.

— Tu voudrais donc me faire croire que non seulement tu n'as pas entendu ce qui s'est passé dans la maison, mais que le véritable tueur est entré et sorti par la porte de derrière sans que tu le remarques ?

— Je faisais tourner mon matériel… C'est très difficile d'entendre… Et je faisais des allers-retours avec mon jardin à moi.

Ramirez plante ses yeux dans ceux de mon mari.

— Allons, Enzo. Tu peux être franc avec moi. Tu l'as tué ?

Enzo enfouit son visage dans ses mains.

— Non. Je te jure, Benny, je ferais jamais ça.

— Alors tu vas avoir besoin d'un très bon avocat.

De frustration, Enzo tape du poing dans le canapé, et je ne peux même pas lui en vouloir. Un bon avocat ? Nous n'avons pas d'argent. Nous ne pouvons pas nous permettre les services d'un avocat, quel qu'il soit, alors un bon… Nous devrons nous contenter de celui qu'on nous assignera. L'avocat commis d'office devra faire l'affaire.

— On n'a pas beaucoup d'argent, j'explique à Ramirez. Alors prendre un très bon avocat, ce n'est pas envisageable.

— Je me doutais que vous me répondriez ça, dit-il. J'ai donc pris la liberté de contacter un commis d'office qui est l'un des meilleurs que j'aie vus à l'œuvre. C'est une femme, basée dans le Bronx, donc pas dans cette juridiction, mais on peut tirer quelques ficelles pour que ça passe quand même. Elle est jeune – elle a fini ses études de droit il y a seulement deux ans –, mais très vive. Elle a gagné pas mal de procès, dont deux jugements pour meurtre qui ont tourné en sa faveur. Je lui ai parlé de vous et elle serait ravie de vous aider.

— C'est super, dis-je.

— Elle est en route, poursuit Ramirez, qui regarde sa montre. Si elle n'est pas bloquée dans les embouteillages, elle devrait arriver sous peu. Vous pourrez lui raconter tous les détails de l'histoire. Enzo, dis tout à cette femme. Pas de conneries.

— Jamais, acquiesce Enzo.

Je secoue la tête.

— C'est très gentil de sa part de faire le déplacement dans un délai aussi court.

— Elle a reporté quelques rendez-vous, m'a-t-elle dit.

Je considère Ramirez, soudain méfiante. Il y a quelque chose de louche dans cette affaire. Cette femme, qui est apparemment un excellent avocat commis d'office, est prête à tout laisser tomber pour venir en voiture depuis New York jusqu'à Long Island et aider un couple qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam ? Qui fait preuve d'une telle abnégation ? Je regarde Enzo, dont l'expression est tout aussi sceptique.

Il se passe quelque chose qui m'échappe.

Ramirez plonge la main dans sa poche pour sortir son téléphone. Il lit le message sur l'écran, puis tourne la tête pour regarder par la fenêtre de devant. Une berline bleue vient de s'arrêter devant notre maison.

— C'est elle, annonce-t-il.

Je me penche sur mon siège pour mieux voir la femme qui sort du véhicule. Elle a des cheveux blond cendré ramenés en arrière en une torsade française et une silhouette menue. Elle m'a l'air d'un poids plume, pas le genre de personne que l'on se figurerait comme un requin dans une salle d'audience, mais les apparences peuvent être trompeuses. Si Ramirez dit qu'elle est bonne, je lui fais confiance.

Il saute justement du canapé pour aller lui ouvrir. Je me mets debout au moment où notre nouvelle avocate entre dans le salon, une mallette à la main. Enzo se lève à son tour et j'entends son hoquet médusé.

— *Oddio !* souffle-t-il.

Notre avocate n'est pas n'importe quel commis d'office. Enzo sait exactement qui est cette femme.

Et un instant plus tard, moi aussi.

50

— Cecelia ! s'écrie Enzo.

À la seconde où il prononce son nom, je sais exactement qui est cette fille : Cecelia Winchester. Disons que j'ai été sa nounou il y a un certain temps, en quelque sorte. Et Enzo s'est aussi occupé d'elle pendant que d'autres choses se passaient dans sa vie. Je ne l'ai pas vue en personne depuis ses dix ans. Et maintenant, elle a…

Oh, mon Dieu, elle a vingt-sept ans ! Je suis horriblement vieille.

Malgré la situation, Enzo se précipite vers elle. Il l'entoure de ses bras et elle lui rend son étreinte. Il lui chuchote quelque chose à l'oreille, à quoi elle sourit et acquiesce. Je n'ai pas pu distinguer ce qu'il lui a dit, seulement les mots « ta mère ».

Je traverse la pièce pour mieux la voir. Cette fille a peut-être vingt-sept ans, mais elle a encore l'air très jeune. Je pourrais croire qu'elle a vingt ans, si quelqu'un essayait de m'en convaincre. Cependant, il y a quelque chose de très perspicace et de très dur dans ses yeux bleus. En fait, elle a les yeux de quelqu'un de quarante ans. Et une expression qui m'amène à penser que l'avoir à nos côtés pourrait bien être la meilleure arme à notre portée.

— Bonjour, Millie, dit-elle.

La dernière fois que j'ai entendu sa voix, elle était aiguë et enfantine. Maintenant, elle est sèche et professionnelle. Elle semble être le genre de femme qui travaille même à la table du dîner.

Je réussis à sourire.

— Bonjour, Cece. Ça me fait vraiment plaisir de te voir.

Elle lisse les revers de sa veste de tailleur.

— De même. J'aurais aimé que ce ne soit pas dans ces circonstances.

— Cecelia est avocate commise d'office, donc officiellement, on est ennemis mortels, intervient Ramirez. Mais j'ai admiré son côté passionné, quand je l'ai vue à l'œuvre. Je suis tombé sur elle il y a à peu près un an au supermarché, où j'étais allé chercher le gâteau que tu m'avais commandé pour l'anniversaire d'Ada, et on s'est mis à papoter. Quand je lui ai dit pour qui j'achetais ce gâteau, il s'est avéré qu'elle te connaissait aussi bien que moi. Alors après ton coup de fil de ce matin, je l'ai appelée dans la foulée.

« Aussi bien que moi », c'est un peu exagéré. Nous sommes amis avec

Benny depuis des années, et la dernière fois que j'ai vu Cecelia, elle était enfant. Est-ce qu'elle a gardé un œil sur nous ?

Si c'est le cas, je devrais lui en être reconnaissante. Elle est notre seul espoir, en l'occurrence.

— Benny m'a mis au courant de tous les détails pendant que j'affrontais l'autoroute de Long Island, dit-elle alors que nous retournons dans le salon. Ils ont monté tout un dossier contre toi, Enzo.

Il grimace.

— Je sais. C'est terrible. Cecelia, il faut que tu saches, je n'ai pas…

Cecelia s'installe sur le canapé, une de ses jambes ultra-minces croisée par-dessus l'autre. Elle pose sa mallette sur ses genoux et l'ouvre d'un coup sec. Elle en extrait une liasse juridique jaune et enclenche son stylo à bille – *clic*. Manifestement, elle ne veut pas perdre de temps en bavardages, ce que j'apprécie au vu des circonstances.

— Peut-être que tu ne l'as pas tué, le coupe-t-elle, mais ils vont te poursuivre avec acharnement. Je te le garantis. Je ne serais pas surprise qu'ils aient un mandat de perquisition en préparation.

Enzo ricane.

— Qu'ils perquisitionnent. Ils trouveront rien.

Je ne suis pas aussi tranquille. La police a déjà perquisitionné chez moi, et c'est la plus grande violation imaginable à mon sens. Ils fouillent littéralement partout. Ils mettent en pièces toute votre vie, sans rien ranger après.

— Qu'est-ce qu'ils vont chercher ? je demande à Cecelia.

— Une arme du crime, répond-elle sans hésiter. Une trace du sang de Lowell.

Je pense au t-shirt couvert de sang qu'Enzo portait hier soir. Je n'ai jamais réussi à remettre la main dessus. Il a dû s'en débarrasser.

Sauf que si c'était vraiment son sang dessus, pourquoi s'en débarrasser ? Ce ne serait pas incriminant, dans ce cas.

— Ils ne trouveront pas, affirme-t-il.

— Cela m'aiderait que tu me racontes tout depuis le début, reprend-elle.

Il obtempère donc. Il lui raconte tout, pendant qu'elle prend des notes sans un mot sur son bloc. Il parle de sa relation avec Suzette, des choses qu'il a faites pour aider Martha, et enfin de son travail dans le jardin hier pendant que Jonathan se faisait assassiner.

— J'ai rien fait, insiste-t-il. Rien. Pourquoi ils pensent que je l'ai tué ?

C'est une question rhétorique, pourtant Cecelia semble réellement y réfléchir. Il est clair qu'elle a grandi, elle est devenue une jeune femme très réfléchie. Je me demande si Ada deviendra comme elle.

Bien sûr, si son père se retrouve en prison, ça va la perturber jusqu'à la

fin de ses jours.

— Je vais être honnête avec toi, Enzo, déclare finalement Cecelia. Je crois que ça pourrait avoir un rapport avec Dario Fontana.

À la mention de ce nom, le visage d'Enzo se vide de toutes ses couleurs.

— Quoi ? dit-il.

Cecelia jette un coup d'œil à Ramirez, qui acquiesce.

— Je crois savoir… que l'inspecteur Willard a fait des recherches sur ton passé, avant que tu n'arrives dans ce pays. Et c'est un nom qui est ressorti.

Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu de ma vie. Il est donc troublant que l'homme avec lequel je suis mariée depuis plus de dix ans ait une réaction aussi violente en l'entendant.

— Qui est Dario Fontana ? je lui demande.

— C'était il y a longtemps, s'étrangle-t-il.

— Pas si longtemps que ça.

La voix de Cecelia est ferme, elle ne laisse pas de place aux embrouilles.

— Enzo ?

Il serre les mains si fort sur ses genoux que ses articulations blanchissent.

— Dario était le mari de ma sœur.

Le mari de sa sœur. D'accord, maintenant je comprends que ce nom l'ait tant bouleversé. Antonia a été maltraitée par son conjoint pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'il finisse par la tuer. C'était aussi un homme qui avait de dangereux liens avec la mafia, et quand Enzo s'est vengé, il a immédiatement dû quitter le pays. Je peux comprendre qu'il n'ait jamais voulu prononcer le nom de cet homme. Ce qui m'échappe, en revanche, c'est pourquoi Cecelia l'a évoqué.

— Il n'était pas que ça, nuance-t-elle justement. Nous devons être honnêtes sur la situation à laquelle nous sommes confrontés.

Enzo me lance un regard peiné.

— Millie, tu veux bien nous laisser un instant ?

Il se moque de moi, là ? Il pense vraiment que je vais m'éclipser maintenant ?

— Pas question, je rétorque d'un ton tranchant. Qu'est-ce que tu ne veux pas que je sache ?

— Enzo, dit Ramirez. Dis simplement la vérité à ta femme.

Mon mari marmonne quelque chose tout bas. Il est hors de question que je quitte cette pièce sans avoir découvert ce qu'il ne veut pas que je sache.

— Enzo ? je répète.

— D'accord. D'accord, lâche-t-il en serrant les poings. J'ai travaillé pour lui. J'ai travaillé pour Dario Fontana. D'accord ?

Alors là, ma mâchoire se décroche. C'est une pièce du puzzle dont j'ignorais tout. Enzo a travaillé pour le type qui battait sa sœur ? Non

seulement ça, mais d'après ce que j'ai compris, cet homme était un mafieux. Donc si Enzo travaillait pour lui…

— J'étais gamin, dit-il. J'avais seize ans quand j'ai commencé à travailler pour Dario. Je savais pas qui il était vraiment. Le temps que je comprenne…

— Combien d'années as-tu travaillé pour lui ? le presse Cecelia.

Enzo a l'air complètement accablé de devoir aborder le sujet.

— Huit ans.

— Et quand tu travaillais pour lui, qu'est-ce que tu faisais ?

Enzo ferme les yeux un instant, puis les rouvre.

— S'il te plaît, arrête. Je… je comprends. C'est pas bon. Je comprends.

Que faisait Enzo pour ce mafieux ?!

— OK, concède Cecelia. On n'est pas obligés de parler de ça maintenant. Mais prends conscience de ce à quoi nous avons affaire. Si ça devait être évoqué dans une salle d'audience…

— Oui, je comprends.

— Je vais me battre pour toi, lui assure-t-elle. Cela dit, je ne veux pas entendre de mensonges, Enzo. Je ne pourrai rien faire si tu me mens. Tu dois tout me dire. Tu dois être complètement honnête pour que je puisse te protéger.

Il la regarde droit dans les yeux.

— J'ai pas tué Jonathan Lowell. Tu as ma parole.

— Bien. Mais si ce n'est pas toi, alors qui ?

— Suzette Lowell, je lâche à brûle-pourpoint.

C'est l'idée qui me trotte dans la tête depuis le moment où j'ai vu ce cadavre allongé sur le sol. Suzette ne m'a jamais paru ni respecter ni même apprécier son mari. Mon premier instinct a été de penser qu'elle avait fini par le tuer.

— Mais comment ? demande Ramirez. L'autre voisine, elle jure que Suzette était sortie toute la journée.

— Elle a un alibi ? je demande.

— Pas d'alibi, non. Mais ce n'est pas comme si cette impasse était accessible à pied. Il aurait fallu qu'elle revienne avec sa voiture. Ça se serait vu.

— Il y a un autre accès, dit Enzo.

Cecelia hausse les sourcils.

— Je t'écoute.

— Y a un moyen de se garer à l'arrière, sans passer par l'impasse. Suzette m'en a parlé. Elle a pu se garer à l'arrière, entrer par la porte de derrière, et Janice Archer l'aurait pas remarquée.

— Et toi ?

— Je faisais des allers-retours entre notre jardin et le leur. Je l'aurais pas forcément vue.

— D'accord, c'est un début. Je vais me pencher là-dessus. Très bien, ajoute-t-elle avec un coup d'œil à sa montre, j'ai un après-midi chargé, je dois filer. Ça ne va pas être une promenade de santé, mais je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les empêcher de te mettre ça sur le dos. Je me battrai bec et ongles.

Enzo fronce les sourcils alors qu'elle se lève. Quand la petite Cecelia Winchester a-t-elle appris à marcher sur des talons aussi hauts ?

— Tu as déjà eu des affaires de ce genre que tu as gagnées ? demande-t-il.

À son crédit, Cecelia esquive habilement la question.

— On va gagner celle-ci.

Pourvu qu'elle ait raison.

51

Une fois Cecelia et Ramirez partis, il nous reste trente minutes avant le retour des enfants par le bus scolaire.

J'ai trente minutes pour arracher la vérité à mon mari.

— Enzo, il faut qu'on parle.

Il baisse la tête.

— Millie, je suis vraiment fatigué. Il faut qu'on parle là, tout de suite ?

Je croise les bras : je ne vais pas le laisser s'en tirer à si bon compte cette fois.

— Oui. Écoute, on est mariés depuis onze ans, et tout à coup, j'ai l'impression qu'il y a pas mal de choses que je ne sais pas sur toi.

— Je t'ai dit tout ce qui était important.

— Et c'est toi qui décides de ce qui est important ?

Il retourne presque en titubant au salon et s'effondre sur le canapé.

— Quoi ? Tu as besoin de connaître tous les détails ? Tout ce que j'ai fait depuis le jour de ma naissance ?

Je le suis et m'assieds à côté de lui.

— Non, mais si tu as été l'homme de main d'un mafieux, en revanche, c'est quelque chose qui mérite d'être révélé.

— Je n'étais pas son homme de main.

— Alors quel genre de travail tu as fait pour ce type ?

— Rien. Des petits services.

Je lui lance un regard.

— Des « services » ? Tu veux dire que tu as nourri son chat quand il n'était pas en ville, que tu es passé récupérer son linge au pressing ? C'est de ça que Cecelia parlait ?

Il se redresse, mais évite mon regard.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? J'étais qu'un gosse, et j'ai fait une terrible erreur en travaillant pour une personne horrible. Je voulais arrêter, mais il sortait avec ma sœur, et c'était pas facile de s'en sortir. Et puis il l'a épousée, et là, qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Dis-moi ce que tu faisais pour lui ? j'insiste. Est-ce que tu as poursuivi les gens qui lui devaient de l'argent et que tu leur as… cassé les rotules ?

Il grogne.

— Tu regardes trop de films. Personne ne casse les rotules de personne. C'est ridicule.

— Mince, je n'avais pas remarqué que tu étais si bien informé, je rétorque.

— Millie…

— D'accord, donc personne ne se casse de rotules. Qu'est-ce qui fonctionne mieux du coup ? Qu'est-ce que tu casses quand tu veux obliger un mauvais payeur à rembourser un prêt, hein ?

Il reste silencieux un long moment, les yeux baissés vers ses genoux. Finalement, à voix basse, il lâche :

— Les doigts.

Oh. Mon. Dieu !

Enzo lève les yeux.

— Millie. J'en suis pas fier. Crois-moi. C'est entièrement ma faute si Antonia est morte. Si j'avais pas commencé à travailler pour Dario quand j'étais un imbécile de gamin, elle l'aurait jamais épousé. Elle serait encore en vie. Je dois vivre avec ça. Ça me ronge tous les jours. C'est pourquoi… quand quelqu'un a besoin d'aide… je dois…

Il déglutit péniblement.

Je m'oblige à me mordre la langue pour ne pas énoncer la terrible pensée qui me traverse l'esprit. Si, par le passé, il secouait les gens et leur cassait les doigts (ou pire), c'est peut-être le karma qui se retourne contre lui.

— Dis-moi, je reprends, tu as déjà tué quelqu'un pour lui ?

— Non, jamais ! Je te l'ai déjà dit.

— Certes, mais tu as dit beaucoup de choses qui étaient fausses, donc…

Il me lance une expression blessée.

— J'essayais seulement de te protéger.

Foutaises ! Il m'a caché énormément de choses sur son passé, et je n'arrive pas à croire que je ne découvre tout ça que maintenant. Il a eu des tas d'occasions de m'avouer la vérité. Et lui, de son côté, il connaît tout de mon passé, qui n'est pourtant pas ce que je qualifierais d'idyllique. J'ai pas mal de squelettes dans mon placard, moi aussi.

Il aurait pu être honnête. Il aurait pu tout me dire. Il a choisi de ne pas le faire.

— Je n'ai jamais tué personne, répète-t-il d'une voix brisée. Je ferais jamais ça. J'ai pas tué Jonathan.

Je le regarde dans les yeux. Quand je l'ai rencontré, j'étais sidérée par leur noirceur, ça me faisait froid dans le dos. Mais des années plus tard, lorsque nous nous sommes retrouvés à la mairie, à jurer de nous aimer jusqu'à ce que la mort nous sépare, j'ai plongé dans ces mêmes yeux et je n'ai ressenti que de l'amour pour cet homme. J'avais confiance en lui.

Il allait être le père de mon enfant, et je savais au fond de mon cœur qu'il prendrait soin de nous. Qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour nous protéger.

Je ne sais pas trop comment tout est parti en vrille.

Parce que je suis de plus en plus certaine qu'Enzo me ment depuis le début.

52

Une fois tout le monde au lit, je décide de me glisser dans le jardin des Lowell avec une lampe de poche.

J'attends que les enfants soient endormis. Enzo a l'air de dormir lui aussi. Je ne sais vraiment pas comment il a pu s'assoupir avec tout ce qui s'est passé aujourd'hui, mais quand j'ai regardé de son côté du lit, ses yeux étaient fermés et il ronflait doucement.

Je ne me donne pas la peine de m'habiller, je vais juste dans le jardin d'à côté. J'enfile un pantalon de pyjama et je fourre mes pieds dans une paire de pantoufles. Ça devrait suffire.

Toute la façade du 12 Locust est entourée par de la rubalise de police, et l'intérieur de la maison est plongé dans le noir : Suzette a manifestement trouvé un endroit où passer la nuit, qui ne soit pas taché du sang de son mari. Une poignée de journalistes traînaient là, mais Enzo et moi sommes restés à l'intérieur, alors ils ont fini par se lasser et partir. J'ai appelé mon travail en leur disant que j'allais avoir besoin de quelques jours de congé, et ils se sont montrés très compréhensifs.

Enzo prétend qu'il y a un moyen d'accéder au jardin sans se garer devant la maison. Je veux croire qu'il a raison, car dans le cas contraire, il est le seul à avoir pu tuer Jonathan Lowell. Et je veux vraiment, vraiment le croire innocent.

Le jardin de derrière des Lowell est immense comparé au nôtre. Si notre maison était effectivement destinée aux animaux, autrefois, nous aurions au moins dû avoir un jardin gigantesque, pourtant il fait pâle figure par rapport à celui de nos voisins. L'herbe est soigneusement tondue, grâce à mon cher mari, qui a aussi planté et taillé des arbustes sur tout le périmètre. Il a également délimité une zone que Suzette voulait apparemment réserver à la création d'un potager.

Bref, c'est exactement comme il l'a décrit.

Avec ma lampe de poche, j'éclaire le pourtour du jardin. J'ai consulté une carte avant de venir, mais sans qu'elle m'apprenne grand-chose. Il y a beaucoup d'éléments dans la vraie vie qui ne sont pas forcément visibles sur une carte, même sur une carte virtuelle. C'est pourquoi je suis ici : pour y regarder par moi-même.

Je garde ma lumière braquée sur les arbustes. Enzo a fait un excellent travail dans ce domaine. Chaque arbuste est parfaitement taillé, sans une feuille ou une branche qui dépasse. Il est vraiment habile de ses mains. Même sans Suzette, il aurait pu monter son affaire ici. Il n'avait pas besoin d'elle.

Et si ce qu'a dit le policier était vrai ? Et si Enzo et ma voisine avaient comploté pour tuer Jonathan et s'étaient mis d'accord pour partager la prime de son assurance vie ?

Non. Je n'imagine pas Enzo accepter une proposition pareille. Il peut lui arriver de contourner la loi, mais il ne tuerait jamais quelqu'un pour de l'argent. Remarquez, je ne l'imagine pas non plus en train de briser les doigts de quelqu'un…

Depuis que nous avons acheté la maison, Enzo est stressé par les remboursements de l'emprunt. Qui sont, il faut le reconnaître, très élevés. Étouffants. Nous voulions tellement cette maison que nous avons eu du mal à admettre qu'elle était un peu au-dessus de notre fourchette de prix. Il voulait par-dessus tout offrir à sa famille une belle maison dans un super quartier.

Mais non. Il n'aurait pas tué pour nous offrir ça. Je n'y crois pas.

Je ne peux pas.

Lorsque j'arrive au fond du jardin, j'entends un bruit. Un bruissement de feuilles. J'oriente mon faisceau lumineux dans la direction du bruit, certaines branches bougent toutes seules. Les ombres se meuvent et ploient.

Je songe soudain que si quelqu'un est entré par l'arrière pour tuer Jonathan Lowell, il y a toujours accès. Et je suis là, en pyjama et pantoufles fourrées, à me promener dans le jardin sans autre arme que mes deux mains pour me défendre.

L'espace d'une seconde, j'imagine Enzo débarquer chez les Lowell demain matin et me trouver la gorge tranchée, gisant dans une mare de sang.

— Il y a quelqu'un ? je chuchote, en braquant carrément ma lampe sur les feuilles qui bruissent.

J'envisage de prendre mes jambes à mon cou. Notre propre jardin n'est qu'à un jet de pierre. Après tout, Nico a envoyé sa balle de baseball dans ce jardin depuis le nôtre, et brisé une fenêtre au passage. Si j'éteins ma torche, la personne qui se trouve là ne pourra plus me voir.

À moins qu'il ou elle n'ait sa propre lampe.

Mon cœur s'emballe tandis que je débats sur la marche à suivre. Au bout d'un moment à rester là, figée, je comprends que j'ai attendu trop longtemps.

L'intrus est ici.

53

Je recule d'un pas, hésitant à éteindre ma lampe de poche. Qu'est-ce qui est préférable : garder l'élément de surprise ou voir à qui j'ai affaire ?

Avant que je puisse me décider, une silhouette entre dans le jardin. Et mes épaules se détendent.

— Suzette ?

Je ne l'avais jamais vue habillée de façon aussi décontractée, avec un jean et un sweat-shirt léger. Elle me regarde de haut en bas dans mon pyjama, ma queue-de-cheval désordonnée, agrippant ma lampe de poche comme si c'était une bouée de sauvetage. Et elle rit, bien que sans joie.

— Qu'est-ce que tu fais dans mon jardin, Millie ? exige-t-elle de savoir.

Je remonte mon pantalon de pyjama.

— Je, euh… J'ai entendu un bruit.

Elle hausse un sourcil. L'excuse est minable, et elle le sait.

— Tu ne penses pas que ta famille m'en a assez fait voir ?

Je resserre ma prise sur la lampe de poche, si fort que mes doigts me font mal.

— On n'a rien fait.

Les ombres projettent des cernes sous ses yeux.

— Sérieusement ? Ton mari a assassiné le mien hier soir.

— Ce n'est pas vrai, je rétorque, même si, dans mon for intérieur, j'ai mes doutes.

— Tu rigoles ? Janice l'a vu entrer dans la maison. Il y était quand Jonathan a été tué. Et toi, tu as le culot de prétendre que ce n'est pas lui ?

— Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

Je suis curieuse d'entendre la réponse de Suzette, car tout ce que j'ai appris jusqu'à présent implique une sorte de conspiration entre Enzo et elle. Mais évidemment, elle va nier, car ce serait admettre son implication.

— Millie, dit-elle, je déteste être celle qui te l'annonce, mais Enzo était obsédé par moi.

— Obsédé par toi ? je répète, incrédule.

— Tu crois que je lui ai demandé de venir ici à tout bout de champ ?

Elle secoue la tête.

— Il avait toujours une excuse pour se pointer. Il flirtait sans cesse avec

moi. Et il était maladivement jaloux de Jonathan.

C'est presque risible. Enzo ne flirtait pas avec elle. J'ai vu de mes propres yeux que c'était elle, l'instigatrice. À force, je sais dire quand une femme fait du rentre-dedans à mon mari.

— Tu as bien vu comment il était à la plage, incapable d'ôter ses mains de moi, reprend-elle. Tu crois que je voulais qu'il me porte quasiment jusqu'à la voiture ? Je n'arrivais pas à me débarrasser de lui.

— Ça n'avait pas beaucoup l'air de te gêner.

— Eh bien, si, renifle-t-elle. Et il m'a dit qu'il n'était pas heureux. Qu'il s'était senti obligé de se marier. Parce que tu étais enceinte.

Quoi ?!

Ses paroles finissent par faire mouche. Parce que c'est tout à fait vrai. Enzo m'a épousée car j'étais enceinte d'Ada. Alors, oui, nous vivions déjà ensemble, mais il n'était pas vraiment question de mariage. Enfin… il n'était pas du tout question de mariage.

Cela dit, ce n'est pas moi qui ai appris à Suzette qu'Enzo et moi nous étions mariés parce que j'étais enceinte. Ça signifie donc qu'il a dû le lui confier. Pourquoi ? À moins que…

— Je suis désolée que tu doives l'entendre de ma bouche, insiste-t-elle, mais ton mari est un homme dangereux. Enfin, peut-être que tu le sais déjà.

Elle penche la tête sur le côté.

Une brise fraîche et soudaine me tire un frisson.

— Il n'y a rien à savoir. Enzo ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle s'esclaffe.

— Oh, Millie. Je suis sûre que tu n'en crois rien.

Si, je le crois vraiment. Mon mari n'a jamais rien fait de violent à l'égard d'une autre personne depuis que je le connais. Il a peut-être menacé de le faire. Mais je ne l'ai jamais vu donner ne serait-ce qu'un coup de poing.

Même s'il se peut qu'il ait cassé quelques doigts. Ah oui, et il a déjà failli battre un homme à mort.

Suzette sort du faisceau de la lampe torche.

— Bref, j'ai besoin de récupérer quelques affaires dans la maison sans que les paparazzi aient vent de ma présence. Je me suis dit que j'allais passer par l'arrière.

— Les journalistes sont tous partis.

— Vraiment ?

Elle fronce les sourcils, visiblement déçue par le manque d'attention de la presse. Que Suzette ait tué Jonathan ou non, elle n'a en tout cas pas l'air tellement bouleversée par sa mort. On dirait qu'elle s'en fiche. Et lui parler ne m'a aidée en rien. En revanche, j'ai quand même découvert une chose très importante ce soir. Il existe effectivement un moyen d'entrer par

l’arrière de la maison sans que Janice Archer le voie depuis son côté de la rue.

54

Le lendemain matin, je suis réveillée par la sonnette à la porte et des lumières rouges et bleues qui clignotent à l'extérieur de la maison. Je secoue Enzo et, aussitôt alerte, il me rejoint à la fenêtre.

— C'est quoi encore ? marmonne-t-il.

Est-il possible que l'inspecteur soit venu arrêter mon mari ? Je n'ose même pas imaginer cette éventualité.

J'enfile un jean et un t-shirt, et je descends pieds nus, si vite que je manque de tomber dans l'escalier. Je n'ai même pas encore pris de douche ni brossé mes dents, et mes cheveux sont gras. Mais bon, ça ne se fait pas trop de dire à la police qui attend devant votre porte de vous laisser quelques minutes pour prendre une douche.

Lorsque j'entrouvre la porte, un Willard des plus sérieux se tient sur notre perron, vêtu d'une chemise blanche impeccable, cravate serrée près du cou.

— Madame Accardi.

— Que… puis-je faire pour vous ?

— J'ai sur moi un mandat de perquisition.

Cecelia l'a évoqué comme une forte probabilité, pourtant je suis quand même stupéfaite de le voir là. Cela fait deux jours que Jonathan Lowell a été assassiné, il me semble qu'il devrait y avoir d'autres suspects, plus réalistes, à ce stade. Qu'ils s'acharnent toujours sur Enzo me fait peur.

— Je peux d'abord réveiller les enfants, s'il vous plaît ? je demande.

— On peut commencer en bas, propose-t-il.

C'est le mieux que je puisse espérer.

Lorsque je remonte à l'étage, Enzo a réussi à enfiler un jean et un t-shirt. Il entend les policiers entrer chez nous, et son visage se teinte d'inquiétude.

— Ils fouillent ? Maintenant ?

Je hoche la tête.

— Ça va prendre un certain temps. Toi, reste ici, et moi je vais conduire les enfants à l'école.

Enfants qui sont, à juste titre, un peu effrayés et confus par ce qui se passe. Je leur dis de s'habiller et je cours prendre une douche rapide et me brosser les dents. Comme il est bien trop tôt pour l'école, je vais peut-être

les emmener prendre un petit déjeuner quelque part. De toute façon, je n'ai pas envie d'être ici pendant que ça se passe.

Quand je sors de la salle de bains, les enfants sont habillés, apparemment prêts à partir. Ils sont tous les deux dans la chambre de Nico, arborant la même expression inquiète. Enzo, assis avec eux sur le lit de Nico, leur parle doucement. Je reste en retrait un moment, à écouter la conversation.

— Papa, pleurniche Ada. Pourquoi ils fouillent notre maison ? Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— Je ne sais pas, répond Enzo. Mais ils ne vont rien trouver d'intéressant. Alors on va les laisser finir, et ce sera terminé.

— Tu as des problèmes ? insiste-t-elle.

— Non, affirme-t-il d'une voix ferme. Pas du tout.

Puis il s'adresse à eux en italien, qu'ils comprennent l'un et l'autre à la différence de moi. Je ne sais pas ce qu'il leur dit, il réussit en tout cas à arracher un petit sourire à Ada. Nico, en revanche, a juste l'air perplexe.

— Très bien ! je lance en tapant dans mes mains. Qui veut aller manger des crêpes au chocolat ?

Il fut un temps où Nico aurait vendu sa Nintendo pour des crêpes au chocolat. Là, ils se contentent de me regarder avec des yeux ronds, sans manifester le moindre enthousiasme à l'idée de manger du chocolat au petit déjeuner.

Avant que je puisse les faire sortir de la maison, Enzo m'attrape par le bras. Il se penche et me chuchote à l'oreille :

— T'inquiète pas. Tout ça sera bientôt terminé.

J'aimerais pouvoir le croire.

Les enfants parlent à peine sur le chemin du restaurant, et même si nous commandons bel et bien les crêpes au chocolat annoncées, ils se contentent de regarder les petits cercles bruns et de les repousser sans enthousiasme vers le bord de leur assiette. Ada a des poches sous les yeux et Nico, de la bave séchée au coin des lèvres.

— Vous voulez plus de sirop d'érable ? je propose.

Je soulève la bouteille, prête à en arroser leurs deux assiettes si c'est ce qu'il faut pour les faire manger.

— Maman, dit Ada, la police pense que papa a tué M. Lowell ?

— Non, je réponds aussitôt.

— Alors pourquoi ils fouillent notre maison ? enchaîne Nico.

— Eh bien, ils cherchent à prouver qu'il *n'a pas* tué M. Lowell.

— Ça n'a aucun sens, décrète Ada.

À quoi Nico acquiesce.

C'était tellement plus facile quand ils étaient petits et qu'ils prenaient tout ce que je disais pour argent comptant. Attendez, mais non, ça n'arrivait

jamais.

— D'accord, d'accord. Voilà ce qui se passe. Nous savons tous que votre père ne ferait jamais de mal à personne. Pas à moins qu'il n'y soit forcé pour nous protéger, pas vrai ?

Je suis fière de la rapidité avec laquelle ils hochent tous les deux la tête.

— Alors ça n'est pas grave qu'ils fouillent la maison, je poursuis. Parce que papa n'a rien fait de mal, donc il n'y a aucune chance qu'ils trouvent quelque chose.

En prononçant ces mots, j'essaie de toutes mes forces d'y croire. Si je laisse mes doutes s'infiltrer dans ma voix, les enfants l'entendront. Or j'ai besoin qu'ils croient à l'innocence de leur père, là.

— Tout va bien se passer, conclus-je.

Hélas, à l'instant où les mots quittent ma bouche, je sais qu'ils sont mensongers. Et que les choses sont sur le point d'empirer encore.

55

Après avoir déposé les enfants à l'école, je m'arrête en chemin avant de rentrer à la maison.

En partie parce que je ne veux pas me retrouver en plein milieu de la fouille. Et aussi parce qu'il y a quelque chose que je dois savoir. Quelque chose qui me taraude, et je ne pourrai pas m'empêcher d'y penser tant que je n'aurai pas fait cette halte.

Je trouve l'adresse que je cherche dans ma boîte de réception. Elle est située à deux villes d'ici, dans un quartier où Enzo et moi avions regardé s'il y avait des maisons à vendre. Nous en avions trouvé une belle, plus proche de notre fourchette de prix que l'endroit où nous avons atterri, mais le quartier était très mal famé. Au moins, dans notre quartier, on est en sécurité pendant la journée. Enfin en général.

Je me gare devant une maison blanche usée par les intempéries qui semble avoir grand besoin d'un coup de peinture. Je sors de la voiture, non sans me demander s'il est prudent de la laisser dans la rue. Mais ça va aller. Je n'en ai pas pour longtemps.

Je me dirige vers les marches du perron de la maison, tout en balayant la zone pour le cas où surgirait un chien de garde ou quelque chose comme ça. Ne me demandez pas pourquoi, mais j'ai la sensation qu'il s'agit du genre de maison gardée par un chien terrifiant. Et peut-être même par un homme avec un fusil à canon scié.

Et pourtant, je préfère encore être ici plutôt que chez moi avec la police.

Je monte les marches jusqu'à la porte d'entrée. J'appuie mon doigt sur la sonnette, mais je suis presque sûre qu'elle est cassée. Je tape donc du poing contre la porte. N'obtenant pas de réponse, je frappe plus fort. Comme il y a une Pinto dans l'allée, je suppose que quelqu'un est à la maison.

Enfin, j'entends des pas qui approchent de la porte. Et une voix grinçante qui s'exclame :

— C'est bon, c'est bon, on se calme !

Une seconde plus tard, la porte est ouverte d'un coup sec par un homme d'une soixantaine d'années. Il a des cheveux blancs clairsemés et des veines en toile d'araignée sur son nez bulbeux. Même s'il est tôt le matin, il empeste le whisky.

Je lui offre un sourire.

— Euh, bonjour. Je cherche… Est-ce que Martha est là ?

L'homme plisse ses yeux injectés de sang pour mieux me scruter.

— Comment vous connaissez ma femme ?

L'espace d'un instant, je me laisse aller à imaginer la femme propre sur elle et efficace que j'ai vue déambuler chez moi, mariée à cet homme. L'attelage ne me paraît pas équilibré, cependant j'ai appris que les gens changent beaucoup après avoir dit « oui ». Comment était-ce pour elle de rentrer chez elle auprès de cet homme tous les soirs ?

Je ne peux m'empêcher de ressentir un élan de sympathie envers la femme que j'ai accusée de m'avoir volée. Même si, pour être juste, elle m'a bel et bien volée.

— Elle, euh, elle faisait le ménage chez moi.

Je me maudis *in petto* de ne pas avoir préparé une histoire, tandis que je brode :

— Elle a oublié son manteau et je voulais le lui rendre.

Peu importe que je ne porte pas de manteau avec moi. Je compte sur le fait que ce type est trop dans le coaltar pour le remarquer. Je veux juste parler à Martha, histoire de confirmer la version d'Enzo. J'ai besoin de savoir s'il a dit la vérité.

— Vous pouvez tout aussi bien garder le manteau, réplique l'homme. Parce que cette salope s'est cassée d'ici en début de semaine. Après tout ce que j'ai fait pour elle…

Il laisse échapper une toux sèche et je recule d'un pas.

— Vous voulez dire qu'elle a déménagé ?

— Ben quoi, vous la voyez quelque part ? grogne-t-il. Si vous la trouvez, z'avez qu'à lui dire qu'elle a intérêt à ramper, quand elle se ramènera ici.

Pour le bien de Martha, où qu'Enzo l'ait emmenée, j'espère qu'elle ne se « ramènera » jamais ici. J'espère qu'elle est partie pour de bon.

L'homme me claque la porte au nez, et je retourne à ma voiture, qui par miracle n'a pas été volée pendant les deux minutes où je m'en suis éloignée. Cette fois, cependant, mon pas est un peu plus léger. Je n'étais pas tout à fait convaincue par l'histoire d'Enzo à propos de Martha, mais maintenant il semble que tout colle. S'il s'est pointé ici, il a effectivement dû s'inquiéter. Et si elle lui a ouvert la porte avec des bleus sur le visage, il n'aura pas pu s'en aller sans essayer de l'aider. Parce qu'il n'a pas pu secourir sa sœur à temps, et que ça le ronge depuis deux décennies. Son désir d'aider les femmes en danger est une chose que j'ai toujours aimée chez lui et une passion qu'on a partagée.

Je veux lui faire confiance. Oui, je veux faire confiance à mon mari, de tout mon cœur.

56

La fouille dure des heures.

Lorsqu'ils en terminent enfin, la maison est sens dessus dessous. Comme je m'y attendais. Ni Enzo ni moi ne travaillons aujourd'hui – j'ai pris un jour de congé pour convenances personnelles et il a confié son travail à ses employés. Nous allons donc tout nettoyer. J'espère juste que nous aurons fini avant que le car ne ramène les enfants de l'école. S'ils découvrent ce bazar, ils vont paniquer.

Nous faisons le ménage en silence. Là, nous sommes sur la cuisine, où nous rangeons les casseroles et les poêles qui ont été jetées à même le sol. C'est presque comme si nous déballions nos cartons de nouveau.

Même si je ne devrais pas le dire, une question me trotte dans la tête, et avant que je ne puisse m'en empêcher, je la laisse échapper.

— Enzo, est-ce que tu as dit à Suzette que tu m'avais épousée uniquement parce que j'étais enceinte ?

Il se raidit.

— Quoi ?

— Tu lui as dit que tu m'avais mise enceinte ?

Il se frotte la mâchoire.

— Non, je ne lui ai pas dit ça. Qu'est-ce qui te fait penser que je serais allé lui raconter un truc pareil ?

— Parce qu'elle était au courant. Et vu que ce n'est certainement pas moi qui le lui ai dit, comment est-ce qu'elle l'a su ?

— Ada a onze ans. On est mariés depuis moins de douze ans. Elle a fait le calcul ? suggère-t-il en haussant une épaule.

Peut-être. Il est tout à fait possible que j'aie mentionné que nous étions mariés depuis onze ans. J'aurais dû faire plus attention à ce que je disais en présence de quelqu'un comme Suzette. Elle analysait sûrement le moindre de mes mots.

Enzo me considère attentivement.

— Quand tu as parlé de ça avec Suzette ?

Je ne peux pas lui avouer que j'ai pénétré en douce dans leur jardin hier soir. Il serait furieux.

— Oh, c'était il y a un moment. Je viens juste d'y repenser.

— Crois-moi, Millie, je parle de nos affaires à personne. Ils ont cassé trois assiettes, tu as vu ? ajoute-t-il avec un regard mécontent au plan de travail.

— Je t'avais dit qu'ils ne seraient pas précautionneux.

— C'est autorisé ? Qu'ils cassent des choses comme ça ?

Je ne sais pas quoi répondre. Qu'est-ce qu'on est censés y faire, de toute façon ? Appeler les flics ?

— Tu sais s'ils ont trouvé quelque chose ? je lui demande.

— Non. Ils ont rien trouvé, parce qu'il y a rien à trouver. Ils ont aussi cassé une tasse ! lance-t-il, un poing serré tant il est frustré. C'est n'importe quoi !

— Enzo, pourquoi tu ne me laisses pas finir dans la cuisine ? Toi, va nettoyer les chambres, d'accord ?

— D'accord, grommelle-t-il.

Il s'en va, me laissant seule pour ranger la cuisine. Et tant mieux, parce que je suis à peu près sûre qu'ils ont causé plein d'autres dégâts ici. Il y a moins de choses à casser dans les chambres.

Alors que je suis en train de jeter les bris de vaisselle, mon téléphone sonne. C'est un indicatif en 718, ce qui signifie que l'appelant n'est pas de l'Île. Je prends l'appel.

— Millie ?

C'est la voix de Cecelia – je la reconnais depuis hier. Je n'en reviens toujours pas de la différence entre cette jeune femme et la petite fille qu'elle était.

— Bonjour, Cecelia. Je… Je suppose que tu es au courant.

— Oui, j'ai parlé à Enzo ce matin. Il n'était pas content.

— On a juste été surpris, je nuance. On espérait qu'on n'en arrive pas là. Qu'ils trouveraient un autre suspect.

— Oh non, dit Cecelia. Ils sont concentrés sur Enzo, là.

— Tu es allée voir dans le jardin derrière chez les Lowell ? je lui demande. J'y suis allée jeter un coup d'œil et il y a en effet un endroit par où on peut entrer sans passer par l'avant de la maison.

— Oui, j'ai pu le confirmer. Mais ça ne va peut-être pas nous avancer à grand-chose.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que lorsqu'ils ont fouillé chez vous, ils ont trouvé quelque chose.

Quoi ? Enzo a pourtant affirmé qu'on ne trouverait rien qui puisse l'incriminer.

Mon ventre se serre.

— Ils ont trouvé quoi ?

— Je ne sais pas, soupire-t-elle. Ils sont particulièrement réticents à partager la moindre information pour l'instant. Cela dit, j'ai pu m'en assurer auprès de l'un de mes contacts. Ils sont en train de pratiquer des tests, là, mais mon contact m'a dit qu'ils pensaient que c'était du lourd.

Du lourd ?

Oh, mon Dieu, et s'ils avaient trouvé ce t-shirt plein de sang ? Enzo a juré que c'était son propre sang, mais s'ils affirment avoir du lourd….

— Est-ce qu'Enzo est au courant ?

— Oui, je viens de l'avoir au téléphone, mais je voulais aussi te mettre au courant, parce qu'il n'avait pas l'air de vouloir t'en parler.

Elle hésite avant de reprendre.

— Tout ça reste entre nous, bien sûr. Je ne suis pas du tout censée posséder ces informations, et je suis encore moins censée les divulguer à l'un ou l'autre d'entre vous. Je peux te faire confiance pour ne répéter ça à personne d'autre, Millie ?

— Tu peux, je lui confirme.

— Benito et moi avons tous les deux les oreilles aux aguets.

Mon monde est en train de s'écrouler autour de moi, pourtant Cecelia n'a pas l'air déstabilisée le moins du monde. Et son assurance a le don de me calmer.

— Si on entend quoi que ce soit au sujet d'un mandat d'arrêt, je vous appelle immédiatement, conclut-elle.

L'idée que mon mari soit arrêté est presque trop horrible pour être formulée. Soudain, une sensation d'étranglement m'étreint, qui m'empêche de lui répondre.

— Millie, reprend la voix ferme de Cecelia, on va trouver une solution. Je te le promets. Est-ce que tu me crois ?

— Mais… je parviens à bredouiller. Et si…

Je n'arrive même pas à terminer ma phrase. De toute façon, je ne sais pas ce que j'allais dire.

Et si mon mari avait vraiment une liaison avec Suzette Lowell ?

Et si Enzo avait vraiment tué Jonathan Lowell ?

Et s'ils l'enferment ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais dire à nos enfants ?

— Millie, reprend Cecelia de sa voix confiante et compétente, tu dois me faire confiance, là. Parce que moi, je vous fais confiance. Je fais confiance à Enzo. On va s'en sortir.

— D'accord. Je te fais confiance.

Sauf que… comment va-t-on s'en sortir, exactement ? S'ils ont trouvé ce t-shirt, et qu'il est couvert du sang de Jonathan, Enzo est dans la mouise jusqu'au cou. Je peux seulement espérer qu'il s'en est débarrassé. Qu'il l'a

mis dans un endroit où ils ne le trouveront jamais.

Il ne me vient même pas à l'esprit qu'ils aient trouvé quelque chose de bien pire.

57

Je ne rapporte pas à Enzo ma conversation avec Cecelia.

La vérité, c'est que j'ai peur de lui en parler. Quand il me rejoint à la cuisine pour m'aider à dresser la table, j'ouvre la bouche une dizaine de fois, mais jamais les mots ne sortent. Quelque chose de terrible se prépare, et j'ai un peu l'impression qu'en parler va précipiter les événements.

Quand les enfants rentrent à la maison, nous nous comportons comme si tout était normal. Comme si notre maison ne venait pas d'être mise à sac par des policiers à la recherche de preuves d'un meurtre. S'il y a un risque qu'Enzo soit bientôt arrêté, raison de plus pour s'accrocher à la normalité tant que nous le pouvons encore. Mon mari réussit même à convaincre Nico d'aller jouer au baseball dans le jardin – c'est la première fois depuis l'incident de la Petite Ligue.

Cependant, Enzo passe aussi beaucoup plus de temps à sa routine du coucher que d'habitude. J'allais lui dire de passer en premier, mais comme ça fait déjà une demi-heure qu'il est avec Ada, je décide d'aller dire bonne nuit à Nico. Il est tard et il risque d'être déjà endormi, si j'attends encore.

Quand j'entre dans la chambre de mon fils, néanmoins, il n'a pas du tout l'air sur le point de s'endormir. Il est assis dans son lit avec une bande dessinée. L'enclos où résidait Petit Kiwi est toujours près de son lit, vide maintenant, bien sûr.

Je lui prends la bande dessinée des mains et la pose sur son bureau.

— C'est l'heure. L'heure de dormir.

— Je ne suis pas fatigué.

— Je parie que tu l'es plus que tu ne le penses.

— Et moi, je parie que non.

Pourtant, il pose docilement sa tête sur l'oreiller. J'éteins les lumières, mais le clair de lune filtre encore par la fenêtre près de son lit. Même s'il a des stores désormais, il les laisse ouverts la plupart du temps. Le blanc de ses yeux semble presque briller dans la lueur de la lune.

— Maman ?

Je me perche au bord de son lit.

— Oui ?

— Tu penses que si une personne fait une mauvaise chose, ça veut dire

qu'elle est une mauvaise personne ?

— Ça dépend, quel genre de mauvaise chose ?

Il écarquille les yeux.

— Une *très* mauvaise chose.

Il doit penser à son père. Ça a dû être un choc pour lui de se réveiller ce matin avec la police à la maison. Que va-t-il penser s'ils arrêtent Enzo ?

Il m'observe, dans l'attente de ma réponse. Après tout ce que j'ai traversé dans ma propre vie, j'ai une opinion qui m'est propre sur le sujet. J'ai fait de mauvaises choses. De très mauvaises choses. J'ai même tué une personne. En fait, j'ai tué plus d'une personne.

Nico n'est pas au courant, cela dit. Nous avons caché ces secrets à nos enfants. Un de ces jours, ils les découvriront, je n'en doute pas. Et je suis terrifiée à l'idée qu'ils me détestent lorsque ça arrivera.

— Je pense qu'une personne peut faire de mauvaises choses et être quand même une bonne personne, je lui réponds. À condition qu'elle ait fait la mauvaise chose pour la bonne raison.

— On peut faire de mauvaises choses pour une bonne raison ?

— Absolument. Par exemple, on sait tous les deux que c'est mal de mentir, d'accord ?

Il acquiesce.

— Bon. Admettons qu'Ada se fasse couper les cheveux et que ce soit raté. Elle te demande comment tu la trouves et tu lui réponds que c'est joli, parce que tu ne veux pas la vexer. Ce serait mentir, mais pour une bonne raison. Tu comprends ?

— Oui…

— Est-ce que ça répond à ta question ?

— Pas vraiment. Parce que mentir à propos d'une coupe de cheveux, ce n'est pas quelque chose de vraiment grave.

Un frisson me parcourt l'échine.

— Alors dis-moi quel genre de chose tu as en tête.

Où étais-tu toutes les fois où tu as juré que tu jouais avec Spencer Archer ?

Je contemple le visage de mon fils, curieuse de voir ce qu'il va me répondre. Mais il se contente de hausser les épaules. Quoi qu'il ait fait, il ne s'en ouvrira pas à moi.

Avant que je puisse insister, on frappe à la porte. C'est Enzo, prêt à lui dire bonne nuit à son tour. Je ne sais toujours pas très bien quelle information voulait entendre Nico. Il semble avoir quelque chose de très précis en tête, sans vouloir manifestement me révéler quoi. Peut-être qu'Enzo répondra à ses questions mieux que moi.

58

Il est rare que nous soyons tous les quatre réunis autour de la table du petit déjeuner.

Comme les enfants n'ont pas mangé leurs crêpes hier, je refais des crêpes aux pépites de chocolat aujourd'hui. Rien d'extraordinaire là-dedans. J'utilise la pâte à crêpes qu'on trouve à l'épicerie, qu'il suffit d'additionner d'eau puis de mélanger. Ensuite, j'en verse de petits cercles dans la poêle bien huilée. J'utilise beaucoup trop d'huile pour mes crêpes. En fait, je les fais frire, mais les enfants adorent ça. D'ailleurs, Enzo aussi.

Et puis ma touche finale, ce sont les pépites de chocolat. J'en mets environ huit ou neuf sur chaque crêpe. J'essaie de faire en sorte qu'elles dessinent des visages souriants, sans y parvenir complètement.

— Ça sent bon, Millie, commente Enzo.

Il a une voix guillerette, pourtant il doit bien être au minimum un peu paniqué, après ce que Cecelia lui a dit hier.

Enfin, je dépose quatre assiettes et autant de piles de crêpes sur la table. Les enfants y piochent avec plus d'enthousiasme qu'hier. Pour ce qu'ils en savent, cette histoire avec la police est terminée.

— Il pleut pour le moment, mais ça va s'arrêter cet après-midi, annonce Enzo. On pourra rejouer au baseball quand je rentrerai du travail, Nico.

— Tu crois qu'ils me reprendront dans une équipe de Petite Ligue l'année prochaine ? demande notre fils, la bouche pleine de crêpe.

Je ne connais pas leur règlement, mais après un coup de poing dans le ventre d'un joueur, Nico pourrait bien être banni à vie.

— Pas sûr, dit Enzo, mais peut-être que pendant l'été, on pourra s'entraîner au football à la place. Histoire que tu sois aussi bon qu'au baseball. D'accord ?

Nico opine du chef.

— D'accord !

Voilà le parfait moment de calme en famille dont j'ai rêvé quand j'ai visité cette maison pour la première fois. Nous quatre, assis autour de la table du petit déjeuner dans la cuisine, en train de manger des crêpes. Si je pouvais prendre une photo de famille, ce serait de ce moment précis.

Et puis, on sonne à la porte et l'instant est gâché.

Enzo bondit de son siège avec une rapidité qui me fait redouter qu'il connaisse déjà l'identité de notre visiteur.

— J'y vais. Je reviens tout de suite, annonce-t-il.

Bien sûr, je le suis. Quoi qu'il se passe, je veux savoir. À ce stade, je suis persuadée que rien de bon ne nous attend de l'autre côté de cette porte.

Lorsque je le rejoins dans le vestibule, Enzo a déjà ouvert. Cecelia est là, son tailleur-pantalon trempé, ses cheveux blonds plaqués sur sa tête par la pluie. Si elle portait du maquillage, il serait en train de lui dégouliner sur le visage.

— Entre, lui dit Enzo. Tu es toute mouillée !

Pourtant, Cecelia semble à peine remarquer la pluie qui dégouline de ses vêtements lorsqu'elle nous pousse pour passer dans le vestibule.

— Je suis contente d'être arrivée à temps. Il faut qu'on parle.

Je jette un coup d'œil vers la cuisine pour m'assurer que les enfants ne sont pas sur le seuil, en train d'écouter. Quoi que Cecelia ait à dire, j'ai l'impression que ce n'est pas le genre de choses qu'ils doivent entendre.

— Tu veux t'asseoir ? je lui demande. Je peux aller te chercher une serviette ou…

— La police est en route pour venir t'arrêter, Enzo, m'interrompt Cecelia.

Elle a beau m'avoir prévenue hier, cette révélation me coupe le souffle. Enzo a l'air tout aussi secoué.

Cecelia repousse quelques mèches de cheveux mouillés de son visage.

— La police m'en a avertie ce matin par courtoisie. Ils sont en train d'obtenir un mandat d'arrêt contre toi, et je m'attends à ce qu'ils débarquent sous peu. Je suis venue aussi vite que j'ai pu pour que nous puissions parler avant leur arrivée.

— Pourquoi ? s'écrie-t-il. Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils ont rien !

— Benito avait des informations à me communiquer, dit-elle. Nous avons parlé sur le trajet pendant que je venais ici. Comme je vous l'ai dit hier, ils ont trouvé quelque chose pendant la fouille. Ils ont trouvé ce qu'ils pensent être l'arme du crime.

— C'est ridicule ! fulmine Enzo. L'arme du crime ? Quoi… un de nos couteaux de cuisine ?

— Non, un canif, dit-elle. Avec tes initiales dessus, EA. Ils l'ont trouvé au fond d'un tiroir.

Je tourne la tête pour observer mon mari. C'est le fameux couteau, c'est celui que son père lui a donné et qu'il garde toujours sur lui.

— Et il semblait avoir été nettoyé, ajoute-t-elle, mais il restait des traces de sang dessus. Ils ont fait un test ADN en urgence, dont le résultat est

revenu ce matin : ça correspond à celui de Jonathan Lowell.

Enzo est bouche bée. Il s'affaisse contre le mur, comme si ses jambes étaient sur le point de lâcher. De toutes les preuves qu'ils puissent avoir contre lui, c'est de loin la plus accablante. Mais il doit avoir une raison. Il doit y avoir une raison pour que son couteau porte le sang de Jonathan. Je dois entendre son explication.

Je dois l'entendre maintenant.

— Enzo ? je chuchote.

Il cligne des yeux plusieurs fois.

— Je… Je pensais avoir tout essuyé.

Quoi ?

Il se redresse et prend une brève inspiration.

— Je suis vraiment désolé, Millie. J'ai pas été honnête avec toi. C'est moi qui ai tué Jonathan.

59

C'est moi qui ai tué Jonathan.

J'entendrai mon mari prononcer ces mots dans ma tête jusqu'à ma mort.

Jusqu'à cet instant, Cecelia semblait tout à fait confiante et maîtresse de la situation, mais cet aveu l'a ébranlée.

— Enzo, tu es en train de dire…

— Je suis vraiment désolé, dit-il doucement. J'ai fait une chose terrible. Je suis désolé d'avoir menti. Mais… maintenant, je vais arranger les choses. Je vais avouer.

— De quoi tu parles ? Pourquoi tu aurais fait ça ?

Je suis presque en train de crier, trop fort pour que les enfants n'entendent pas, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Il baisse les yeux.

— Je suis vraiment désolé. Je l'ai fait pour nous… pour l'argent de l'assurance. On était fauchés et…

Cecelia est à court de mots. Et moi aussi, d'ailleurs. Des tas de questions se bousculent pourtant. S'il a fait ça pour l'argent de l'assurance, est-ce que ça veut dire que Suzette est impliquée ? Sera-t-elle arrêtée elle aussi ? Je ne sais pas par où commencer, mais tout à coup la sonnette retentit à la porte et je comprends que je n'ai pas le temps de poser ne serait-ce qu'une seule question.

Cecelia repasse tout aussi subitement en mode action.

— C'est la police, dit-elle.

Le visage d'Enzo n'exprime plus que la panique.

— Millie, s'il te plaît, tu peux emmener les enfants à l'étage ? Je veux pas qu'ils voient.

On sonne de nouveau, puis on tambourine carrément à la porte. Moi non plus, je ne veux pas que les enfants assistent à la scène. Seulement, je n'ai pas beaucoup de temps.

Oh, Enzo, qu'est-ce qui t'a pris ?

Je manque de trébucher en me rendant à la cuisine, où les enfants sont encore en train de manger leurs crêpes. Mon Dieu, j'aimerais tant pouvoir les laisser finir leur assiette. Mais le temps presse.

— Les enfants, il faut que vous montiez tous les deux dans vos chambres

et que vous fermiez la porte. Maintenant.

Il fut un temps où une telle requête aurait été accueillie par des pleurnicheries et des objections. Mais là, ils comprennent. Ils abandonnent leurs crêpes et montent en courant à l'étage. Deux portes claquent successivement.

Lorsque je reviens, Enzo et Cecelia n'ont toujours pas ouvert : ils attendent mon feu vert. Enzo a l'air d'être sur le point de vomir, pourtant il carre les épaules et ouvre la porte d'entrée. Sans surprise, l'inspecteur Willard se tient là, avec cette expression sinistre que j'en suis venue à mépriser.

— Enzo Accardi, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Jonathan Lowell.

Quand le policier passe les menottes à mon mari, je suis ravie que les enfants soient à l'étage et n'aient pas à assister à ça. Je sais ce que l'on ressent avec des menottes aux poignets. Je me souviens de la morsure du métal sur la peau, et du déséquilibre que cela occasionne quand on marche. Je sais ce qu'on ressent lorsqu'on est emmené par la police avec ces mêmes menottes. Je vois cette douleur dans les yeux d'Enzo.

Et l'avenir lui promet encore plein d'entraves. Une vie entière.

— Je t'aime, Millie, crie-t-il au moment où ils l'emmènent.

Il ne se cherche pas d'excuses. Il ne clame plus son innocence. Tout ce qu'il a à dire pour sa défense, ce sont ces trois mots.

— Enzo ! appelle Cecelia en sortant la tête sous la pluie. Ne leur dis pas un mot en mon absence ! Tu m'entends ? Pas un mot ! Je te retrouve là-bas !

Je regarde l'inspecteur conduire mon mari à la voiture de police. Ils le poussent sur la banquette arrière, et quelque chose en moi se brise. Je ne rentrerai plus jamais à la maison pour retrouver mon mari. La prochaine fois que je le verrai, il sera en garde à vue.

Il est quasi certain de passer le reste de sa vie derrière les barreaux.

Cecelia referme notre porte d'entrée et s'y appuie en secouant la tête. Elle écarte une mèche de cheveux mouillés de ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer. Je suis abasourdie.

— Oui, je parviens à répondre.

— Quelque chose nous échappe.

Plantée devant la fenêtre, elle fixe intensément la voiture de police qui emporte mon mari loin de nous, comme si, d'une manière ou d'une autre, le véhicule détenait un indice.

— Il ne nous dit pas tout, reprend-elle. Il ne tuerait pas quelqu'un pour de l'argent. Je n'y crois pas une seconde. Il avait un autre mobile.

— Peut-être…

Sauf qu'elle ne sait pas à quel point nous rêvions de cette maison. Même à dix pour cent en dessous du prix demandé, elle ne rentrait pas dans notre budget, et pourtant nous l'avons quand même achetée. Nous avons fêté l'approbation de notre prêt, mais aujourd'hui, je regrette amèrement que la banque ne l'ait pas rejeté. Nous aurions dû continuer à chercher. Nous aurions pu trouver quelque chose d'aussi bien qui ne nous aurait pas obligés à nous battre constamment pour payer les factures.

— Ne panique pas, Millie, me dit-elle. Je m'en occupe.

Je lui lance un regard hébété.

— Mon mari vient d'avouer un meurtre, Cecelia.

Il est difficile d'évaluer ce qui est le pire dans cette histoire. C'est horrible de toutes les façons imaginables. Mais le plus dur, c'est d'imaginer Enzo en train de faire ça à Jonathan. Ce n'est pas comme s'il lui avait tiré dessus depuis l'autre bout d'une pièce. Enzo s'est approché de lui avec son canif et lui a tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Quel genre de personne agit de la sorte ?

Cela dit, Enzo a fait beaucoup de choses dans sa vie que je n'aurais pas imaginées. Je n'aurais jamais cru mon mari capable de briser des doigts pour un mafieux, pourtant il s'avère que ça fait aussi partie de son histoire. Apparemment, il est tout à fait le genre d'homme capable de trancher la gorge d'un homme.

D'ailleurs, il l'a fait. Il a avoué.

Une porte claque à l'étage. L'un des enfants a dû sortir de sa chambre pour voir son père se faire emmener par la police. Maintenant, il va aussi falloir que je gère ça. Que je leur raconte à tous les deux ce qui s'est passé.

— Je dois filer au poste de police, annonce Cecelia. Ça va aller, Millie ?

Absolument pas. Sauf qu'elle ne peut rien faire pour moi.

— Va au commissariat.

Elle acquiesce.

— Rappelle-toi : ce n'est pas fini. Je vais l'aider.

— Merci.

Mais enfin, quelle aide peut-elle bien nous apporter à ce stade ? Ce n'était pas de la légitime défense. Il s'agit d'un meurtre soit au premier soit au second degré. Dans tous les cas, Enzo peut dire adieu à sa liberté… à vie.

Cecelia me dit au revoir d'une étreinte et me promet de me tenir au courant dès qu'il y a la moindre nouvelle. Une fois qu'elle est partie et que la maison est replongée dans le silence, je prends conscience de la réalité de ma situation.

Enzo a été emmené.

Et maintenant, je dois l'annoncer aux enfants.

Pendant que je monte l'escalier grinçant qui mène à l'étage de notre maison, je suis frappée par l'idée que nous n'aurons plus jamais les moyens de payer les mensualités de l'emprunt. La première chose à faire va être de remettre cette maison en vente. Je ne sais pas où nous trouverons les moyens de vivre avec mes seuls revenus.

Je me dirige d'abord vers la chambre de Nico, parce qu'il a été le plus perturbé de mes deux enfants, mais j'entends en route les sanglots provenant de la chambre d'Ada – cette enfant est tellement sensible… En l'occurrence, vu la situation, je ne peux pas lui en vouloir. Je frappe à sa porte et, voyant qu'elle ne répond pas, j'entre quand même.

Ada est allongée sur son lit, la tête dans son oreiller, ses petites épaules secouées de violents sanglots. En fait, c'est tout son corps qui tremble. J'ai vu quelqu'un faire une crise d'épilepsie à l'hôpital l'année dernière, et ça n'est pas si différent de ce que je vois là. Ada a toujours été la fille à son papa, ça va détruire son monde d'apprendre ce qu'il a fait. Rien qu'à la voir pleurer, les larmes que j'ai retenues jusqu'à présent me montent aux yeux.

Enzo, comment as-tu pu nous faire ça ? Comment as-tu pu ?

Je m'assieds sur le bord de son lit et je caresse ses doux cheveux noirs.

— Ada. Ada, chérie… je t'avais dit de ne pas descendre.

Elle balbutie quelque chose dans son oreiller que je n'arrive pas à comprendre.

— Ça va, je dis en continuant de lui caresser les cheveux. Ça va aller.

Je ne sais pas qui j'essaie de convaincre. En tout cas, sur elle, ça ne fonctionne pas. Et je ne me convaincs pas non plus moi-même. Je ferais mieux de me taire.

Ada se retourne sur le lit pour poser sur moi ses yeux bouffis et injectés de sang.

— Ils pensent que papa a tué M. Lowell.

Mon instinct me pousse à mentir, mais à quoi bon ?

— Oui. C'est ça.

Les larmes coulent de plus belle sur ses joues.

— Mais ce n'est pas lui !

Ce que j'ai à lui annoncer va être difficile à entendre, mais elle l'apprendra tôt ou tard. Mieux vaut que ce soit de ma bouche plutôt qu'elle le lise en ligne ou l'entende de la bouche d'un camarade.

— Ada, chérie, papa a avoué. Il a admis avoir tué M. Lowell.

— Mais ce n'est pas lui, je te dis ! s'écrie-t-elle. Je sais que ce n'est pas lui !

J'essaie de poser ma main sur son épaule, mais elle me repousse d'un mouvement brusque.

— Comment tu le sais ?

— Parce que, répond ma fille, c’est moi qui l’ai tué.

TROISIÈME PARTIE

60

Ada

Je m'appelle Ada Accardi et j'ai onze ans.

J'ai des cheveux noirs et des yeux qui sont en fait marron, même si certaines personnes disent qu'ils ont aussi l'air noirs. J'ai un frère qui s'appelle Nicolas et qui a neuf ans. Je parle deux langues couramment : l'anglais et l'italien. Mon plat préféré, c'est les macaronis au fromage, surtout la recette de ma mère. Mon livre préféré, c'est *Les Filles d'Ève* de Lois Duncan. Mon parfum de glace préféré, c'est cookie.

Ah, et aussi, j'ai tué mon voisin d'à côté, Jonathan Lowell.

Encore une chose :

Je ne regrette pas.

COMMENT TUER SON VOISIN FLIPPANT UN GUIDE PAR ADA ACCARDI, CM2 ÉTAPE 1 : QUITTER SA MAISON ET TOUT CE QU'ON AIME

Demain, on déménage.

Maman et papa sont très enthousiastes. Surtout papa. Il n'arrête pas de parler de la nouvelle maison superbe où on va vivre et qu'on va l'adorer. Ils agissent comme s'ils faisaient cette chose merveilleuse pour nous, sauf que moi, je n'ai aucune envie de déménager. Je me plais dans le Bronx. Toutes mes copines sont là. Même notre appartement, qu'ils trouvent trop petit, je l'aime bien.

Mais quand on a onze ans, on n'a pas le choix. Si les parents disent qu'il faut déménager, il faut déménager.

Quoi qu'il en soit, c'est pour ça que je n'arrive pas à dormir.

Ça fait une heure que je suis allongée dans mon lit, à fixer le plafond. J'aime bien mon plafond. Il y a beaucoup de fissures dans la peinture, mais ces fissures, je les connais bien. Par exemple, il y en a une en plein milieu qui ressemble à un visage. Je l'ai appelée Constance.

Constance va me manquer quand on s'en ira.

— Nico ? je chuchote dans l'obscurité.

L'une des choses que mes parents reprochent à notre appartement, c'est qu'on doit partager la même chambre, Nico et moi. Alors qu'on ne devrait pas, vu que c'est un garçon et moi une fille. Sauf que papa a accroché un rideau au milieu de la chambre, alors ça va. Ça ne me dérange pas de partager avec Nico. J'aime bien savoir que, quand je m'endors, il est avec moi, de l'autre côté du rideau.

— Oui ? répond mon frère tout bas.

Il est réveillé. Bien.

— J'arrive pas à dormir.

— Moi non plus.

— J'ai pas envie qu'on déménage.

Le matelas de Nico grince fort, comme chaque fois qu'il se retourne.

— Pareil. C'est pas juste.

D'une certaine manière, ça me fait plaisir que Nico ne veuille pas non plus partir. Parce que papa et maman, eux, ils sont tellement excités qu'on pourrait croire qu'on va emménager à Disneyland.

Mais ce n'est pas aussi grave pour Nico que pour moi. Il s'est toujours fait des copains plus facilement. Tout le monde l'aime tout de suite. Moi, j'ai les deux mêmes meilleures amies – Inara et Trinity – depuis la maternelle. En plus, je ne suis plus qu'à trois mois de la fin de l'école primaire, et je vais rater la cérémonie de remise du diplôme. Tout ça pour finir ma dernière année de primaire avec une bande de gamins que je ne connais même pas.

— Si ça se trouve, la nouvelle maison sera horrible, suggère Nico. Et maman et papa voudront revenir vivre ici.

— Il y a peu de chances. Je crois que la nouvelle maison a coûté très cher.

— C'est vrai. Ils ont dit qu'ils avaient à peine les moyens de payer l'empreinte.

— Tu veux dire l'emprunt ?

— C'est pas pareil ?

Je ne comprends pas ce que c'est qu'un emprunt, mais je sais que ce n'est pas la même chose qu'une empreinte. Enfin, j'en suis presque sûre.

— On va être coincés dans cette nouvelle maison jusqu'à ce qu'on parte à l'université.

Mon frère reste silencieux de l'autre côté du rideau.

— Bon, peut-être que ce sera pas si mal. Peut-être qu'on finira par s'y plaire.

Je n'arrive pas à voir comment. Je n'imagine pas me faire de nouvelles copines et m'habituer à une grande maison qui fait peur.

— Nico ?

— Hum ?

— Je peux ouvrir le rideau ?

Le rideau qui sépare les deux côtés de la chambre a été posé pour moi, en fait. Quand papa l'a installé, maman m'a expliqué qu'ils le faisaient parce que « tu es une jeune femme maintenant et tu as besoin d'intimité ». Sauf que moi, j'ai toujours envie d'ouvrir le rideau la nuit.

— D'accord, accepte gentiment Nico.

Je sors du lit et je tire le rideau. Nico a son couvre-lit Super Mario Bros remonté jusqu'au cou et ses cheveux noirs en désordre. Il me fait un petit signe de la main et moi aussi.

Je me rappelle le jour où papa et maman ont ramené mon petit frère de l'hôpital. Maman dit que je ne peux absolument pas m'en souvenir, parce que je n'avais que deux ans et que mon cerveau ne pouvait pas encore fabriquer de souvenirs, mais je jure que je m'en souviens. Maman l'a porté à la maison dans sa petite valise de bébé, et il était minuscule. Je n'arrivais pas à croire qu'il puisse être aussi menu ! Encore plus petit que mes poupées.

J'ai demandé si je pouvais le tenir. Maman m'a dit que oui, si je faisais très attention. Donc je me suis assise sur le canapé et maman l'a posé sur mes genoux. Elle m'a prévenue que je devais soutenir sa tête, et j'ai fait comme elle a dit. Il avait l'air tout content dans mes bras, même si on aurait dit un vieux pépé. Puis j'ai mis mon doigt dans sa toute petite, petite bouche et il l'a sucé. Alors je lui ai dit : « Je t'aime, Nico. »

Ça va me manquer, de ne plus avoir mon frère dans ma chambre.

61

Aujourd'hui, c'est le déménagement.

Papa a pris un gros pick-up et il déménage tout avec deux copains qui travaillent avec lui. Maman n'arrête pas de crier qu'il va se faire mal au dos et de lui dire de faire attention, et il répond que oui, mais il ne se blesse jamais, alors je ne comprends pas pourquoi elle est si inquiète. Je vois bien que lui aussi, il la trouve un peu bête, mais en général il préfère céder quand elle s'affole comme ça.

Maman est une très bonne mère. Par exemple, si tu as oublié que tu devais apporter un plateau de biscuits aux Rice Krispies pour l'école demain et qu'il est déjà presque l'heure d'aller au lit, c'est le genre de mère qui va sortir acheter des Rice Krispies et des guimauves et les préparer pour toi, sans oublier de bien les emballer, prêts pour l'école le lendemain. (C'est arrivé à Nico il n'y a pas longtemps, alors je sais que c'est vrai.) Bref, la bonne mère qui nous aime et qui prend soin de nous.

Mais papa, c'est différent.

Mon papa, en gros, il peut tout faire. Genre, maman peut aller chercher les ingrédients pour faire des biscuits aux Rice Krispies et les préparer pour l'école demain. Mais si je disais à papa qu'il me fallait des biscuits aux Rice Krispies qui venaient, je ne sais pas, de Chine, eh bien il me les trouverait. Je ne sais pas comment, mais il les aurait quand j'en aurais besoin pour l'école.

En plus, il conduit un gros pick-up et il me laissait monter à l'avant avec lui, jusqu'à ce que maman l'apprenne et qu'elle se fâche. Maintenant, il ne me laisse plus faire, parce qu'il dit qu'elle est très maligne : si elle dit que ce n'est pas prudent, il ne faut pas le faire.

Ma chambre dans la nouvelle maison est grande. À peu près deux fois plus que celle qu'on partageait, Nico et moi. Papa m'a dit que je pouvais choisir ma chambre en premier, parce que je suis l'aînée, alors j'ai choisi celle du coin. Elle a plein de fenêtres par lesquelles je peux regarder pendant que je lis.

N'empêche, en plein milieu du déballage des livres dans ma nouvelle chambre, je me mets à pleurer.

Je pleure trop. Tout le monde le dit. Mais je ne peux pas m'en empêcher !

Quand je suis triste, je pleure. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les autres ne pleurent pas plus souvent. Même Nico ne le fait presque plus jamais.

Papa passe devant ma chambre pendant que je suis assise sur le lit en larmes. Il lâche immédiatement le carton qu'il porte et vient s'asseoir à côté de moi.

— Qu'est-ce qui va pas, *piccolina* ? Pourquoi tu es triste ?

Je lève les yeux vers lui. Je suis presque aussi grande que maman, mais papa est beaucoup plus grand que nous deux. Quand il vient me chercher à l'école, les autres filles disent qu'il est très beau. En plus, la mère d'Inara a un crush sur lui. Mais moi, je ne le vois pas comme ça.

— Je veux rentrer chez nous, je réponds.

Il fronce les sourcils.

— Mais c'est ici, chez nous maintenant. Et la maison est bien mieux qu'avant.

— Je la déteste.

— Ada, tu penses pas ce que tu dis.

Il a l'air tellement déçu que je n'insiste pas. N'empêche, si je pouvais claquer des doigts et me retrouver chez nous, dans notre tout petit appartement, je le ferais dans la seconde.

— Je vais te dire une chose, ajoute papa. Donne une chance à notre nouvelle maison. Et si dans un an, tu la détestes toujours, on redéménagera.

— Non, on ne le fera pas.

— Si ! Je te fais la promesse.

— Maman ne voudra pas.

Il m'adresse un clin d'œil et me dit en italien :

— On le fera quand même.

Je ne le crois pas, mais ça me fait quand même plaisir. En plus, quand j'y pense, il a probablement raison. Tout sera différent dans un an. D'ici là, j'adorerai peut-être cet endroit.

62

ÉTAPE 2 : ESSAYER DE S'INTÉGRER – MAL

Je n'ai jamais été la petite nouvelle.

Je me suis toujours sentie mal pour le nouvel élève qui devait, debout devant le reste de la classe, tout nous dire sur lui. Et maintenant, c'est mon tour. Je me tiens devant une classe remplie d'élèves de CM2, vêtue de la robe rose – je ne l'aime pas, le tissu gratte – que ma mère m'a sortie. Il y avait une magnifique robe blanche flottante, dans le grand magasin, que je voulais pour mon premier jour d'école, mais je ne sais pas trop pourquoi, ma mère ne me laisse jamais, jamais, porter du blanc. Voilà comment on s'est retrouvées à prendre celle-là. Et maintenant, je ne sais pas quoi dire.

— Vas-y, Ada, commence l'institutrice, Mme Ratner. Parle un peu de toi à tout le monde.

Je n'aime pas Mme Ratner. Mon ancienne institutrice, Mlle Marcus, était jeune et portait tout le temps des lunettes violettes trop jolies, et elle nous apportait des bonbons tous les jeudis. Mme Ratner doit avoir un million d'années, et je pense que les muscles de son sourire sont trop vieux pour fonctionner encore.

— Je m'appelle Ada, et je viens de New York.

Je regarde Mme Ratner, histoire de voir si ça pourrait suffire. Apparemment pas.

— J'aime bien lire, j'ajoute. Et j'ai pris des cours de danse classique.

Je n'ai pas suivi de cours de ballet depuis mes neuf ans, mais j'espère que ça pourrait suffire.

Toujours pas.

— Ma matière préférée est l'anglais, je poursuis. Et mon père est d'origine italienne, alors je parle italien.

— Quelqu'un a-t-il des questions à poser à Ada ? demande Mme Ratner à la classe.

Un garçon lève la main.

— Si ton père est un alien, est-ce qu'il est vert ?

— Ce n'est pas un alien. Sa famille est *italienne*.

— Tu as dit alien.

Qu'est-ce que je peux bien répondre à ça ? Puis vient la deuxième question :

— Si tu es italienne, comment ça se fait que ta matière préférée, c'est l'anglais ?

— Mon père est italien, j'explique. Moi, je suis d'ici.

— Non, assène un autre garçon. Tu viens de déménager, donc tu peux pas être d'ici.

— Je veux dire que je suis de New York City. C'est-à-dire d'ici.

— On n'est pas à New York *City*, insiste le premier enfant.

— Mais on est dans l'*État* de New York.

— Et alors ?

Mme Ratner laisse les autres élèves me questionner pendant encore quelques minutes. Certaines des questions ne posent pas de problème, comme : quels sont mon film ou mon émission de télé préférés. Mais à côté de ça, ils me posent beaucoup de questions bizarres. Par exemple, pourquoi est-ce que je porte des socquettes avec une robe ? Et celui qui m'a demandé si mon père était un alien veut savoir si je crois aux aliens et si j'en ai déjà vu.

Quand je retourne à ma place, mon voisin de table me dévisage. C'est assez agaçant et je finis par lui lancer :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

À quoi il répond :

— Si tu es une alien, tu es la plus belle alien que j'aie jamais vue.

Là non plus, je ne sais pas quoi répondre. Heureusement, Mme Ratner exige le silence et je n'ai pas besoin de réfléchir à une réplique.

Quand vient l'heure du déjeuner, le garçon qui était assis à côté de moi me suit jusqu'à la cafétéria. D'accord, moi aussi je suis le reste des enfants, puisque je ne sais pas où aller, mais j'ai l'impression qu'il est tout le temps derrière moi. Et quand j'arrive dans la file d'attente, il est planté derrière moi.

— Salut, Ada, dit-il. Je m'appelle Gabe.

— Salut.

Quand j'étais en maternelle ou en CP, tous les enfants de la classe étaient à peu près de la même taille. Mais en CM2, certains sont beaucoup plus grands et costauds que d'autres. Par exemple, il y en a qui m'arrivent à l'épaule et d'autres, comme Gabe, qui sont super grands, drôlement plus que moi.

— Alors, comment tu trouves l'école jusqu'à présent ? me demande-t-il.

Je ne l'aime pas du tout, cette école. Mais je ne peux pas le dire. Alors je me contente de hausser les épaules.

— Ça va.

— Comment ça se fait que tu aies déménagé ici ?

— Mes parents trouvent que c'est un bon endroit pour que les enfants grandissent ou quelque chose comme ça.

— Oh, ils se trompent.

Gabe a les yeux si écarquillés, presque exorbités, que l'espace d'un instant, il me rappelle un peu la mante religieuse que Nico réclame.

— Tu es au courant qu'un gamin a disparu il y a quelques années ? reprend-il. Genre, un jour il était là, et le lendemain, terminé.

Je ne comprends pas de quoi il parle. Si cette ville n'était pas sûre, mes parents ne nous auraient pas installés ici.

— De notre école ?

— Non, il vivait dans une ville pas très loin, mais on allait tous ensemble dans le même camp d'été, m'explique Gabe, avec un air bien trop excité pour quelqu'un qui parle d'un gamin disparu. Il était vachement bon en tir à l'arc, mais j'étais meilleur nageur. Il s'appelait Braden Lundie. Et comme je te dis, un jour, il n'est pas rentré de l'école, et personne n'a jamais compris ce qui lui était arrivé.

— À ce qu'on dit, c'est souvent quelqu'un de la famille qui fait le coup.

J'ai entendu ma mère le sortir une fois à mon père, pendant qu'ils regardaient les informations et pensaient que je ne les entendais pas.

— Non, pas dans ce cas, insiste Gabe. Les parents de Braden travaillaient avec la police et essayaient vraiment de le retrouver. Mais ils n'ont jamais réussi. Il est probablement mort maintenant, conclut-il avec un regard inquiétant.

— Peut-être qu'il a fugué.

— Il n'avait que huit ans ! Où veux-tu qu'il aille ?

L'idée qu'un enfant de huit ans disparaisse me donne la chair de poule partout sur les bras. Il faut vraiment que j'attende le bus avec Nico. Si on est ensemble, rien ne peut arriver.

— Si tu veux, enchaîne Gabe, je peux te raccompagner chez toi pour qu'il ne t'arrive rien.

— Je prends le bus.

Et même si ce n'était pas le cas, je ne veux certainement pas me promener avec Gabe. J'ai envie de me faire des camarades, d'accord, mais lui, il est flippant. C'est lié à ses cheveux fins et bouclés. En plus, il sent mauvais. Il a besoin d'une douche. J'en prends une tous les soirs, parce que maman dit que c'est important de sentir bon.

— Alors, propose-t-il, tu pourrais venir chez moi après l'école aujourd'hui.

— Je n'ai pas le droit. Je dois rentrer directement à la maison.

— Peut-être un autre jour ? demande-t-il avec espoir.

— Peut-être.

Je ne veux pas passer de temps avec Gabe, ni aujourd'hui ni un autre jour, mais j'espère qu'il me laissera tranquille si je lui réponds ça. Sauf qu'il ne me laisse pas tranquille. Il me parle pendant tout le temps où on fait la queue au self, puis il me suit jusqu'à table. Je n'ai pas tellement envie de m'asseoir avec lui, mais bon, c'est sans doute mieux que de manger toute seule.

63

Nico et moi, on est dans le bus qui nous ramène de l'école. Sans surprise, mon frère s'est fait un tas de nouveaux copains, pourtant il s'assied quand même à côté de moi.

— Comment ça s'est passé à l'école ? je lui demande.

— Plutôt bien. Beaucoup de gars aiment jouer au baseball.

J'aimerais être bonne en sport comme Nico. Je nage bien, parce que papa m'a appris, mais ce n'est pas une activité de groupe. Je ne pense même pas qu'il y ait une équipe de natation pour les enfants de mon âge. L'autre chose que j'aime faire, c'est lire, et ce n'est pas non plus une activité de groupe.

— Certains des copains vont au parc ce week-end pour jouer au baseball, ajoute Nico. Peut-être que maman me laissera y aller.

— Oui, mais fais attention, lui dis-je. Tu savais qu'un garçon qui s'appelait Braden Lundie a disparu il y a quelques années ? Il avait à peu près ton âge. On ne sait même pas ce qui s'est passé.

— Et donc ?

— Donc ? Il lui est arrivé quelque chose. Peut-être que quelqu'un l'a tué.

Nico lève les yeux au ciel.

— Punaise, Ada. Tu t'inquiètes encore plus que maman.

Il a peut-être raison. Je ne sais pas pourquoi je m'inquiète autant pour tout. J'aimerais pouvoir m'en empêcher.

— Si tu es inquiète, reprend Nico, tu n'auras qu'à venir regarder.

Je pourrais, en effet, mais en réalité, je préférerais passer du temps avec des enfants de mon âge. Je ne me suis pas fait d'amis aujourd'hui. Enfin, à part Gabe, et je n'ai vraiment, vraiment pas envie de passer du temps avec lui en dehors. C'est déjà assez pénible de le voir à l'école.

— Tu as mieux dormi en ayant ta chambre à toi la nuit dernière ? je demande à Nico.

Il y réfléchit un instant, avant de secouer la tête.

— Non, j'avais peur. Tu me manquais.

Je suis contente qu'il ait répondu ça. Moi non plus, je n'arrivais pas à dormir la nuit dernière, toute seule dans ma chambre.

— Tu me manques aussi.

— On pourrait peut-être dormir dans la même chambre, un de ces quatre ? suggère-t-il. Je peux apporter un sac de couchage et dormir par terre chez toi.

— Ou moi chez toi ?

— On pourrait faire ça à tour de rôle, dit-il joyeusement.

Le bus arrive à Locust Street, l'impasse où on habite maintenant. Nico et moi descendons, ainsi que Spencer, le garçon qui habite de l'autre côté de la rue. Sa mère l'attend déjà et le ramène illico chez eux, alors que la nôtre nous attend à la maison. J'ai les clés dans mon sac, et maman a dit que si elle n'était pas encore rentrée du travail à notre retour, je serais responsable jusqu'à ce qu'elle revienne.

Alors qu'on passe devant la maison à côté de la nôtre, je remarque quelqu'un à la fenêtre. Ça doit être notre voisin. Il a à peu près le même âge que papa, et quand il nous voit, il nous fait un petit signe. Nico agite la main pour lui répondre, et moi aussi, pourtant je trouve ça bizarre. Pourquoi cet homme a l'air d'avoir fait le pied de grue pour guetter le bus scolaire ?

C'est étrange, comme attitude.

64

ÉTAPE 3 : APPRENDRE À VIVRE DANS LA NOUVELLE MAISON

Nico se comporte bizarrement.

Il va chez les Lowell après l'école, parce qu'il leur a cassé un carreau en jouant au baseball dans la cour, du coup il doit se racheter en faisant des corvées pour eux. Bref, il y va tous les jours et il rentre à la maison juste avant maman. Je lui ai demandé ce qu'ils lui donnent comme corvées et il m'a répondu que c'était juste du ménage. Mais quand je lui ai demandé ce qu'il nettoyait, là, il n'a plus rien dit.

Je ne sais pas ce qu'ils lui font faire, mais en tout cas ça le rend grincheux. Ces gens n'ont même pas d'animal qui pourrait salir quoi que ce soit chez eux. Est-ce qu'ils lui font sortir les poubelles ? Laver la vaisselle ? Pousser un rocher en haut d'une colline et, dès qu'il arrive en haut, le rocher dévale de nouveau jusqu'en bas ?

Si ça se passait à l'époque où on partageait la même chambre, j'aurais pu attendre l'heure du coucher pour lui poser la question. Mais maintenant, Nico s'enferme dans sa chambre la nuit et ne me parle plus beaucoup.

Ce soir, au dîner, il n'a presque rien mangé. Maman avait pourtant préparé de la purée de pommes de terre avec beaucoup de beurre et de sel, comme il l'aime, mais lui, il n'a pas arrêté d'en faire un gros tas qu'il sculptait ensuite en différentes formes. Bref, une fois le dîner terminé, je vais dans sa chambre. Je frappe à la porte – ça me fait toujours bizarre, quand je pense qu'on a partagé une chambre pendant si longtemps.

— Je suis occupé ! il crie.

— C'est Ada ! je réponds à travers la porte.

— Occupé quand même !

Alors j'essaie la poignée de la porte, mais c'est verrouillé. Pourquoi un garçon de neuf ans a-t-il une serrure sur sa porte, déjà ? Je n'ai pas l'impression que ce soit très sûr.

Oh mince, voilà que je pense comme maman. Super, de nos deux parents, il fallait que je tienne de celui qui est le plus ennuyeux. C'est bien ma

veine.

Je décide d'interroger Nico pendant qu'on ira à l'arrêt de bus demain matin. Les quelques minutes de trajet à pied, puis plus tard dans l'autre sens pour le retour à la maison, ce sont les seuls moments de la journée où on est seuls tous les deux. Parce que lorsqu'on arrive à l'arrêt, la méchante Mme Archer est là, qui nous toise d'un regard noir – surtout Nico. De toute façon, dernièrement, il ne m'attend même pas pour aller jusqu'à l'arrêt de bus. Il détale à toute vitesse le matin et me regarde à peine pendant qu'on attend l'arrivée du bus.

Alors ce matin, je me réveille encore plus tôt pour être sûre qu'il ne partira pas avant moi. Quand je descends, pas de Nico à l'horizon. Donc je me dis que j'ai le temps de manger un bol de céréales pour le petit déjeuner, mais Martha est en train de faire le ménage à la cuisine et je ne veux pas la gêner. C'est hyper bizarre d'avoir une femme qui vient chez nous pour faire le ménage. Dans le Bronx, seuls nos amis riches en avaient, et je suis presque sûre qu'on n'est pas riches.

— Tu veux un petit déjeuner ? me demande Martha.

J'acquiesce.

— Vous pouvez me passer la boîte de cornflakes ?

Martha écarquille les yeux.

— Des cornflakes pour le petit déjeuner ?

Je ne comprends pas pourquoi elle a l'air si horrifiée. Qu'y a-t-il de mal à manger des céréales au petit déjeuner ? Je veux dire, ce n'est pas justement à ça que servent les cornflakes ?

Cela dit, Martha est bizarre. Elle ne parle presque pas, elle se fait des chignons si serrés que ça doit lui faire mal, et aussi, elle regarde fixement ma mère. Genre, tout le temps. Je ne sais pas du tout pourquoi.

— Je peux te préparer une omelette et des saucisses, me dit-elle. Ça, c'est un vrai petit déjeuner.

Je n'ai pas le temps de lui dire « non », qu'elle a ouvert le réfrigérateur et sorti la boîte d'œufs. Au moment où elle tend la main, la manche de son chemisier remonte et je remarque qu'elle a un cercle violet foncé autour de son poignet : des bleus. Comme si elle avait porté un bracelet beaucoup trop serré.

— Vous vous êtes fait mal ? je lui demande.

Elle se fige, la boîte d'œufs serrée dans la main. Son regard tombe sur son poignet, et elle tire sur sa manche pour couvrir la marque violette.

— Je… Non.

— Alors pourquoi vous avez des bleus ? j'insiste, même si je sais que ça ne me regarde pas.

Elle cligne des yeux plusieurs fois.

— Je… Je…

Elle a l'air si bouleversée, tout à coup, que j'en viens à me demander si elle n'a pas des problèmes et si, peut-être, je ne devrais pas essayer de l'aider. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai que onze ans. Je ne suis même pas capable de résoudre mes propres problèmes.

En parlant de mes propres problèmes, pendant que j'essaie de trouver quoi dire à Martha, j'entends la porte d'entrée claquer. Nico ! Mince, je savais que je n'aurais pas dû m'arrêter pour ce fichu petit déjeuner ! Maintenant, il va arriver à l'arrêt de bus avant qu'on ait eu une seconde pour parler.

— Je dois y aller, je lance à Martha.

Et elle a l'air tellement soulagée que je suis contente de n'avoir rien dit d'autre. Elle n'a sûrement pas envie de raconter ses problèmes à une gamine, de toute façon.

65

Aujourd'hui, papa vient me chercher à l'école pour m'emmener manger une glace.

Il faisait ça, quand on habitait dans notre ancien appartement. Nico demande beaucoup d'attention, alors papa a décidé qu'on devrait passer du temps juste lui et moi. Je craignais qu'il ne veuille plus le faire après notre déménagement, vu qu'en plus, il est en train de monter son affaire dans notre nouvelle ville, mais hier, il m'a dit qu'il passerait me prendre demain avec son pick-up. Alors maintenant, je l'attends devant l'école.

On n'est jamais venu me chercher jusqu'à présent, d'habitude je prends le car scolaire, du coup je ne sais pas trop où attendre. Je finis par me planter derrière l'école, parce qu'il y a un endroit où les voitures peuvent se garer. Mais au bout d'un moment, comme tout le monde est parti et que ça devient hyper calme, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce garçon, Braden Lundie. Celui qui a disparu.

Cette idée me fiche vraiment la frousse. Parce que quand tu disparais, qu'est-ce qui t'arrive ? Je veux dire, ce n'est pas comme s'il s'était évaporé de la surface de la Terre. Il ne s'est pas désintégré. Quelqu'un l'a enlevé.

— Ada ?

Au début, je suis soulagée d'entendre une voix d'enfant derrière moi. Jusqu'à ce que je me retourne et découvre que c'est Gabe. La dernière personne que j'ai envie de voir.

Depuis mon premier jour d'école, il y a quelques semaines, Gabe ne me lâche pas. J'ai trouvé des filles avec qui m'asseoir pour le déjeuner, du coup, là, il n'essaie pas de se joindre à nous, mais il fait toujours la queue derrière moi à la cafétéria, et après, il me suit en récréation. Je ne lui parle pourtant presque pas, je ne comprends pas pourquoi il continue à me coller.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande-t-il. Je croyais que tu rentrais en bus.

— Aujourd'hui, mon père vient me chercher, je réponds. Sauf que je ne sais pas où il est.

Et maintenant que je regarde autour de moi, je me rends compte qu'il n'y a aucun accès à cette rue depuis la route principale. Tout est bloqué. Donc papa ne pourra jamais me récupérer ici. Je dois tournicoter un peu partout,

histoire de voir si je l'aperçois. Et quand on se sera trouvés, je lui dirai qu'il me faut un téléphone portable, parce que vraiment, j'en ai besoin.

— Écoute, Ada, dit Gabe, je voulais te poser une question.

Perso, je n'ai pas envie qu'il me pose une question.

— Désolée, il faut que je trouve mon père.

Hélas, Gabe n'est pas doué pour entendre « non » comme réponse. C'est agaçant.

— D'accord, mais il faut quand même que je te demande. Est-ce que tu penses que peut-être tu aimerais sortir avec moi un jour ?

— Je n'ai pas le droit de sortir avec un garçon.

Ce n'est pas une règle officielle, mais j'ai l'impression que je recevrais cette réponse si je posais la question à mes parents. Ce que je ne ferai pas, parce que je n'ai aucune envie de sortir avec Gabe ou qui que ce soit.

— Bon, et tu voudrais bien que je te tienne la main ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre « non », cette fois-ci, que Gabe me l'attrape. Sa paume est moite et chaude. Assez dégoûtante au toucher. Je m'écarte, mais au lieu de me lâcher, il m'agrippe le poignet.

— Je ne veux pas qu'on se donne la main, je lui dis.

Même s'il ne me tient plus la main, techniquement, plutôt le poignet.

Gabe ne comprend toujours pas. Ses longs doigts font le tour de mon poignet et il resserre sa prise.

— Oh, allez, juste deux minutes, Ada. S'il te plaît ?

— Tu me fais mal, je siffle entre mes dents.

— Mais non, insiste-t-il.

J'essaie de lui arracher ma main, sauf qu'il la tient trop fermement. À ce moment-là, je repense à un truc que ma mère m'a dit, comme quoi les garçons sont très sensibles entre les jambes : « Si tu leur donnes un coup de pied à cet endroit, ils te laissent tranquille. » Mais avant que j'aie le temps de vérifier sa théorie, on est interrompus par un chapelet de jurons en italien, puis par la voix de mon père qui gronde :

— QU'EST-CE QUE TU FAIS À MA FILLE, TOI ?

Gabe lâche mon poignet instantanément. Papa arrive en courant et je ne crois pas l'avoir déjà vu aussi furieux. Une grosse veine effrayante a gonflé dans son cou et sa main droite est serrée comme un poing. Il a l'air sur le point de soulever Gabe et de le casser en deux. Et je suis presque sûre qu'il le pourrait, s'il le voulait. Parce que mon père, il est vraiment très fort.

— Je… Je suis désolé, bafouille Gabe.

— Non ! crie papa en me désignant de la main. Tu le lui dis à elle !

Gabe est sur le point de faire pipi dans sa culotte.

— Je suis désolé, Ada ! Je suis vraiment désolé !

Papa a l'air d'avoir vraiment du mal à se retenir de ratatiner Gabe. Il va

se planter tout près de lui et il est terrifiant, avec ses yeux noirs. Les miens sont de la même couleur, pourtant ils n'ont jamais l'air effrayants comme les siens parfois.

— Si tu touches encore une fois à ma fille, siffle papa, tu comprendras ce que signifie vraiment être désolé. Tu me comprends ?

— Oui ! s'écrie Gabe. Je veux dire : non ! Je veux dire…

Il nous regarde tour à tour puis, sans ajouter un mot, il prend ses jambes à son cou.

Papa a l'air très contrarié. Je ne sais pas si je l'ai déjà vu aussi en colère. Au début, il respire fort, puis il se calme enfin et son visage devient triste.

— Viens, Ada, il me dit. Il faut qu'on parle. Dans le pick-up.

Il est en colère contre moi ? Je n'ai rien fait de mal. Ou si ? Je ne voulais pas tenir la main de Gabe. Mais peut-être que papa n'a pas vu que j'essayais de me débarrasser de lui. Cela dit, en fait il n'a pas l'air en colère contre moi. Il a juste l'air… contrarié. De manière plus générale, quoi.

On doit marcher longtemps jusqu'à son pick-up, qu'il a garé sur le parking de l'école. Il a dû trouver cette place et puis faire le tour pour me chercher. Il me dit de grimper dedans et, quand je vais pour m'installer à l'arrière, il me demande de monter à l'avant.

Pourtant, quand on est tous les deux dans la voiture, il ne démarre pas le moteur. Il reste assis sur le siège conducteur, sans rien dire. Il regarde mon poignet, là où Gabe me retenait. L'endroit où il avait ses doigts est maintenant rouge vif. Je me demande si je vais avoir un bleu.

— Ada, il dit, j'ai eu très peur.

Je hoche la tête.

— Mais ça va. Parce que tu étais là.

— C'est justement ça qui me fait peur. J'étais là. Mais la prochaine fois, je serai peut-être pas là. Je serai pas toujours là.

Oui, il a sans doute raison, mais en même temps, j'ai l'impression qu'il est toujours là. Chaque fois que j'ai eu besoin de lui, il a été là. Il me semble impossible que j'aie un jour besoin de mon père et qu'il ne soit pas là pour moi. Par exemple, Gabe m'embêtait, et paf : il était là, sorti de nulle part pour le faire fuir et me sauver.

— J'ai dit à ma sœur que je serais toujours là, il murmure, presque pour lui-même, et puis finalement…

Je porte le nom de la sœur de mon père. Elle s'appelait Antonia et elle est morte avant ma naissance. Papa parle d'elle parfois, il dit qu'il l'aimait beaucoup, mais il ne m'a jamais expliqué comment elle est morte. Ça a dû être horrible, en tout cas, parce qu'elle était très, très jeune.

— Si un garçon t'embête, il reprend, tu lui demandes d'arrêter. La voix ferme. Qu'il comprenne bien.

Je hoche la tête, solennelle.

— Malgré ça, il se peut qu'il s'arrête pas, continue papa, et ses sourcils froncés creusent un pli profond entre les deux yeux. Et si ça arrive…

Papa reste silencieux une seconde, il réfléchit à quelque chose. Finalement, il fouille dans sa poche et en sort le canif qu'il porte toujours sur lui. Celui que son père lui a offert et sur lequel ses initiales sont gravées.

— Mon père m'a donné ça quand j'avais ton âge, il me dit. Maintenant, je te le donne.

— Papa ! je m'écrie. Je ne peux pas me promener avec un couteau sur moi ! Je vais avoir des problèmes !

— Tu auras pas de problèmes si personne sait.

Je regarde le couteau dans ses mains. Même si je ne devrais pas, ça me démange de le prendre. J'ai toujours aimé ce couteau, parce qu'il me rappelle mon père. Je croyais qu'il le donnerait un jour à Nico, mais non, c'est à moi qu'il l'offre.

— Qu'est-ce que je suis censée en faire ? je lui demande.

— Rien, il me répond. Tu le portes sur toi, mais tu l'utilises jamais. Que si tu es obligée.

Je fixe des yeux le couteau, toujours dans sa main. La lame est rétractée, mais je parie qu'elle est très coupante.

— Mais… Tu penses vraiment que je pourrais…

— Que si tu es obligée, Ada, il répète.

Il touche une zone située à droite de son nombril.

— Tu mets la lame juste à cet endroit. Et puis… tu tournes, montre-t-il en donnant un coup de poignet.

Je le dévisage.

— Tu as déjà fait ça ?

Il hausse les sourcils.

— Moi ? Oh non. C'est juste… par précaution.

Il me tend de nouveau le couteau. Et cette fois, je le prends.

66

ÉTAPE 4 : COMMENCER À SOUPÇONNER LA TERRIBLE VÉRITÉ

On est samedi après-midi, et je suis dans la cuisine, où j'hésite à prendre un encas avant le dîner, quand Nico entre discrètement par la porte de derrière.

Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. Ce qui n'est pas inhabituel, ces jours-ci. Avant, le week-end, je passais presque chaque seconde avec mon frère, mais maintenant il est soit à la Petite Ligue, soit enfermé dans sa chambre. J'ai réussi à le coincer quelques fois pour marcher avec lui jusqu'à l'arrêt de bus, mais ça n'a pas servi à grand-chose car il n'a pas voulu parler.

Bref, ça n'a rien de bizarre que je ne l'aie pas vu de la journée. En revanche, c'est bizarre qu'il se faufile par la porte de derrière. Et c'est encore plus bizarre qu'il y ait ce qui ressemble à une tache de pipi sur le devant de son pantalon.

Est-ce que Nico a fait pipi dans sa culotte ?

— Nico ?

Il essaie de cacher son pantalon derrière la table de la cuisine, mais je l'ai vu.

— Quoi ?

— Tu vas bien ?

— Ça va, il répond. J'étais chez les Lowell et je me suis renversé de l'eau dessus en buvant.

Sauf que non, je ne pense pas. Parce que maintenant qu'il est plus près, il sent aussi l'urine. D'ailleurs, il voit bien que je ne le crois pas et il a soudain l'air inquiet.

— Ne le dis à personne, d'accord, Ada ?

— Promis. Mais… je veux dire… comment…

Comment un enfant de neuf ans peut-il faire pipi dans sa culotte ? Je me souviens d'un temps où Nico avait environ quatre ans et où il faisait pipi au lit, mais c'était il y a longtemps.

— Je me suis retenu trop longtemps, c'est tout.

Je ne comprends toujours pas. Sauf qu'il a l'air tellement gêné que je n'ai aucune envie d'insister et de l'embarrasser encore plus.

— D'accord…

— Tu jures que tu ne le diras à personne ?

— Je le jure.

— Parce que si tu le fais, tu es une cafteuse.

— Je t'ai dit que je ne dirais rien !

Apparemment enfin satisfait par ma réponse, il se dépêche de monter dans sa chambre pour se changer. De mon côté, je n'arrête pas de penser à ce qui s'est passé. Nico se comporte déjà bizarrement, mais là, on atteint le summum du bizarre. Je voudrais qu'il me parle. Je voudrais qu'il soit comme avant.

Je voudrais qu'on n'ait jamais déménagé ici.

67

Au moins, en classe ça se passe bien.

J'ai toujours eu de bons résultats à l'école. Dans celle du Bronx, j'avais toujours des D. En gros, c'est la même chose qu'un A, mais ils utilisaient un système de notation bizarre pour que les élèves ne souffrent pas de ne pas avoir un A. En fait, le D signifie « dépasse les objectifs », c'est donc la meilleure note que tu puisses obtenir. Moi, j'avais D dans toutes les matières, sauf en gymnastique. En gym, j'avais A (atteint les objectifs).

Mme Ratner donne beaucoup plus de travail à la maison que Mlle Marcus, mais ça ne me dérange pas. Je veux devenir pédiatre quand je serai grande, alors il me reste encore beaucoup d'années d'école. Ça tombe bien que j'aime faire mes devoirs.

Au milieu de mon exercice de maths, je décide d'aller chercher un verre d'eau car j'ai soif. Mais il se passe un truc bizarre : pendant que je descends l'escalier, je vois Nico disparaître dans le mur.

Vous avez bien lu.

Je l'ignorais, mais apparemment, il y a une porte secrète dans notre mur. Nico l'a ouverte et on dirait qu'il s'apprête à entrer quelque part. Avant qu'il puisse refermer la porte, je l'appelle :

— Eh !

Il lève brusquement la tête et il me voit. Ce qui ne semble pas lui plaire.

— Oh… C'est toi.

Je me dépêche de descendre le reste de l'escalier pour aller y regarder de plus près.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

La porte est entrouverte, donc je peux voir à l'intérieur. C'est une pièce minuscule, de la taille d'une de nos salles de bains ou peut-être un peu plus grande. Il n'y a pas grand-chose à l'intérieur, juste quelques bandes dessinées. Et il fait sombre. Il n'y a qu'une ampoule suspendue au plafond.

— Tu dois le dire à personne, Ada, m'indique Nico. C'est mon club secret.

Un club secret ? Sérieusement ?

— Ça a l'air un peu dangereux.

— Pfff ! soupire-t-il. On croirait entendre maman !

Il me l'assène comme une insulte, mais ce n'est peut-être pas si insultant que ça d'être comparée à la seule personne complètement normale et rationnelle de cette famille. N'empêche, je déteste le voir en colère contre moi.

— Je peux entrer ? je demande.

Il grimace.

— C'est mon club, Ada. Les filles ne sont pas autorisées.

Je sais pertinemment que je suis sa seule amie dans le coin, parce que je le vois toujours tout seul dans la cour de récréation à l'école ces derniers temps. Alors s'il ne veut pas de filles, il n'aura personne avec qui traîner tout court. Il n'a plus le droit de jouer avec Spencer, même si nos parents ne sont pas au courant.

— S'il te plaît ?

Finalement, il acquiesce. Je le suis à l'intérieur de la petite pièce carrée et il ferme la porte derrière nous. Ce qui produit un horrible raclement, un bruit si fort et si désagréable que je dois me boucher les oreilles.

Une fois à l'intérieur, la pièce paraît encore plus petite. J'avais deviné qu'elle n'était pas bien grande de l'extérieur, mais quand on est dedans, c'est encore pire. On a l'impression d'être dans un cercueil. Ou d'être enterré vivant. Au choix.

Sans compter que c'est sale. Le sol est recouvert d'une couche de poussière, si bien qu'on distingue les empreintes de pas de toutes les fois où Nico est entré ou sorti. Et il y a des toiles d'araignées dans les coins, ce qui signifie qu'il y a des araignées. Les gens disent que les araignées sont de bonnes bestioles, mais moi, je n'aime pas les bestioles qui rampent et donnent la chair de poule. Contrairement à Nico, qui aime les insectes. Lui, les araignées ne le dérangent pas tant que ça.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce petit garçon, Braden Lundie. Celui qui a disparu. Je l'imagine enfermé dans une minuscule pièce comme celle-ci avec rien d'autre qu'une petite pile de bandes dessinées.

— Tu aimes vraiment jouer ici ? je demande à Nico. C'est tellement petit…

— Oui, j'aime bien, s'entête-t-il. Si ça ne te plaît pas, tu peux toujours partir.

Non, ça ne me plaît pas. Et oui, je veux partir. Seulement, ça fait longtemps que je n'ai pas eu de conversation avec mon frère, et je ne veux pas qu'il me voie comme une poule mouillée avec qui il ne peut pas jouer. Alors je lui mens :

— Non, je veux rester.

Je regarde la porte, en espérant qu'elle s'ouvrira bien quand on le voudra. Et si ce n'est pas le cas ? Comment va-t-on sortir ? Est-ce que papa et

maman nous trouveront ici ? J'ai soudain la nuque froide et moite, mais je m'assieds quand même par terre à côté de Nico. On ne restera pas coincés ici. Papa trouvera un moyen de nous faire sortir, quoi qu'il arrive.

— Tu te souviens quand tu as suggéré qu'on dorme dans la même chambre un de ces jours ? je dis à Nico.

— Hum-hum…

— On pourrait peut-être faire ça ce week-end ?

Il secoue la tête.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je n'en ai pas envie.

J'ai les larmes aux yeux, tout à coup. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Pourquoi Nico est-il si méchant avec moi ? Le pire, c'est qu'il s'en aperçoit et plisse le nez.

— Tu es toujours en train de pleurnicher, se plaint-il. Il y a un truc qui ne te fait pas pleurer ?

J'essuie mes yeux avec le dos de ma main.

— Je suis désolée.

— Si tu dois chouiner, mieux vaut que tu partes.

J'essaie de retenir mes larmes, mais ce n'est pas si facile. J'aimerais pouvoir me dire : « *Ada, arrête de pleurer* », et ça s'arrêterait. Puis Nico me passe des bandes dessinées et je me sens un peu mieux. J'essaie de lire et de ne penser à rien d'autre. Même si j'ai beaucoup de devoirs à faire.

Au bout d'un moment, papa nous trouve cachés là, et maman et lui se mettent en colère contre nous. Après ça, on ne peut plus aller au club de Nico. Ce qui me convient bien, car je ne l'aimais pas du tout.

68

Depuis que mon père a crié sur Gabe, il ne m'a plus embêtée. Il ne m'a plus demandé de sortir avec lui. Il n'a même pas tourné les yeux vers moi.

Malheureusement, maintenant, il y a Hunter.

Trois fois par semaine, on a un cours appelé « Bibliothèque ». C'est l'un de mes cours préférés, parce qu'il consiste à aller à la bibliothèque de l'école, à choisir un livre et ensuite on a le droit de passer toute une heure à lire. Je ne comprends même pas pourquoi on appelle ça un cours, car pour moi, c'est juste du plaisir. Pourtant, beaucoup d'élèves de ma classe n'aiment pas.

Aujourd'hui, j'ai choisi un livre de Louis Sachar. Après Lois Duncan, c'est mon auteur préféré. J'ai lu tout ce qu'il a écrit, et maintenant je relis tous ses livres, parce que parfois, c'est encore mieux la deuxième fois. Par exemple, parce qu'on remarque des détails qu'on n'avait pas vus la première fois. Surtout dans sa série *Wayside School*. C'est peut-être ma série préférée de tous les temps, devant *Harry Potter*. Le premier et le deuxième tome sont excellents. Le troisième est bien aussi, mais ce n'est pas mon préféré. Bon, en général, le troisième d'une série est souvent moins bon, donc ce n'est pas sa faute.

Aujourd'hui, je lis *Someday Angeline*, que j'adore, même s'il me fait pleurer. Cela dit, beaucoup de livres me font pleurer. J'en suis à peine à la moitié quand Hunter s'assied à la table en face de moi.

— Salut, Ada.

Je ne lève pas les yeux de mon livre, mais je lui rends son salut.

— Adaaaaa, entonne-t-il, tu veux sortir avec moi ?

Certains de ses copains à la table voisine écoutent et ricanent. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Non, merci.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas sortir avec quelqu'un.

— Si tu ne sors jamais avec quelqu'un, qu'est-ce que tu vas faire ? Épouser un de tes livres ?

À côté, les gars semblent trouver sa remarque hilarante.

À partir de ce moment-là, chaque fois qu'on a Bibliothèque, Hunter

s'approche de ma table et me demande de sortir avec lui. Je ne pense pas qu'il veuille vraiment sortir avec moi, je crois plutôt qu'il se moque. Ou peut-être un peu des deux. Dans mon ancienne école, personne ne parlait jamais de sortir avec personne, alors qu'ici, j'ai l'impression que c'est LE truc à la mode.

— Tu peux me laisser lire mon livre, s'il te plaît ? je le prie.

— Tu n'aimes que ça, me fait remarquer Hunter. Lire des livres. Tu sais, si tu continues à lire tout le temps, bientôt tu n'y verras plus rien.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. Si tu lis trop de livres, tes yeux vont tomber de leurs orbites.

N'importe quoi. Ma mère aime lire et ses yeux ne sont pas tombés de leurs orbites. Même si, pour être honnête, elle ne lit pas autant que moi – je lis plus que la plupart des gens. Parfois, je me dis que c'est tout ce que j'ai envie de faire de mon temps. Et j'aimerais que Hunter me laisse le faire tranquillement.

Je pense au canif que mon père m'a donné. Il est dans mon sac à dos, là. Tout au fond, où personne ne le trouvera. Si l'un des professeurs savait que je l'ai, j'aurais de gros problèmes. Il serait plus intelligent de le laisser dans le tiroir de mon bureau à la maison. Mais papa m'a dit de le garder tout le temps sur moi, et la vérité, c'est que j'aime bien l'avoir.

Mais je ne l'utiliserai jamais. Je ne peux même pas me l'imaginer.

Remarquez, là tout de suite, j'aimerais bien. Je parie que si je sortais le couteau, Hunter détalerait sans demander son reste.

— Ada, il reprend, veux-tu m'épouser ?

Les autres garçons s'esclaffent de plus belle. Je n'en peux plus. Alors j'attrape mon sac et je vais aux WC, où je reste cachée pendant le reste de l'heure, à lire mon livre sur les toilettes.

69

Aujourd'hui, on va à la plage.

J'aime nager, mais je n'aime pas trop la plage. Je n'aime pas la sensation du sable sur ma peau. En plus, après une sortie à la plage, on a l'impression d'avoir du sable partout. Entre les orteils, dans le pli des coudes et des genoux, et même après une douche, je n'arrive pas à m'en débarrasser complètement.

— Je suis comme toi ! me répond maman quand je lui dis ça avant qu'on parte. Mais on n'a pas fait de sorties en famille depuis notre déménagement, et je pense qu'on va bien s'amuser. Et puis, tu aimes nager, non ?

— Oui, oui.

Elle me sourit.

— Et tu peux apporter un livre.

J'ai *Someday Angeline* dans mon sac à dos. La bibliothécaire m'a laissé l'emporter à la maison, parce que je n'ai pas beaucoup le temps de lire à l'école et que j'ai vraiment très envie de le finir. Hunter ne veut pas me laisser tranquille, et pour le coup, papa n'est pas là pour lui faire peur, donc il n'arrête pas de m'embêter.

Je me demande ce que maman ferait dans une telle situation. Contrairement à papa, elle gère tout de façon calme et rationnelle. Elle a peut-être une solution pour m'aider à gérer Hunter sans avoir à sortir le couteau de papa, ce qui serait ridicule.

— Maman ?

Elle est en train de fouiller dans mon tiroir, à la recherche d'un maillot de bain qui m'aille encore. J'ai beaucoup grandi cette année, j'aurai bientôt besoin de nouveaux maillots de bain.

— Mm-hum ?

— Qu'est-ce que tu fais si un garçon est méchant avec toi ?

Maman lâche le maillot de bain qu'elle avait à la main et tourne aussitôt la tête.

— Il y a un garçon qui est méchant avec toi ?

Son visage est devenu très rose. Je ne veux pas la contrarier. J'ai entendu papa lui parler de ses problèmes de santé, de la tension artérielle. Je ne

veux pas qu'il arrive quelque chose à ma maman.

— Pas moi, je me hâte de corriger. Une de mes amies. J'essaie de l'aider.

La nuance semble la calmer.

— Ah. Beaucoup de harceleurs cherchent juste à attirer l'attention, quand ils t'embêtent, et si tu ne réagis pas, ils arrêtent.

— Et si ça ne fonctionne pas ?

— Eh bien, l'important est de lui faire comprendre très clairement que tu ne toléreras pas d'être traitée de cette façon.

Elle hésite, avant de reprendre :

— Par la parole, bien sûr.

Bien sûr, maman me conseille d'utiliser la parole, et papa me donne un gros couteau.

Je finis par aller à la plage, et j'emporte effectivement un livre avec moi. Cela dit, il fait vraiment très beau et l'eau a l'air belle, alors peut-être que je ne lirai pas beaucoup, au bout du compte. Ça va être amusant de jouer dans l'eau avec Nico, comme on le faisait quand on était petits.

Sauf qu'au final, ce n'est pas aussi amusant que je le pensais. Maman a l'air presque en colère ou quelque chose comme ça. Et Nico agit bizarrement aussi.

— Bonjour Nico, bonjour Ada, nous dit M. Lowell.

Il porte un maillot de bain et une casquette de baseball. Et il est très blanc sous son t-shirt, comme maman.

— Salut, je lui dis, alors que mon frère ne lui répond pas.

Ça ne paraît pas le contrarier, il enchaîne par une question guillerette :

— Super journée pour la plage, hein ?

— Oui, je fais poliment.

Nico ne répond toujours pas, et je ne sais pas trop pourquoi. Il est allé chez les Lowell pour faire des corvées pendant un moment, jusqu'à ce qu'ils lui disent qu'il n'avait plus besoin de venir, alors il doit les connaître mieux que moi. D'ailleurs, je ne pense pas que les corvées étaient si pénibles que ça, car d'habitude il déteste les faire, pourtant là il ne s'est jamais plaint.

— Ça va ? je lui demande pendant qu'on marche vers l'eau.

Le sable s'écrase sous mes pieds, je le sens s'immiscer entre mes orteils. C'est dégoûtant !

— Ça va, m'assure Nico.

— Pourquoi tu as l'air si en colère contre M. et Mme Lowell ?

— Pourquoi tu ne te mêles pas de tes affaires, Ada ? me lance-t-il sèchement.

Nico ne m'a jamais parlé de cette façon. J'en reste baba, sous le choc. Nico se met à courir vers l'eau, et je devrais y aller moi aussi, mais je n'en

ai plus envie si Nico est en colère contre moi. Il se passe quelque chose, sans que je comprenne quoi.

Je me retourne vers l'endroit où on a installé nos affaires sur le sable. Maman est assise sur une chaise, M. Lowell à côté d'elle. Elle m'adresse un signe de la main, auquel je réponds pareil.

Bon, je ne dois pas me laisser abattre. Je ne vais pas laisser mon frère me gâcher cette journée.

Je rejoins le reste de ma famille dans l'eau. Papa est très bon nageur, et moi aussi, mais il n'aime pas que j'aille plus loin qu'un endroit où il peut me rejoindre, au cas où. Je nage donc jusqu'où je me sens à l'aise, puis je reviens. Sur le retour, je remarque Nico qui barbotte à proximité. En fait, je me rends compte que Mme Lowell est à côté de lui et qu'ils sont en train de parler. Je m'approche aussi près que je l'ose pour essayer de capter ce qu'ils se disent, mais j'ai de l'eau dans les oreilles et j'ai du mal à entendre.

— Ne pense même pas… dire à qui que ce soit, siffle Mme Lowell à Nico. Ne t'avise pas… Une idée des problèmes que tu aurais ?

À quoi Nico répond d'une toute petite voix :

— Je le ferai pas. Promis.

Est-ce qu'elle… le menaçait ?

Je ne sais pas quel était le sujet de la conversation, mais je n'ai pas aimé le ton de sa voix. Elle le menaçait. J'en suis sûre.

Je n'arrête pas d'y penser pendant que je nage, et ça me rend de plus en plus furieuse. Comment a-t-elle pu s'adresser à mon frère de cette façon ? Et de quoi parlaient-ils ? Je suis tellement en colère que je n'arrive même plus à réfléchir. Et puis, en nageant sous l'eau, je passe près des jambes de Mme Lowell.

Je ne sais pas pourquoi je fais ce que je fais ensuite. C'est sous le coup de la colère. Sans réfléchir, j'attrape l'une des jambes maigres de Mme Lowell et je tire aussi fort que je peux, sous l'eau. Elle ne voit rien venir du tout.

Aussitôt, je regrette mon geste. Elle n'était pas préparée à aller sous l'eau, et il est évident qu'elle n'arrive pas à remonter. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas comment la sauver.

Alors je me dis : et si elle se noyait à cause de moi ? J'aurais de terribles ennuis !

Mais bien sûr, papa vient à la rescousse. Il l'attrape et la sort de l'eau, et il s'avère qu'elle va bien. Au bout du compte, je ne l'ai pas noyée.

70

ÉTAPE 5 : DÉCOUVRIR LA VÉRITÉ

Je déteste Long Island.

Je n'ai pas d'amis. Je veux dire, pas de vrais amis. Il y a bien les filles avec qui je déjeune, elles sont gentilles avec moi, mais ça n'a rien à voir avec les copines que j'avais à notre ancienne maison. Hunter m'embête presque tous les jours à la bibliothèque. Nico me parle à peine et il n'arrête pas d'avoir des problèmes à l'école.

Je n'ai pas besoin d'une année entière pour me décider. Je déteste déjà cet endroit et je le détesterai toujours. Est-ce que je dois attendre jusqu'à la fin de l'année avant de demander à retourner chez nous ?

Oh, et puis je ne vais pas me faire des films. On ne reviendra jamais dans notre ancienne maison. On va vivre ici pour toujours.

Allongée dans l'obscurité de ma chambre, j'essaie de m'endormir. Quand j'étais petite, je n'avais aucun mal à trouver le sommeil. Je ne me rappelle pas être restée éveillée dans mon lit quand j'étais à la maternelle. Alors que maintenant, j'ai l'impression que c'est toutes les nuits pareil : je n'arrive pas à fermer l'œil. Je les passe à fixer le plafond. En plus, les fissures dans ce plafond ne sont même pas intéressantes – Constance me manque.

Au bout du compte, je finis par sortir du lit et je me dirige vers la fenêtre. Il y a une chose de bien, ici, c'est la clarté et la beauté du ciel. On peut toujours voir la lune et beaucoup d'étoiles. Mais ça ne compense pas.

Par la fenêtre, mon regard tombe sur la maison voisine de la nôtre. Le numéro 12 Locust Street. Les lumières sont éteintes chez les Lowell, pourtant je détecte des mouvements par les fenêtres. Je ne sais pas de quelle pièce il s'agit – la chambre à coucher ?

Je n'arrête pas de repenser à la scène de la plage. Il se passe quelque chose d'étrange chez nos voisins. Pourquoi Nico déteste-t-il autant les Lowell ? C'est vraiment bizarre.

J'entends un bruit derrière moi. On frappe à la porte. Je cours me remettre lit : pas question que papa ou maman me surprenne à me promener dans ma chambre en plein milieu de la nuit. J'hésite d'abord à faire semblant de dormir, mais ils m'ont sûrement entendue bouger, alors je

lance :

— Entrez.

Lentement, la porte s'entrouvre. Je cligne des yeux dans l'obscurité, pas sûre de bien voir.

C'est Nico. Et il tient un sac de couchage.

— Je peux dormir ici cette nuit, Ada ? il me demande.

— Bien sûr. Bien sûr que tu peux.

Je garde les lumières éteintes, mais nos yeux à tous les deux se sont adaptés à l'obscurité. Nico étale son sac de couchage sur le sol à côté de mon lit. Puis il se glisse à l'intérieur. Je reste allongée dans mon lit.

— Bonne nuit, Nico.

— Bonne nuit, Ada.

Mais je ne ferme pas les yeux. Je regarde Nico dans le sac de couchage, et il me regarde aussi.

Et c'est là que je remarque le truc : ses yeux sont mouillés.

— Nico ?

Il ne me répond pas tout de suite, parce qu'il ne peut pas s'arrêter de pleurer. Mais au bout de quelques minutes, il me raconte tout.

71

— Tu dois le répéter à personne, me dit Nico avant de me raconter toute l'histoire. Tu le jures ?

— Oui.

— Jure-le, Ada.

— Je le jure.

Il me considère, prend une profonde inspiration, et puis il se lance.

Ça a commencé peu après notre emménagement ici. Quand Nico a cassé la fenêtre des voisins et dû faire des corvées pour les Lowell. La première fois qu'il y est allé, ils ne lui ont fait faire que des choses ordinaires, comme la vaisselle ou passer la serpillière. Mais la deuxième fois, il a fait une découverte flippante.

Les Lowell ont une pièce minuscule, identique à la nôtre, également cachée sous leur escalier.

Pendant qu'il passait l'aspirateur, Nico a remarqué le rebord de la porte dans le mur, camouflé en grande partie derrière une bibliothèque, et – réaction typique de mon frère, ce cherche-embrouilles – il a décidé d'écarter la bibliothèque, d'ouvrir la porte et d'entrer à l'intérieur. Pour découvrir que, contrairement à la pièce située sous notre escalier, celle-là n'était pas vide.

— Elle était remplie de jouets, me dit-il. Des jouets cool. Des trucs qu'on ne pourrait jamais s'offrir. Alors… ben comme il n'y avait personne, j'ai pensé que je pouvais jouer avec, tu vois, juste un peu. Seulement, M. Lowell a débarqué pendant que j'étais en train de m'amuser avec un camion Transformers super cool, et j'ai été tellement surpris que je l'ai fait tomber et qu'il s'est cassé.

M. Lowell a alors expliqué à Nico que les jouets étaient des objets de collection et que le camion qu'il avait cassé coûtait très cher. Et que maintenant, il leur devait des milliers de dollars, en plus de l'argent pour le vitrail qu'il avait cassé, tout ça parce qu'il avait joué au lieu de faire des tâches ménagères. Maman et papa n'arrêtent pas de parler de leurs soucis par rapport à l'argent – ils le font à voix basse pour qu'on ne les entende pas, mais on les entend toujours. Du coup, Nico a eu très peur de devoir rembourser tout cet argent.

Mais M. Lowell a eu une idée. Il a dit à Nico qu'il envisageait de construire ses propres jouets et que si Nico l'aidait en jouant avec différents jouets pour lui indiquer quels étaient ses préférés, il ne ferait pas payer à nos parents les objets qu'il aurait cassés.

— Voilà, c'est ça que je faisais quand j'allais là-bas, m'explique Nico. Je ne travaillais pas. Je jouais dans la petite pièce. Et M. Lowell me regardait avec sa caméra.

M. Lowell lui avait précisé que la porte devait rester fermée lorsqu'il était à l'intérieur, parce que Mme Lowell serait furieuse qu'il le laisse s'amuser avec les jouets, qu'elle ne devait jamais l'apprendre. Il filmait ce qui se passait à l'aide d'une caméra placée au plafond, et il regardait. Puis, un jour, Nico a eu un besoin pressant d'aller aux toilettes, et il n'arrivait pas à sortir de la pièce. Il frappait à la porte, mais personne ne lui ouvrait. Il s'est mis à paniquer. Lorsque M. Lowell a enfin ouvert la porte, Nico avait mouillé son pantalon.

M. Lowell s'est moqué de lui pour s'être fait pipi dessus. Il a dit qu'il allait le répéter à tous les amis de Nico, et mon frère a dû le supplier de ne pas le faire.

Après ça, les visites ont continué. Même quand Mme Lowell l'a appris et qu'elle a obligé M. Lowell à dire qu'ils ne voulaient plus voir Nico chez eux, il a chuchoté à mon frère qu'il devait continuer à venir.

— Alors je lui ai dit non, murmure Nico dans l'obscurité de ma chambre. J'ai dit que je ne pouvais plus venir. Que je n'aimais pas ça, et que j'en avais marre de jouer dans la pièce. Et aussi, je… j'avais peur. Sauf qu'il a répondu que je n'avais pas le choix.

M. Lowell a prévenu Nico que s'il ne venait plus, il allait poursuivre notre famille en justice, non seulement pour le jouet et le carreau cassés, mais aussi pour tous les dégâts que Nico avait causés aux autres jouets en jouant dans la pièce. Il a dit qu'on finirait sans abri et que nos parents le détesteraient. Le stratagème a fonctionné un certain temps, jusqu'à ce que Nico lui annonce qu'il allait tout raconter à ses parents. Là, M. Lowell a utilisé une approche différente.

— Il a dit que si je parlais à qui que ce soit de la petite pièce, il tuerait toute ma famille. Qu'il commencerait par papa, puis maman, puis toi.

À ce stade de son récit, mon frère pleure à chaudes larmes. Je sors de mon lit et m'allonge à côté de lui sur le sac de couchage, puis je l'enlace. Le plus étrange, c'est que je ne pleure pas. Moi qui pleure pour à peu près tout et n'importe quoi, là, je ne verse pas une lame.

Je suis en colère.

— Nico, je lui dis, M. Lowell ne pourra jamais faire de mal à papa. Il est beaucoup plus grand que lui.

— Il m'a dit qu'il pouvait. Qu'il l'avait déjà fait.

Je ne pense pas que ce soit vrai. M. Lowell n'arrive pas à la cheville de notre père. Personne, d'ailleurs. M. Lowell est juste un harceleur.

— Il faut qu'on en parle à maman et à papa, je déclare.

— Non ! sanglote Nico. Ada, tu as promis que tu ne le répéterais à personne ! Tu l'as juré !

— Mais là, c'est vraiment grave.

— Si tu en parles à quelqu'un, je ne te ferai plus jamais confiance de toute ma vie.

Ses yeux sombres brillent au clair de lune. Il a l'air de le penser vraiment. Mais Nico n'a que neuf ans. Même si je le dis, il finira bien par se rendre compte que j'ai fait le bon choix.

Pas vrai ?

— Tu as promis que tu ne dirais rien ! me rappelle-t-il. Tu n'as pas intérêt à me trahir, Ada.

— D'accord, je finis par concéder. Je ne dirai rien. Je ne le dirai à personne.

Nico me laisse le prendre dans mes bras et, au bout d'un moment, il arrête de pleurer, puis sa respiration devient régulière. Il s'est endormi. Contrairement à moi, qui suis encore bien réveillée.

Je vais tenir la promesse que j'ai faite à mon frère. Je ne répéterai à personne le secret qu'il m'a confié.

En revanche, M. Lowell doit savoir que Nico ne retournera plus jamais chez lui.

72

ÉTAPE 6 : DÉFENDRE SON PETIT FRÈRE

Je ne suis pas retournée chez les Lowell depuis le dîner où ils nous avaient invités juste après qu'on avait emménagé ici. Leur maison est beaucoup plus grande et plus belle que la nôtre, même si, franchement, j'ai l'impression que la nôtre est trop grande. J'attends que la Mercedes de M. Lowell arrive et disparaisse dans leur garage, histoire d'être sûre qu'il est bien rentré pour y aller.

Je ne sais pas ce que je vais lui dire. Mais il doit savoir que je suis au courant de ce qu'il fait à mon frère et que si jamais ça se reproduit, je raconterai tout à nos parents. Et que je n'ai pas peur de lui.

Une fois qu'il m'aura entendue, il n'embêtera plus jamais Nico, et je n'aurai pas à impliquer papa et maman. Sauf qu'au moment de quitter la maison, je décide à la dernière minute d'emporter le canif que papa m'a donné. Je n'ai pas l'intention de l'utiliser, mais je me sens plus à l'aise quand je l'ai sur moi. Je le glisse dans la poche de mon jean, puis je rabats mon t-shirt par-dessus pour le cacher.

Voilà, maintenant, je me sens mieux.

Je prends le raccourci, c'est-à-dire à travers notre terrain jusqu'au leur. Papa est justement dans leur jardin, en train de travailler sur leurs buissons. Son matériel tourne, et c'est très bruyant. Et quand je dis bruyant, c'est au point que je dois me boucher les oreilles. On dirait le bruit d'une scie sur du métal, même si ce n'est pas du tout ça. En tout cas, c'est tellement fort qu'il ne m'entend même pas gagner la porte de derrière. Je suis à deux doigts de lui faire signe pour attirer son attention, avant de songer que s'il me voit, il me demandera ce que je fais là. Il vaut donc mieux qu'il ne sache rien.

Je frappe à la porte de derrière, sauf qu'avec le bruit ambiant, M. Lowell ne risque pas de m'entendre. J'envisage de faire le tour par devant, mais en appuyant sur la poignée, je me rends compte que la porte n'est même pas fermée à clé. Alors, je m'introduis à l'intérieur.

Je suis sûre d'avoir vu la voiture de M. Lowell entrer dans le garage, pourtant la maison est étrangement silencieuse. Je n'entends aucun bruit de

pas ni aucun son venant de l'étage. Comme s'il n'y avait personne à la maison.

— Il y a quelqu'un ? j'appelle.

Pas de réponse.

Je ne sais pas où il est allé, parce qu'on dirait qu'il n'y a personne ici. Il est peut-être reparti pendant que j'enfilais mes baskets. Ou peut-être qu'il est sous la douche ou quelque chose comme ça. Bon, je vais partir et je reviendrai plus tard.

En traversant la maison, je passe devant la cage d'escalier. Il y a une bibliothèque adossée au mur, exactement à l'endroit où se trouve la porte de la pièce secrète chez nous. Exactement comme Nico l'a décrit. Si je déplace cette bibliothèque, je vais tomber sur la pièce secrète ?

Maintenant que l'idée a germé dans ma tête, il faut que je la voie.

La bibliothèque ne doit pas être bien lourde, vu le peu de livres qu'elle contient. Je m'y appuie de tout mon poids, pousse aussi fort que possible. Une fois qu'elle commence à bouger, je peux facilement la pousser jusqu'au bout. Et en effet, je découvre derrière le contour d'une porte étroite.

Celle-ci a été dissimulée par la bibliothèque au lieu d'être recouverte de papier peint. Comme chez nous, elle semble s'ouvrir quand on pousse dessus, même s'il y a un trou pour une clé. Cette serrure me donne le frisson. Je me remémore l'histoire de Nico, qui a essayé de sortir de la pièce, sans y arriver, parce que la porte ne s'ouvrait pas.

Je me dis soudain que si M. Lowell l'avait enfermé dans la pièce et en avait masqué l'entrée par la bibliothèque, personne n'aurait jamais su qu'il était là. Après tout, maman et papa pensaient qu'il ne venait plus s'acquitter de ses corvées chez nos voisins. Seuls Nico et M. Lowell étaient au courant.

Je fixe le contour de la porte. Je ne suis pas du genre curieuse, je ne ressens pas le besoin de savoir ce qui se cache derrière toutes les portes. C'est plutôt le style de Nico, ça. La pièce existe, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Pas vrai ?

Mais encore une fois, quel mal y a-t-il à jeter un petit coup d'œil ?

Lentement, je pousse la porte de la pièce secrète.

73

Je ne m'attendais pas à ça.

La pièce sous notre escalier n'était qu'un espace vide. Celle-ci est remplie de… de trucs.

Je comprends pourquoi elle a pu attirer Nico. On croirait que tous les jouets avec lesquels il a joué ou voulu jouer dans sa vie sont réunis dans cette pièce. Transformers, camions, voitures miniatures, figurines Action. La plupart ont l'air d'avoir été utilisés récemment. Par ailleurs, la pièce est plus lumineuse que celle qui se trouve sous notre cage d'escalier, car elle est éclairée par de vraies lumières actionnées par un interrupteur. Nico a mentionné une caméra fixée au plafond par M. Lowell, pourtant j'ai beau scruter tous les coins au-dessus de ma tête, je n'en vois pas. Il l'a peut-être enlevée. Mais ce qu'il y a de plus étrange, dans cette pièce, c'est ce qui se trouve dans le coin le plus éloigné.

Un lit.

Un petit lit, destiné à un enfant peut-être même un peu plus jeune que Nico, mais dans ces âges-là. Il a un cadre blanc et un matelas fin, sans sommier à ressorts. C'est plutôt un lit de camp. Il est recouvert d'une couette, et chaque carré qui compose son patchwork est orné d'une sorte d'insecte, toujours différent, cousu dans le tissu.

Même si je sais que je ne devrais pas, je m'approche du lit. Je fais courir mes doigts sur la couette. Le tissu est raide, ce qui semble indiquer qu'elle n'a pas été utilisée depuis longtemps. Je suppose que lorsque Nico venait ici, il jouait par terre. Je rabats la couette et…

Oh, mon Dieu.

Il y a une grosse tache marron foncé sur les draps blancs. Elle est plus foncée au centre, mais il y a des éclaboussures partout sur les draps. Je ne sais pas si Nico a retiré cette couette et vu ce que je vois. Si c'est le cas, ça expliquerait pourquoi il a pris les menaces de M. Lowell tellement au sérieux.

— Ada ?

Je tourne brusquement la tête vers l'endroit dans mon dos d'où a retenti la voix. Je pensais qu'il n'y avait personne dans la maison, vu le silence qui y régnait. Quelle déduction idiote ! J'ai vu la voiture entrer dans le garage,

j'aurais dû m'en tenir à ma première idée : M. Lowell est bel et bien là. Il était probablement à l'étage ou quelque chose comme ça. Ou alors il se cachait. Il attendait. Il m'observait.

Et maintenant, il est là. Dans la pièce, avec moi.

Il porte un pantalon marron clair et une chemise déboutonnée au col, avec une cravate dénouée autour du cou. Son front brille sous les lumières du plafond, tellement il sue. Et ses cheveux clairsemés, sur le dessus de la tête, ont aussi l'air mouillés de transpiration.

J'ouvre la bouche pour tenter de lui répondre, mais rien ne sort. Je suis venue dans l'intention de dire à M. Lowell de laisser mon frère tranquille, de lui expliquer clairement que Nico ne reviendrait jamais chez lui. Dans l'intention d'éviter des ennuis à mon frère.

Sauf que maintenant, c'est moi qui risque d'avoir des ennuis.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Ada ? Tu as déplacé la bibliothèque ?

M. Lowell n'a pas vraiment l'air fâché. Il a presque l'air de trouver ma présence ici intéressante.

— J'ai juste… je couine. Je suis désolée. Je pensais…

Pourquoi est-ce que je m'excuse ? Beurk, on dirait ma mère. Elle passe son temps à s'excuser pour des choses qu'elle n'a même pas mal faites, et voilà que je fais pareil. Bon, c'est vrai que je me suis introduite chez lui sans permission. Mais c'est lui qui a enfermé mon frère dans cette pièce. Et qu'est-ce que c'est que ces taches suspectes sur les draps, qui ressemblent à du sang séché ?

— Tu étais en train de fouiner, constate-t-il.

Je ne réponds rien.

— Tu as dit à tes parents que tu venais ici ? enchaîne-t-il.

— Oui.

Ses lèvres tressaillent.

— Tu mens, Ada.

— Non !

— Je reconnais toujours les enfants qui mentent. Vous êtes tellement faciles à déchiffrer.

Je veux sortir de la pièce, courir loin d'ici, mais M. Lowell bloque ma fuite. Non seulement ça, mais il a refermé la porte. Au moins, il n'a pas pu la verrouiller. Vu qu'il est ici avec moi, il n'y a pas moyen.

Pas vrai ?

— Je pense… reprend-il en se rapprochant d'un pas, ce qui est trop près, parce que cette pièce est vraiment, vraiment petite. Je pense que tu n'as dit à personne du tout que tu venais ici.

Je recule d'un pas, heurte le mur derrière moi. Le regard de M. Lowell se pose brièvement sur le matelas. Sur les draps tachés de sang.

— Oh, Ada, reprend-il, j'aurais vraiment préféré que tu ne retires pas ces couvertures.

Mon souffle se bloque dans ma gorge.

— J'aimerais partir maintenant, je réussis à lâcher.

Il penche la tête sur le côté.

— Ah oui ?

— Oui.

— Le problème, c'est que je ne suis pas sûr de pouvoir te faire confiance. Ton frère est très doué pour garder les secrets, mais j'ai l'impression que ce n'est pas ton cas.

Je revois Nico à la maison, avec du pipi partout sur son pantalon. Et là, j'ai peur que la même chose m'arrive. Je ne sais pas si j'ai déjà eu aussi peur de toute ma vie.

— Je peux garder un secret, je souffle.

Contrairement à moi, à mon frère et à mon père, M. Lowell a les yeux clairs. Je peux donc voir quand la partie noire du milieu grossit.

— Je ne pense pas, non, il insiste. Ce qui veut dire…

Il est assez proche maintenant pour que je puisse sentir son haleine aigre. Je me tortille. Est-ce que je pourrais me faufiler et partir ? Il faut que je sorte de là. La pièce est petite, la porte toute proche. Si seulement…

— Je ne peux pas te laisser partir, Ada.

Je me remémore ce que Gabe m'a raconté sur ce garçon disparu, Braden Lundie. Je me le suis imaginé coincé dans une pièce comme celle-ci. Cette pensée me terrifiait, et pourtant je suis là. Et comme Braden, on ne me reverra peut-être plus jamais.

Sauf que j'ai une chose que Braden n'avait pas.

Dans ma poche, mes doigts se referment sur le canif de mon père. Après qu'il me l'a donné, je me suis entraînée dans ma chambre. À l'ouvrir puis à rétracter la lame rapidement, comme je l'ai vu papa faire. M. Lowell est focalisé sur mon visage, donc il ne me voit pas sortir discrètement le couteau de ma poche et actionner la lame. Il ne la voit pas scintiller dans les lumières du plafond avant que je la lui enfonce dans le ventre, pile là où mon père m'a dit.

Et ensuite, je tourne.

M. Lowell hurle. Je l'ai touché pile là où ça fait mal. Bon, comme dit maman, ça fait plus mal entre les jambes, mais je n'avais pas trop envie de m'attaquer à cette zone-là. Et puis, mon geste a quand même fait effet. M. Lowell tombe à genoux, les deux mains agrippées à son ventre.

— Petite salope, il halète.

Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je passe devant lui à toute vitesse, j'ouvre la porte et avant qu'il ait le temps de se relever, je la repousse

derrière moi.

Le trou de la serrure attire mon regard, mais je n'ai pas la clé. Je ne peux pas verrouiller. Je fais donc la seule chose à ma portée, c'est-à-dire que je m'enfuis de la maison aussi vite que possible.

Quand je suis arrivée, papa travaillait dans le jardin. Mais il n'y est plus. Je ne sais pas où il est passé. Peut-être retourné chercher d'autres outils dans notre garage ? Je ne sais pas. Je voudrais aller le chercher, mais j'ai aussi très envie de retourner à la maison.

Sitôt chez nous, je grimpe l'escalier au pas de charge. Je cours jusqu'à la chambre de mes parents, en quête de l'un ou l'autre, mais la pièce est vide. Et puis, alors que je suis plantée dans l'embrasure de la porte, j'entends les pas derrière moi. De plus en plus forts.

Oh non !

C'est M. Lowell ! J'aurais dû trouver un moyen de bloquer cette porte. Ou de le poignarder de nouveau, histoire de m'assurer que j'avais bien fini le travail. Mais comme une idiote, je l'ai laissé là. Et maintenant, il m'a rattrapée dans ma maison.

Il est venu me tuer.

Quand je me retourne, cependant, mes épaules se relâchent. Ce n'est pas M. Lowell. C'est Nico, debout dans le couloir, la bouche grande ouverte sur une expression horrifiée.

— Ada ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Pour la première fois, je regarde mes vêtements. J'ai quelques petites taches de sang sur mon t-shirt, mais surtout, ma main droite en est dégoulinante. Et le couteau aussi est couvert de beaucoup de sang. Je ne l'avais même pas remarqué.

— Ada ? répète Nico.

— Où… Où est papa ? je balbutie.

— Dans le garage pour récupérer du matériel, je crois, répond Nico, qui fronce les sourcils en fixant ma main ensanglantée, toujours agrippée au couteau. Ada, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je…

Je ne peux pas lui dire. Comment dire à qui que ce soit ce que j'ai fait ?

— Ada ?

Les mots sortent malgré moi dans un flot désordonné.

— Je… Je pense que j'ai peut-être tué M. Lowell. Je pense qu'il est peut-être mort.

— Quoi ?!

J'essuie les larmes qui coulent de mes yeux, maculant mon visage de sang. Je ne fais qu'empirer les choses.

— Je n'ai dit à personne ce que tu m'as raconté, je te le jure. Mais je

voulais lui parler. Je voulais lui dire de te laisser tranquille.

— Ada… !

— Mais il ne me laissait pas sortir de la petite pièce, je continue, et ma voix se brise. Alors j'ai dû…

Nous baissons tous les deux les yeux sur le couteau luisant du sang de M. Lowell. Il est mort, c'est sûr. Je l'ai poignardé pile à l'endroit où papa m'avait montré… et j'ai tourné. J'ai vu son visage se vider de ses couleurs quand il s'est effondré au sol.

Oh là là !

— Il faut que je parle à papa, je lâche.

La panique écarquille les yeux de Nico.

— Il ne faut pas le dire à papa. Il ne faut rien dire aux adultes. Tu aurais de très, très gros problèmes.

— Papa me protégera…

— Ça ne dépend pas de lui. Tu sais ce qui arrive aux enfants qui font des choses interdites, non ?

Il se mordille la lèvre inférieure.

— On les enlève à leurs parents. Ils doivent aller dans une mine, ça s'appelle un centre pour mineurs. Un copain m'a raconté que son frère avait dû y aller après avoir volé quelque chose. Et ça, c'est juste pour avoir volé. Toi, tu as tué quelqu'un.

Je me mets à pleurer. Il a raison. Je ne peux pas expliquer aux gens que j'ai tué M. Lowell et espérer qu'on ne me punira pas, même si c'est lui qui a fait quelque chose de mal.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire ? je demande.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue là-bas ?

Je secoue la tête.

— Alors personne ne saura que c'était toi, on est d'accord ?

Je regarde le couteau dans ma main et je me rends compte qu'il a raison. Je peux laver le couteau pour qu'il n'y ait plus de sang et le ranger au fond d'un tiroir. Personne ne saura.

Il n'arrivera rien de mal.

QUATRIÈME PARTIE

74

Millie

Ma fille a tué un homme.

Ma fille de onze ans a poignardé un homme, et maintenant il est mort. Après avoir entendu toute l'histoire, je regrette que ce soit elle qui l'ait tué, que je n'aie pas pu le faire, moi, de mes propres mains.

Parce que je l'aurais vraiment fait souffrir.

— Je suis désolée, maman.

Ada pleure tellement qu'elle a du mal à parler.

— Je ne voulais pas. Mais il fallait que je sorte de cette pièce.

Je ne suis pas en colère contre elle. Ma fille ne me doit aucune excuse. J'ai envie de vomir à l'idée de ce qui se passait juste sous mon nez. C'est moi qui ai envoyé Nico là-bas pour s'acquitter de ses corvées. Pour ma défense, ça me semblait complètement inoffensif, une bonne façon de le mettre face à ses responsabilités pour avoir cassé une fenêtre. Je n'aurais jamais pu imaginer…

— Ce n'est pas ta faute, Ada, je lui dis en entourant son petit corps maigre de mes bras. Tu as fait ce que tu devais faire. Je… Je n'aurais pas agi autrement.

C'est un euphémisme.

— Où est le t-shirt que tu portais ? je lui demande. Celui avec le sang dessus ?

Elle s'essuie les yeux et traverse la pièce jusqu'à sa commode rose. Elle farfouille un moment, jusqu'à en tirer le t-shirt bleu marine qu'elle portait ce jour-là et me le tendre. Si je plisse les yeux, je parviens à distinguer la tache : elle est minuscule, je comprends que la police l'ait manquée. Ils ne s'attendaient pas à trouver quoi que ce soit de compromettant dans le tiroir de la commode d'une petite fille.

— Je l'ai très, très bien lavé dans l'évier, me dit-elle.

Elle ignore que si la police avait emporté ce vêtement, on y aurait facilement identifié le sang de Jonathan. Je serre le t-shirt dans ma main, sans trop savoir quoi en faire. Pourrais-je vraiment dénoncer ma propre fille pour meurtre ?

— Je ne veux pas aller en prison, renifle-t-elle. Mais je ne veux pas que papa ait des problèmes alors que c'est moi, la coupable.

Enzo savait. Après avoir découvert que son canif avait été l'arme du crime, il a compris qu'Ada avait dû poignarder Jonathan. C'est pourquoi il s'est empressé d'endosser la culpabilité du meurtre. Je le déteste pour ça. Et en même temps, je l'aime plus que jamais.

— Tu n'iras pas en prison, j'assure à ma fille. Je te le promets. On va appeler l'avocate de papa et elle va tout arranger. Je te le jure.

Je dois téléphoner à Cecelia. Il faut que je lui raconte l'histoire avant qu'Enzo ne commette quelque autre absurdité, comme avouer un meurtre pour protéger sa fille.

Je ne veux pas qu'Ada entende cet appel, mais je ne veux pas non plus la laisser seule alors qu'elle est si fragilisée. J'ai eu beau la rassurer en affirmant qu'elle n'avait rien fait de mal, elle reste inconsolable. Il faut que je la surveille. Je vais donc me poster juste devant la porte de sa chambre, que je laisse entrouverte pour la garder dans mon champ de vision pendant que sélectionne du doigt le numéro de Cecelia.

Heureusement, elle répond tout de suite.

— Millie ? Tout va bien ? Je viens d'arriver au poste de police.

— Oui, je souffle, mais j'ai appris des informations extrêmement intéressantes.

Je lui raconte tout aussi rapidement que possible. Elle reste silencieuse pendant à peu près toute l'histoire, même si, à quelques reprises, je l'entends hoqueter de surprise. Il m'est difficile de lui répéter tous les détails qu'Ada a partagés avec moi. Honnêtement, ça me donne la nausée. Je suis soulagée, arrivée au bout de ce que j'avais à dire, de pouvoir m'arrêter de parler.

— Bon sang, murmure Cecelia. C'est…

— Exact.

— Merde, Enzo, marmonne-t-elle tout bas. Il a intérêt à n'avoir rien dit à la police avant mon arrivée. Il faut que j'y aille aussi vite que possible pour tirer les choses au clair.

— Il faut tout lui expliquer, lui dis-je. S'il pense qu'Ada court le moindre risque d'être punie pour ce qu'elle a fait, il va vouloir s'accuser. Il faut lui dire que c'était de la légitime défense. Qu'elle n'a rien fait de mal.

— Et puis, elle a onze ans, me rappelle Cecelia. Aucun tribunal ne poursuivrait une enfant de cet âge comme on le fait pour un adulte. Enzo est en train de se sacrifier pour rien.

— S'il te plaît, Cecelia, ne le laisse pas faire de bêtises.

— Ne t'inquiète pas, Millie, me rassure-t-elle. Je sais être incroyablement convaincante.

Je raccroche pour qu'elle puisse aller faire son boulot, et je me retrouve seule avec mes enfants. Un gros travail m'attend, moi aussi, pour remettre les choses en ordre.

Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé dans cette pièce chez les Lowell. Si Jonathan a posé un doigt sur mon fils, je… Bon, je ne pourrai plus le tuer, évidemment, mais je suis capable d'aller mettre le feu à sa tombe ou… de le retrouver dans l'au-delà pour assouvir ma vengeance. Je n'en reviens pas que Nico soit allé dans cette maison pendant des semaines, tout ça parce qu'il avait peur que nous soyons obligés de rembourser des jouets cassés. Ça me brise le cœur.

Une fois que toute cette histoire sera terminée, chaque membre de notre famille va avoir besoin d'une thérapie. Cet homme nous a fait quelque chose d'horrible, et je suis déterminée à tirer mon mari de prison pour que nous puissions aider les enfants à entamer leur processus de guérison.

75

Enzo est au poste de police, dans une cellule de détention. Il a été enregistré, on a pris ses empreintes digitales et sa photo, selon Cecelia. Il y aura une audience pour déterminer la caution demain, mais de toute façon nous n'aurons pas les moyens de la payer, quel que soit le montant.

J'ai désespérément besoin de savoir comment il va, mais tout ce que j'ai, ce sont les nouvelles transmises par Cecelia. Je garde les enfants à la maison, pas question de les envoyer à l'école – j'ai pris tellement de jours de congé qu'à force mes collègues doivent être furieux contre moi – et je passe beaucoup de temps à leur parler de tout ce qui s'est passé. Je savais que Nico n'était pas dans son assiette, pourtant la vérité, hideuse, m'a échappé. Je pensais que c'était son cerveau qui ne tournait pas rond, et que tout ça était dû à mes gènes défectueux, alors qu'en réalité, tout était la faute de Jonathan Lowell.

— Papa va bientôt rentrer à la maison ? me demande mon fils, plein d'espoir dans la voix.

Nous sommes en train de dîner. J'ai préparé des macaronis au beurre, faute d'avoir eu l'énergie d'y ajouter du fromage.

J'opte pour une réponse honnête.

— J'espère.

— Mais il n'a rien fait de mal, intervient Ada d'une toute petite voix. Pourquoi est-ce qu'ils l'ont mis en prison ?

— Parce qu'il ne suffit pas de dire à la police que tu n'as rien fait pour qu'ils te laissent partir, je leur explique. Mais ne vous inquiétez pas, il a une avocate extraordinaire. Il sera bientôt de retour à la maison.

Si je me le répète suffisamment de fois, ça se réalisera peut-être.

Après le dîner, je fais éclater du pop-corn au micro-ondes. Par miracle, je réussis à ne pas le brûler comme la dernière fois, et j'installe les enfants sur le canapé pour regarder des dessins animés en le mangeant. Juste après que j'ai lancé un film, mon téléphone sonne.

Le numéro du poste de police local.

Je saute du canapé et appuie mon pouce sur le bouton vert pour prendre l'appel. J'arrive dans la cuisine quand l'accent italien familier se fait entendre au bout de la ligne.

— Millie ?

Je manque d'éclater en sanglots.

— Enzo ! Oh, mon Dieu… Je n'en reviens pas qu'ils t'aient autorisé à appeler…

— J'ai cinq minutes. C'est tout.

Cinq minutes, c'est loin d'être assez pour tout ce que j'ai à lui dire, mais c'est mieux que rien.

— Espèce d'idiot, pourquoi tu t'es accusé ?

— Pour Ada, dit-il tout bas, comme s'il craignait d'être écouté. Je ferais n'importe quoi pour Nico et elle. Pas toi ?

— Si, admets-je. Si, bien sûr.

— Pour toi aussi, Millie.

Il n'en faut pas plus. Mes yeux s'emplissent de larmes.

— Mais on a besoin que tu rentres à la maison, nous. S'il te plaît. Elle ne sera pas inquiétée pour ce qu'elle a fait. Elle n'a que onze ans.

— Millie, elle lui a tranché la gorge avec un canif. Elle aura forcément des problèmes.

C'est la partie de l'histoire qui me trouble. Jonathan Lowell avait deux blessures au couteau. Ada l'a poignardé dans le ventre pour se libérer de lui, mais il est impossible qu'elle ait pu trancher la gorge d'un homme adulte qui se tenait debout devant elle, elle n'est pas assez grande. Elle ne m'a pas raconté tous les détails – seulement qu'elle l'avait poignardé pour se dégager de lui – et je n'ai pas voulu insister, parce qu'elle était déjà bouleversée.

J'en suis donc réduite à imaginer ce qui a vraiment dû se passer. J'ai trouvé Jonathan dans le salon, pas dans la pièce cachée, donc le coup de couteau au ventre n'a pas dû le tuer sur-le-champ. Il a dû essayer de la suivre, avant de s'effondrer. Puis elle s'est retournée et lui a tranché la gorge alors qu'il gisait au sol. Juste pour s'assurer qu'il était vraiment mort.

C'est glaçant. Même pour une personne comme moi. Cela dit, si elle pensait vraiment qu'il avait fait du mal à Nico et qu'il allait s'en prendre à elle, elle a fait ce qu'elle devait.

N'empêche, il reste difficile d'affirmer qu'un tel acte puisse relever de la légitime défense.

— Peu importe, dis-je. Enzo, on a besoin de toi à la maison. On est perdus sans toi. S'il te plaît, dis la vérité et laisse Cecelia s'occuper du reste.

— Je ne dénoncerai pas ma fille. Non. Jamais.

Je déteste son entêtement. Pourtant, si l'occasion se présentait, je ferais la même chose.

— Tu as avoué à la police ? je lui demande.

— Pas encore. Cecelia m'en a empêché. Mais demain…

— S'il te plaît, ne fais pas ça, je le supplie. Je sais que tu penses aider Ada, mais elle ne se portera pas mieux si son père est en prison. Ça va détruire sa vie, tu ne comprends pas ? Tu dois rentrer à la maison, et ensuite on réfléchira ensemble au moyen de régler ce problème.

Une voix lui crie dessus en arrière-plan. Il a épuisé ses cinq minutes.

— Millie, se hâte-t-il de reprendre, s'il te plaît, dis aux enfants que je les aime. Quoi qu'il arrive.

— On t'aime aussi, je commence à dire, mais je suis presque sûre d'être coupée après le premier mot.

L'appel est interrompu.

Enzo va passer la nuit dans une cellule de détention froide et inconfortable. Ou plutôt, puisqu'on est en été, dans une cellule de détention étouffante et inconfortable. Peut-être qu'après une nuit de ce traitement, il se rendra compte qu'il ne veut pas de cette existence à vie.

Du moins, c'est ce que je dois espérer.

76

Je ne ferme presque pas l'œil de la nuit qui suit.

C'est peut-être Enzo qui passe la nuit en cellule, mais c'est moi qui me tourne et retourne dans le lit. Je n'arrête pas de repenser à l'époque où j'étais en prison. J'étais entourée de gens, et pourtant je me sentais seule tout le temps. Avec cette impression persistante de ne pas être à ma place. Je pense que personne ne se sent à sa place en prison.

J'aimerais qu'Enzo se rende compte à quel point c'est horrible. Il ne serait peut-être pas aussi prompt à renoncer à sa vie d'homme libre.

Je décide d'envoyer les enfants à l'école le lendemain matin, juste pour maintenir un semblant de normalité. Je les accompagne à pied à l'arrêt de bus, et je ne suis pas surprise d'y trouver Janice avec Spencer au bout de sa laisse. Certaines choses ne changent pas.

Janice renifle.

— Je suis étonnée de vous voir ici.

— J'habite juste là, lui fais-je remarquer. Pourquoi je ne serais pas ici ?

Janice ne me trouve pas le moins du monde amusante.

— Je veux dire, après l'acte horrible que votre mari a commis. Vous n'avez pas honte de vous montrer ?

Je n'en reviens pas qu'elle ose dire ça devant mes enfants. J'ai encaissé beaucoup de ses méchancetés depuis que j'ai emménagé ici, afin de maintenir la paix dans le voisinage, mais je suis au-delà de ça maintenant. Après tout, je suis quasiment sûre que, quoi qu'il arrive, nous ne vivrons plus ici très longtemps.

— Mon mari n'a rien fait, Janice, je rétorque. Vous avez tout faux.

Elle ricane.

— Je ne pense pas, non. Un homme qui ressemble à ça, c'est des ennuis assurés, toujours.

Elle pense que mon mari est un meurtrier parce qu'il est trop beau ?

— Enzo est un homme bon, dis-je fermement. Et je n'en ai rien à faire qu'une fouineuse qui se trouve être ma voisine prétende le contraire. Bref, je vous suggère de vous mêler de vos affaires à partir de maintenant, Janice, d'accord ?

Sa mâchoire se décroche : manifestement, elle n'est pas habituée à ce

qu'on lui parle ainsi. Je regarde les enfants et, pour la première fois depuis l'arrestation de leur père, je perçois l'esquisse d'un sourire sur leur visage. Sitôt mes enfants à l'abri dans le bus, je retourne chez moi. J'arrive sur la pelouse de devant pile au moment où la Dodge Charger noire que je connais bien s'arrête sur le trottoir. La vitre du côté conducteur s'abaisse et l'inspecteur Benito Ramirez sort la tête.

— Millie, dit-il, monte.

J'ai beau faire confiance à Ramirez plus qu'à n'importe quel autre flic, je ne suis pas très enthousiaste à l'idée de monter dans une voiture de police sans aucune explication.

— Je dois me rendre à l'audience de libération sous caution d'Enzo dans moins de deux heures, je lui signale.

— Il faut qu'on parle, insiste-t-il d'une voix grave.

— De quoi ?

— Millie, tu veux bien monter dans cette voiture ? S'il te plaît ? Allez. Tu veux être de retour à temps pour l'audience de libération sous caution, non ?

Oh, et merde.

77

— Tu es au courant pour Ada, je suppose, dis-je à Ramirez.

Nous sommes assis côte à côte à l'avant de sa Dodge.

— Oui. Cecelia m'a tout raconté.

— Elle a tué Jonathan Lowell.

En même temps que je prononce les mots, une partie de moi n'arrive toujours pas à le croire. Comment ma petite fille a-t-elle pu trancher la gorge d'un homme ?

— D'après ce que j'ai entendu, ce pervers l'avait bien mérité.

— N'empêche.

Il hausse les épaules.

— Telle mère, telle fille.

Je sursaute. Ada ne sait rien de mon histoire. Elle se sentirait peut-être mieux si je lui en parlais…

Non, je ne peux pas lui raconter ça. Je ne veux pas qu'elle perde tout respect pour moi.

— Alors, de quoi voulais-tu me parler ? je demande.

Ramirez me regarde dans les yeux. Les siens sont aussi sombres et sérieux que peuvent l'être ceux de mon mari.

— C'est à propos de Suzette Lowell. Je vais te dire quelque chose à son sujet, que tu ne dois répéter à personne sous aucun prétexte.

— D'accord…

— Je suis sérieux, Millie. Je perdrais mon travail.

Alors là, ma curiosité est piquée.

— Je ne le répéterai à personne. Tu as ma parole.

— Ils ont inspecté la fameuse pièce en dessous de l'escalier chez les Lowell, dit-il. Et devine ce qu'ils ont trouvé.

S'il m'apprend qu'il y avait un squelette d'enfant là-dedans…

— Je ne suis pas sûre de vouloir le savoir.

— Millie, ils ont trouvé les empreintes de Suzette Lowell.

Il me faut quelques secondes pour assimiler ce qu'il me dit. S'ils ont trouvé les empreintes de Suzette dans cette pièce…

C'est qu'elle en connaissait l'existence. Qu'elle savait tout ce qui se passait dans cette pièce. Voilà pourquoi elle ne voulait pas de Nico chez

elle. Ce n'était pas parce qu'elle craignait qu'il casse quelque chose ou qu'il fasse des bêtises. Elle ne voulait pas l'avoir chez elle, parce qu'elle savait que son mari était un pervers.

Et elle l'a laissé venir quand même. Comment a-t-elle pu ? Et si Jonathan avait fait du mal à Nico ou à Ada ? Et si…

— Je vais la tuer, je souffle.

— Ce qui est sur le point de lui arriver sera bien pire que ça, me coupe-t-il. Car ils ont trouvé autre chose dans cette pièce.

Il me raconte alors quelque chose de tellement abominable que je suis à deux doigts de vomir sur son tapis de voiture.

— Elle est descendue dans un hôtel, ajoute-t-il. La police a l'intention de la convoquer pour l'interroger. Je voulais t'avertir.

Les révélations de Ramirez me font tourner la tête. Suzette savait. Elle savait. Et maintenant, elle va être accusée de complicité pour les atrocités que son mari a commises. Si ce n'est pas de la justice, je ne sais pas ce que c'est.

Sauf que ça ne changera rien au fait que c'est Ada qui a tué Jonathan. Ni au fait qu'Enzo refuse de dénoncer notre fille et qu'il va passer le reste de sa vie en prison pour la protéger.

Et puis, soudain, l'idée me frappe. Il y a peut-être un moyen d'arranger les choses.

— Benny, je lâche aussitôt, est-ce qu'on a le temps de parler à Suzette avant que la police n'aille l'arrêter ?

Il hausse ses épais sourcils.

— Tu plaisantes ?

— Il faut que je lui parle.

— Je ne peux pas t'emmener avec moi sur une enquête de police. Je me ferais virer.

Je tapote sur le genou de mon blue-jean.

— Très bien. Alors conduis-moi à l'hôtel et laisse-moi lui parler moi-même.

— Pas question que je te laisse seule avec cette femme. Les gosses n'ont pas besoin que leur mère soit enfermée pour meurtre elle aussi.

— S'il te plaît, j'insiste. Tu m'en dois une, Benny.

Il gratte son début de barbe.

— En réalité, je t'en dois au moins dix. De quoi veux-tu lui parler de toute façon ?

Je désigne le volant d'un signe du menton.

— Je t'expliquerai tout en chemin.

78

Ramirez nous conduit dans un hôtel huppé à la périphérie de la ville. Le genre d'établissement qui offre un jacuzzi dans chaque chambre et où l'on vous change vos draps toutes les heures. En d'autres termes, un hôtel que je ne pourrais jamais fréquenter même dans mes rêves les plus fous.

Un voiturier prend ses clés pour garer le véhicule, et nous entrons ensemble dans le hall jusqu'au bureau de la réception. Ramirez fouille dans sa poche et en sort sa carte de police, qu'il fait glisser sur le comptoir.

— Je suis l'inspecteur Ramirez de la police de New York. Je cherche une cliente de votre hôtel, une dénommée Suzette Lowell.

Le réceptionniste décroche le téléphone et appelle la chambre de Suzette. Dès qu'il lui annonce qu'un membre de la police de New York souhaite la voir, nous nous voyons accorder l'accès.

— Dixième étage et tout au bout du couloir, nous indique le réceptionniste.

Je gagne l'ascenseur d'un pas si décidé que Ramirez doit se hâter pour me rattraper. Les parois de l'ascenseur sont entièrement en miroirs, ce qui me donne un peu mal au ventre. Ou peut-être ai-je mal au ventre parce que je rends visite à la femme d'un homme qui a menacé mes deux enfants et qu'elle a laissé faire. Dieu seul sait ce qu'il aurait fait à Nico si Ada n'était pas intervenue.

— Je ne suis pas convaincu par ton idée, Millie, me dit Ramirez. Je préférerais faire ça dans les règles quand elle sera au poste.

— S'il te plaît, donne-moi le temps de lui parler. C'est notre meilleure chance de tirer ma famille d'affaire. Il faut essayer.

Il se contente de secouer la tête.

L'ascenseur tinte lorsque nous atteignons le dixième étage. J'en descends et prends aussitôt la direction de la chambre de Suzette. Ramirez doit trotter derrière moi, mais je ne ralentis pas avant d'avoir atteint sa porte. Et malgré le soupir et l'air résigné de mon compagnon, je cogne du poing.

— Un instant ! crie une voix à l'intérieur.

Une seconde plus tard, la porte s'ouvre à la volée. Sur Suzette, en sortie de bain en laine polaire blanche avec le nom de l'hôtel imprimé sur le revers. Elle avait réussi à afficher un sourire agréable sur ses lèvres peintes,

mais celui-ci s'évanouit lorsqu'elle me découvre dans l'embrasure de la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? siffle-t-elle.

— Mme Accardi m'accompagne, madame Lowell, intervient Ramirez.

Elle nous regarde tour à tour et, un instant, je crois qu'elle va nous claquer la porte au nez. Ce qui serait son droit.

— Vous faites vraiment partie de la police de New York ? lui demande-t-elle.

— Je vous assure que oui, répond-il. Et si vous nous permettez d'entrer, à Mme Accardi et à moi, j'aimerais vous faire une offre qui peut nous épargner à tous beaucoup de chagrin à l'avenir.

Elle pose une main sur sa hanche.

— Montrez-moi votre insigne.

Ramirez s'empresse de fouiller de nouveau dans sa poche pour en sortir son badge. Elle prend un moment pour l'examiner, comme si elle était capable de faire la différence entre une fausse carte de police et une vraie. Mais si ça la rassure, elle peut bien se le mettre où elle veut ce foutu badge.

— Très bien, consent-elle enfin avec raideur. Vous pouvez entrer une minute, mais j'étais sur le point de prendre une douche.

— Je parie que les salles de bains sont très belles ici, commente Ramirez en entrant tranquillement dans sa chambre d'hôtel. Pas aussi bien que chez vous, cela dit.

Suzette a une brève fenêtre de tir pour refermer la porte avant que j'entre, mais elle ne la saisit pas et je parviens à me faufiler à l'intérieur, sur les talons de l'inspecteur.

— Merci, réplique-t-elle, toujours aussi sèche. Sauf que je ne peux pas aller chez moi pour l'instant, pour des raisons évidentes.

Il s'arrête devant le gigantesque lit king-size.

— Oh, je sais. Vous voulez vous asseoir, madame Lowell ?

— Je ne pense pas que nous ayons besoin de nous mettre trop à l'aise.

Il esquisse un sourire.

— Comme vous voulez.

— Alors de quoi souhaitiez-vous me parler, inspecteur ?

— En fait, c'est à propos de votre maison. La police y a passé du temps, comme vous le savez.

Elle lève les yeux au ciel.

— La procédure sur toute scène de crime, je suppose.

— Et ils ont tout vu. Toutes les pièces.

Elle plisse les yeux et j'y détecte une minuscule lueur de peur.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Ça veut dire, reprend Ramirez, qu'ils ont examiné la pièce en dessous

de la cage d'escalier.

Si je n'avais pas fixé le visage de Suzette, je ne l'aurais pas vue blêmir. Je vous jure que la présence de Ramirez à mes côtés est la seule chose qui m'empêche de crever les yeux de cette femme. De lui arracher le cœur de la poitrine.

— Je… Je ne vois pas de quoi vous parlez, bafouille Suzette.

Ramirez arque l'un de ses sourcils bruns.

— Ah non ? Vous ignoriez qu'il y avait une pièce en dessous de l'escalier au rez-de-chaussée de votre maison, cachée derrière une bibliothèque ?

Elle secoue lentement la tête.

— Je crois avoir vu une sorte de débarras, lorsque nous avons emménagé, mais au bout du compte, nous ne l'avons jamais utilisé.

— C'est très étrange, s'étonne-t-il.

— Pas vraiment, argue-t-elle. Jonathan possédait déjà la maison quand j'y ai emménagé, je n'ai donc jamais consulté les plans.

— Vous qui êtes agent immobilier, vous n'avez jamais regardé les plans de votre propre maison ?

Elle hausse les épaules.

— Je vous l'ai dit, elle nous appartenait déjà et nous n'avions pas l'intention de la vendre. Pourquoi aurais-je compulsé les plans ? Est-ce un crime, inspecteur ?

— Nous avons un problème, néanmoins, enchaîne Ramirez en plantant ses yeux dans les siens. Nous avons trouvé vos empreintes digitales partout dans cette pièce. Alors, si vous n'étiez pas au courant de son existence, comment est-ce possible, dites-moi ?

Il y a quelques minutes, Suzette a décliné l'offre de Ramirez de s'asseoir. Maintenant, elle s'affaisse sur le matelas, le visage gris. C'est satisfaisant de la voir terrifiée. On en redemanderait presque.

— Savez-vous ce que la police a trouvé d'autre dans cette pièce ? insiste Ramirez.

Elle ne peut que secouer la tête sans piper mot.

— Nous avons trouvé du sang et de l'ADN appartenant à un enfant nommé Braden Lundie. Un gosse qui a disparu il y a trois ans. Des agents de police sont en train de creuser dans votre jardin au moment où je vous parle. Sur quoi vont-ils tomber ?

Suzette semble avoir du mal à respirer. Elle a l'air complètement à court de mots, tout comme moi quand Ramirez m'a rapporté cette information dans sa voiture. Malheureusement pour elle, j'ai retrouvé ma voix, malgré la boule dans ma gorge.

— Tu es la complice du meurtre d'un petit garçon, Suzette, je siffle. Tu

vas aller en prison pour le reste de ta vie. Et ce sera bien mérité. Tu savais que ton mari avait assassiné un enfant, et tu ne l'as dit à personne. Tu as laissé ton mari se promener tranquillement en liberté. Tu as laissé mon enfant entrer dans ta maison ! Comment tu as pu ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

Suzette enfouit un instant son visage dans ses mains. Elle n'a toujours pas rouvert la bouche.

— Madame Lowell ? reprend Ramirez.

Lorsque Suzette relève le visage, ses joues sont striées de larmes.

— Je n'ai su qu'après, pour Braden. Je le jure. Sinon…

— Mais vous saviez, la coupe Ramirez dans un grognement. Vous saviez ce qu'il avait fait, et vous n'avez pas prévenu la police. Vous ne l'avez dit à personne.

— À quoi ça aurait servi ? C'était trop tard !

Je vais vomir. Janice m'a parlé de ce gamin disparu il y a des années, mais je pensais qu'elle dramatisait, surtout quand Suzette a prétendu qu'il avait finalement été retrouvé. Il s'avère que Janice disait vrai. Entendre Suzette affirmer qu'il est trop tard signifie qu'il n'y aura pas de fin heureuse pour cette famille.

— Je le déteste, figurez-vous, ajoute-t-elle en essuyant ses larmes du revers de la main. Je ne supportais même pas de vivre sous le même toit que cet homme. Pourtant, je suis restée avec lui, pour garder un œil sur lui et m'assurer qu'il ne ferait plus jamais rien… enfin, vous savez, comme ça. J'ai empêché que d'autres enfants souffrent.

Je lui lance un regard noir.

— Ouah, tu es une sainte !

— Millie, murmure-t-elle, si j'avais appelé la police, sais-tu ce que ça aurait signifié pour ma vie ? J'aurais été la femme d'un meurtrier d'enfants. Tu imagines ?

Je secoue la tête.

— Tu es méprisable, Suzette.

Au moins, elle a la bonne grâce de baisser les yeux.

— L'inspecteur Ramirez est venu ici pour t'emmener au poste de police, poursuis-je. Mais je l'en ai dissuadé. À la place, nous allons te proposer autre chose.

Suzette me dévisage, surprise. Je jette un coup d'œil à Ramirez, qui me fait un signe de tête, puis je continue.

— Tu vas avouer le meurtre de ton mari. Dire que tu l'as tué, parce que tu avais découvert ce qu'il fabriquait dans cette pièce, et que c'est pour ça qu'il y a tes empreintes digitales partout. Tu peux faire passer ça pour de la légitime défense.

— Vous voulez que je mente ? souffle-t-elle.

— Vous avez un autre choix, intervient Ramirez. La seconde possibilité, c'est que vous laissez Enzo Accardi tomber pour un meurtre qu'il n'a pas commis, et ensuite nous vous poursuivons, vous, pour complicité dans le meurtre de ce gamin. Et croyez-moi, nous vous poursuivrons avec acharnement.

Suzette nous regarde fixement en secouant la tête.

— Mais je n'ai pas tué Jonathan.

— Mais si vous l'aviez fait, personne ne vous en voudrait, n'est-ce pas ? Vous prendriez un bon avocat – vous en avez les moyens – et vous n'iriez peut-être même pas en prison du tout. En revanche, s'ils vous coincent pour ce gamin… ou même si les gens apprennent que vous avez été impliquée, or nous savons tous les deux qu'ils le sauront…

Elle prend une brusque bouffée d'air. Nous venons de lui présenter deux options terribles. Pendant une fraction de seconde, j'ai presque pitié d'elle. Et puis je me rappelle ce qu'elle a fait.

— Et le sang sur le couteau d'Enzo ? demande-t-elle. La police m'en a parlé.

Ramirez hausse les épaules.

— Enzo avait laissé son couteau chez vous. Vous l'avez utilisé pour tuer votre mari, puis vous avez essayé de vous débarrasser des preuves en le lui rendant.

Suzette baisse les yeux vers ses paumes. Quelle que soit sa décision, sa vie entière est sur le point de changer à jamais.

— Est-ce que je peux y réfléchir ? demande-t-elle d'une petite voix.

Ramirez regarde sa montre.

— Vous pouvez, mais je dois vous avertir que l'inspecteur Willard est en route. Il sera ici d'une minute à l'autre.

Elle prend une inspiration saccadée.

— Vous voulez bien quitter ma chambre, que je puisse m'habiller ?

Ramirez accepte : de toute façon, nous devons sortir d'ici avant que l'inspecteur Willard ne nous surprenne et ne découvre ce que nous manigançons. Juste avant que la porte claque derrière nous, je la fusille du regard. Je n'ai jamais aimé Suzette Lowell, mais je n'avais aucune idée de la profondeur de sa dépravation. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse couvrir des crimes aussi horribles pour le seul bien de sa réputation. Et quand je me tourne vers Ramirez, je vois qu'il partage mon opinion.

— Je le fais uniquement pour Enzo et toi, Millie, dit-il. Je vais tirer toutes les ficelles qu'il faudra pour que tout se finisse bien et qu'il soit tiré d'affaire.

— Alors, on sera quittes.

— Non, je crois que je t'en devrai encore quelques-unes.

J'approche mon oreille de la porte de la chambre d'hôtel, à l'affût des bruits qui viennent de l'intérieur.

— Et si elle essayait de se suicider ?

— Elle ne fera pas ça. C'est une battante. Ça se voit.

— Qu'est-ce qu'elle va décider, à ton avis ?

Il sourit tristement.

— Elle va avouer qu'elle a tué son mari, j'en suis certain. Elle ne veut pas de cette autre accusation. Et elle sait qu'ils la tiennent.

J'espère qu'il a raison. J'ai besoin de mon mari. Et que ce cauchemar prenne fin.

Même si j'ai l'impression que ce ne sera pas fini avant très longtemps.

79

Ça fait presque deux semaines que Suzette Lowell a avoué le meurtre de son mari, Jonathan Lowell.

Nous sommes tous les quatre attablés dans notre cuisine devant notre petit déjeuner, scène qui était impensable deux semaines plus tôt. Mais Enzo est de retour à la maison. Après les aveux de Suzette, tous les chefs d'accusation retenus contre lui ont été abandonnés.

Le rôle qu'Ada a joué dans le meurtre n'est connu que de nous.

— J'adore les crêpes au chocolat, déclare Nico en piochant joyeusement dans l'assiette de pancakes que j'ai préparés.

Enzo me lance un sourire de l'autre côté de la table. Il a encore l'air fatigué par les événements des dernières semaines, mais il est là, et c'est tout ce qui compte. Notre famille est en train de guérir. Nico, en particulier, va avoir besoin de nombreuses séances de thérapie après tout ce qui s'est passé, mais ce n'est pas grave. Nous allons rebondir.

Nous ne nous laisserons pas détruire par ce que les Lowell ont fait.

— Encore une semaine d'école, rappelle Enzo aux enfants, et ensuite, c'est les vacances d'été. On se fait un voyage quelque part ?

— Où ? demande Ada.

— Oui, où ? je répète, car c'est la première fois que j'entends parler de cette idée de voyage.

— On décidera ensemble, répond mon mari. Je pense qu'on a besoin de partir un peu.

Il a raison. Nous avons grand besoin de partir d'ici. Cet été, nous allons mettre la maison en vente. Après tout ce qui s'est passé, je n'envisage plus de vivre ici. Nous devons trouver un endroit moins cher pour ne pas avoir à stresser à l'arrivée de la moindre facture. Peut-être devrions-nous choisir un endroit complètement différent. Un nouveau départ serait le bienvenu.

— Je veux aller à Disneyland, décrète Nico.

— Moi aussi ! renchérit Ada.

— Il fait très chaud en été, en Floride, je leur signale.

— Non, ça, c'est Disney World, maman, me corrige Ada. Disneyland, c'est en Californie.

En Californie ? Elle est sérieuse ? Moi, j'envisageais plutôt une escapade

sur la côte du New Jersey. Je jette un coup d'œil à Enzo, qui hausse les épaules. Je ne pense pas que nous irons en Californie cet été : quatre billets aller-retour pour l'autre bout du pays, ça n'entre pas dans notre budget. Mais je n'ai pas le cœur de briser leurs rêves de Disneyland pour l'instant.

Comme le bus scolaire ne va pas tarder, nous poussons les deux enfants vers la sortie pour qu'ils ne soient pas en retard. Juste au moment où le car redémarre, la Dodge Charger noire s'arrête dans notre impasse. Bien que toujours heureuse de voir mon ami, je ne peux nier ressentir une pointe d'anxiété lorsqu'un policier se gare devant ma pelouse.

Enzo, en revanche, ne semble pas le moins du monde inquiet. Il fait signe de la main à Ramirez qui sort de sa voiture.

— *Buongiorno*, Benny !

Ramirez lui rend son salut, puis il remarque mon expression et se hâte de préciser :

— Ce n'est qu'une visite de courtoisie, Millie. Tout va bien.

Dieu merci !

— Tu veux entrer ? je lui propose.

— Je ne peux pas. La matinée est chargée. Mais je voulais passer prendre de vos nouvelles à tous les deux tant que j'étais dans le quartier. Tout va bien ?

— Ça va bien, répond Enzo. Merci pour tout.

— Et les enfants ? demande Ramirez. Ils gèrent la situation ?

— Oui, je réponds après une hésitation.

— Millie s'inquiète pour Ada, explique Enzo.

Il a raison. Je déteste l'admettre, mais je suis devenue obsédée par ce que ma fille a fait. Je reconnais que Jonathan Lowell était quelqu'un d'horrible et méritait de mourir, mais je n'arrête pas de le revoir, allongé au sol, la gorge ouverte.

Et c'est ma fille qui a fait ça.

— Tout ira bien pour Ada, m'assure Ramirez. Écoute, elle a fait ce qu'elle devait faire, Millie. Tu es bien placée pour comprendre ça, non ?

— Je pense que oui.

— Tout est ma faute, dit Enzo. C'est moi qui lui ai donné le couteau. Mon père me l'avait offert au même âge, et je me suis dit : c'est pas un problème, je veux juste qu'elle soit en sécurité. Mais on vit dans un monde différent maintenant.

Malgré ça, je ne peux pas en vouloir à Enzo. C'est ce qui a sauvé la vie de ma fille. Sans ce couteau de poche, Dieu sait ce qui lui serait arrivé.

Je suis juste troublée par la férocité de son geste. Nous n'avons toujours pas parlé de la façon dont elle a tranché la gorge de Jonathan.

— Bref, reprend Enzo, si tu es trop occupé pour venir prendre un café

maintenant, passe dîner ce soir, d'accord ?

Ramirez tire sur sa cravate.

— En fait… J'ai un rendez-vous ce soir.

Pendant un instant, je suis tirée de mes inquiétudes au sujet d'Ada, et un sourire se dessine sur mes lèvres.

— Un rendez-vous… galant ? Vraiment ?

Ramirez me retourne un sourire qui est un mélange attachant d'excitation et de nervosité.

— Figurez-vous que Cecelia m'a mis en relation avec sa mère. Ce n'est que notre deuxième rendez-vous, mais on a beaucoup parlé au téléphone, et… je sais que c'est encore tôt pour le dire, mais j'aime beaucoup cette femme. C'est vraiment quelqu'un !

Je manque d'éclater de rire face à ce qui est très certainement l'euphémisme du siècle.

— Vraiment, oui, je suis d'accord.

— Tu vas peut-être prendre ta retraite maintenant, le taquine Enzo.

— Jamais, rétorque Ramirez.

Mais si quelqu'un peut convaincre cet homme de prendre enfin sa retraite, c'est bien Nina Winchester.

— Bref, faut que j'y aille. Mais s'il y a quoi que ce soit, vous m'appelez.

Ramirez remonte dans sa voiture et nous le regardons partir. Je dois aussi aller travailler, même si, ces derniers temps, j'ai du mal à me concentrer. Je suis heureuse que mon mari ait été libéré de prison, pourtant ça ne m'empêche pas d'être dévorée par mes inquiétudes au sujet des enfants. Ada en tête.

— Millie, dit Enzo. Il faut que tu laisses tomber tes soucis. C'est mauvais pour ta tension artérielle, ajoute-t-il.

— Ma tension artérielle va bien maintenant, merci beaucoup.

Et c'est vrai. Je la vérifie tous les jours, et depuis une semaine, les chiffres sont parfaits.

— Alors on fait en sorte que ça continue comme ça, dit-il en m'embrassant sur la joue. Ada ira bien. Sa maman va bien, et elle ira bien.

Il a raison. Il faut que je continue à me le répéter. Ada n'a rien fait de mal. C'est une héroïne, si vous voulez mon avis.

Mais je suis sa mère. C'est mon travail de m'inquiéter. Je vais donc continuer à la surveiller et à m'inquiéter.

80

Ada

L'heure de Bibliothèque est à moitié entamée.

Je suis assise à l'une des tables près des fenêtres, en train de lire *Rebecca*, le super roman de Daphne du Maurier. C'est un vieux livre, mais complètement obsédant. Quand je le lis, j'en ai des frissons. Il ne reste plus qu'une semaine d'école, et j'espère pouvoir le terminer à temps.

Mais si je n'y arrive pas, ce sera à cause de ce fichu Hunter.

Il m'a lâché les baskets pendant un temps, mais aujourd'hui, il revient en force. Il s'assied en face de moi au début de l'heure, et la première chose qu'il me dit, c'est :

— Tu veux sortir avec moi vendredi soir, Ada ?

— Non, merci, je lui réponds avec raideur.

— Et samedi soir ?

— Non.

— Dimanche ? Lundi ?

Je replonge le nez dans mon livre. Je vais simplement l'ignorer. C'est ce qu'il y a de mieux à faire avec les imbéciles comme lui. Si on ne leur prête pas attention, ils laissent tomber. C'est du moins ce que dit maman.

— Ada, il reprend d'une voix chantante. Est-ce que quelqu'un a déjà écrit une chanson sur toi ?

Je ne lève pas les yeux. Ne réponds toujours pas.

— Je vais écrire une chanson sur toi tout de suite.

Puis il se met à chanter :

— Adaaaa. Je suis allé lui acheter une patataaaa. Et elle a accepté de sortir avec moi-aaaa.

La bibliothécaire, qui entend Hunter chanter, nous adresse à tous les deux un regard sévère.

— Ada, Hunter, taisez-vous s'il vous plaît !

Si elle s'imagine qu'on fait les imbéciles, elle va nous reprendre nos livres et nous envoyer au coin. Et moi, je veux vraiment finir ce livre.

— S'il te plaît, arrête, je dis à Hunter. Tu vas nous faire punir. Je veux lire mon livre tranquille.

— N'importe quoi ! il lance trop fort. Tu fais semblant de lire pour te la jouer inaccessible. C'est mon père qui me l'a dit.

— Ton père a tort.

— Mon père n'a jamais tort. Et lui, au moins, il n'est pas allé en prison pour avoir tué quelqu'un.

Ça me met en colère qu'il dise ça. Papa n'a pas tué M. Lowell. Quand il est revenu à la maison, remarquez, il m'a dit que s'il avait su ce que M. Lowell faisait à Nico, il aurait agi exactement comme moi.

La police a toujours le canif de papa, celui que j'ai utilisé pour poignarder M. Lowell. J'aimerais l'avoir sur moi. Je ne le récupérerai probablement jamais, et ça me rend triste parce que j'adorais ce couteau.

Bon, je n'ai pas besoin d'un canif.

Je pose mon exemplaire de *Rebecca*, me lève de mon siège et vais m'asseoir sur celui qui se trouve à côté de Hunter. Il ne s'y attendait pas, je le vois à la façon dont il hausse les sourcils.

— Hunter, je lui dis, il faut que tu saches quelque chose.

Il me sourit.

— Oui ? Tu te décides enfin ?

Je le regarde droit dans les yeux, en soutenant son regard.

— Non. En revanche, si tu ne me laisses pas tranquille, tout de suite, ce soir, je vais me faufiler dans ta chambre pendant que tu dors.

Je laisse passer un instant, guettant sa réaction.

— Et quand tu te réveilleras demain matin, que tu rabattras tes couvertures au moment de te lever, tu trouveras tes balloches pleines de sang posées sur les draps à côté de toi.

Il rit.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendue. Si tu m'embêtes encore une fois, moi, ou n'importe quelle autre fille, je te castre pendant ton sommeil.

« Castrer » est un mot que j'ai appris récemment dans un livre que je lisais. Je pense que je l'utilise correctement. Il signifie « couper les testicules de quelqu'un ».

J'aime voir le visage de Hunter se vider de toutes ses couleurs. Je le regarde essayer de se ressaisir.

— Tu… Tu ne pourrais pas faire ça, il bégaie.

— Hmm, peut-être pas. Ou peut-être que si. Oui, je pense que c'est dans mes cordes. Tu as envie de tenter l'expérience ?

D'après l'expression de son visage, je dirais que non, il n'en a pas très envie. Il bondit de son siège et s'écarte de moi en reculant.

— Tu es une psychopathe.

Je me contente de hausser les épaules et de lui sourire.

Il quitte la table en titubant, trébuche pratiquement tout seul tellement il est pressé de s'éloigner. Je ne pense pas qu'il recommencera à m'embêter. J'aimerais penser qu'il ne s'en prendra plus jamais à aucune fille.

Je m'apprête à continuer ma lecture, mais avant, je jette un coup d'œil par la fenêtre à côté de moi. Il fait assez sombre dehors pour que je puisse presque distinguer mon reflet dans la vitre. C'est drôle, parce que je me suis toujours vue comme le portrait craché de mon père, avec mes cheveux et mes yeux foncés. Mais maintenant que je me regarde dans ce carreau flou, je me rends compte qu'en grandissant, je ressemble de plus en plus à ma mère. Je ne l'avais jamais remarqué jusqu'à ce moment précis.

Je lui ressemble trait pour trait. Comme c'est amusant.

Épilogue

Martha

Je séjourne dans un motel loin de Long Island.

Et comme Jed ne s'est pas montré depuis mon départ, je commence enfin à me sentir en sécurité. Il m'a toujours dit que si jamais j'essayais de le quitter, il me traquerait et m'arracherait les cheveux, mais il ne m'a pas encore trouvée. J'ai le pistolet qu'Enzo m'a donné, cela dit, pour le cas où il se pointerait. L'arme renforce mon sentiment de sécurité.

En revanche, je m'inquiète pour l'argent. Vu que Jed a pris tous mes chèques de paie, il me reste uniquement ce que j'ai réussi à mettre de côté, plus la petite somme qu'Enzo a pu me donner. Je peux essayer de travailler au noir, mais c'est difficile de trouver ce genre d'emploi dans un endroit qu'on ne connaît pas sans le bouche-à-oreille pour vous ouvrir les portes. Ça prendra du temps, mais je suis une travailleuse acharnée et prête à faire mes preuves. Ça fait si longtemps que j'attendais d'être libérée de ce monstre.

Et je savais, lorsque les Accardi ont emménagé à côté, que ces gens-là seraient mon ticket de sortie.

Il y a de nombreuses années, quand j'étais encore jeune et pleine d'espoir en la vie, j'ai travaillé pour une famille aisée. Ils avaient un fils adolescent qui était du genre à croire que tout ce qu'il voulait devait être à lui. Je le détestais avec ardeur, surtout après avoir vu une fille déguerpir en larmes de sa chambre. Et l'avoir entendu en rire, plus tard, tandis que je changeais les draps de son lit, tachés du sang de sa victime.

Trois mois plus tard, il était mort.

La première fois que j'ai entendu parler de Wilhelmina Calloway, la fille qui allait devenir Millie Accardi, c'est lorsqu'elle a été accusée du meurtre du fils de mes employeurs. Je n'avais aucun doute sur le fait qu'il méritait la justice rendue par Millie, mais le jury ne l'a pas vu de cet œil-là. Elle a été envoyée en prison pour meurtre.

J'ai reconnu Millie le jour où elle est venue visiter la maison du 14 Locust Street avec son séduisant mari. Elle était beaucoup plus âgée, bien sûr, mais j'ai aussitôt fait le lien. Il y a quelque chose en elle de difficile à

oublier. Quelque chose dans les yeux. Une rapide recherche sur Internet m'a confirmé qu'elle était bien qui je croyais.

À ce moment-là, j'ai compris que Millie serait la seule à pouvoir m'aider à échapper à Jed. Il fallait juste qu'elle emménage dans cette maison.

Problème : les demeures de ce quartier se vendaient toujours à des prix ridiculement élevés. Il était évident que les Accardi ne feraient pas le poids si les enchères se déchaînaient. Je les ai donc aidés : je me suis entretenue avec les acheteurs potentiels, mentionnant le toit qui fuyait ou les moisissures au grenier. L'un après l'autre, ils se sont désistés, et les Accardi ont acheté la maison à un prix défiant toute concurrence, comme je l'avais espéré.

Dès que Millie a emménagé, j'ai brûlé de tout lui raconter. Je passais mon temps à regarder par la fenêtre, à surveiller sa maison, à attendre le bon moment pour aller la trouver quand elle serait seule et lui déballer tout ce que j'avais sur le cœur. J'étais sûre qu'elle m'aiderait. Mais quand j'ai commencé à travailler pour elle, ce bon moment ne s'est jamais présenté. J'étais pétrifiée chaque fois que j'essayais.

Au bout du compte, ce n'est pas Millie qui a fini par m'aider. C'est son mari, Enzo. Il a été extrêmement gentil avec moi. Il m'a offert plus que ce qu'il pouvait se permettre, et il n'aurait jamais accepté le moindre refus de ma part.

Malgré tout, je craignais que mon petit pactole ne suffise pas, une fois que je serais en cavale. C'est pourquoi, juste avant de quitter l'hôtel où je logeais et d'entamer l'étape suivante de mon voyage, je me suis rendue une dernière fois chez Suzette Lowell. Je me suis garée à l'arrière, pour que sa fouineuse de voisine ne lui répète pas que j'étais venue. Elle possédait une tonne de bijoux et d'autres objets que je pouvais mettre au clou. Je me sens coupable de l'avouer. Car je ne suis pas une voleuse. J'ai toujours vécu ma vie avec honnêteté et intégrité. C'est mon mari qui m'a transformée. J'espère en avoir fini avec lui.

J'avais prévu quinze minutes pour passer en revue les bijoux de Suzette. Je savais quelles pièces elle portait souvent et lesquelles ne lui manqueraient pas, tellement elle en possédait. Et toutes très chères. Trois ou quatre d'entre elles auraient suffi à me maintenir à flot.

Mais lorsque je suis arrivée chez les Lowell, il s'est avéré que le mari était déjà à la maison. Je ne m'attendais pas à le trouver là pendant la journée et j'ai été d'autant plus surprise en descendant l'escalier, après avoir emporté trois colliers de Suzette, de tomber sur lui, debout dans le salon, qui haletait en s'appuyant contre une bibliothèque adossée au mur près de l'escalier. On aurait dit qu'il essayait de la déplacer avec le poids de son corps. Il grognait bruyamment, puis il s'est recroquevillé en s'agrippant

le ventre. Je ne comprenais pas pourquoi il essayait de déplacer cette bibliothèque. De toute évidence, il s'était fait mal dans l'opération, car lorsqu'il a fait un pas, il grimaçait.

— Où elle est ? a-t-il marmonné tout bas. Où est passée cette petite salope ?

Avant que je puisse comprendre ce qu'il baragouinait, il a levé les yeux, et il m'a vue. Il savait que je n'étais pas censée venir chez lui ce jour-là et son visage s'est immédiatement assombri sur une expression suspicieuse.

— Toi, a-t-il grogné, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je… Je fais le ménage, ai-je balbutié.

Même si je n'avais pas de produits de nettoyage sur moi. Tout perturbé qu'il était, il le voyait bien.

Bon, le mensonge serait peut-être passé, mais j'avais les colliers dans ma main gauche. Tout aurait été différent si j'avais apporté mon sac à main dans la maison et pu cacher les colliers à l'abri des regards.

— Tu nous as volés ! s'est-il écrié. Je le savais ! J'avais bien dit, à Suzette, que c'était dans ta poche que passaient ses bijoux ! Je lui avais dit de te renvoyer !

— Non, ai-je tenté de me justifier. Je n'ai pas…

Mais Lowell était furieux. Il n'arrêtait pas de fulminer, de répéter que j'étais une sale voleuse. Et tout un tas de choses horribles, notamment qu'il allait appeler la police immédiatement et qu'on m'enverrait en prison. Pendant tout ce temps, il se cramponnait le ventre. Mais moi, la seule chose qui m'occupait l'esprit, c'était ce que Jed me ferait si j'étais arrêtée pour vol.

Il me tuerait probablement de ses mains.

Je ne sais pas à quel moment j'ai remarqué le coupe-papier posé sur la table basse à côté de nous. Tout s'est passé très vite, honnêtement. Je l'ai attrapé, et vraiment, je voulais juste qu'il arrête de parler, qu'il cesse de répéter qu'il allait appeler la police. Mais l'instant d'après, il était allongé par terre, avec du sang qui jaillissait de sa gorge et formait une flaque autour de son cadavre. Je devais fuir. Je n'avais absolument pas le temps de nettoyer. Surtout que juste après, j'ai entendu Millie frapper à la porte.

Quand je suis sortie par-derrière, Enzo était dans le jardin d'à côté. J'avais peur qu'il me voie, mais il venait apparemment de s'entailler sévèrement la main, et il tentait d'arrêter le saignement avec son t-shirt. Il était distrait. Il ne m'a pas vue me précipiter vers l'endroit où j'avais garé ma voiture.

Plus tard, j'ai vu aux informations qu'Enzo avait été arrêté. J'en ai ressenti une immense culpabilité, surtout après tout ce qu'il avait fait pour moi. Il n'avait pas beaucoup d'argent, pourtant il m'avait aidée. C'est un

homme vraiment bon, qui ne méritait pas d'aller en prison pour un crime dont j'étais coupable, moi. J'étais à deux doigts d'appeler la police pour tout avouer, mais avant que je puisse le faire, les journaux ont annoncé une information qui m'a stupéfaite.

Suzette avait avoué le meurtre de son mari.

Je n'ai pas tout bien compris, cependant je me sentais beaucoup moins coupable à l'idée que Suzette Lowell soit envoyée en prison. Parce que c'est vraiment une sale bonne femme.

Depuis deux semaines, je vis dans la certitude que la vérité va finir par éclater. J'étais certaine qu'un policier allait venir frapper à la porte de mon motel, muni d'un mandat d'arrêt pour le meurtre de Jonathan Lowell. Mais ça ne s'est pas produit. On ne m'a pas arrêtée. On ne m'a même pas interrogée.

Il faut croire que personne ne soupçonne jamais la femme de ménage.

Remerciements

Ouah, quel voyage incroyable depuis la publication du premier tome, *La Femme de ménage*. J'ai du mal à croire que mon petit livre se soit retrouvé sur la liste des best-sellers du *New York Times*, lu par des millions de personnes maintenant. Après ce super accueil, il était tout à fait naturel que je veuille poursuivre l'histoire de Millie dans *Les Secrets de la femme de ménage*, et puis dans *La femme de ménage voit tout*.
Je tiens à remercier Bookouture pour avoir donné vie à la série des *Femme de ménage*, et tout particulièrement à Ellen Gleeson qui a porté son incroyable regard sur mon écriture et sur le personnage de Millie. Un grand merci à mon agent littéraire, Christina Hogrebe, ainsi qu'à toute l'équipe de l'agence Jane Rotrosen, dont la confiance et le soutien n'ont jamais failli. Merci à l'équipe de Sourcebooks pour son travail inlassable qui a permis à *La femme de ménage voit tout* de sortir de son « nid » et d'arriver entre les mains d'un nombre sans cesse croissant de lecteurs. J'apprécie énormément !
Merci aussi à toutes les personnes qui ont posé les yeux sur le manuscrit pendant le processus de révision : ma mère, Pam, Kate et Val. Je suis sûre que vous devez en avoir assez de m'entendre vous remettre un manuscrit avec un : « Désolée, ça a probablement besoin d'être retravaillé », alors je veux que vous sachiez à quel point je vous suis reconnaissante.
Enfin, un million de fois merci à mes lecteurs pour leur soutien indéfectible. Tout ça, c'est grâce à vous ! Vous avez demandé un troisième *Femme de ménage* ? Eh bien, le voici !

Sommaire

1. Prologue
2. PREMIÈRE PARTIE
3. 1
4. 2
5. 3
6. 4
7. 5
8. 6
9. 7
10. 8
11. 9
12. 10
13. 11
14. 12
15. 13
16. 14
17. 15
18. 16
19. 17
20. 18
21. 19
22. 20
23. 21
24. 22
25. 23
26. 24
27. 25
28. 26
29. 27
30. 28
31. 29
32. 30
33. 31
34. 32
35. 33
36. 34
37. 35
38. 36
39. 37
40. 38

41. 39
42. 40
43. 41
44. DEUXIÈME PARTIE
45. 42
46. 43
47. 44
48. 45
49. 46
50. 47
51. 48
52. 49
53. 50
54. 51
55. 52
56. 53
57. 54
58. 55
59. 56
60. 57
61. 58
62. 59
63. TROISIÈME PARTIE
64. 60
65. 61
66. 62
67. 63
68. 64
69. 65
70. 66
71. 67
72. 68
73. 69
74. 70
75. 71
76. 72
77. 73
78. QUATRIÈME PARTIE
79. 74
80. 75
81. 76
82. 77
83. 78
84. 79

85. 80
86. Épilogue
87. Remerciements

Landmarks

1. Cover